



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

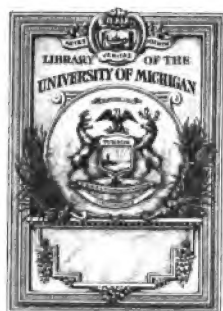
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

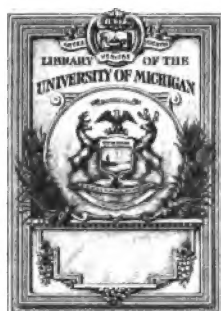
## À propos du service Google Recherche de Livres

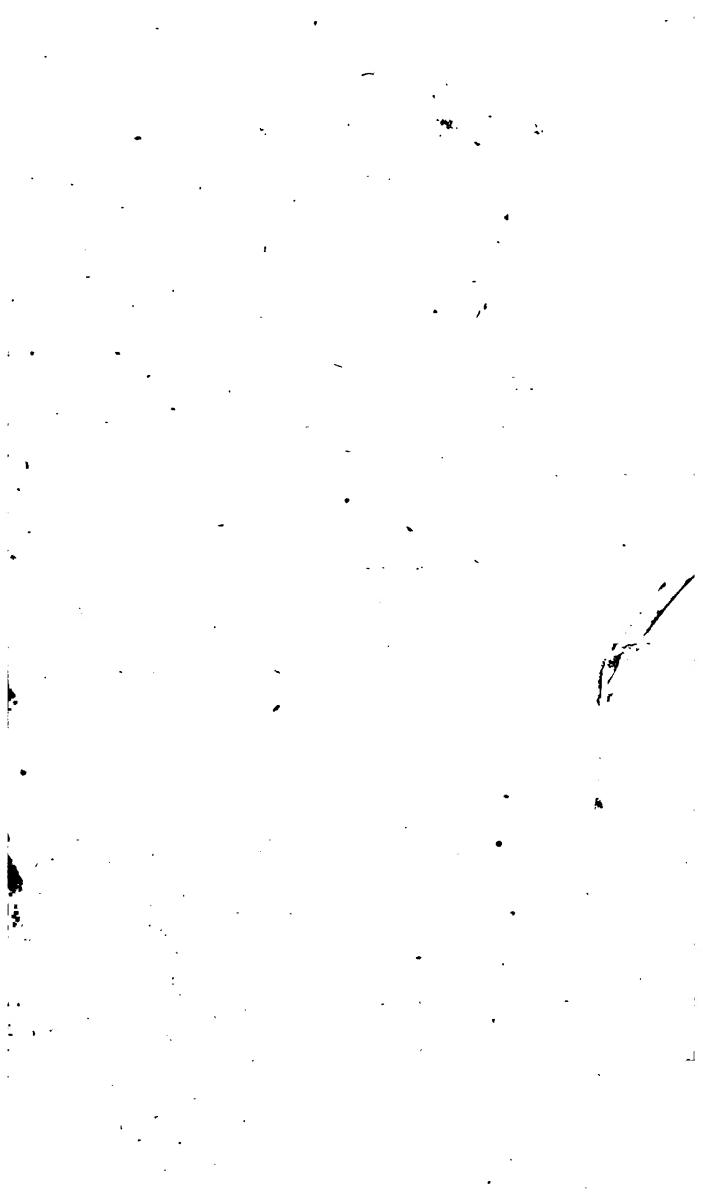
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

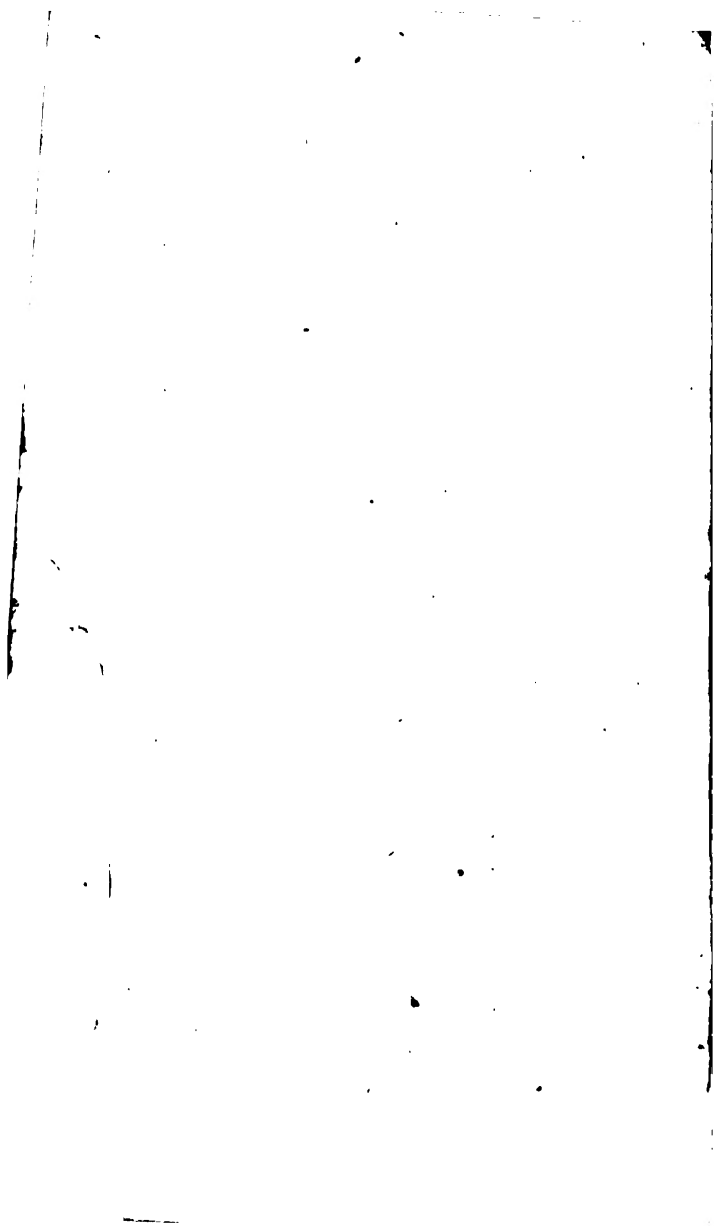












# L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXII.

Par M. FRÉRON, des Académies  
d'Angers, de Montauban, de Nancy,  
d'Arras, de Caën, de Marseille, &  
des Arcades de Rome.

*Parcere personis, dicere de vitiis.* MART.

TOME SEPTIÈME.



A PARIS;

Chez L<sup>e</sup> JAY, Libraire, rue Saint Jacques,  
au Grand Corneille.

---

M. DCC. LXXII.



PQ

2

.A6

1772

v.7-8

Ref. - Stacks  
Gottschalk  
10.8.54  
89303  
2 v. in 1.

---

# L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

---

## LETTRE I.

*HISTOIRE de la Maison de Bourbon ;  
par M. Desormeaux , Historiographe  
de la Maison de Bourbon , Biblio-  
thécaire de S. A. S. Monseigneur le  
Prince de Condé , Prince du Sang ,  
de l'Académie Royale des Inscriptions  
& Belles-Lettres , des Académies de  
Dijon & d'Auxerre. Tome I. in-4<sup>o</sup>.  
de 556 pages ; à Paris chez Mo-  
nory , Libraire de S. A. S. Monsei-  
gneur le Prince de Condé , rue & vis-à-  
vis de l'ancienne Comédie Française.*

**L'**AUGUSTE Maison qui occupe le  
Trône de France est, sans contredit, la  
plus illustre de l'Univers. Il n'y a jamais  
eu d'exemple d'une aussi longue &  
si brillante succession à la Royauté  
ANN. 1772. Tome VII. A ij

#### 4 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

dans la même famille. Un Héros ;  
*Robert-le-Fort* , fut la tige de cette  
 suite non interrompue de Monarques  
 & de grands-Hommes. La haute origine  
 de *Robert-le-Fort* se perdoit elle-  
 même dans la nuit des siècles , *cujus*  
*genus valde in ante reperitur obscurum :*  
 c'est de lui & de *Ranulphe* , Duc de  
 Guyenne , qu'un Auteur contempo-  
 rain disoit , & *inter primos , ipsi prio-*  
*rer.* Ce n'est pas seulement à la France  
 que la race féconde de *Robert-le-Fort*  
 a donné des Souverains : elle a rempli &  
 remplit encore les premiers Trônes de  
 l'Europe. « On compte aujourd'hui ,  
 » parmi les descendants , en y comprenant  
 » *Eudes & Robert* , qui ont régné avant  
 » *Hugues Capet* , trente-cinq Rois de  
 » France , vingt-trois Rois de Portugal ,  
 » treize Rois de Sicile , onze Rois de  
 » Navarre , quatre Rois d'Espagne &  
 » des Indes , quatre Rois de Hongrie , de  
 » Croatie & d'Esclavonie , deux Rois  
 » de Pologne , un Roi d'Ecosse , sept  
 » ou huit Empereurs de Constan-  
 » tinople , & près de cent Ducs de  
 » Bourgogne , de Bretagne , d'Anjou ,  
 » de Lorraine , de Bourbon & de Bra-

» bant, qui ne le cédoient en puissance  
 » & en éclat qu'aux têtes couronnées.  
 » Quatre Princesses du Sang ont porté  
 » les Sceptres de Hongrie, de Polo-  
 » gne, de Navarre & des Pays-Bas,  
 » dans les Maisons de Luxembourg,  
 » de Jagellon, d'Arragon & d'Autri-  
 » che; enfin, plusieurs familles vas-  
 » sales & sujettes de la Maison de  
 » France ont régné en Angleterre, en  
 » Castille, en Écosse, en Arménie,  
 » en Chypre, à Jérusalem, à Naples,  
 » & à Constantinople :

*Tu regere imperio populos, ô Galle, memento.*

Charles-Quint lui-même, ce Monarque si puissant, si éclairé, comptoit parmi ses titres les plus précieux l'avantage d'être descendu de la Maison de France par Marie de Bourgogne son ayeule : Je tiens, disoit-il, & beaucoup d'honneur d'être sorti du côté maternel de ce fleuron qui porte & soutient la plus célèbre couronne du monde.

Mais de toutes les branches de cette illustre Famille, aucune n'a été plus fertile en Héros & en grands Rois que celle de Bourbon. C'est aux Bourbons



que le Royaume , depuis près de deux siècles , doit son éclat , ses succès & sa prospérité ; & avant de porter la Couronne , nulle Maison ne s'étoit consacrée avec plus de gloire à sa défense. Le courage des *Bourbons* étoit passé en proverbe , ainsi que leur bonté.

C'est l'histoire de ces grands Hommes , trop peu approfondie , trop confondue jusqu'ici dans les histoires générales , que M. *Desormeaux* entreprend d'écrire , & dont il nous donne aujourd'hui le premier volume. L'ouvrage est divisé en deux Parties : la première comprend l'histoire de la Maison de *Bourbon* depuis *Saint Louis* jusqu'à *Henri IV* ; la seconde Partie est consacrée aux branches de *Bourbon-Condé* , de *Bourbon Conti* , & de *Bourbon-Soissons* , collatérales de la branche régnante depuis *Henri II* Prince de *Condé* , jusqu'à nos jours. On n'a point fait entrer dans cet ouvrage les Rois de la Maison de *Bourbon* dont l'histoire devient celle de France , d'Espagne , de Naples & de Parme. Ce premier Tome commence par une Gé-

néalogie très-soignée de la Maison de France depuis *Robert-le-Fort*. Ensuite vient un précis de l'histoire de *Saint Louis*, dont la vie a pour l'Historien le même inconvénient que celle de *Henri IV*. On ne peut plus rien écrire sur ces deux Princes, qui ne soit connu d'avance &, pour ainsi dire, gravé dans le cœur de tous les François. *Robert de France*, Comte de *Clermont*, sixieme fils de *Saint Louis*, fut la tige de la branche des *Bourbons*. Ce Prince n'avoit que douze ans l'orsqu'il perdit son père devant Tunis. Il se distingua par sa valeur, força des postes, prit des Villes & se couvrit de gloire dans la guerre que fit son frere *Philippe le Hardi* au Comte de *Foix* son vassal, qui affectoit l'indépendance la plus absolue. Le Roi, qui aimoit tendrement le Comte de *Clermont*, lui fit épouser quelque temps après la fille unique & l'héritiere de *Jean de Bourgogne*, Baron de *Charolois*, & d'*Agnès de Bourbon*, & c'est ainsi que le Bourbonnois & le Charolois entrèrent dans la Maison de France : domaines qui, réunis au

## 8 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Comté de Clermont & aux Seigneuries de Creil & de Gournay, formèrent aux descendans de *Robert* un patrimoine qui répondoit à la splendeur de leur naissance. On célébra des tournois & des joutes au mariage de *Robert*. Ces jeux brillans avoient souvent les dangers de la guerre dont ils étoient l'image. Le Comte de *Clermont* voulut être le principal tenant du tournoi donné à son occasion. Résolu de mourir plutôt que de céder, il reçut de si furieux coups sur la tête que son esprit & son corps s'en ressentirent tout le reste de sa vie qui fut en totalité d'environ 56 ans.

*Louis I* son fils, Duc de *Bourbon*, fut un des principaux ornemens de cette auguste Famille. Il se signala par son courage & sa prudence sous six Rois consécutifs. Il servit avec éclat *Philippe le Bel* dans les guerres de Flandre. Après la défaite de Courtrai, il rassemble, en présence du vainqueur, les débris de l'armée & sauve environ vingt-sept mille hommes qu'il ramène sur la frontière. Deux ans après, lui & le Connétable de *Châtillon* battent

A N N É E 1772. 9

les Flamands en détail & leur tuent plus de dix-sept mille hommes. Ce fut encore à sa valeur & à sa constance que *Philippe le Bel* fut redevable de la victoire & même de la vie à la célèbre journée de Mons-en-Puelle. Ce Monarque ne laissa pas de si grands services sans récompenses : il fit présent à *Louis* de la charge de Chambrier de France , l'une des quatre premières de la Couronne. Cette grande charge fut héréditaire dans la Maison de *Bourbon* jusqu'à la défection du Connétable. Alors *François I* en disposa en faveur du Duc d'Orléans son troisième fils. Le crédit de *Louis* se soutint avec le même éclat sous les successeurs de *Philippe le Bel*. Il entre dans les vues de *Philippe le Long* pour la refonte des monnoies. Les abus qui s'étoient glissés dans cette partie importante , pouvoient entraîner la perte du Royaume. *Bourbon* vend au Roi le privilège qu'il avoit de faire fabriquer des espèces d'or & d'argent ; son exemple entraîne tous les autres grands vassaux , & met *Philippe* à portée de réprimer le brigandage & de soulager l'État. Sous

Av



10 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Charles IV, la guerre recommence contre le Roi d'Angleterre : il réduit les Places de Saint Macaire, de Montségur, d'Agen & de Sauveterre ; l'Agénois est réuni à la Couronne & l'ennemi forcé de faire la paix. Ce fut alors que Charles IV érigea le Bourbonnois en Duché-Pairie. « Cette » grace étoit d'autant plus signalée » qu'il n'y avoit alors en France que » les maîtres de la Bourgogne, de » l'Aquitaine, & de la Bretagne, qui » fussent revêtus de la qualité de Ducs. » Quant à la Pairie, c'étoit le com- » ble des honneurs où pût parvenir un » sujet, quelque grand qu'il fût. On » regardoit les enfans de Rois & les » Princes du Sang, Seigneurs des » Fiefs les plus nobles, comme seuls » dignes d'être les collègues des an- » ciens Pairs, dont la puissance éga- » loit celle des Électeurs de l'Empire. » Au reste Charles le Bel sembloit pré- » voir les hautes destinées de la Mai- » son de Bourbon, lorsque, dans les » Lettres d'érection du Duché, il » ajoute : *Nous espérons que la posté- » rité du nouveau Duc marchant sur*

« ses traces , sera dans tous les temps  
« l'appui & l'ornement du Trône ».

Le Duc de Bourbon ne rend pas des services moins éclatans à *Philippe de Valois* ; il est un de ceux qui contribuent le plus à la victoire de *Cassel* ; il est envoyé en ambassade en Angleterre & détermine *Edouard* à se reconnoître solennellement homme-lige du roi de France. Ce Duc de Bourbon à qui ses talens , ses travaux & ses succès méritèrent le nom de *Grand* , mourut en 1341, âgé de 62 ans, & fut enterré aux Jacobins de la rue Saint Jacques.

*Pierre I* son fils ne dégénéra pas de ses ancêtres. Il fut le seul des grands vassaux avec le Comte de *la Marche* , qui n'abandonna pas *Philippe de Valois* après la déroute de *Créci* ; il y fut blessé dangereusement. Sous le regne suivant, sa fille aînée, *Jeanne de Bourbon* , est unie à l'héritier présomptif de la Couronne , depuis connu sous le nom de *Charles V* , & sa seconde fille, *Blanche de Bourbon* , épouse le Roi de Castille. Elle fut mariée comme l'eût été une fille de France ; elle eut en

dot trois cens mille florins. La mort du Duc de *Bourbon* est une des plus glorieuses qu'un Prince François puisse desirer ; après des prodiges de valeur à la bataille de Poitiers , il tomba mort aux pieds de son Maître en le défendant

Ce n'est ni une exagération , ni une flatterie , Monsieur : la liste des Princes de la Maison de *Bourbon* est vraiment une liste de Héros. Le fils de *Pierre* l'égale en valeur & le surpasse de beaucoup par sa sagesse & sa bonté. Aussi *Louis II* fut-il surnommé le *Bon* & le *Grand* , titres qu'il ne cessa pas de mériter un instant dans toute sa vie. Son premier exploit est d'accourir au secours du Dauphin immédiatement après la défaite de Poitiers ; il va défendre la Ville de Reims , & fait échouer *Edouard* devant cette Place ; il se rend *pleige* ( caution ) pour le Roi ; il est retenu huit ans prisonnier à Londres. A peine échappé de captivité , il institue , pour les Seigneurs de ses Domaines , un nouvel Ordre de Chevalerie , l'Ordre de l'*Écu* ou de l'*Espérance*. Me voici , leur dit-

il, en la compagnie où je desiré le plus de vivre & de mourir ; tous mes vœux tendent au bonheur de mes sujets & à la défense du Royaume. Allez moi de vos conseils & de vos lumières ; après Dieu, je n'ai confiance qu'en vous. Quelques temps après il leur distribue les marques du nouvel Ordre & fait lui-même le plus respectable de tous les sermens , celui de défendre la Religion , la Patrie , l'innocence , la foiblesse & l'infortune ; il reçut ensuite le serment des nouveaux Chevaliers prosternés à ses genoux ; il consacra ce beau jour par une des actions les plus magnanimes dont l'histoire ait consacré le souvenir. » Pendant qu'il étoit détenu en Angleterre , la plupart des Barons & des Gentilshommes de ses États avoient profité de son absence pour piller ses domaines ; le Procureur Général du Duc , appelé *Hugmin Chauveau* , avoit fait des informations exactes & secrettes contre les transgresseurs , & en avoit rempli un ample registre : le Duc & les Chevaliers se livroient à la joie dans la



#### 14 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

« même salle , lorsque tout-à-coup on  
« voit paroître le Magistrat chargé du  
« dépôt fatal. Chauveau le présenta à  
« genoux au Duc : *Mon très-redoublé*  
« *Seigneur* , lui dit-il , *les forfaits &*  
« *désobéissances des Chevaliers, Ecuyers &*  
« *Nobles d'arrière-fiefs , sont si grands ,*  
« *qu'ils ont confisqué leurs biens , &*  
« *aucun en y a le corps (\*) , & pour*  
« *ce ; & à ce jour de l'an , je vous le*  
« *donne ( le registre ) & vous fais la plus*  
« *belle offre qui fût jamais faite. A ces*  
« *terribles paroles , les prévaricateurs*  
« *dont la salle étoit remplie , pâlirent ;*  
« *de quelque côté que Bourbon pro-*  
« *menât ses regards , il ne voyoit que*  
« *des visages abattus & consternés ; le*  
« *généreux Prince se hâta de rassu-*  
« *rer les coupables : Chauveau , di-il ,*  
« *en prenant une contenance grave &*  
« *sévère , avez-vous aussi tenu registre*  
« *des services qu'ils m'ont rendus ? En*  
« *même temps il se saisit du registre ,*  
« *& , sans l'ouvrir , le jetta dans un*

(\*) Que les uns ont mérité la confiscation de leurs biens , & les autres la mort.

» grand brasier ; il seroit difficile d'ex-  
 » primer combien la compagnie fut  
 » pénétrée d'un si grand trait de clé-  
 » mençe & de générosité ; les crimi-  
 » nels levoient les yeux & les mains  
 » au ciel , sans pouvoir trouver de  
 » paroles proportionnées à la grandeur  
 » du bienfait : dès ce moment il n'y eut  
 » pas un Gentilhomme dans les Etats  
 » du Duc , qui ne fût disposé à don-  
 » ner sa vie pour un Prince si digne  
 » de l'amour & des hommages du genre  
 » humain ».

Charles V oppose le Duc de Bour-  
 gogne & le Duc de Bourbon à une nou-  
 velle invasion des Anglois. Les deux  
 Princes , guidés par les conseils du  
 Monarque , n'emploient que le flegme  
 & la vigilance contre les efforts de  
 l'ennemi ; ils lui coupent les vivres ,  
 le harcellent , le battent en détail &  
 l'obligent de retourner à Calais. Le  
 Duc de Bourbon & le célèbre Dugues-  
 clin , avec lequel il étoit lié de l'a-  
 mitié la plus intime , eurent la prin-  
 cipale part aux succès des campagnes  
 suivantes qui coutèrent à l'Angleterre  
 le Poitou , la Saintonge , l'Angou-

## 16 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

mois , le Pays d'Aunis , la Rochelle , enfin , une armée de trente mille hommes , dont plus de vingt mille périrent de faim ou de maladie , ou furent tués dans les embuscades dont leur route étoit semée. Après divers autres exploits aussi mémorables en Anjou , dans l'Auvergne , dans la Castille , *Bourbon* se distingue par des actions d'un autre genre & qui ne lui font pas moins d'honneur ; il est le seul qui élève la voix en faveur de *Duguesclin* disgracié , & il a la gloire de rendre ce grand homme au Roi & à la Patrie.

Je n'entrerais point dans le détail des autres événemens de l'histoire de ce fameux Duc de *Bourbon* ; je ne représenterai pas gagnant trois victoires en un seul jour sur trois Rois Maures , décidant le succès de la journée de Rosebecq , & cherchant à prévenir ou à réparer les désordres du Gouvernement sous l'administration des tuteurs de l'infortuné *Charles VI*. Je rapporterai seulement un trait qui peut faire connoître l'idée qu'on avoit de la valeur & de la vertu de ce Prince ,

un des plus accomplis qui aient jamais existé. Il faisoit le siège de Verteuil en Poitou ; il avoit eu recours à l'art des minés. « L'ennemi de son côté pratiqua des contremines , & bien-tôt » on ne combattit presque plus que » dans ces souterrains , à la lueur des » flambeaux ; les guerriers de part & » d'autre y signaloient leur courage & » leur adresse ; le Duc de Bourbon voulut avoir part au péril & à la gloire , » sans être connu. Il descendit un jour » dans la mine , suivi de quelques Che- » valiers de son Hôtel , & défia le plus » brave des assiégés au combat de la » hache & de l'épée : *Renaud de Mon-* » *ferrand* , Gouverneur de la Place , se » présenta aussi-tôt ; ils en vinrent aux » mains avec une extrême valeur , & » se portèrent des coups furieux : un » des Chevaliers du Prince , inquiet » sans doute du péril qu'il couroit , » se mit à crier contre sa défense , » *Bourbon , Bourbon , Notre Dame :* » à ce cri de guerre du Duc , *Monfer-* » *rand* recula quelques pas , & , baissant » son épée , il demanda si c'étoit con- » tre le Duc de *Bourbon* qu'il com-

18 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» battoit : Contre lui-même , répondit-  
 » on : Je dois bien louer Dieu , repar-  
 » tit le brave Gentilhomme , quand  
 » il m'a fait aujourd'hui tant de grace  
 » Et d'honneur , d'avoir fait armes avec  
 » un si vaillant Prince ; Et vous ,  
 » Borgne de Veaulse , ( ainsi s'appel-  
 » loit le Chevalier qui avoit proféré  
 » le cri de guerre du Duc ) dites-lui  
 » que je lui requiers qu'en cette honora-  
 » ble place où il est , il me fasse Che-  
 » valier de sa main ; car je ne le puis  
 » jamais être plus honorablement ; Et  
 » pour l'honneur Et vaillance de lui , je  
 » suis prêt à lui rendre la Place. Bour-  
 » bon ne se fit pas presser pour accep-  
 » ter des offres si avantageuses ; il don-  
 » na sur le champ l'accolade à Mon-  
 » ferrand ; le lendemain , comme le  
 » nouveau Chevalier sortoit de Ver-  
 » teuil à la tête de la garnison , il se  
 » jetta aux genoux du Duc de Bour-  
 » bon , & lui dit : Monseigneur , je  
 » vous remercie moult humblement des  
 » biens Et honneurs qui me sont venus  
 » de vous , d'être fait Chevalier par la  
 » main d'un si haut Et vaillant Prince :  
 » Messire , répondit Bourbon , la Chr-

» *valerie est bien employée à vous , car*  
 » *vous êtes un vaillant homme & de*  
 » *bon lignage.* A ces mots , il lui mit  
 » au cou les marques de l'Ordre de  
 » l'Écu , lui fit présent d'un beau che-  
 » val , & lui rendit tous les prison-  
 » niers qu'il avoit faits à ce siège ».

Ce volume contient encore la vie  
 de *Jean I & de Charles I*, Ducs de  
*Bourbon* , l'un célèbre par ses exploits,  
 par ses galanteries & sa longue captivité  
 en Angleterre ; l'autre , par les im-  
 portans services qu'il rendit à *Charles*  
*VII*, en contribuant à chasser les  
 Anglois du Royaume , & en le récon-  
 ciliant avec le Duc de *Bourgogne*.

Ce premier volume contient des dé-  
 tails si curieux & si bien présentés ,  
 qu'il fait desirer que *M. Desormeaux*  
 ne nous fasse pas long-tems attendre la  
 suite d'un ouvrage qui débute avec  
 tant d'intérêt. Il est digne de la magni-  
 ficence typographique avec laquelle il  
 est exécuté. L'édition est de l'Impri-  
 merie Royale ; les caractères & le pa-  
 pier en font choisis ; elle est enrichie  
 d'un grand nombre de belles estampes.  
 Les dessins sont de feu *M. Boucher* &c.

## 20 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

de M. Moreau le jeune ; ils ont été gravés par M<sup>re</sup>. de Saint Aubin & Choffard ; & tous ces Artistes , déjà célèbres , paroissent s'être surpassés à l'envi dans ce monument consacré à la gloire de la Maison Royale.

*Lettre de Julie d'Etange à son Amant ; à l'instant où elle va épouser Wolmar , sujet tiré de la Nouvelle Héloïse de Jean - Jacques Rousseau : Brochure in-8°. de 22 pages ; à Paris , chez Valade Libraire , rue Saint Jacques.*

Je pense, Monsieur , que le sujet de cette Héroïde est heureusement choisi. C'est un moment bien critique & bien intéressant dans la *Nouvelle Héloïse* , que celui où *Julie* s'arrache des bras d'un Amant adoré pour obéir à son pere & donner sa main à un Philosophe bisarre dont l'âge & le ton ne sont gueres propres à effacer des impressions si tendres & à en faire naître de nouvelles. Le Poète harmonieux & sensible qui a peint avec tant de feu la passion de l'ancienne *Héloïse* ne nous auroit pas sans doute moins in-

téressés en prêtant les charmes de la versification à l'Héroïne de M. *Roussseau*. Quoi qu'il en soit, la *Lettre* qui paroît aujourd'hui, & qui me semble l'ouvrage d'un jeune homme, n'est pas dénuée de talent ; mais il y regne un grand défaut presque d'un bout à l'autre ; c'est que la pièce n'est presque toute entière qu'un tissu de récits. L'auteur a voulu faire usage de la plupart des tableaux du Roman ; mais il les a toujours affoiblis ; & puis toutes ces narrations ne sont pas vraisemblables. Il n'est pas naturel qu'une femme qui se trouve dans une situation aussi terrible, s'amuse à décrire éternellement ce qui lui est arrivé, sur-tout en parlant à son Amant qui doit savoir tous ces détails aussi bien qu'elle. C'est le vice général de la plupart des Héroïdes & des expositions de Tragédies. Comment supposer que *Julie d'Etange*, dans l'agitation où elle doit être en renonçant pour jamais à *Saint-Preux*, vienne tranquillement lui dire :

Près des côteaux fleuris qu'arrose une onde  
claire ,

Est un bocage épais où regne le mystère.



## 22 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

La Vévaïse (\*) en naissant, tranquille dans  
son lit,

Ne quitte qu'à regret ces lieux qu'elle embellit.

Tout y remplit le cœur d'une volupté pure ;  
L'art ne met point de frein au vœu de la nature ;

Elle seule prend soin d'un lieu qui tour-à-tour  
Sert d'asyle à *Diane*, & de temple à l'*Amour*.

Au gré de ses desirs, par-tout l'on voit éclore  
Les présens réunis de *Pomone* & de *Flora* ;

Mille chants amoureux font retentir les airs,  
Et célèbre ce Dieu, maître de l'Univers ;

Tout y peint son pouvoir, ses feux & son ivresse ;

L'on y voudroit en vain combattre la tendresse ;

Dans ces lieux, malgré soi, l'on se sent enflammer,

Et l'ame qui combat cède au besoin d'aimer.

Toutes ces descriptions, quoique les vers en soient bien faits, ne sont rien moins que naturelles. On ne devroit voir dans cette *Lettre* que les combats les plus violens entre l'amour & la piété filiale. L'auteur y revient sur

(\*) Rivière qui prend sa source dans le pays de Vaud.

la fin : il met ce discours dans la bouche de *Julie*,

Qu'ai-je fait, cher amant, j'ai donc pu te trahir !

De ce crime à tes yeux, j'aurois été capable !  
Mon cœur est innocent, si ma bouche est coupable.

Tout ce que j'ai promis, je l'abjure en ce jour ;  
Les seuls sermens sont ceux qu'on a faits pour l'amour.

Reviens donc aujourd'hui m'arracher au parjure ;

Fais triompher ta flamme & taire la Nature :

Réclame les sermens que tu reçus de moi ,

Viens rompre cet hymen qui te ravit ma foi ;

A la face du ciel demande ta maitresse ,

Peins nos feux mutuels, tes droits & ma foiblesse ;

Je te seconderai : je veux que l'Univers

Apprenne notre amour ainsi que nos revers,

Ah, parois donc au gré de mon impatience ;

Les cruels ne pourront soutenir ta présence,

Tes reproches, les miens : va, tout sera pour nous ;

Ce *Wolmar* n'osera devenir mon époux ,

Il n'osera former un noeud que je déteste :

Va, ne crains rien, parois ; l'amour fera le reste.

24 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Malheureuse !... à ce point je puis donc me-  
garer !

Mon mal est sans remède , & je puis espérer !  
L'on m'attend à l'autel . . . Déjà Wolmar s'a-  
vance ;

Je lis dans ses regards sa vive impatience.  
Un peuple curieux avidement le suit ;  
Je vois dans tous les yeux le plaisir qui me  
fuit ;

Et, tandis qu'aux douleurs mon ame est toute  
en proie ,

Mon bonheur prétendu fait la publique joie.

Cet endroit est ce qu'il y a de plus  
vrai dans la pièce : mais il me sem-  
ble qu'il n'y a pas encore assez de  
feu , assez d'énergie. On attend da-  
vantage d'une femme telle que nous  
l'a peinte *Jean Jacques Rousseau*. Peut-  
être que l'auteur de cette Lettre au-  
roit plus de talent pour les peintures  
douce ; peut-être aussi le style brûlant  
de l'éloquent *Génevois* nous rend-il  
trop difficiles pour tout ce qui nous  
rappelle les images fortes qui ont fait  
le succès de ses ouvrages.

Je suis, &c.

A Paris ce 8 Novembre 1772.

LETTRE

**LETTRE II.**

*Histoire abrégée des Philosophes & des Femmes célèbres, par M. de Bury ; deux volumes in-12. de plus de 400 pages chacun ; à Paris chez Monory, Libraire de S. A. S. Monseigneur le Prince de Condé, rue & vis-à-vis l'ancienne Comédie Française.*

**L'**OBJET que M. de Bury s'est proposé dans ces deux volumes est utile & mérite des éloges. Il ne présente pas son ouvrage à ces hommes sçavans qui ont consacré leur vie à la recherche de la vérité : il l'offre à la Jeunesse qui sort de la première éducation , & son but est de la garantir de bonne heure des pièges de la nouvelle Philosophie. D'un côté, il prouve, par des faits choisis, que la connoissance d'un Etre suprême qui régit l'Univers n'a jamais été éteinte dans le cœur des hommes :

*Ann. 1772. Tome VII.*

**B**

d'un autre côté, il fait voir dans quels égaremens tombe l'esprit humain, lorsqu'abandonné à ses propres forces, il veut pénétrer dans des secrets que la Providence a jugé à propos de cacher à ses yeux.

M. de Bury remonte jusqu'à *Adam*, *Noé* & la plupart des autres Patriarches qui lui paroissent de véritables Philosophes. Après avoir parlé des Egyptiens en général, il donne une notion assez succincte de la vie & des maximes des Sept Sages de la Grèce. Ce qu'il y a de plus intéressant dans cet article regarde *Périandre*, Souverain de Corinthe, qui a été mis, par tous les Historiens Grecs, au rang de ces Sages, à cause de l'accueil distingué qu'il leur faisoit, & du plaisir qu'il prenoit à s'entretenir avec eux. Cette assemblée fut nommée le *Banquet des Sept Sages*, & c'est de ce Banquet que *Plutarque* nous a donné une si belle description. L'histoire de ce *Périandre* est fort tragique. Quoique du nombre des Sept Sages, il traitoit ses sujets avec beaucoup de dureté. Il avoit épousé la fille d'un Roi d'Épidaure, & l'ai-

moit éperduement. Mais, quelques femmes de sa Cour lui ayant fait naître des soupçons sur sa conduite, il s'emporta jusqu'à la frapper si rudement, qu'il la blessa à mort ainsi qu'un enfant dont elle étoit enceinte. *Périandre* avoit eu de cette femme deux fils nommés *Cypselles* & *Lycophron*. Le Roi d'Épidaure, leur grand-père, les fit venir chez lui & les garda plusieurs années, tant pour se consoler que pour veiller à leur éducation; en les renvoyant il leur dit avec les signes d'une profonde douleur : » *Mes enfans, vous*  
 » *connoissez le meurtrier de votre mère.*  
 » *Cypselles*, qui étoit l'aîné, mais d'un  
 » génie médiocre, ne fit pas beau-  
 » coup d'attention à ces paroles ;  
 » *Lycophron* en fut touché si vive-  
 » ment, que, lorsqu'il fut de retour  
 » à Corinthe, il ne voulut jamais par-  
 » ler à son père ni répondre à ce qu'il  
 » lui demandoit. *Périandre*, indigné  
 » de la rancune de son fils, le chassa  
 » de son Palais. *Lycophron* trouva quel-  
 » ques amis qui eurent compassion de  
 » son sort : ils le reçurent chez eux  
 » au hasard de déplaire à son père.

## 28 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» Périandre fit publier, quelque temps  
 » après, que quiconque recevrait son  
 » fils, ou lui parlerait seulement, se-  
 » rait puni de mort. La crainte épou-  
 » vanta tous les Corinthiens, & per-  
 » sonne n'osa plus avoir de relation  
 » avec *Lycophron*. Il passait les nuits  
 » à découvert sous les portiques des  
 » temples ou des maisons ; tout le  
 » monde le fuyait sans presque oser  
 » lui donner quelque nourriture. Qua-  
 » tre jours après la défense, *Périan-*  
 » *dre*, qui le rencontra presque mou-  
 » rant de faim & de misère, fut tou-  
 » ché de compassion & lui dit : *Ly-*  
 » *cophon*, quel sort est le plus souhai-  
 » table, ou de mener une vie mal-  
 » heureuse comme tu fais, ou de dis-  
 » poser de ma puissance & des trésors  
 » que je possède ? Tu es mon fils, &  
 » maître de la puissante ville de Co-  
 » rinthe ; s'il m'est arrivé des mal-  
 » heurs, j'en ai des ressentimens d'au-  
 » tant plus douloureux que j'en suis  
 » moi-même la cause : pour toi, tu  
 » t'es attiré ces disgrâces en irritant  
 » celui que tu devrais respecter : mais  
 » je veux bien te pardonner, & je te

» permets de revenir dans mon Pa-  
 » lais. *Lycophon*, insensible aux dis-  
 » cours de son père, lui répondit froi-  
 » dement : *Vous méritez vous-même la*  
 » *mort dont vous avez menacé les au-*  
 » *tres, puisque vous me parlez.* Lors-  
 » que *Périandre* vit qu'il ne pouvoit  
 » vaincre la dureté de son fils, il prit  
 » le parti de l'éloigner de sa Cour : il  
 » le relégua à *Corcyre*, Ville de sa  
 » dépendance. Quelque temps après,  
 » *Périandre*, qui commençoit à deve-  
 » nir vieux, envoya à *Corcyre* cher-  
 » cher *Lycophon* pour se démettre en  
 » sa faveur de la Royauté au préju-  
 » dice de son aîné, qui étoit peu pro-  
 » pre à la conduite d'un État. *Lyc-*  
 » *phon* ne daigna pas répondre un  
 » seul mot à celui que *Périandre* lui  
 » avoit envoyé. Comme il aimoit ten-  
 » drement ce fils, il lui renvoya jus-  
 » qu'à trois messagers. Le dernier lui  
 » dit, de la part de *Périandre*, qu'il  
 » pouvoit, quand il voudroit, venir  
 » se mettre en possession du Royaume  
 » de *Corinthe*, & que pour lui il étoit  
 » résolu d'aller finir ses jours à *Cor-*  
 » *cyre*. Les *Corcyréens* en étant aver-



30 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» tis , tuèrent *Lycophron* , dans la  
 » crainte que *Périandre* , que tous les  
 » sujets détestoient , ne vînt demeu-  
 » rer chez eux. *Périandre* fit tous les  
 » efforts pour venger sur les *Corey-*  
 » réens la mort de son fils ; & n'en  
 » ayant pu venir à bout , il en con-  
 » çut un si violent chagrin , qu'il ré-  
 » solut de ne pas vivre davantage :  
 » mais , comme il ne vouloit pas que  
 » personne connût le lieu de sa sépul-  
 » ture , dans la crainte où il étoit que  
 » les *Corinthiens* n'outrageassent son  
 » corps après sa mort , il se servit  
 » d'une cruelle & singulière invention  
 » pour sortir de la vie. Il prit deux  
 » hommes robustes & bien armés qu'il  
 » posta dans un chemin détourné ; il  
 » leur ordonna de s'y promener , de  
 » tuer le premier homme qui se pré-  
 » senteroit à eux , & de l'enterrer sur  
 » le champ : ensuite il envoya dans  
 » ce même chemin un troisième homme  
 » qui fut tué & enterré par les deux  
 » premiers : après cela , il en envoya  
 » quatre autres auquel il ordonna de  
 » tuer les deux premiers & de les en-  
 » terrer : lorsque cela fut fait , il en

» envoya un plus grand nombre qui  
 » assassinèrent les quatre derniers ;  
 » enfin *Périandre* se rendit , avec des  
 » habits communs & la tête couverte ,  
 » au même lieu , où il fut tué & en-  
 » terré par la dernière troupe ; enforte  
 » que personne ne sçut ce qu'il étoit  
 » devenu. Cependant les Corinthiens  
 » voyant qu'il ne paroissoit plus , lui  
 » élevèrent un mausolée sur lequel ils  
 » gravèrent une inscription pour ho-  
 » norer sa mémoire ». Cette fin d'his-  
 toire pourra paroître un peu apo-  
 cryphe ; mais il me semble qu'elle vaut  
 bien la plupart des anecdotes de *M.  
 de Voltaire* qui , malgré toute sa pré-  
 tendue philosophie , nous débite tant  
 d'avantures merveilleuses qu'il a en-  
 tendu raconter à de grands & de pe-  
 tits personnages qui , pour plus grande  
 sûreté , se trouvent toujours morts  
 quand il les cite.

Je ne vous parlerai , Monsieur , ni  
 de *Pythagore* ni de *Socrate*. Tout ce  
 qui concerne ces deux Philosophes est  
 répété dans tant de livres , que vous  
 me dispenserez d'entrer ici dans le dé-  
 tail de leur vie & de leur doctrine.

### 32 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

M. de Bury ne paroît pas être grand partisan de *Platon*. Il convient que sa morale est plus parfaite que celle des autres Philosophes : mais il l'accuse de manquer d'ordre & de méthode. Cette accusation est un peu légère. Je n'ai vu dans *Platon* qu'un Philosophe modeste qui, par des questions adroites & méthodiques, mène insensiblement ses lecteurs à la conviction.

L'auteur a plus d'estime & de goût pour *Aristote*. Il faut convenir que c'étoit un des plus grands génies de l'Antiquité. On a peine à concevoir la multitude & la variété de ses connoissances & de ses ouvrages. Il a laissé des principes admirables sur presque tous les genres. On sçait qu'il fut Précepteur d'*Alexandre*, & que le père de ce Héros lui écrivit, qu'il rendoit moins grace aux Dieux de lui avoir donné un fils que de l'avoir fait naître pendant qu'*Aristote* vivoit. *Alexandre* répétoit souvent : Je dois le jour à mon père ; mais je dois à mon Précepteur la science de me conduire : si je regne avec quelque sagesse, je lui en ai toute l'obligation. En lisant ce dernier trait,

On ne peut s'empêcher de regretter qu'*Aristote* ne se soit pas appliqué à convaincre son élève de la vanité des conquêtes. Nous devons les ouvrages de ce Philosophe à un hasard heureux : » lorsqu'il fut contraint de » quitter la ville d'Athènes, il nomma *Théophraste* pour son successeur » au Lycée, & en mourant il lui légua tous ses manuscrits. Ce précieux » dépôt passa, après la mort de *Théophraste*, entre les mains d'un homme » peu intelligent, qui le tint longtemps caché au fond d'une cave, où les vers & l'humidité en gâtèrent la » plus grande partie. Un riche Citoyen d'Athènes, plus curieux de livres » que connoisseur, acheta ce trésor dans la suite, & en orna sa Bibliothèque, dont s'empara le Dictateur Romain *Sylla*, lorsqu'il prit » cette Ville, deux cens soixante-trois » ans après la mort d'*Aristote*. *Sylla* » porta ces manuscrits à Rome, où l'on commençoit à prendre du goût » pour les sciences & les arts de la » Grèce. Ce fut alors que ces ouvrages sortirent de l'obscurité où ils

#### 34 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

« avoient été si long-temps ». Les siècles suivans ont eu pour ce Philosophe une espèce de fanatisme. On a soutenu qu'il avoit deviné les mystères du Christianisme, & qu'il avoit connu celui de la Trinité. En Italie on a poussé l'enthousiasme jusqu'à le mettre au nombre des Bienheureux. Nous avons deux ouvrages composés, exprès sur cette matière ; l'un attribué aux Théologiens de Cologne, intitulé : *Du salut d'Aristote* ; l'autre, composé par Lambert Dumont, Professeur en Philosophie, & publié sous ce titre : *Ce qu'on peut avancer de plus probable touchant le salut d'Aristote, tant par des preuves tirées de l'Écriture Sainte, que par des témoignages empruntés de la plus saine partie des Théologiens.*

L'anecdote suivante au sujet de Démocrite a l'avantage d'amuser le Lecteur & de l'instruire en même temps du genre de philosophie de cet ancien Sage. Comme il vivoit dans la plus austère retraite, les Abdéritains ses compatriotes se persuadèrent qu'il étoit devenu fou, & lui envoyèrent Hippocrate pour le guérir. » On peut ima-

giner quelle fut la surprise d'*Hippocrate*, lorsqu'au lieu de voir un malade qui eût besoin des secours de la Médecine, il trouva un homme assis tranquillement à l'ombre, un livre sur ses genoux, & plusieurs autres répandus autour de lui, avec les membres de divers animaux qu'il venoit de disséquer, & qui marquoient l'adresse de l'Anatomiste. Il ne fallut pas une longue conversation à deux hommes d'un aussi grand mérite pour se connoître. Cependant une chose parut choquer *Hippocrate*; ce fut l'air railleur de *Démocrite*, & les ris auxquels il s'abandonnoit dans une conversation sérieuse. Quelle est la cause de cette joie qui m'offense, lui dit *Hippocrate*? Mes discours ont-ils quelque chose qui vous déplaît? Après quelques momens de silence, le Philosophe commença un discours sur les bisarreries du genre humain. Il fit voir que rien n'est plus risible, ni plus comique que toute la vie; qu'elle s'emploie à chercher des biens imaginaires, & à former des projets qui demanderoient plusieurs vies

### 36 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» ajoutées les unes aux autres ; qu'elle  
 » échappe au moment même où l'on  
 » ose le plus compter sur ses forces ,  
 » & où l'on s'appuie davantage sur sa  
 » durée. Je voudrois , continua Dé-  
 » moctée , que l'Univers se dévoilât  
 » tout-d'un-coup à nos yeux. Qu'y  
 » verrions-nous , que des hommes for-  
 » bles , légers , inquiets , passionnés  
 » pour des bagatelles ; que des incli-  
 » nations basses & ridicules qu'on qua-  
 » lifie du nom de vertus ; que des pe-  
 » tits intérêts , des démêlés de fa-  
 » milles , des négociations pleines de  
 » tromperies , dont on se félicite en  
 » secret , & qu'on n'oseroit produire  
 » au grand jour ; que des liaisons for-  
 » mées par hasard ; que des choses que  
 » notre foiblesse & notre extrême  
 » ignorance nous portent à regarder  
 » comme belles , héroïques , écla-  
 » tantes , quoiqu'au fond elles ne soient  
 » dignes que de mépris ; & , après cela  
 » nous cesserons de rire des hommes ,  
 » de nous moquer de leur prétendue  
 » sagesse , qu'ils vantent avec tant  
 » de hardiesse ! Ce discours , qui a été  
 » fort abrégé , remplit Hippocrate de

surprise & d'admiration. Les Abbés ritains lui ayant demandé ce qu'il pensoit sur la maladie de Démocrite, il leur répondit qu'il avoit une grande vénération pour ce Philosophe qu'il regardoit comme un des plus sages hommes qu'il y eût dans le monde, & qu'à son avis, ceux qui se croyoient les plus sains étoient les plus malades.

Le Philosophe Pyrrhon, qui a donné son nom à cette secte qui doute de tout, ne vivoit pas d'une manière moins conforme à ses principes. Il n'aimoit rien, il ne briguoit aucune dignité, il ne se fâchoit contre personne. Qu'on fît attention ou qu'on n'en fît pas à ses discours, qu'on le louât ou qu'on le blâmât, tout lui étoit indifférent. Aussi attendoit-il la mort sans la désirer ni la craindre. Quelqu'un lui dit un jour : *Vous qui méprisez tant la vie, pourquoi ne mourez-vous pas ?* C'est, répondit-il, qu'il m'est aussi indifférent de vivre que de mourir.

Zénon, le Chef de l'École Stoïcienne, occupe un rang distingué parmi les



## 28. L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

anciens Philosophes. Rien de plus connu que la rigueur farouche de ses principes qui conduisirent tant de grands personnages au suicide. Zénon étoit l'homme de son siècle le plus difforme & le plus contrefait : mais il réparoit cet extérieur désagréable par de continuelles attentions sur sa personne. Il ne reconnoissoit qu'un Dieu & admettoit en tout une destinée inévitable. Un jour, un de ses esclaves, voulant profiter de cette opinion, lui avoit dérobé quelque effet. Le voleur ayant été reconnu, Zénon le fit châtier, & pendant qu'il le faisoit punir, l'esclave s'écria : *J'étois destiné à dérober.* Oui, lui répondit Zénon, & à être battu. Infirme & vieux il fit une chute & se cassa un doigt. Comme ses amis s'empressoient à le relever, il s'écria foiblement : *O mort ! je suis prêt à te suivre ; tu pouvois t'épargner la peine de m'en avertir.* Aussitôt il entra dans sa chambre & prit du poison.

Après les Philosophes de l'Antiquité, M. de Bury donne quelques notices très-succinctes des Philosophes

modernes. Ces articles sont si incomplets qu'on n'y trouve ni *Mallebranche*, ni *Leibnitz*, ni le grand *Newton*. Il finit par deux célèbres athées, *Vanini* & *Spinoza*.

Cette Histoire des Philosophes est suivie d'autres Histoires aussi fort courtes des femmes célèbres. On y trouve d'abord les vies de *Débora*, de la Reine *Saba*, puis de *Sémiramis*, d'*Artémise*, de *Didon*, & d'autres Reines aussi connues. On y parle ensuite des femmes qui se sont distinguées par leur science ou par des actions de valeur. Voici un trait brillant dans l'histoire des Persannes du temps de *Cyrus*. Ce Prince ayant fait révolter les Perses contre *Astia-gès*, Roi des Mèdes, & lui ayant livré bataille, l'armée des Perses fut mise en déroute.

- » Les Mèdes poursuivant les fuyards
- » avec beaucoup d'ardeur, étoient
- » sur le point d'entrer avec eux péle-
- » mêle dans la Ville de *Persepolis*,
- » lorsque les Femmes en sortirent &
- » coururent au-devant d'eux; aussi-
- » tôt, découvrant leur sein, elles
- » leur crièrent: où fuyez-vous, les

## 40 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» plus lâches de tous les hommes ?  
» Croyez - vous par votre fuite vous  
» mettre en sûreté , en rentrant dans le  
» lieu où vous avez pris naissance ?  
» Les Perses , sensibles aux reproches  
» de leurs mères , s'arrêtèrent , re-  
» tournèrent au-devant de leurs en-  
» nemis , & combattirent avec tant  
» de courage , qu'ils mirent les Mèdes  
» en fuite. Cyrus , pour conserver à  
» la postérité la mémoire de cette glo-  
» rieuse victoire , fit une loi qui établit  
» que , toutes les fois que les Rois de  
» Perse , revenant d'un voyage , rentre-  
» roient dans Persépolis , ils donneroient  
» à chaque femme de la ville une  
» pièce d'argent ( 1 ). Cette coutume  
» subsista jusqu'au règne d'un Roi de  
» Perse nommé Occhu , homme mé-  
» prisable par son avarice & ses mau-  
» vaises qualités , qui n'entroit jamais  
» dans la Ville ; lorsqu'il revenoit  
» d'un voyage , il tournoit autour &  
» rentroit dans son Palais par une  
» porte extérieure qu'il avoit fait faire

(1) Cette pièce d'argent étoit de la va-  
leur d'environ un de nos écus.

» exprès par le dehors de la Ville ,  
 » & frustroit les Dames du présent  
 » qui leur étoit dû. Mais *Alexandre*  
 » le Grand ayant fait , plusieurs an-  
 » nées après , la conquête du Royau-  
 » me des Perses , & étant entré deux  
 » fois dans la ville de *Perfépolis* , fit  
 » donner chaque fois aux Dames Per-  
 » sannes , non-seulement la pièce d'ar-  
 » gent ordonnée par la Loi ; mais il  
 » fit encore donner le double aux fem-  
 » mes enceintes .

*M. de Bury* rapporte , d'après *Plutarque* , le moyen ingénieux qu'employa la femme de *Pythès*, Roi d'une petite partie de la Grèce, pour le corriger de son avarice. Ce *Pythès* avoit trouvé des mines d'or & contraignoit tous les sujets de les exploiter ; de sorte que les terres restoient en friche & qu'on manquoit des choses les plus nécessaires à la vie. » Un jour , tandis qu'il étoit en  
 » voyage , la femme fit venir secret-  
 » ment des Orfèvres , leur donna une  
 » certaine quantité de matières d'or , &  
 » les chargea d'en composer des ouvra-  
 » ges représentant du pain, des gâteaux,

## 42 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» des fruits , des viandes , & princi-  
 » palement ce qu'elle savoit que son  
 » mari aimoit le mieux. Lorsqu'il fut  
 » de retour de son voyage , ayant  
 » demandé à manger , elle ne lui fit  
 » servir que des mets faits avec de  
 » l'or , sans aucune autre chose ; il y  
 » prit plaisir au commencement ; mais,  
 » lorsqu'il eut rassasié ses yeux , il  
 » voulut satisfaire son appétit & de-  
 » manda quelque chose qu'il pût man-  
 » ger , & ce qu'il demandoit , on le  
 » lui présentoit en or : à la fin il se  
 » mit en colère , criant qu'il mou-  
 » roit de faim ; sa femme alors prit  
 » la parole & lui dit : vous en êtes  
 » cause vous-même ; nous avons une  
 » grande quantité d'or , mais nous  
 » manquons des autres choses ; car  
 » toute vacation , tout métier , tout  
 » art cesse ; personne ne laboure la  
 » terre , elle ne produit rien pour nous  
 » nourrir ; nous ne faisons que fouil-  
 » ler & chercher des choses qui sont  
 » inutiles ; tous vos sujets sont con-  
 » sumés par le travail , & périssent  
 » de misère. Ces remontrances ému-

rent *Pythès* ; mais il ne fit pas cé-  
 ser entièrement le travail , il y em-  
 ploya seulement la cinquième par-  
 tie de ses sujets , qui venoient al-  
 ternativement travailler , laissant  
 aux quatre autres cinquièmes la li-  
 berté de vaquer à leurs occupations  
 ordinaires .

L'auteur donne ensuite l'abrégé des  
 histoires de *Lucrece* , *Porcie* , *Cornélie* ,  
 & autres Dames Romaines , puis des  
 femmes célèbres dans l'Histoire mo-  
 derne , de *Blanche de Castille* , de la  
 Comtesse de *Montfort* , de *Marguerite*  
*d'Anjou* , de *Marie Stuart* ; & , pour  
 le dire en passant , l'histoire si tou-  
 chante de cette dernière Princesse m'a  
 paru fort estropiée. On remarque en-  
 core parmi les femmes illustres dont  
 il fait mention , *Agnes Sorel* , la Pu-  
 celle d'*Orléans* , *Marguerite de Val-*  
*demar* surnommée la *Sémiramis du*  
*Nord* , *Marguerite de Valois* Reine  
 de Navarre , *Elisabeth* Reine d'An-  
 gleterre , &c. Mais toutes ces His-  
 toires sont rebattues & se trouvent  
 dans mille ouvrages différens , ainsi

#### 44 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

que celle de la fameuse *Catherine Alexiowna*, femme de *Pierre le Grand* ; dont l'article est très-étendu dans cet ouvrage.

Vous voyez, Monsieur, que l'auteur de ces deux volumes y a rassemblé beaucoup de faits également instructifs & curieux. C'est, sans doute, un des livres qu'on peut mettre avec le plus de fruit entre les mains des jeunes gens. On desireroit cependant que le style en fût un peu plus soigné. *M. de Bury* craint qu'on ne le trouve trop uni, trop simple ; il est plus que cela : on n'aime pas à lui entendre dire qu'il falloit que l'oracle d'*Apollon* eût eu une conversation préalable avec *Aristote* ; que nul n'est Prophète en son pays ; qu'*Hippocrate* gagnoit l'amitié de ceux qui étoient dans les entraves de la maladie. On ne dit point la description d'une nation, mais d'un pays ; on ne dit point non plus informer quelqu'un de la Religion Chrétienne ; un siècle infecté d'un méchant air ; les autres modernes qui, sans l'avoir lu ou peu

ANNÉE 1772. 45

lu, l'ont décrié ; il faut, qui, sans  
l'avoir lu ou l'ayant lu peu, &c, &c, &c.  
La première qualité d'un Auteur,  
quelqu'estimable que soit son objet, est  
d'écrire purement sa langue.

*Instruction du P. Gardien des Capucins  
de G. . . . à un jeune Frère Quêteur  
partant pour le Château de Ferney ;  
ouvrage traduit de l'Italien par le  
R. P. Adam ; Brochure in-12. de  
près de 100 pages ; à Paris, chez les  
Marchands de Nouveautés Littéraires.*

IL y a des gens assez bons pour  
être révoltés des fréquentes contra-  
dictions & des éternelles turlupina-  
des de M. de Voltaire ; pour moi  
je vous avoue, Monsieur, qu'elles  
ne font que m'amuser. Tout ce que  
le délire de l'incrédulité a pu imagi-  
ner de blasphêmes, il les a recueillis,  
répandus, répétés dans ses ouvrages ;  
en sorte qu'on le regarde à juste titre  
comme le Grand Prêtre de l'irrégion.  
Eh bien, ce même homme, après



#### 46 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

avoir rebâti ou réparé l'Eglise de sa Seigneurie, a voulu qu'au frontispice on gravât en gros caractères cette inscription fastueuse : *Deo erexit Voltaire : Voltaire l'a érigé à Dieu*. Ce n'est au fond qu'une scandaleuse ironie, me disoit un homme bien instruit ; c'est comme si l'intrépide vainqueur des Gaules & de Pompée eût fait élever, sur les bords du Rhin ou au milieu des Champs de Pharsale, un temple à la Peur avec cette inscription : *Puſillanimitati erexit Cæſar ; Cæſar l'a érigé à la Peur*. Autre inconſéquence. Il n'est point d'auteur qui ſe ſoit permis comme M. de Voltaire, ces torrens d'inſures groſſières contre l'État Eccléſiaſtique ; il a fait tous ſes efforts pour rendre les Moines l'objet des railleries, du mépris, & même de l'exécration de la terre ; il les a rangés dans la claſſe de la canaille la plus vile & la plus crapuleuſe ; & cependant, ce même M. de Voltaire, Baron de Ferney, Gentilhomme Ordinaire du Roi, le Patriarche de la merveilleuſe Philoſophie du jour, ne dédaigne pas d'être le très-honoré Père Temporel des Capu-

cins de son canton. En cette qualité il ne peut refuser sa porte aux Frères Quêteurs qui se présentent; mais, comme les Supérieurs craignent que l'éloquent Apôtre du libertinage & de l'impiété ne pervertisse leurs élèves, ils ont soin de remettre à celui qu'on envoie à Ferney, un exemplaire de l'*Instruction* que je vous annonce, dont l'idée me paroît très-ingénieuse & très-plaisante. » Il est bon, lui dit-on d'abord, » de vous avertir que ce vénérable Seigneur est naturellement caustique, & » qu'il est devenu, avec l'âge, goguenard & malin; il raille à toute outrance; il ne respecte rien; il ridiculise jusqu'aux noms, & son plus grand plaisir est de déconcerter son monde par des bouffonneries qu'il croit être d'excellentes plaisanteries. Vous voyez là prévenu sur sa manière; il faut vous mettre au fait de ce qu'il vous dira. Il a lu la Bible & Dom Calmet, & cette lecture a fait sur sa mémoire des impressions si profondes, que depuis dix ans il ne parle plus d'autre chose, & n'écrit plus que sur cet objet. La finesse de son dis-

» cernement lui a fait remarquer une  
 » trentaine de traits au-dessus de sa  
 » pénétration, & c'est sans doute pour  
 » en avoir des éclaircissemens qu'il ne  
 » cesse de les reproduire dans mille  
 » Brochures qui le succèdent journal-  
 » lement sous une variété piquante de  
 » titres & de formes que la fécondité  
 » inépuisable de son imagination ne  
 » cesse de lui fournir ».

Le corps de l'*Instruction* qu'on remet  
 au *Frère Quêteur* comme une Egide im-  
 pénétrable, est une espèce de Dialogue  
 divisé en Chapîtres. On lit au commen-  
 cement de chaque Chapître l'objection  
 de *M. de Voltaire*, exposée avec les ter-  
 mes honnêtes & les expressions saillantes  
 qui lui appartiennent ; ensuite vient la  
 réponse qu'il y faudra faire. Tous ces  
 Chapîtres, d'ailleurs assez courts, ne  
 sont pas aussi solides les uns que les  
 autres ; quelques-uns mêmes m'ont paru  
 foibles ; mais heureusement que les ré-  
 ponses, qu'il eût été si aisé de fortifier,  
 sont mises sous les passages du cynique  
 auteur, dont l'indécence, l'imposture  
 & la témérité révoltent assez sans avoir  
 besoin d'une réfutation en forme. Il  
 est,

est, par exemple, bien inutile de faire de grands efforts pour répondre à ces plattes facéties : » à l'égard du serpent, qui étoit la bête des champs » la plus subtile, il est enchaîné, comme vous savez, dans la haute Égypte. Plusieurs Missionnaires l'ont vu ; » *Bochart* vous dira quelle langue il parloit & quel air il siffla pour tenter *Eve* ; mais prenez bien garde » d'être sifflé..... Frère, me diriez-vous bien ce qu'étoit le signe » que le Seigneur mit à *Caïn* ? Étoit-il sur la joue ou sur l'épaule ? Il méritoit bien d'être fleurdelisé pour » avoir tué son frère.... Je me recommande à vos prières. & à celles » du petit peuple qui habite dans votre sainte barbe... Et les géants ; » savez-vous que vous leur auriez passé entre les jambes ? Ils étoient nés des » *Anges* & des filles des hommes & » n'entendoient point raillerie.... » **A** ce dernier trait cependant le petit Frère Quêteur répond d'une manière à fâcher le railleur. » Les géants, Monseigneur ! Je connois une espèce de petits géants qui prétendent nous

30 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» jouer par-dessous la jambe. Ils se  
» croient au-dessus de tout, ne res-  
» pectent rien & n'entendent point du  
» tout raillerie quand ils s'imaginent  
» qu'on ne les respecte pas assez eux-  
» mêmes. . . . . Voilà comme il fau-  
» droit toujours répondre à M. de Vol-  
» taire, & ce ton ne laisseroit pas de  
» l'embarrasser. Voici des solutions plus  
» sérieuses.

» Dites-moi, Père, quelque chose  
» de la ville d'Hénoch que *Cain* bâtit  
» dans la terre de Nod. Sçavez-vous  
» précisément le nombre des Maçons,  
» des Charpentiers, des Menuisiers,  
» des Forgerons, des Serruriers, des  
» Drapiers, des Bonnetiers, des Cor-  
» donniers, des Teinturiers, des Car-  
» deurs de laine, des Laboureurs, des  
» Bergers, des Manœuvres, des Ex-  
» ploiteurs de mines de fer ou de cui-  
» vre, des Juges & des Greffiers qu'il  
» employa lorsqu'il n'y avoit que qua-  
» tre à cinq personnes sur la terre ?  
» *Hénoch* est enterré dans cette Ville  
» que bâtit *Cain* son ayeul ; mais il  
» vit encore. Si vous sçavez où il est,  
» demandez-lui des nouvelles de sa

» santé, & faites-lui mes complimens.  
 » Vous ne manquerez pas, dit le  
 » Père Gardien, de sourire à toute  
 » cette ingénieuse parade. Vous re-  
 » connoîtrez la force du raisonnement,  
 » & vous conviendrez qu'on ne peut  
 » pas mieux démontrer qu'il est de  
 » toute impossibilité que la famille de  
 » *Cain* se soit multipliée dans l'espace  
 » de quelques siècles, au-delà de qua-  
 » tre ou cinq personnes, nombre vi-  
 » siblement insuffisant pour bâtir &  
 » peupler une Ville, & qu'il est ab-  
 » surde que Dieu ait voulu enle-  
 » ver *Hénach* de dessus la terre sans  
 » dire où il a pu le placer, ni quand  
 » il devoit le représenter. Vous ob-  
 » servez seulement & modestement  
 » qu'*Hénoch*, fils de *Jared*, n'est pas  
 » tout-à-fait le même qu'*Hénoch* fils,  
 » & non pas petit-fils de *Cain*. C'est  
 » une de ces petites inadvertances qui  
 » échappent quelquefois à notre sça-  
 » vant Seigneur ».

» Me diriez-vous bien, ajoutera M.  
 » de *Voltaire*, pourquoi *Abraham* le  
 » *Potier* quitta le beau pays d'*Ur* en  
 » *Chaldée*, pour aller acheter un tom-

## 52 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» beau à Hébron & du bled à Mem-  
» phis ; pourquoi il donna deux fois  
» sa femme pour sa sœur , & ce qu'il  
» gagna au juste à ce marché ? Je vou-  
» drois sur-tout sçavoir de quel fard  
» elle se servoit pour paroître belle à  
» l'âge de quatre-vingt-dix ans. Étoit-  
» ce de l'eau de rose ou de l'eau de  
» lavande qu'elle employoit pour ne  
» point sentir le gouffet quand elle  
» arriva à pied ou sur un âne à la  
» Cour du Roi d'Égypte & à celle  
» du Roi de Gérare ? Car toutes ces  
» choses sont nécessaires au salut.

Le Frère Quêteur répondra tout  
uniment que *Moïse* ne dit nulle part  
qu'*Abraham* fût Potier ou fils de  
Potier. Mais l'éditeur a mis à cet  
article une contre-note que Je trans-  
cris. » *Abraham le Potier* : cette  
» épigramme se trouve dans plusieurs  
» libelles philosophiques. Elle y sert à  
» prouver qu'*Abraham* n'a pu être aussi  
» puissant ni aussi riche que le dit *Moïse*.  
» Ce raisonnement auroit peut-être en-  
» core plus de force , si l'on ne voyoit  
» pas quelquefois le fils d'un mince  
» Bourgeois amasser par son sçavoir

» faire une fortune incroyable, acheter  
 » une Baronie & trancher du grand  
 » Seigneur.... Dites ensuite, reprend le  
 » Père Gardien, que Sara n'eut pour  
 » fard que la beauté dont elle étoit  
 » douée, & qu'elle conserva par les  
 » mêmes moyens qui prolongèrent sa  
 » vie jusqu'à l'âge de cent vingt-sept  
 » ans; enfin qu'elle voyageoit com-  
 » me pouvoit voyager une femme es-  
 » cortée & servie par une suite nom-  
 » breuse de domestiques. Ajoutez que  
 » Moïse dit cela & qu'il ne suffit pas  
 » de s'inscrire en faux contre son té-  
 » moignage, & de contester sa qua-  
 » lité d'Historien sacré, mais qu'il faut  
 » prouver ces allégations autrement  
 » que par des sophismes, des plaisan-  
 » teries & des blasphêmes. Finissez, si  
 » vous voulez, par un petit compli-  
 » ment à son Excellence sur les graces  
 » & l'enjouement de son esprit, qui  
 » conserve jusqu'aux derniers pas de  
 » sa longue carrière tout l'enfantillage  
 » la gaieté ».

Je finis moi-même, Monsieur, par la belle péroration sur la charité qui se



#### 54. L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

trouve à la fin de l'*Instruction au Frère Quêteur*. » Prenez ensuite congé  
» très-respectueusement de son Excel-  
» lence. Remerciez-la de tous ses soins  
» paternels, & souhaitez-lui la paix qui  
» seule peut faire le bonheur de l'hom-  
» me sur la terre ; non cette paix  
» que donne le monde & qui vient  
» de la célébrité ou de la fortune ;  
» mais celle qui naît d'une conscience  
» pure , qui n'a à se reprocher ni  
» bassesses , ni injustices. . . . . Paix  
» inaltérable. . . . . Elle n'est point  
» déchirée par l'envie ; elle ne se  
» compromet pas par des actions ou  
» des propos inconfidérés. Elle n'est  
» point exposée aux mortifications  
» qu'essuie toujours l'orgueil. Elle n'est  
» point dédaigneuse ; elle n'est point  
» attachée sordidement à ses intérêts ;  
» elle ne se pique pas , elle ne s'ai-  
» grit de rien , ne se laisse point aller à  
» de mauvais soupçons. Elle ne se ré-  
» jouit pas du mal ; mais elle se ré-  
» jouit de voir triompher la vérité.  
» Elle supporte tout ; elle croit tout ;  
» elle espère tout ; elle souffre tout ;

» tout passe , l'esprit , les talens ; mais  
 » la vertu demeure toujours , & la  
 » charité est la plus excellente de tou-  
 » tes les vertus ». *Usque quò , parvuli ,  
 diligitis infantiam , & stulti ea , quæ sibi  
 sunt noxia , cupient & imprudentes odi-  
 bunt scientiam ? Convertimini ad correc-  
 tionem meam.* Proverb. Cap. I. v. 22.

J'oubliois de vous dire que les ob-  
 jections & les indécences auxquelles ré-  
 pond l'auteur de cette Brochure , sont  
 extraites d'un opuscule de M. de Voltaire  
 intitulé , *Instruction du Gardien des Ca-  
 pacins de Raguse à Frère Pediculoso ,  
 partant pour la Terre - Sainte* : » ou-  
 » vrage , dit le traducteur dans une  
 » note , plein d'esprit , d'érudition ,  
 » de critique , de réflexions fines &  
 » judicieuses , de bonnes plaisante-  
 » ries , de décence & d'honnêteté ».  
 Il avertit aussi qu'on trouve cette  
 merveilleuse production dans le recueil  
 qui a pour titre *l'Evangile du Jour* ,  
 où l'on a rassemblé , comme vous sçavez ,  
 une multitude d'opuscules philoso-  
 phiques , quelques-uns sous le nom  
 de M. de Voltaire , les autres ano-

56 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

nymes ou pseudonymes , que le Public attribue toujours fort inconsidérément à cet homme célèbre malgré sa réclamation solennelle publiée dans le *Mercur* de France. Il ne pouvoit sans doute mettre trop d'éclat & de vivacité dans une pareille démarche , ni protester avec trop d'indignation contre cette rapsodie de faux raisonnemens & de plattes bouffonneries du mérite de celle-ci : » ceux qui font » d'excellens jambons à Bayonne & » en Westphalie s'étonnent qu'on ait » envoyé le Diable dans le corps de » deux mille cochons & qu'on les » ait noyés dans un lac. Ils disent » que si on leur avoit donné ces cochons , au lieu de les noyer , ils » y auroient gagné plus de vingt- » mille florins de Hollande s'ils avoient » été gras ». *M. de Voltaire* , disoit quelqu'un , ne raisonne pas comme *Newton* qu'il a commenté ; mais il calcule aussi bien que ce grand homme.

Je suis , &c.

A Paris , ce 10 Novembre 1772.

LETTRE III.

*Essai d'une Morale Relative au Militaire François, par M. De \* \* ; à Paris, chez Pierre-Etienne-Germain Durand, Libraire, rue Saint Jacques, Brochure in-12. de 154 pages.*

L'OBJET de cet ouvrage est de réveiller & d'entretenir dans l'ame des Militaires François cet honneur national, ce ressort si puissant qui a été la principale cause de nos triomphes depuis l'établissement de la Monarchie. L'auteur est choqué de voir que le seul parti que l'on songe à tirer de la vivacité François, soit de la réprimer, de la soumettre à des méthodes minucieuses, à la froide exactitude des calculs ; il convient que cette science est nécessaire, & que la guerre est aujourd'hui une opération mathématique ; mais il veut qu'on ne perde point de vue qu'on a affaire à des hommes & non à des machines. » On sentira de plus en plus, dit-il, la nécessité de

58 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» réveiller dans les troupes ce noble  
 » enthousiasme de l'honneur qui, s'il  
 » n'est pas éteint, pourroit être au  
 » moins refroidi. L'amour de la nou-  
 » veauté nous a portés trop loin dans  
 » l'étendue illimitée des systèmes & des  
 » calculs ; il faut nécessairement reve-  
 » nir sur nos pas, quitter un peu la  
 » forme pour reprendre le fond. Ce  
 » fond, je le répète, est inépuisable  
 » dans les ressources. On fera faire des  
 » prodiges aux François lorsqu'on les  
 » animera de ce sentiment qui les élève  
 » & les ennoblit à leurs propres yeux.  
 » La crainte des châtimens peut donner  
 » de la précision dans l'exécution des  
 » ordres ; mais cette crainte ne pro-  
 » duit rien de grand. Un jour de bataille  
 » n'est pas un jour de revue. Les mou-  
 » vemens sont moins tranquilles, moins  
 » mesurés. Si l'ame a été dégradée par  
 » une terreur d'habitude, comment re-  
 » prendra-t-elle alors cette élévation,  
 » cet amour de la gloire qui peut seul  
 » faire braver les dangers ? Comment un  
 » Soldat que l'on a accoutumé à crain-  
 » dre la prison & la canne, se mettra-t-il  
 » au dessus de la crainte de la mort » ?

Un des premiers Chapitres de cet Essai est sur l'*Émulation*. L'auteur voudroit que, pour l'exciter davantage, on rendît électifs tous les grades de chaque corps. Selon lui, ce genre de promotion ne laissant rien à l'arbitraire ni à la cabale, assureroit aux talens & au seul mérite le droit de parvenir au commandement & aux honneurs. Il fait remarquer en même temps qu'il est une trempe d'ames si ardentes, si actives par elles-mêmes, qu'elles n'ont pas besoin d'être animées par des exemples. On voit briller en elles cette heureuse hardiesse si fort au-dessus de la capacité de ces hommes ordinaires qui, ne pouvant s'élever jusqu'aux idées du génie, traitent de folie tout ce qui passe le cercle étroit de leurs foibles imaginations.

» Lorsque *Tamerlan* planta ses drapeaux  
 » au pied des remparts de *Smyrne*, con-  
 » tre lesquels venoient de se briser les  
 » forces de l'Empire Ottoman, il sentoit  
 » la difficulté de son entreprise ; mais  
 » son génie l'élève au-dessus de tous les  
 » obstacles, lui fait commander à la  
 » mer, combler les abîmes, enchaîner  
 » les flottes Européennes & montrer à

» l'Univers étonné, que rien n'est im-  
 » possible aux grands hommes. Un de  
 » ces hommes que le vulgaire nomme  
 » fensés, n'eût pas pris Smyrne, car il  
 » ne l'eût pas entrepris ».

On recommande encore dans le même Chapitre le grand art de tirer tout le parti possible de chaque sujet. » Le  
 » fameux Maréchal de Brissac de Cossé,  
 » celui qui conquit le Piémont & le  
 » Montferrat pour Henri II, entrete-  
 » noit à ses gages soixante braves scé-  
 » lérats qui avoient été condamnés à  
 » mort. Quand on lui remontroit  
 » qu'il ne devoit pas garder dans sa  
 » maison de pareils gens, il répondoit :  
 » je les tiens à mon service pour épar-  
 » gner & conserver les gens de bien ;  
 » car, au premier mot que je leur dis,  
 » ils courent tête baissée à des dangers  
 » auxquels je me ferois conscience d'ex-  
 » poser les autres ».

Dans le Chapitre qui suit sur les étu-  
 des convenables aux Militaires, on dé-  
 ploie l'ignorance où vivent la plupart  
 des Officiers qui, après vingt Cam-  
 pagnes, n'ont rien appris de leur art,  
 parce que dans une armée nombreuse

il n'y a souvent que quatre personnes qui connoissent les grands ressorts de cette machine immense. Il raconte à cette occasion un trait qui peut faire juger combien les livres sur l'art de la guerre sont peu lus, même par les gens du métier. » Depuis plusieurs années, » dit-il, la cupidité procure aux observateurs de la Capitale un nouveau » moyen de juger sainement des mœurs, » de la solidité ou de la frivolité du caractère de la Nation : dix Libraires, » pour une légère rétribution annuelle, » offrent de fournir contre l'oisiveté publique, tous les livres permis. Après » un exposé aussi étendu, j'y cours » chercher quelques livres ; mais quel » fut mon étonnement, quand, après » avoir parcouru cette immense collection, je ne trouvai rien qui eût » rapport à mes études ; les Libraires » m'avouèrent que j'étois le seul qu'un » pareil goût avoit conduit à leur magasin ; mais qu'en revanche les Recueils d'anecdotes galantes, les Romans, leur fournissoient beaucoup » de monde ; je trouvai cependant (il



## 62 ANNÉE LITTÉRAIRE.

» faut l'avouer ) un *Polybe* très-pou-  
» dreux , isolé dans un coin ; tout en le  
» nettoyant , je reprochois au Libraire  
» l'étendue de son annonce ; il s'excusa  
» en me prouvant par son registre d'A-  
» bonnés , que le goût étoit universel  
» & que j'avois tort d'en avoir un aussi  
» singulier ». Cependant j'ai peine à  
croire que la négligence des études  
relatives à l'art de la guerre soit  
aussi générale qu'on veut ici nous le  
faire entendre. Il me semble que les ou-  
vrages du Chevalier *Follard* , de *M.*  
*de Puysegur* , du Maréchal de *Saxe* , de  
*M. le Comte Turpin* , &c , sont entre les  
mains d'un très-grand nombre de nos  
Militaires.

En parlant de l'éducation convenable  
aux Guerriers , l'auteur recommande  
avec raison tout ce qui peut les por-  
ter à se respecter eux-mêmes & à  
s'estimer. Il observe avec quel soin  
les Généraux Romains veilloient à ce  
point essentiel. » Aussi étoit-il très-  
» rare qu'un Soldat Légionnaire s'ou-  
» bliât au point de faire une action  
» avilissante : mais quand cela arri-

» voit , il étoit puni très-sévèrement ;  
 » son premier état & les services qu'il  
 » avoit rendus lui fauvoient un sup-  
 » plice flétrissant ; la corde chez eux  
 » entraînoit l'infâmie ; aussi ne s'en  
 » servoit-on que pour supplicier les  
 » esclaves. Voici un trait qui le con-  
 » firme ; il est tiré de la guerre d'Es-  
 » pagne entre *Pompée & César* ; ce  
 » dernier fit arrêter trois espions ;  
 » ils furent condamnés à mort ; mais  
 » comme il y en avoit un d'une Lé-  
 » gion de *Pompée* , de celle même  
 » qu'il avoit enrôlée en Espagne , il  
 » fut décapité ; les deux autres étoient  
 » esclaves , ils furent pendus ».

C'est sur-tout chez le Mili-  
 taire François qu'il faut ménager cette  
 délicatesse que nous avons portée plus  
 loin que toute autre Nation. Le prin-  
 cipal mérite dans un Chef qui com-  
 mande à des François , est de sça-  
 voir s'en faire aimer. L'auteur en cite  
 un exemple bien propre à faire reve-  
 vir de leurs préjugés ces Tyrans des  
 troupes qui exercent , sur les actions  
 les plus indifférentes , une inquisition

#### 64 ANNÉE LITTÉRAIRE.

aussi dure que mal - à - droite. » En  
 » 1690, dans la guerre que la Fran-  
 » ce déclara au Duc de Savoye , le  
 » Marquis de Grancey , Brigadier ,  
 » commandant l'aîle droite de l'Ar-  
 » mée de Catinat , trouva un marais  
 » bordé de gros Bataillons , soutenu  
 » de la Cavalerie Piémontoise ; il  
 » se mit dans la boue jusqu'au ventre  
 » & passa appuyé sur un de ses gens  
 » qui fut tué en lui donnant la main.  
 » Lorsqu'il fut au-delà du marais , il  
 » cria aux Soldats : Je vais bien voir  
 » si je suis aimé ; à ces mots chacun  
 » le suivit & passa malgré l'incom-  
 » modité de l'eau & le feu des en-  
 » nemis qui se retirèrent en désor-  
 » dre ; il n'y eut pas un seul Batail-  
 » lon oisif , & qui ne renversât tout ce  
 » qui lui étoit opposé ».

Je n'aurois pas voulu que l'auteur  
 fît des articles différens intitulés  
*peines , châtimens , prisons* : tout cela  
 devoit être compris dans le même Cha-  
 pître. Au reste, ses principes sont tou-  
 jours très-conformes à la raison & à  
 l'utilité publique. Il souhaite qu'avant

d'infliger aucune peine, on se représente sans partialité la valeur du sujet que l'on veut punir, & sur-tout le degré de sa sensibilité. Il résulte de là que la prison lui paroît peu faite pour nos Militaires. Il faut cependant quelquefois qu'un Général use de rigueur avec ses troupes, mais toujours avec cet ascendant qui entraîne & soumet tous les esprits. L'auteur de cet *Essai* nous cite à ce sujet un trait extraordinaire & assez peu connu. En 1582, au siège de Gand, entrepris par *Alexandre Farnèse*, Général Espagnol, les troupes se mutinèrent, quoiqu'il eut distribué tout l'argent qui lui restoit. » On l'avertit que le vieux » Régiment des Allemands s'étoit retiré en bataille derrière les retranchemens, résolu de ne rien recevoir que l'on ne lui payât ce qui lui restoit dû : *Farnèse* étoit alors à cheval ; il courut de ce côté-là avec *Rubais*, Général de la Cavalerie ; mais sa présence n'appaisa pas les mutins ; car devant lui les Soldats arrachèrent l'enseigne

» des mains de celui qui la portoit  
 » & la jettèrent par terre ; les Pi-  
 » quets qui étoient au front du Ba-  
 » taillon , lui présentant la pique ,  
 » sembloient déjà se disposer à la vio-  
 » lence ; *Farnze* , furieux de cette  
 » action , pousse son cheval contre  
 » eux , détourne avec son épée les  
 » premières piques , entre dans le Ba-  
 » taillon & porte de tous côtés des  
 » coups & répouvante ; il poursuit  
 » jusqu'au Porte-Enseigne , saisit par  
 » le collet un Soldat qui en étoit  
 » proche , l'emporte hors du Batail-  
 » lon & commande qu'il soit pendu ;  
 » mais il donna ordre à *Rubais* d'en-  
 » fermer avec sa Cavalerie les sédi-  
 » tieux ; & aussi-tôt ayant mandé  
 » le Colonel de ce Régiment : Re-  
 » tournez , lui dit-il ; & , avant que  
 » je fasse tailler en pièces indifférem-  
 » ment ces mutins , envoyez-moi de  
 » chaque Compagnie les Soldats que  
 » vous jugerez les plus coupables.  
 » Vingt furent envoyés , & le Régi-  
 » ment , sans oser murmurer , assista  
 » à l'exécution. *Alphonse Vafq* ,

» Sergent Major Espagnol , a re-  
 » marqué qu'il n'y avoit pas d'exem-  
 » ple dans l'Antiquité qu'un Général  
 » eût réprimé une mutinerie de gens  
 » de guerre avec plus de force & de  
 » hardiesse : tant il est nécessaire que  
 » celui qu'on doit estimer plus qu'hom-  
 » me , passe cette médiocrité en  
 » quoi consiste la vertu ordinaire de  
 » l'homme »!

Un autre objet bien essentiel à un  
 Général , est de sçavoir inspirer de la  
 confiance à ses troupes , & de la faire  
 perdre aux ennemis. Ce moyen vic-  
 torieux peut manquer à un Chef qui  
 a cent mille bras à sa disposition ;  
 mais il manque rarement à un homme  
 qui réunit le génie au courage. Le  
 même *Alexandre Farnèse* en fournit  
 un des plus singuliers exemples. » Pen-  
 » dant la guerre de Flandres , en  
 » 1579 , le Marquis de Monte ayant  
 » eu ordre d'*Alexandre Farnèse* , Gou-  
 » verneur des Pays-Bas , de harceler  
 » l'ennemi , entre Mastrick & Lou-  
 » vain , il sort avec cinquante Lan-  
 » ciers & vingt-cinq Arquebusiers ,

» & rencontre l'ennemi près de Guel-  
 » dres avec cinq cens chevaux. L'as-  
 » pect inopiné de cette Cavalerie  
 » causa d'abord quelque crainte ; *de*  
 » Monte se retira un instant pour pro-  
 » fiter du terrain qu'il avoit toujours  
 » observé ; voici comme il disposa  
 » ses troupes. Il y avoit une émi-  
 » nence d'où les Arquebusiers du Mar-  
 » quis *de Monte* qui marchaient les  
 » premiers , avoient été découverts ;  
 » ils y firent halte ; ceux qui étoient  
 » armés de lances suivoient à grande  
 » distance ; il divisa ces Lanciers en  
 » plusieurs Escadrons , & les ayant  
 » placés en différens lieux , il fit  
 » sonner les trompettes de trois en-  
 » droits différens. Ensuite ils couru-  
 » rent sur l'ennemi , qui , se laissant  
 » tromper par cette apparence d'un  
 » plus grand nombre ( car ils ne pou-  
 » voient s'imaginer qu'une poignée  
 » de monde osât & pût l'attaquer aussi  
 » vigoureusement ) il prit la fuite ,  
 » & *de Monte* prit le champ de ba-  
 » taille & le butin ; sept cens Cava-  
 » liers furent défaits & l'on remporta

» trois Cornettes ; car les deux autres  
» avoient été brûlées ».

L'auteur , dans un des Chapîtres  
fuiyans , avance une maxime qui est  
bien vraie & à laquelle ceux qui com-  
mandent des armées ne sçauroient  
faire assez d'attention : *ce sont les pas-  
sions , dit-il , & non les maximes de  
morale qui forment les hommes coura-  
geux.* Tout Officier qui a l'ame pas-  
sionnée , & qui sçait la répandre à  
propos , inspire la même ardeur aux  
Troupes. Il faut l'avouer , nous som-  
mes des machines qui ne peuvent  
être utiles qu'autant qu'on les élec-  
trise. Voici comme il faut diriger &  
entretenir la passion de l'honneur , pour  
la gloire de la Patrie. Trois cens cin-  
quante Suisses défirent huit cens Au-  
trichiens près de Wefen ; tous les ans  
on en célèbre la mémoire sur le champ  
de bataille , & un Orateur y lit , à la  
suite d'un Panégyrique , la liste des  
trois cens cinquante noms. Dans une  
autre bataille , douze cens Suisses sou-  
tinrent l'effort d'une armée de soixante  
mille hommes , & firent payer à cette



70 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

armée la victoire de la perte de dix mille Soldats. Dix Suisses qui échappèrent du carnage furent suppliciés. *Plutarque* dit dans la vie de *Lycurgue*, qu'il n'étoit point permis d'écrire sur son tombeau le nom de celui qui n'étoit pas mort à la guerre ; & , chez les anciens Romains , dit *Pierre Crinitus* \* , on n'ensevelissoit dans la Capitale que ceux qui par leurs exploits s'étoient rendus dignes de cette sépulture.

Ce petit volume , Monsieur , sera sûrement lu avec plaisir & avec fruit par tous les Militaires jaloux de se distinguer dans leur état & de mériter le glorieux titre de *Défenseurs de la Patrie*. Il y a quelques Chapîtres remplis d'une manière assez vague & dont le style est un peu négligé ; au reste, cette négligence même sied bien à un Militaire, dont le but n'est pas d'arranger des phrases , mais d'inspirer à ses Confrères de l'émulation & du courage.

\* Sçavant Professeur de Belles-Lettres à Florence sa Patrie. Il mourut vers 1505 , âgé de quarante ans Nous avons de lui un *Traité de honestâ disciplinâ* , des Vies des Poëtes Latins & des Poësies Latines.

ANNÉE 1772. 7.

*Dissertation sur les Vins : ouvrage dans lequel on donne la meilleure manière de les préparer, celle de les conserver, les moyens de les améliorer, de prévenir & de remédier aux altérations auxquelles ils sont sujets, & où l'on fait connoître les pratiques de ceux qui les frelatent; à Paris, chez Didot, Quai des Augustins, un vol. in-12, de 250 pages.*

CET ouvrage, Monsieur, est un composé de pièces & de morceaux très-mal cousus ensemble, quoique quelques-uns soient tirés des meilleurs Traités que nous ayons en ce genre. L'auteur se dit *Garçon Marchand de vin*, & nous assure qu'il a travaillé en Hollande, à Londres, à Paris, pour se perfectionner. Son style annonce la qualité qu'il prend; mais ses plagiats décèlent le piège qu'il tend à ceux qui s'en rapporteroient à sa parole. Les ouvrages de M. l'Abbé Rozier, de M. Bider, de M. Maupin, & le Dictionnaire Anglois de Miller, sont les sources où le prétendu *Garçon Marchand de vin* a puisé les premières notions de cet art. Ceux qui aimeront les recettes, les petits secrets,

72 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

trouveront ici une abondante collection de ces inutilités dont il étoit assez dangereux d'instruire le Public : la mauvaise foi n'en profitera que trop pour le tromper.

*Portrait de Jean Timoléon de Cossé, Duc de Brissac, Pair, Maréchal de France, &c, &c. Estampe de 7 pouces de haut, sur quatre & demi de large, dessinée & gravée par M. Gaucher, d'après le portrait peint par M. de Saint-Aubin; à Paris, chez Blagney, Cour du Manège aux Tuileries,*

Cette Estampe doit plaire au Public; moins encore par la manière agréable dont elle est exécutée, que par les traits nobles & chéris qu'elle offre à nos yeux. M. le Maréchal de *Brissac* est représenté à mi-corps dans une bordure ovale, composée d'attributs militaires. Sur la table qui sert de support, on voit un joli Bas-relief représentant l'Hôtel de Ville de Paris. M. *Gaucher* a traité ces différentes parties avec toute la pureté, la délicatesse, & la précision dont il est capable.

Je suis, &c.

*A Paris, ce 12 Novembre 1772.*

---

# L'ANNÉE

## LITTÉRAIRE.

---

### L'ETTRE IV.

*Histoire de la Ville de Beaune & de  
ses Antiquités par M. l'Abbé Gandelot,  
un Volume in-4°. d'environ 350 pages;  
à Dijon , chez Louis-Nicolas Frantin;  
à Beaune, chez François Bernard, &  
à Paris , chez de Lalain, rue & près  
de l'ancienne Comédie Française.*

**V**OICI, Monsieur, un des meilleurs écrits en ce genre qui aient encore paru. L'esprit de recherches, la sagacité de la Critique, l'étendue & la solidité des connoissances : tout se réunit pour faire mettre ce volume

ANN. 1772. Tome VII. D

## 74 ANNÉE LITTÉRAIRE.

dans le trésor des excellens Mémoires qui serviront un jour à perfectionner nos annales. Si la plupart des Villes de la Gaule qui ont été le théâtre de quelques faits intéressans , produisoient des écrivains tels que M<sup>re</sup> de la Sauvagère & Gandelot , quelles ressources pour les amateurs de la belle Antiquité ! Quelles moissons pour nos Historiens ! Sans ce secours indispensable , deux choses nous manqueront toujours : une connoissance précise , exacte & détaillée de l'histoire Romaine dont une des branches les plus brillantes s'étend sur notre pays , & le tableau philosophique & vrai de l'origine de nos Cités , de nos mœurs , du progrès des lumières , des arts & de la civilisation. Que la terre que nous habitons nous paroît intéressante lorsque la main de quelque Citoyen sçavant & laborieux va chercher sous les ruines qui la couvrent les monumens des grands exploits des Légions & les preuves frappantes de la valeur , de la vertu & de la liberté de nos ancêtres ! Alors une Gaule nouvelle semble s'élever du sein de celle qui nous a vu naître. La

sphère de nos idées s'agrandit & notre amour-propre est agréablement flatté.

Nous n'avons , comme vous le savez , Monsieur , qu'une notice très-imparfaite des anciennes Gaules. L'ignorance ou la précipitation ont occasionné , de la part de nos rédacteurs , des fautes grossières ou des omissions impardonnables. Beaune , par exemple , l'une des principales Villes des *Eduens* qui formoient la première République des Gaules , étoit si peu connue de nos meilleurs Historiens , que l'un d'eux l'appelle une bicoque ; il ignoroit sans doute les prérogatives dont cette Ville a joui pendant plusieurs siècles. Elle fut long-temps la Capitale de la Bourgogne , le séjour des Ducs de la première Race , le lieu d'assemblée des États Généraux de la Province , le siège des Juges d'*appeaux* \* , ce Tribunal qui remplaçoit le Parlement avant qu'il fût sédentaire.

L'Histoire que M. l'Abbé Gandelot nous présente , est civile , politique ,

\* C'est le pluriel d'*appel*.

militaire, ecclésiastique, naturelle & littéraire. L'amour de la Patrie ne l'aveugle point. Quelque porté qu'il soit à croire que Beaune est la *Bibraacte* dont parle *César*, quoique plusieurs écrivains connus appuient ce sentiment, il avoue de bonne-foi que tout parle en faveur d'*Autun*. Son enceinte étoit très-vaste & ses portiques magnifiques. Il n'en reste que deux, dépouillés des statues qui les décoroient. Il y avoit aussi à Autun un Cirque qui égaloit celui de Rome, un Palais où l'on rendoit la justice, un Capitole, des Temples & d'autres édifices publics qui ont fait regarder *Bibraacte* comme une des principales Villes de l'Occident. L'étendue de son commerce, ses relations avec tous les peuples des Gaules, son ancienne alliance avec Rome, la célébrité de son Académie où la jeune Noblesse alloit apprendre les belles-lettres & les exercices qui lui conviennent, rendirent cette Ville très-florissante. Les Gaulois y tinrent plusieurs fois leurs assemblées générales, & *César* y fit un assez long séjour, durant lequel il

donna aux *Eduens* des marques de son affection. *Auguste* hérita de ses sentimens pour les citoyens de *Bibraëte*. Ceux-ci, par reconnoissance, quittèrent l'ancien nom de leur Ville pour lui donner celui de cet Empereur qu'elle a conservé. En effet, *Augustodunum* est le nom sous lequel *Tacite*, qui écrivoit la cinquième année de *Tibère*, désigne la capitale des *Eduens*. On trouve à la suite de ce morceau le détail des événemens, des ravages, des guerres & de toutes les révolutions qui ont réduit Autun dans l'état où nous le voyons.

Près de cette Ville se voit la fameuse Colonne de *Cussy*, l'un des plus beaux restes antiques que nous ayons en France. Le docte *Saumaïse* y fit un voyage en 1629 ; il connut le prix de ce monument, dont il examina le dessin, la sculpture & les figures. Mais en quel temps, à quelle occasion cette Colonne a-t-elle été élevée ? C'est ce qui, depuis un siècle, exerce la sagacité des Sçavans. Les uns pensent que c'est un monument de la piété des anciens *Eduens*, avant qu'ils eussent des



Temples ; les autres , le Mausolée d'un Prince ou d'un Général , ou bien un trophée des victoires de *César* , d'*Aurélien* ou de *Maximin I.* Il ne paroît pas que cette Colonne ait servi à la religion des *Eduens*. Les Divinités qui la décorent sont plus Romaines que Gauloises ; l'ouvrage est d'ailleurs des plus beaux jours de Rome. Ce n'est pas un mausolée , puisqu'on n'a trouvé aucun ossement en fouillant sous la baze en 1716. On ne peut avancer qu'elle soit de l'empire de *Maximin* ni d'*Aurélien* ; les Arts languissoient alors. Il y a beaucoup plus d'apparence qu'elle a été érigée par *Auguste* , en mémoire de la célèbre victoire de *Jules César* sur les Suisses ; il la plaça dans l'endroit où *César* , huit jours après la bataille , reçut les Députés & les soumissions des vaincus. On a découvert dans la suite , aux environs de cette Colonne , des médailles d'*Auguste* & de quelques Empereurs qui ont regné après lui. A quelque distance de là on voit plusieurs sépulcres de pierre très-anciens & presque tous ouverts. Les gens de

la campagne les prennent pour servir d'abreuvoirs à leurs bestiaux. On a trouvé dans quelques-uns , qui avoient échappé à l'avidité des Payfans , des boucles , des ceinturons , des cendres , des ossemens & des restes de sabres rongés par la rouille. L'auteur parle de plusieurs autres monumens des environs d'Autun ; il en donne les des- fins & les explique avec beaucoup d'esprit & de sçavoir.

Après ce curieux épisode sur la ville d'Autun , l'auteur trace l'histoire de Beaune ; il pense que cette Ville , comme Dijon & tant d'autres Cités de la Gaule , commença sous *Jules César* , 52 ans avant l'Ere Chrétienne , par un Camp Romain de douze cens pieds de chaque face , fermé par une palissade & défendu par un fossé rempli des eaux de la Boufaize & de l'Aigue. La tente du *Primipile* \* fut placée , selon l'usage

\* On appelloit ainsi le Centurion de la première Centurie d'une Légion. Cet Officier recevoit l'ordre du Chef ou des Tribuns , & le portoit aux autres. Il avoit l'Aigle en sa garde & la défendoit dans le

Romain , dans le lieu le plus élevé. Le Camp étoit partagé par deux rues en croix qui aboutissoient aux quatre portes, l'une appelée la *Prétorienne*\*, l'autre la *Décumane* ; on nommoit les deux autres la *droite* & la *gauche*. Ces deux dernières ont été murées lorsqu'on a démoli l'ancien château ; on ne conserva que la *Prétorienne* & la *Décumane*. Le fossé avoit huit pieds de large sur six de profondeur. La terre qui en fut tirée servit à faire un parapet du côté du Camp , & , pour le rendre plus solide , il fut revêtu de gazons & garni de pieux enfoncés sur la crête du parapet. Telle fut l'origine de la ville de

combat. Quand on se mettoit en marche , c'étoit lui qui l'arrachoit de terre , & la donnoit au Porte-Enseigne.

\* Cette porte tiroit son nom de la tente du Général ou *Prétoire* ; elle étoit presque toujours vis-à-vis de l'ennemi. La porte *Décumane* , qui étoit à l'opposite, s'appelloit ainsi , parce qu'elle étoit la plus éloignée des dixièmes Cohortes , qui avoient leur sortie par cette porte.

Beaune. Les guerres civiles qui troublèrent l'Empire Romain après la conquête des Gaules, ne permirent pas à César d'y faire des établissemens plus considérables.

Vous lirez avec plaisir, Monsieur, les diverses révolutions qu'éprouva cette nouvelle Cité jusqu'au moment où les Bourguignons passèrent le Rhin & vinrent s'établir dans son voisinage. Cette Nation, quoique courageuse & puissante, avoit la réputation d'aimer la paix. On assure aussi que ces peuples se contentoient de gagner leur vie par le travail ; car ils étoient la plupart artisans quand ils s'établirent dans cette partie de la Gaule. » L'idée que les auteurs contemporains, » dit M. l'Abbé Gandelot, nous donnent de leurs mœurs & de leur » façon de vivre, n'est point flatteuse. » Ils les représentent comme des hommes d'environ sept pieds de hauteur, » avec un air bourru, un langage barbare, de grands cheveux épars, » sur lesquels ils répandoient du beurre » au lieu de pommade, passionnés pour » les instrumens dont ils jouoient très.

## 82 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» mal & qu'ils accompagnoient de  
 » voix aigues & désagréables, grands  
 » mangeurs d'ail & d'oignons apprê-  
 » tés de différentes façons, & qu'on  
 » leur servoit dès le matin; ce qui ren-  
 » doit leur haleine aussi mauvaise que  
 » leur cuisine étoit dégoûtante. Ils  
 » aimoient beaucoup la chasse & les  
 » exercices fatigans. L'hospitalité étoit  
 » tellement en recommandation chez  
 » eux, que les loix condamnoient à  
 » une amende & même à une peine  
 » corporelle celui qui refusoit de loger  
 » un étranger qui demandoit le cou-  
 » vert. Le larcin étoit aussi puni très-  
 » sévèrement parmi eux. Pour un  
 » chien dérobé on payoit *cinq sols*  
 » au maître & *deux sols* au flic ». Les  
 Bourguignons furent réunis avec les  
 Beaunois à la Couronne de France  
 en 522 & 524.

Beaune, comme la plupart des  
 grandes Villes du Royaume, fut gou-  
 vernée par des Comtes, issus des plus  
 illustres Maisons de la Province. Ces  
 Seigneurs tenoient chaque année des  
 assemblées générales, l'une en été &  
 l'autre en automne, dans une salle

qu'on appelloit le *Malle*, *Mallum Publicum*, & quelquefois dans la Place publique. On y décidoit, sans écritures, les affaires principales du Comté. Si les parties croyoient n'avoir pas été jugées selon les loix, elles avoient la liberté de se pourvoir au Tribunal du Roi; & si elles avoient eu tort d'appeler, les personnes de qualité étoient condamnées à une amende pécuniaire, & les autres au fouet. Les vassaux du Roi & ceux du Comte devoient assister à ces assemblées pour l'aider de leurs conseils. Les autres qui y avoient entrée, comme les Evêques, les Abbés & les Nobles, pouvoient s'y faire remplacer par leurs Députés.

Dès les premiers âges de notre Monarchie il y avoit à Beaune plusieurs hôpitaux, un entr'autres pour les personnes attaquées de la lèpre. Cette maladie contagieuse, autrefois si commune en Orient, s'étoit, depuis les Croisades, tellement multipliée en Europe, que l'on y comptoit, dans le treizième siècle, jusqu'à neuf mille Léproseries. Le mal se communiquoit par la fréquentation de ceux qui en

étoient atteints ; une nourrice le don-  
 noit à l'enfant qu'elle allaitoit ; on la  
 gagnoit en couchant avec un lépreux ,  
 en buvant dans son verre , en se ser-  
 vant de son linge , de ses habits. » Lu-  
 » cain l'appelle la *maladie Lesbienne* ,  
 » du nom de l'isle de Lesbos , alors la  
 » plus corrompue de l'Archipel. Ho-  
 » race la nomme de *Campanie* , à cause  
 » des dérèglemens qui regnoient à  
 » Capoue que Cicéron appelle le sé-  
 » jour de l'impudicité. On croit qu'*Au-*  
 » guste , *Tibère* , *Louis XI* & *Fran-*  
 » çois I en furent infectés. Ce n'é-  
 » toit pas un nouveau mal , selon quel-  
 » ques auteurs , mais un assemblage  
 » de différentes maladies anciennes.  
 » Gassendi & Tournesfort croient que  
 » c'est le *mal de Naples* , connu dans  
 » les commencemens sous le nom de  
 » *maladie de Saint Job*. » Les Rois  
 d'Égypte étoient sujets à ce mal hor-  
 rible ; ils se guérissoient , selon *Pline* ;  
 par un bain de sang de petits enfans.  
 La lèpre , apportée à Beaune par les  
 Croisés , y a duré jusques dans le der-  
 nier siècle , que la Demoiselle *Ber-*  
*rand* en fut atteinte ; elle occupoit

avec sa servante , en 1675 , une des loges des Léproux où elle mourut.

Après une description topographique des maisons & de l'intérieur de Beaune dans les onzième & douzième siècles , l'auteur parle de la forme & de la matière des bâtimens d'alors. Les maisons étoient en bois , quelques-unes de pierre au rez-de-chaussée seulement , le reste en charpente , comme en Espagne. On y craignoit apparemment les tremblemens de terre ; car il y en eut un en 1156 , qui répandit la terreur dans cette Province & d'ailleurs le voisinage d'une nation redoutable déterminâ peut-être aussi les habitans à se bâtir à peu de frais des logemens qu'ils pourroient abandonner à la première incursion de l'ennemi. Ils emportoient alors leurs meilleurs effets & se retiroient dans les bois , dans les grottes ou dans quelques Places fortes. Trois famines qui , au commencement du onzième siècle , affligèrent le pays furent un nouvel obstacle à la solidité des établissemens. La disette fut si affreuse que , dans quel-



## 86 ANNÉE LITTÉRAIRE.

ques Villes de la Province, on vendit publiquement de la chair humaine. La dernière de ces famines, qui commença en 1030 & qui dura trois ans, fut causée par les pluies froides & continuelles qui tombèrent durant les semailles & pourrirent les grains. Ces pluies continues firent déborder les rivières qui inondèrent le pays & augmentèrent la disette. Les volatiles domestiques, devenus tout à-coup sauvages en quelques endroits, quittèrent la maison de leurs maîtres & se retirèrent dans les forêts. Plusieurs Seigneurs, profitant de la circonstance où le Roi de France, alors Souverain de la Bourgogne, étoit en guerre avec les Comtes de Sens & de Champagne, pillèrent le pays à la faveur des Tours & des Châteaux forts qu'ils avoient à la campagne, & que le Roi fit démolir dans la suite.

La fameuse *Fête des Foux* qui étoit générale en France, qu'on a décrite dans plusieurs livres, & dont je crois vous avoir parlé moi-même, se célébroit aussi à Beaune. La cérémonie

commençoit aux secondes vêpres de Noël. On conduisoit à la porte de l'Eglise un âne couvert d'une chappe, précédé & suivi d'un grand nombre de Chanoines & d'autres Ecclésiastiques en habits grotesques ; on chantoit les quatre vers suivans :

Lux hodie , lux lætitiæ me , judice , tristis  
Quisquis erit , removendus erit solemnibus  
istis :

Sint hodie procul invidiæ , procul omnia  
mæsta ,

Læta volunt , quicumque colunt asinaria  
festa.

*C'est aujourd'hui le jour de la joie ;  
qu'on éloigne de ces solemnités tout vi-  
sage triste ; que l'envie & toutes les  
autres afflictions disparaissent en ce jour ;  
la joie seule doit célébrer la fête de l'âne.  
On le conduisoit ensuite au râtelier  
préparé , & deux chantres entonnoient  
les paroles suivantes :*

Orientis partibus ,  
Advolavit Asinus ,  
Pulcher & fortissimus ,  
Sarcinis apprissimus , &c. &c. &c.

88 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

La ville de Beaune a été souvent honorée de la visite de nos Souverains, & , dans ces circonstances , les habitans se sont toujours distingués par leur soumission , par leur zèle & par les fêtes qu'ils ont données à leurs Maîtres. Ces détails vous intéresseront dans l'ouvrage de M. l'Abbé Gandelot. Vous applaudirez sur-tout au discours qu'il rapporte & que le Maire adressa au Maréchal de Biron en lui remettant la Ville , dont ce Seigneur venoit se saisir au nom de *Henri V.* Vous ne trouverez dans cette harangue , pleine de noblesse , de bienveillance & de sentiment , aucune de ces naïvetés risibles que la malignité prête aux Officiers municipaux de Beaune , chargés en diverses occasions de complimenter nos Rois , nos Princes ou leurs représentans.

M. l'Abbé Gandelot nous cite les Beaunois qui se sont fait un nom dans la carrière des sciences , des lettres & des arts. Cette nomenclature , enrichie de l'indication des écrits de chaque personnage , est très-considérable , très-bien faite & très-instructive. Je me

borne à la notice d'un des hommes les plus célèbres de cette Ville , qui parut au moment où le sçavoir & le goût commençoient à jeter les premières lueurs en France. *Pierre de Cornibus ou de la Corne* : avec d'heureuses dispositions pour les sciences , il entra chez les Franciscains qui l'envoyèrent étudier à Paris. Il y prit le bonnet de Docteur & fut ensuite Prédicateur Ordinaire du Roi. Il se distingua par son zèle pour la défense de la doctrine Catholique ; il fut un des Docteurs qui déférèrent au Parlement de Paris le discours fait le jour de la Toussaint par le Recteur de l'Université , suspect des nouvelles opinions. Quelque temps après il fut choisi pour examiner les douze Articles envoyés à *François I* par *Mélancton*. *Clément VII* lui adressa un Bref qui marquoit les sentimens d'estime & d'affection du Saint Père pour la Faculté de Théologie. *Pierre de la Corne* mourut en 1542 ou 1552. Son cœur fut apporté à Beaune comme il l'avoit désiré , & placé au pied du maître-autel des

90 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Cordeliers. Il a laissé plusieurs manuscrits ; on ne sçait ce qu'ils sont devenus. Le Seigneur des Accords fit son épitaphe en ces termes :

*Hélas ! hélas ! Pater à Cornibus ,*

*Que ferons-nous nostris temporibus ?*

*Puisque nous sommes privés tuâ præsentia ,*

*Il n'y a donc plus beata nobis gaudia .*

Actuellement même il y a dans la ville de Beaune, non-seulement un gout vif , mais des talens pour la littérature agréable & les connoissances utiles. On y trouve plusieurs belles bibliothèques , composées de livres choisis , des cabinets de Physique Expérimentale , de curiosités naturelles , de Tableaux , d'Antiques , &c. Ceux de M<sup>r</sup>. Ganiare & Routy de Charandon à Beaune , & celui de M. de Migieux à Savigny sous Beaune , méritent sur-tout l'attention des Voyageurs.

L'histoire de Beaune est suivie d'une notice assez étendue des Bourgs ,

*Villages & Hameaux du ressort du Bail-  
liage de cette Ville.* On y trouve aussi  
l'indication de toutes les parties d'his-  
toire naturelle que produit le pays.  
Une des plus intéressantes pour bien  
des personnes , est celle où il est  
parlé des excellents vins de Bourgo-  
gne. Dans le sixième siècle les cô-  
teaux de la *bonne Bourgogne* jouissoient  
déjà d'une si grande réputation qu'on  
les comparoit aux meilleurs vins d'Ita-  
lie. On avoit sans doute changé les  
plants & trouvé le moyen de mieux  
façonner la liqueur ; car, du temps de  
*Pompée* , les personnes opulentes de la  
Province Romaine ne vouloient point  
de vins Bourguignons ; ils faisoient venir  
d'au-delà des Alpes celui qu'on servoit  
à leur table , & ils avoient pour ex-  
traordinaire celui de Gaze en Palesti-  
ne , comme *Possidonius* l'assure , *vi-  
num Gazetum*. On le leur envoyoit  
dans des peaux de bouc , après l'avoir  
conservé quelques années dans des ci-  
ternes ou caves souterraines. Dès le 14<sup>e</sup>.  
siècle on servoit du vin de Bourgogne  
à la table de nos Rois. La ville de  
Reims en consumma trois cens pièces

en 1328, au sacre de *Philippe de Valois*; la plupart étoient de Beaune & coûtoient 56 l. la queue ou les deux pièces. Clugni & Cîteaux en fournissoient aux Papes résidens à Avignon durant le quatorzième siècle. Les Ducs de Bourgogne en envoyoient à Paris, & dans les Cours étrangères. Les Villes en faisoient présent à nos Souverains lorsqu'ils les honoroient de leurs visites; ce vin passoit alors pour le premier de l'Europe. Dans le seizième siècle, le commerce des vins fut interrompu par les guerres civiles; les chemins négligés & rompus en rendirent le transport difficile; à peine trouve-t-on, durant ce siècle, qu'il soit venu en Bourgogne quelques Marchands des Pays Bas. Sous le regne de *Louis le Grand*, les côteaux de Beaune, cultivés à l'ombre de la Paix ou sous les auspices de la Victoire, produisirent au centuple; les vins augmentèrent considérablement; on en conduisit beaucoup dans les pays étrangers, où les Officiers François en firent connoître de plus en plus le mérite & l'usage. En 1722, le Sieur

*Darboulin*, Marchand de vin du Roi, fit conduire à Reims 90 pièces de *Vollenay*, *Pommard* & *Beaune*, les meilleures qualités de Bourgogne, pour le Sacre de *Louis XV*. L'auteur explique ensuite la manière de faire ces excellens vins, telle qu'on la pratique dans le pays, & la façon de cultiver ces plants délicieux.

L'ouvrage de M. l'Abbé *Gandelot* est précédé d'un *Discours Préliminaire* très-bien fait sur l'état des Gaules avant la conquête des Romains. L'auteur y parle assez au long & d'une manière très-intéressante des mœurs, des usages, de la Religion, de la politique, du gouvernement & de la manière de faire la guerre de nos ayeux. Quoique depuis quelque temps plusieurs écrivains nous aient tracé le même tableau, on verra encore avec beaucoup de satisfaction celui que présente M. l'Abbé *Gandelot*, & j'invite toutes les personnes qui se consacrent à la culture de cette partie de l'histoire ancienne, de jeter un coup d'œil attentif sur cette nouvelle production.



94 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Je me contenterai de citer quelques endroits qui ont plus de rapport à l'Histoire de Beaune. Les Druides avoient plusieurs Collèges chez les *Eduens* ; il en reste encore quelques vestiges. Leur principale Académie étoit dans un bois sur la montagne qu'on appelle *Mont-Dru*, *Mons Druidarum*, à une lieue d'Autun. Sa figure est ronde, la croupe chargée de hautes futayes avec des cavernes sur les flancs. On voyoit dans le seizième siècle les ruines d'un ancien bâtiment que l'on croit être celui des Druides ; c'est maintenant une petite chapelle en mauvais état ; il n'étoit pas fort spacieux, quoique ce fût leur chef-lieu durant la belle saison ; ce qui fait croire que leur Collège n'étoit pas nombreux. Après qu'une partie des Druides eut été chassée de la Gaule, on continua d'envoyer la jeunesse aux célèbres Ecoles de *Bibraffe* ou d'Autun ; on les appelloit *Moeniennes*, parce qu'elles étoient proche des murs de la Ville, au lieu que le Collège des Druides étoit à la campagne. On y enseignoit.

la Religion, les Loix, l'Histoire, les Langues, les Arts libéraux, la Géographie, les connoissances utiles à la société. Les habiles Maîtres qu'on y attiroit & que les Empereurs y envoyoit, s'appliquoient aussi à former les mœurs de la jeunesse qui leur étoit confiée.

Les *Eduens* avoient l'esprit vif, subtil & propre aux sciences, d'une candeur & d'une franchise qui ne pouvoient souffrir le déguisement & l'artifice, naturellement légers, curieux, inconstans, grands parleurs, fiers & sujets à des bravades comme les anciens Celtes. Ils étoient, ainsi que les autres Gaulois, intrépides & courageux au point que les Romains & les Grecs redoutoient leur valeur. Ils aimoient beaucoup l'argent & le vin; ce qui occasionnoit souvent des querelles & des meurtres. Sous l'Empire de Charlemagne, l'excès du vin étoit encore si fréquent que ce Prince fut obligé de défendre de presser à boire plus qu'il ne falloit; les *Eduens*, dit *Athénée*, comme les anciens Celtes, bu-

## 96 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

voient peu à la fois ; mais ils revenoient souvent à la cruche. Les festins, la danse & la course étoient leurs divertissemens ordinaires ; lorsque ces fêtes se passoient tranquillement , on les terminoit par des hymnes, des odes, des chansons & des danses au son des instrumens. Leur vaisselle étoit de terre ou de bois ; au lieu de nappes, leurs tables étoient couvertes de peaux ; dans les grands repas ils buvoient dans des cornes de bœufs sauvages ; cet usage s'est conservé plus long-temps dans le Nord que chez nos Celtes ; on a même reproché à ceux qui furent de l'expédition de *Brennus*, qu'ils buvoient dans des crânes humains, que les plus riches faisoient orner d'or ou d'argent. Les femmes ne mangeoient pas ordinairement avec leurs maris, lorsqu'il y avoit des étrangers à leurs tables. Cette coutume s'observe encore en Orient & chez plusieurs Nations de l'Europe. Quant au divorce, il y a grande apparence que les *Eduens*, & les Gaulois, en général, imitèrent les Grecs & les Romains leurs maîtres, aussi

aussi bien sur cet article que sur les autres points de la Religion & de la Police. On sçait qu'à Rome le divorce fut très-commun dans le sixième siècle de sa fondation. Sénèque, qui blâmoit cet usage, observe que les femmes les plus illustres comptoient leurs années, non par le nombre des Consuls, comme c'étoit la coutume à Rome; mais par le nombre des époux qu'elles avoient eus : elles font divorce pour se marier; dit-il, elles se marient pour faire divorce.

*Réflexions sur le triste sort des personnes qui, sous une apparence de mort, ont été enterrées vivantes, & sur les moyens qu'on doit mettre en usage pour prévenir une telle méprise; ou Précis d'un Mémoire sur les causes de la mort subite & violente, dans lequel on prouve que ceux qui en sont les victimes peuvent être rappelés à la vie; par M. Janin Maître en Chirurgie, Oculiste de la Ville de Lyon*  
Ann. 1772. Tome VII. E

98 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Et du Collège Royal de Chirurgie de Paris, ancien Chirurgien Aide-Major des Armées du Roi, membre de plusieurs Académies Royales, &c, &c ; Brochure in-8. de 94 pages, à Paris chez P. Fr. Didot le jeune Libraire de la Faculté de Médecine de Paris Quai des Augustins.

On a découvert, Monsieur, dans ces derniers temps la véritable cause qui fait périr un homme par la submersion ; on a vû que la plupart des moyens qu'on avoit employés jusqu'à présent, étoient plus nuisibles qu'avantageux. Les nouvelles instructions que Messieurs les Prévôt des Marchands & Echevins de la Ville de Paris ont fait publier, jointes aux récompenses qu'ils ont promises à ceux qui donneroient des secours aux noyés, ont été & sont tous les jours suivies des plus heureux succès.

Mais cette méthode salutaire se borneroit-elle à sauver les noyés ?

Il est actuellement prouvé que ce n'est pas, comme on l'a cru pendant plusieurs siècles, par le trop grand volume d'eau qui entre dans son corps qu'un noyé périt, mais faute de pouvoir respirer dans un air libre. La chaîne des découvertes est telle, qu'elles se tiennent les unes aux autres. Si un noyé meurt faute de respiration, un homme étouffé n'est-il pas dans le même cas, ainsi que ceux qui sont saisis d'une forte frayeur, ceux qui ont une goutte remontée, ceux qui sont frappés d'apoplexie ? Et, si la cause est la même, n'y doit-on pas appliquer le même remède ? C'est ce que M. Janin cherche à prouver dans ce Mémoire. Il indique les secours convenables en pareil cas ; ils consistent à frotter d'abord toutes les parties du corps avec du linge chaud, ensuite à le couvrir de cendres chauffées dans des chaudières. Il faut lire dans le Mémoire même tout le détail des autres secours nécessaires. L'auteur cite plusieurs exemples de personnes rendue à la vie, en suivant cette méthode ; entr'autres celui

100 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

d'un enfant que sa nourrice avoit eu le malheur d'étouffer dans son lit sans qu'elle scût à quelle heure cet accident étoit arrivé ; & celui d'un jeune homme , qui , désespéré de l'infidélité de sa maitresse, s'étoit pendu dans sa chambre. Ces deux personnes furent sauvées par les remèdes dont l'auteur indiqua l'usage , & dont il nous fait une description fort circonstancié.

M. *Janin* conseille aussi les plus grandes précautions avant que d'enterrer les personnes frappées de mort subite. Il propose à peu-près les mêmes moyens pour les ranimer , si la chaleur naturelle n'est éteinte en eux que par un défaut de respiration. Il cite , à la fin de sa Brochure , plusieurs exemples effrayans de quelques personnes crues mortes & enterrées trop précipitamment. » En 1732 , une Demoiselle demeurant à Versailles âgée » d'environ 18 ans , eut, après une » maladie de quelques jours , une léthargie qui suspendit toutes les fonctions vitales. Les parens , persuadés » qu'elle étoit morte , firent préparer

» son cercueil. Par l'inattention du  
 » Menuisier la bière se trouva trop  
 » courte. Néanmoins on y plaça la  
 » jeune fille en pressant vivement son  
 » corps de toutes parts ; on finit  
 » par la clouer dedans. Les vingt-  
 » quatre heures de son prétendu dé-  
 » cès ne furent pas plutôt révolues que  
 » les Prêtres arrivent ; le Convoi se  
 » met en marche ; des personnes du  
 » même sexe & à-peu-près du même  
 » âge que celle qui étoit dans le cer-  
 » cueil , portent le corps. Elles s'ap-  
 » perçoivent d'un mouvement de la  
 » bière ; effrayées, elles la jettent à  
 » terre & prennent la fuite, La foule  
 » des curieux augmente ; on ouvre  
 » le cercueil , d'où l'on retire cette  
 » Demoiselle qui respiroit encore ; on  
 » la porta chez ses parens ; elle fut  
 » bientôt rétablie , & a vécu en bonne  
 » santé plusieurs années après, cet  
 » événement. »

On mande tout récemment de  
 Clermont en Auvergne , un fait du  
 même genre. » Un Minime, qu'on crut  
 » mort à la suite d'une maladie ,  
 » fut enterré vingt - quatre heures



» après. Heureusement pour lui, que  
 » des ames pieuses vinrent faire leurs  
 » prières dans cette Eglise. Des gé-  
 » missemens, des soupirs, des cris  
 » plaintifs se font entendre : on ne se  
 » douta pas d'abord d'où ils pouvoient  
 » venir ; ce ne fut qu'après bien des  
 » poursuites & des attentions à écouter  
 » qu'on s'apperçut que la voix sor-  
 » toit du souterrain. On avertit les  
 » Religieux, qui s'empressèrent d'ou-  
 » vrir le caveau, dans lequel ils trou-  
 » verent leur Confrère debout & plein  
 » de vie ; on le transporta sur le champ  
 » dans le lieu convenable à son état. »

L'auteur rappelle la fin tragique du  
 Cardinal de *Spinola*, qui, tombé en  
 syncope, cru mort, fut ouvert pour  
 être embaumé ; revenu à lui, il eut  
 assez de force pour repousser de la main  
 le scalpel du Chirurgien qui le dis-  
 séquoit tout vivant ; mais il n'étoit plus  
 temps. Le coup mortel étoit porté.  
 Les exemples de ces sortes d'acci-  
 dens sont innombrables. M. Janin  
 nous exhorte à chercher les moyens  
 de les prévenir. Il faudroit, selon lui,  
 distribuer des instructions sur la mé-

thode à suivre pour rappeler à la vie ceux qui n'en ont pas encore perdu tous les principes ; il faudroit aussi empêcher qu'on n'enterrât personne avant deux fois vingt-quatre heures révolues , & avant qu'on se fût assuré de l'entière extinction de ceux que l'on porte au tombeau. Cette Brochure peut réveiller l'attention publique sur ces objets importans ; à cet égard , elle mérite des éloges. Ceux qui font attention au style , dans quelque production que ce soit , voudroient que celui de l'auteur eût un peu moins de prétention ; qu'il n'eût pas parlé de *renouer le fil de la vie d'un homme que les ciseaux de la Parque avoient presque coupé* ; qu'il n'eût pas dit : *je trouvai la petite victime dans son berceau &c.*

Ils remarqueront encore que l'auteur dédie pompeusement sa petite Brochure à la *Patrie* , & que son Épître dédicatoire finit très poliment par cette formule : *je suis pour la vie , avec autant d'ardeur que de respect , ma chère Patrie , votre très dévoué serviteur , J A N I N.*

*Je suis , &c.*

*A Paris , ce 14 Novembre 1772.*

**E iv**

## L E T T R E V.

*Mémoires pour servir à l'Histoire Ecclésiastique, Civile & Militaire de la Province de Vermandois, par M. Louis-Paul Colliette, Doyen du Doyenné de Saint-Quentin, Curé de Gricourt dans la même Chrétienté, & Chapelain de l'Eglise Royale de Saint-Quentin; Tome I, in-4°. de près de 700 pages; à Cambray chez Samuel Berthoud Imprimeur du Roi, & à Paris chez Saillant & Nyon Libraires, rue Saint-Jean-de-Beauvais.*

**L**E nom de Mr. Colliette fera placé, Monsieur, parmi ceux des annalistes célèbres, & son ouvrage augmentera les richesses du dépôt précieux où, depuis quelques années, des Sçavans s'occupent à rassembler les matériaux nécessaires pour la composition d'une bonne histoire nationale. Peut-être

que l'exemple des écrivains qui de nos jours se sont distingués en ce genre, excitera dans quelques autres le desir de contribuer à ce grand ouvrage; enforte que notre siècle puisse avoir la gloire de présenter aux siècles suivans le tableau vrai de l'origine de nos ancêtres, de la fondation de nos cités, des événemens politiques ou militaires, des coutumes, des variations & des progrès de nos mœurs: tout cela purgé des traditions populaires, des préjugés établis par l'ignorance, des erreurs que la crédulité perpétue d'âge en âge, & surtout des conjectures hardies de certains esprits transcendans qui se jouent de la vérité de l'histoire. Mais je ne puis assez exhorter les personnes qui se livreront à ce travail, de joindre le goût à l'érudition & la pureté du style à l'esprit de recherches. Quelques fautes échappées à l'auteur des *Mémoires du Vermandois* contre ces principes incontestables, me donnent occasion de les rappeler à ceux qui marcheront sur ses traces. Malgré ces fautes, qui ne diminuent point le mérite des découvertes, je puis

vous assurer, Monsieur, que l'ouvrage de M. Colliette est très-instructif & très-intéressant, qu'il servira de guide aux écrivains qui auront à parler du Vermandois, que tout y annonce un homme très-versé dans les belles Antiquités Romaines & Gauloises, enfin un auteur bien capable de traiter une matière presque toute neuve. En effet, quoique les anciens habitans de cette Province aient été célèbres dans la république des Gaules dès le temps de César, le Vermandois n'a point encore eu son histoire particulière; on n'en découvre que quelque lambeaux dans deux ou trois auteurs, dont la narration manque de méthode & d'exactitude. La courte notice que M. Colliette donne dans sa Préface des Écrivains qui l'ont précédé, prouve qu'ils ont à peine ébauché l'histoire des antiquités de cette Province. L'Avocat Claude de la Fons donna à ses concitoyens l'histoire de Saint Quentin, en 1627. Ce livre in-8°, écrit dans le langage du temps, ne remplit pas l'attente des lecteurs; il n'est presque question dans cet ouvrage que des actes

du Saint , de son martyre & de ses miracles ; à peine trouve-t-on un mot sur son Église ; on ne dit rien du civil & du Militaire de la Ville où ce Saint est honoré. *De la Fons* mourut en 1636 dans sa patrie. Telle fut la force d'esprit de cet excellent Chrétien , qu'en mourant lentement d'une hydropisie, il chantoit en vers les douleurs qu'il sentoit. Il avoit fait imprimer auparavant , les *Coutumes de Vermandois* , qu'il a ornées de petites notes très instructives. *Jacques le Vasseur* & *Claude Emmeré* s'occupèrent ensuite du même objet ; il résulta de leur travail quelques traits de lumière & beaucoup d'erreurs. *Claude Bendier* , Docteur de la maison & Société de Sorbonne , Chanoine de Saint Quentin , parut après eux ; mais, comme cet Écrivain n'avoit en vue que de soutenir son corps dans l'affaire qu'il avoit avec le siège de Noyon au sujet de la Jurisdiction Spirituelle , il s'est borné à des faits principaux , qui doivent faire regarder sa Brochure , moins comme une histoire suivie de la Ville & de l'Église de Saint Quentin

que comme un simple Factum, où sont éclaircis quelques points essentiels qui devoient guider les Juges dans leurs décisions. Le plan de M. Colliette est beaucoup plus étendu. » Le Vermandois, dit-il, ses circonstances & dépendances, l'origine & les intérêts de ses habitans, seront développés plus nettement, discutés avec plus de soin, exposés avec plus de régularité dans l'ouvrage que nous présentons aujourd'hui; & l'on commencera, à l'aide de nos recherches, à mieux se connaître. Les causes des établissemens subsistans ou détruits, leurs progrès, leur décadence, les maximes & les usages des lieux, les personnages célèbres, enfin, tout ce qui nous y a précédé jusqu'à présent & ce qui nous y accompagne, sera mis sous les yeux de nos lecteurs dans un détail qui n'aura rien de verbeux & dans l'ordre le plus suivi. Tout cet ensemble, en servant au bien particulier de la Province, deviendra encore la base & la substance d'une portion de l'histoire générale du Royaume. Quelques auteurs, anciens & mo-

dermes , ont cru que la Ville de Saint Quentin étoit l'ancienne *Samarobrive* dont parlent l'Orateur Romain dans deux de ses lettres à *Trebatius*, & le vainqueur des Gaules dans ses *Commentaires*. D'autres ont soutenu qu'on devoit reconnoître Amiens pour cette antique Cité. L'auteur rapporte toutes les autorités en faveur de cette dernière Ville, & , après bien des discussions & des réfutations , il se croit en droit de conclure pour Saint Quentin : c'est aux érudits à juger le fond de la querelle , après avoir attentivement examiné & comparé les pièces doctement alléguées de part & d'autre.

Le Vermandois rassemble tout ce qui peut , non-seulement remplir les besoins de ses habitans , mais encore contribuer aux agrémens de leur vie & même à les enrichir. L'air y est naturellement sain ; des terres grasses & bien labourées produisent d'amples récoltes ; des vignobles , que les guerres ont fait abandonner pour la plus grande partie , y donnoient autrefois en abondance des vins estimés ; d'excellens paturages nourrirent de nombreux



troupeaux dont la chair est succulente & la toison très fine. On y recueille encore des lins très recherchés de l'Étranger, & les fruits sont les délices des tables; les campagnes & les forêts sont pleines de gibier de toute espèce, & les eaux pures & limpides sont très poissonneuses; de plus, un commerce très étendu en toiles, & bien établi depuis plusieurs siècles, suffit seul pour entretenir l'abondance & la richesse dans le pays. Je ne m'étendrai point sur les mœurs particulières des premiers habitans du Vermandois. La Gaule Belgique, dont ce pays fait partie, avoit adopté les usages, la religion, & la forme de gouvernement du reste de cette fameuse & florissante république; je me borne à jeter un coup d'œil sur ce que *César* & d'autres Écrivains nous en ont transmis.

A l'arrivée de ce grand homme dans les Gaules, les peuples du Vermandois ne tardèrent pas à prendre les armes. Malgré leur défaite, & presque sous les yeux du Vainqueur, ils entrèrent dans la ligue de ceux d'Arras & de Namur. Cette inflexible opi-

mâtreté, qui étonna *César* lui même, ne fit qu'augmenter en lui le desir de triompher d'une Nation aussi belliqueuse. Cependant il crut qu'il étoit de la prudence de combattre séparément ses nouveaux ennemis. Après avoir battu les autres Belges, il marcha contre les troupes du Vermandois; elles l'attendirent de pied ferme; le combat s'engagea, devint sanglant & très indécis; enfin la huitième & la onzième Légions, redoublant d'efforts & de courage, rompirent les phalanges Gauloises & remporterent la victoire. L'aigle Romaine fut arborée dans les terres conquises, & tout paroissoit soumis, lorsque le Général Romain, qui étoit parti pour d'autres exploits, apprit que les peuples de Beauvais, d'Amiens & des Provinces voisines, du Vermandois par conséquent, s'étoient révoltés, & avoient abbatu ses étendards; les Légions accoururent; la victoire couronna partout la discipline Romaine, &, malgré des prodiges de courage pour la conservation de la liberté, tout fut obligé de mettre

bas les armes & de recevoir la loi d'un Conquérant invincible.

L'an 767 de la fondation de Rome sous le regne de *Tibère*, les peuples du Vermandois firent de la Capitale de leur pays une espèce de consécration à la mémoire d'*Auguste*; on y institua, dit *Tacite*, les jeux *Augustaux* en faveur de ce Prince, & l'on y établit un Collège de Prêtres pour en faire & en régler les cérémonies. L'année suivante, il fut permis, ajoute le même Historien, de bâtir à cet Empereur un Temple dans la Colonie de *Terragone*; & cette concession servit d'exemple à toutes les Provinces d'en faire autant, pour témoigner aux Empereur l'attachement qu'elles conservoient à la mémoire d'*Auguste*. Les Gouverneurs des Provinces, qui pensoient aussi faire leur cour aux Maîtres du monde en faisant entrer leurs sujets dans ces idées, les excitoient à imiter la conduite des autres Nations. Nos pères auront donc donné dès-lors, conclut *M. Colliette* à l'ancienne *Samarobrive* le nom d'*Auguste de Vermandois*: voilà

l'origine & la cause de cet ancien nom que la Ville de Saint Quentin a porté si long-temps. Cette dédicace des Belges plut infiniment aux Empereurs, qui daignèrent en témoigner leur satisfaction. Les citoyens d'*Auguste de Vermandois* en profitèrent pour solliciter le droit de citoyens Romains. Cette demande surprit le Sénat, & ne fut pas accordée d'abord; mais l'Empereur *Claude*, favorable aux Belges, qu'on appelloit les *Gaulois hevelus*, appuya leur demande de toute son autorité & y fit consentir les Sénateurs. Son affection pour eux le rendit éloquent; il prononça un discours qui étonna l'assemblée parce qu'il paroissoit fort au-dessus de la portée de son esprit. *Jacite* nous l'a conservé tout entier. On dit que, dans l'Hôtel de Ville de Lyon, on montre une table de bronze sur laquelle cette harangue est gravée avec l'arrêt que le Sénat rendit en faveur des Gaulois. L'auteur, parcourant la chaîne des siècles jusqu'au temps de la décadence de l'Empire, indique à chaque âge les révolutions & les événements célèbres de la Capitale du

Vermandois. Le Gouvernement Romain, vers l'an 270 de J.C., ayant perdu son ancienne splendeur, & n'en imposant plus aux peuples soumis, les révoltes recommencèrent de tous côtés. Pour les arrêter, on forma des Camps dans les postes les plus essentiels. Il s'en établit un dans les environs de la Capitale du Vermandois; on peut aisément s'imaginer quelle magnificence devoit régner dans une assemblée de Guerriers enrichis des dépouilles de la terre, & surtout parmi des Chevaliers Romains dont rien n'égalait alors le luxe & la mollesse, ce Camp, appelé *Virmandum*, *Vermand*, devint tout à coup une Ville, *Civitas*; c'est la qualité qui lui donnent les actes du martyr de Saint *Quentin*. Il ne s'y passa rien de mémorable, & son éclat se dissipa à la retraite des Légions; il ne resta qu'un simple hameau, dont les habitans eurent toujours une fort mauvaise réputation, si l'on en croit un manuscrit rapporté par *Jacques le Vasseur*: ceux qui habitent ces quartiers de *Vermand*, dit cette pièce, sont en fort petit nombre & grandement nécessiteux; ils sur-

montent en malice tout ceux des environs ; car toujours cette malheureuse populace de Vermand fut taxée, par-dessus le voissinage, de ce brocard : LARRONS DE VERMAND. Quelques auteurs ont prétendu que ce Camp ou Village de Vermand, qui subsiste, étoit l'ancienne *Auguste de Vermandois*, & non pas *Saint Quentin* ; l'auteur combat cette opinion avec une chaleur patriotique, & soutient de toutes ses forces la prérogative de la Capitale.

M. Colliette raconte fort au long l'histoire du supplice de Saint Quentin, l'Apôtre du pays ; je me contenterai de citer à cette occasion une cérémonie anuelle du Chapitre de la Capitale. Le Saint Martyr fut jetté dans une prison, qui est actuellement une maison habitée & qu'on appelle *le petit Saint Quentin*. Le Lundi des Rogations, le Clergé en procession s'arrête à la porte de cette maison, & y chante une antienne en l'honneur du Saint Patron ; dès qu'elle est finie, une jeune fille, superbement parée, sort du lieu consacré par la captivité du Saint, & va présenter modestement une cou-

ronne de fleurs que l'on pose sur le chef du martyr. L'honneur d'avoir été choisie pour cette cérémonie est , selon le peuple , pour cette enfant , l'augure d'un heureux mariage. Une tradition orale du pays rapporte que la présentation de cette fille est la réminiscence d'une ancienne servitude dont étoit chargé autrefois le possesseur de cette maison envers le Chapitre de Saint Quentin ; qu'alors on étoit obligé de fournir une petite *Serve* , & que , quand ces droits ont été rédimés ou abolis par l'introduction de la liberté universelle , on a toujours conservé l'usage de présenter une petite fille aux anciens Maîtres. Ainsi cette pratique , onéreuse dans son origine , est devenue , par la suite des temps , figurative & religieuse. Il est certain au reste que l'enfant qui est destiné à cet office honorable , dépend du seul choix du propriétaire de la maison , qu'il la prend dans la famille qu'il juge à propos de préférer , & que cette habitation qui lui appartient en propre n'est tenue d'aucune servitude envers le Chapitre de la Cathédrale.

Au commencement du cinquième siècle, un déluge de Vandales, d'Alains, de Saxons & autres barbares, s'étant, répandu dans la Gaule Belgique, y mit tout à feu & à sang. C'est au ravage causé par ces brigands qu'il faut rapporter le pillage de la Ville de Saint Quentin. La dévastation fut telle, que cette Capitale laissa enfevelir sous une partie de ses débris la mémoire même des actions de ses Evêques. Les successeurs de Saint Quentin se dégoutèrent, on ne sçait pourquoi, du séjour de cette Ville, & transférèrent leur siège à Noyon. Cette translation excite l'humeur de M. Colliette : » en vérité, dit-il, il sem-  
 » ble, sauf le respect dû aux Saints,  
 » qu'il a regné un enchantement d'a-  
 » version dans nos premiers Evêques  
 » qui les faisoit fuir de leur première  
 » Cathédrale, & qu'il en regne un au-  
 » tre de déraisonnement dans leurs  
 » panégyristes quand ils veulent les ex-  
 » cuser & pailler leur fuite de Saint  
 » Quentin. Saint Médard n'étant que  
 » simple Prêtre arrête une armée en-  
 » tière & n'en craint point le ressentij



## 118 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» ment , ni celui de son Roi , qu'il  
 » force à restituer ses déprédations.  
 » les Huns paroissent devant le même  
 » Saint devenu Pontife ; il aban-  
 » donne son Église , ses Clercs , sa  
 » maison , & s'enfuit à 10 lieues pour  
 » ne les revoir jamais : quel contraste  
 » de force & de foiblesse ! »

Le sort des études avoit fort varié dans les Gaules depuis *César*. Aux Collèges des Druides avoient succédé des Écoles Romaines. Il n'est pas douteux qu'à l'exemple des principales Villes de la Gaule , où nous sçavons qu'on avoit établi ces cours d'études , Sens , Rouen & Tours n'en ayent eu de pareils ; mais ceux-ci ne jetterent pas assez d'éclat pour avoir été remarqués par les Écrivains ; nous ignorerions même qu'il y en eût eu à Saint Quentin dans le sixième siècle , si les historiens de la vie de Saint *Médard* n'eussent fait à l'Évêque de cette Ville l'honneur de lui en attribuer l'érection ou le rétablissement. La mort d'*Auguste* devint l'époque de la décadence de la littérature & du bon goût dans les Gaules , ainsi que dans le reste de l'Empire. » Les ré-

» compenses attachées au mérite ser-  
 » virent à énerver les beaux génies ;  
 » ils s'attachèrent à de faux brillants ,  
 » à des jeux de mots , & ils cultivè-  
 » rent très-nonchalamment les autres  
 » véritables & solides sciences, dont les  
 » irruptions des Barbares empêchoient  
 » d'ailleurs le paisible exercice ».

Lorsque les Evêques de Saint Quentin eurent transféré leur siège à Noyon , après la dignité d'Abbé de cette Eglise , celle des *Coutres* étoit la première & la plus considérable. Ce mot vient du Latin *Custos* ; les actes anciens les appellent quelquefois les *gardiens du martyre de Saint Quentin* ou les *trésoriers des gages sacrés de Saint Quentin* , c'est à dire de ses reliques. Ces *Coutres* étoient les *Ediles* ou *Intendans des bâtimens* & des réparations de l'Eglise. C'étoit à eux à régler la magnificence des solemnités & le luminaire ; ils fixoient les heures de l'office de jour & de nuit , & ils en déterminoient les intervalles. Les grands biens qu'on attacha peu à peu à cette dignité , en relevèrent encore l'éclat. Le jour de leur réception , ils ont quelquefois

traversé la place de la Ville , en allant à l'Eglise, la Mitre en tête & précédés de leur Clergé , comme les Evêques. Cette faveur qui n'étoit accordée aux *Coutres* qu'au jour de leur installation , étoit fondée sur l'excellence de leur office , & sur la mémoire de l'ancien siège Episcopal établi dans cette Eglise. Au joyeux avènement du *Coutre* les bannis de la Ville pouvoient y rentrer. Le Sénéchal de Vermandois les mettoit en possession de leur dignité , & dès-lors la mule qui les avoit portés lui étoit dévolue. Les *Coutres* de Saint Quentin eurent aussi dans la suite une juridiction temporelle & particulière très étendue ; ils se nommoient des Baillifs & d'autres Officiers de Justice qui tenoient une Cour chez eux & en leur nom. On voit par les Chartres d'*Oton* Comte de Vermandois en 1045 , & de *Simon* le Trésorier en 1144 , qu'ils se créoient des représentans qu'on appelloit *Sous-Coutres*.

Le Vermandois , comme beaucoup d'autres Domaines , fut usurpé sur nos Rois par des Seigneurs particuliers qui  
se

se rendirent indépendans. *Hébert I*, Comte de Vermandois, fut en même temp Abbé de l'Eglise de Saint Quentin ; & , pendant plusieurs siècles , ces deux dignités demeurèrent annexées l'une à l'autre. Ce Prince fut d'abord un Seigneur juste & religieux ; il fit rebâtir l'Eglise de sa Capitale que les Normands avoient incendiée dix ans auparavant ; il n'en étoit resté que quelques pans de murailles. Malgré ce trait de religion , M. Collette peint ce Comte avec des couleurs qui ne sont point fort avantageuses : » il eut le génie de son » temps ; beaucoup de barbarie dans » les mœurs , & des vices qu'on ne » conciliera jamais facilement avec » quelques marques éclatantes qu'il a » données de piété. Sa religion , éclip- » sée par les vices , paroît toujours en dé- » route. Avec les égaremens de son siè- » cle dont il ne put se garantir , *Hébert* » eut un esprit farouche , ardent , in- » domptable : usurpateur & vain tout » à la fois , il faisoit servir à ses vues » ambitieuses le sacré & le profane.

» Les circonstances des temps & ses  
 » passions violentes , régloient ses pro-  
 » cédés. Le vieux levain de haine  
 » contre la maison regnante , il l'en-  
 » tretint toujours dans son cœur , &  
 » il en transmet l'amertume à ses des-  
 » cendants. Aujourd'hui attaché à son  
 » Roi par un motif , il l'abandonnoit  
 » le lendemain par une autre cause ;  
 » prêt encore à changer au premier  
 » mouvement d'une autre impulsion. Di-  
 » sons-le : il parut ne connoître ni  
 » devoir ni vertu ; sa fin tragique n'ôta  
 » qu'un monstre au monde. »

*Hébert*, son fils & son successeur ;  
 eut une fin plus funeste que celle de  
 son père. Après s'être révolté contre  
 Louis IV dit d'Outremer Roi de France  
 & avoir remporté quelques avantages  
 sur lui , il prit le parti de se récon-  
 cilier avec son Souverain, *Louis* fit  
 semblant de lui accorder son pardon  
 & ses bonnes grâces ; ces deux Prin-  
 ces étant à Laon , *Hébert* , sur le point  
 de se mettre à table avec *Louis* , l'en-  
 tretint des troubles qui avoient agité  
 le Royaume depuis plusieurs années ;

le Roi lui demanda de quel supplice il pensoit qu'on dût punir un sujet perfide à son maître : *de celui de la hart*, répondit précipitamment le Comte, qui, par cette réponse hardie, vouloit peut-être plutôt braver le Roi en face qu'il ne pensoit prononcer son jugement; car, après un moment de silence, Hébert ayant voulu s'asseoir, trouva sa Sentence sous son couvert. Le Roi fit saisir à l'instant le coupable, & le fit conduire au *Mont-Fendu*, pour l'y donner en spectacle aux Villes de Laon & de Saint-Quentin, entre lesquelles s'élève cette montagne. On prétend que le Comte reçut de sang froid l'arrêt de sa mort, & qu'il marcha au supplice sans témoigner de regrets; le bourreau ne l'approcha point; le gibet auquel il devoit être attaché étoit au-dessus de sa tête; il se mit lui-même la corde qui devoit l'y retenir; &, piquant le cheval qu'il avoit monté sans étriers, il demeura suspendu en l'air, triste victime de son ambition, de ses perfidies & de son inhumanité. *Le Mont-Fendu* commença dès-lors à,

être appelé *le Mont-Hébert*, nom qu'il porte encore aujourd'hui.

Le Palais des Comtes de Vermandois étoit bâti dans ces premiers temps un peu au-dessus des rives de la Somme hors de la Capitale de leur Gouvernement près du lieu qu'on appelle *Rocourt*. C'est précisément l'endroit où sont bâties la Chapelle & la Ferme de *Saint Prix*. La situation de ce Palais assis sur une petite éminence étoit très agréable ; les eaux & les bois dont il étoit entouré en rendoient le séjour délicieux. Le corps de logis étoit grand & vaste ; les cours , les jardins & le parc étoient enclos de murailles & défendus , selon l'usage , par de petites Tours , dans lesquelles on mettoit des Troupes pour interdire toute entrée dans les appartements du Prince. C'étoit dans l'enceinte du Palais de ces Seigneurs qu'eux , les Barons & leurs conseillers , décidoient des affaires qu'on apportoit à leur Tribunal. La Cour que les Comtes de Vermandois entretenoient alors , étoit nombreuse & magnifique ; rien n'y cédoit à la gran-

leur & à la majesté qui brilloit à celle des Rois ; nous voyons par les seings de leurs Officiers , apposés aux actes passés par les Comtes , qu'elle éga- loit celle des plus grands Princes ; ils avoient un Vicomte qui les représen- toit , un Bailli Général qui étoit le juge Suprême de leurs Domaines ; un Châ- telain ou Gouverneur pour le militaire de la Capitale & auquel répondoient les autres Châtelains du pays ; un Mayor qui régloit la Police & les intérêts des citoyens ; un Sénéchal qui réunissoit toutes les bannières sous la sienne , & qui étoit le Généralissime des Trou- pes ; des Secrétaires qui expédioient les actes , & un Chancelier qui les scelloit ; enfin , nombre de gardes & de soldats. Leur Chapelle étoit desservie par des Chanoines de Saint Quentin attachés à la personne des Comtes & même à celles de leurs frères ; un d'en- tre eux étoit leur Médecin ; ils avoient des Cameriers , des Échançons , des Maîtres-d'Hôtel , des Précépteurs , des Intendans & des Pages. La plupart de ces Offices étoient remplis par les



126 ANNÉE LITTÉRAIRE.

Seigneurs des Villes & des villages voisins & par la plus haute Noblesse des pays dont ces Comtes étoient les Suzerains.

L'histoire du Vermandois est conduite dans ce premier volume jusqu'à l'an 1081. A la fin de chaque livre, l'auteur rapporte les extraits des pièces originales & authentiques sur lesquelles est fondée sa narration. On ne peut que désirer que M. Collette continue le même travail , & qu'il couronne heureusement cette entreprise utile. Mais je l'invite de nouveau à mettre plus de simplicité dans sa manière d'écrire ; s'il me demande un exemple du défaut que je lui reproche , je lui en choisirai un frappant , & qui paroîtra curieux. Après avoir réfuté l'opinion de ceux qui prétendent que l'ancien village de *Vermand* est *l'Auguste de Vermandois*, & non pas Saint Quentin , il s'écrie : » O mes freres, ô mes » concitoyens , ô la Province & le » Diocèse de Vermandois , ô toute la » France entière, où en sommes nous ? » Quel comble d'impertinences , de

» cacophonies , de déraison & de  
 » contradictions , on a réuni con-  
 » tre notre Saint , notre Ville Au-  
 » guste & contre nous ! . . . Si la vé-  
 » rité avoit moins combattu pour nous,  
 » je n'aurois demandé à nos adversai-  
 » res que de lire dans nos cœurs &  
 » dans nos yeux pour décider de notre  
 » cause en notre faveur. Au nom de  
 » la Ville Auguste de Vermandois ,  
 » au nom de Quentin , tous nos sens  
 » sont agités ; la foi , l'attachement ,  
 » l'ardeur ; tout brille en nous... Notre  
 » Ville Auguste seroit détruite , &  
 » notre glorieux patron nous seroit ,  
 » à Dieu ne plaise , enlevé , que nous  
 » respecterions encore les cendres  
 » d'une Municipale qu'il a honorée de  
 » sa présence , de sa mort & de ses  
 » reliques. Que cette preuve de sen-  
 » timent qui ne réside assurément pas  
 » dans le village de Vermand , serve à  
 » convaincre à jamais nos adversaires  
 » de la futilité de leurs systèmes histo-  
 » riques & de la légitimité de notre  
 » droit. Depuis que Troye a été ré-  
 » duite en cendres , ses habitans re-

128 L'ANNÉE LITTÉRAIRE:

» grettent encore à présent leur *Palla-*  
» *dium* & leurs autres Dieux enlevés ».  
Vous ne vous attendiez pas sûrement,  
Monsieur , à trouver *Troye* ni le *Pal-*  
*adium* dans cette affaire.

Je suis , &c.

*A Paris , ce 16 Novembre 1772:*

---

L E T T R E VI.

*Elémens de la Guerre 1. vol. in-8°. de  
plus de 300 pages à Paris , chez J.  
P. Costard , Libraire , rue Saint Jean  
de Beauvais.*

L'Art terrible & sublime de la  
guerre , est un de ceux dont les prin-  
cipes sont les plus profonds , les  
plus compliqués & les plus étendus.  
En jettant un coup d'œil sur les an-  
nales de la république des Artistes , on  
trouve peut-être des Peintres , des

Musiciens, qui, nés avec la flamme du génie, ont dû presque tout à leur talent & bien peu à la culture. Il n'en est pas de même de la classe des Guerriers. Si, dans la foule immense de ceux qui chez les différens peuples ont commandé des troupes, on en rencontre deux ou trois au plus, qui, nés sous les auspices de l'héroïsme militaire, ont paru de grands hommes dès la première bataille, tout le reste, sans participer à ce prodige, s'est formé par des leçons d'habiles maîtres. On les a vû, pendant la guerre, observer, combiner, écouter, essayer, & , par quelques succès, par beaucoup de revers, s'élever enfin jusqu'à l'ordre des grands Généraux. On les a vu, pendant les loisirs de la paix, étudier attentivement les modèles illustres que la Victoire a immortalisés, se nourrir, se pénétrer de leurs exemples, & s'en composer un génie propre & personnel. Ce n'est pas que tous les Officiers soient destinés à remplacer les Turennes & les Saxes; mais il arrive très souvent que le simple Capitaine,

### 130 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

dans un jour de détachement , livré à sa propre capacité se voit obligé de déployer en petit toutes les ressources , toutes les finesse de l'art , tout le talent des manœuvres , des marches , des postes , & de cette sage économie du sang qui lui est confié. Ce ne sont point les principes ordinaires de la Tactique , ni les plaisirs d'un Quartier d'hiver , qui mettront un Commandant en état de se distinguer dans ces occasions délicates , & de mériter la confiance de son Général ; il faut avoir beaucoup lû , beaucoup réfléchi , avoir examiné les choses à fond , & s'être fait comme une provision de ruses , d'évolutions & de systêmes , auxquels on puisse avoir recours sur le champ quand on est pressé par le temps & par le danger. C'est ce qu'avoit fait au sortir de la dernière guerre l'auteur des *Éléments* que je vous annonce. Il avoit rassemblé , pour son utilité particulière , les idées , les réflexions , & les exemples qu'avoit fait naître la guerre d'Allemagne. Des personnes instruites & sensées , ayant remarqué

dans cet ouvrage de la clarté , de l'ordre & de la méthode , l'ont engagé à le publier. Son livre , écrit sans faste , sans prétention & d'un stile véritablement militaire , est destiné sur-tout à passer dans les mains des jeunes citoyens , qui , entrés au Service depuis la paix , n'ont pu se former encore une idée suffisante de la profession à laquelle ils se destinent , & qu'on n'apprend bien que dans un Camp. La plupart d'entre eux font une première en campagne sans avoir des notions élémentaires des grandes opérations auxquelles ils vont contribuer ; tout alors leur semble neuf & les étonne. Il n'en sera pas de même s'ils se donnent la peine de lire l'ouvrage de Mr. de *Bosroger* : c'est pour eux qu'il a travaillé ; les premiers principes de la guerre y sont exposés d'une manière lumineuse ; on trouve , sur tous les articles qui y ont rapport , des définitions claires , des détails essentiels , des peintures vraies , des idées & des vues , qui , sans être nouvelles pour la plupart , ont été recueillies dans les *Traités des plus grands Généraux* , &

132 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

qui sont mises , chacune à sa place ; avec beaucoup d'intelligence. En un mot , ce livre peut être regardé comme le manuel des jeunes militaires ; celui où ils puiseront les connoissances indispensables qui leur serviront de guides dans la carrière qui s'ouvrira devant eux.

Vous n'attendez pas , sans doute , de moi que j'entre dans le détail des différens Chapitres qui composent cet ouvrage ; c'est un recueil d'instructions qu'il faut méditer. Mais je ne puis m'empêcher de vous faire observer qu'en faisant paroître une grande connoissance du grand art des *Césars* & des *Condés* , l'auteur joint souvent à ses leçons des vues d'humanité & des principes de Philosophie qui font honneur à son esprit & à son cœur. Vous en jugerez par cet endroit : » on ne peut trop re-  
» présenter aux Officiers que le vrai  
» moyen de faire quelque chose des  
» Troupes , est de gagner leur con-  
» fiance ; elles ne demanderont pas  
» mieux que de bien faire , quand

» elles auront bonne opinion de ceux  
 » qui les mènent : la confiance se  
 » gagne d'abord par l'humanité. Celle-  
 » ci fait que l'Officier a soin que ses  
 » soldats aient ce qui leur est néces-  
 » faire , qu'il met de la douceur , mé-  
 » me dans ses châtimens. Tout ira bien  
 » quand ceux qui commandent se re-  
 » garderont comme les pères de ceux  
 » qui obéissent. *Mon ami*, disoit, pen-  
 » dant la dernière guère , un Officier  
 » Gênois d'un mérite reconnu à un  
 » de ses amis , *ce sont ces gens là qui*  
 » *brodent nos habits* , en montrant les  
 » soldats qu'il commandoit , & dont  
 » il étoit véritablement le père.

Après avoir protesté qu'il ne prétend  
 point détailler toutes les qualités qui  
 constituent le grand Général , & qu'il  
 n'appartient qu'aux *Montecucullis* ou aux  
*Turennes* de tracer un pareil tableau ,  
*M. de Bosroger* en offre un essai modest-  
 te dont vous serez satisfait. » Tout le  
 » monde sçait cependant , & on peut  
 » le dire avec tout le monde , qu'un  
 » Général doit être doué d'une valeur  
 » à l'épreuve de tout pour donner l'e-



134 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

» xemple dans l'occasion ; d'un esprit  
 » assez étendu pour former de grands  
 » desseins ; de la fermeté nécessaire  
 » pour les exécuter ; du discernement  
 » le plus sûr pour distinguer le meilleur avis & les Officiers les plus entendus dans le métier ; d'une affabilité qui engage ceux-ci à se faire connoître de lui ; d'une justice austère qui lui interdise tout passe-droit ; d'un amour de l'humanité qui lui attire celui des Troupes & les lui rende chères ; sur-tout, d'une bonne réputation qui ne peut être que la suite des succès qu'il aura eus dans des grades inférieurs au sien & qui suppose l'expérience ; enfin, d'un génie qui lui fournisse des ressources dans tous les cas ». Voilà certainement, Monsieur, un cadre brillant, & qui peut servir aux portraits des plus grands de nos Généraux.

Vous sçavez, Monsieur, que plusieurs grands Écrivains ou Orateurs célèbres ont essayé le parallèle du vainqueur de Rocroy & de celui des Dunes ; qu'actuellement même,

la mort de ces deux illustres Capitaines n'a pu terminer le différend, & que chacun, selon ses idées, adjuge la palme au Prince de Condé ou au Maréchal de Turenne. Je n'ai garde de prétendre juger une cause aussi éclatante ; il me suffit d'exposer ici un trait de la vie de l'un & de l'autre, qui doit faire une des pièces essentielles du procès. Ce trait se trouve avec plusieurs autres semblables, tirés des opérations militaires des Généraux modernes qui ont le plus de réputation, & que l'auteur propose pour exemples aux élèves de l'art. Condé, à la tête d'une Armée Espagnole, arrive comme un foudre dans le dessein d'enlever le Roi & toute la Cour. Il attaque les quartiers du Maréchal d'Hocquencourt, en enlève cinq avec tous les bagages, renferme l'Infanterie dans le village de Blesnau, & pousse la Cavalerie fort loin du côté de la Bourgogne. A cette nouvelle, la Cour fut dans la plus grande consternation. Turenne se montre & promet que le Roi n'a rien à craindre. Comme il connoissoit le Prince & son impé-

tubilité , il l'attend tranquillement au milieu d'une grande plaine ; il avoit un bois sur sa droite , & un marais sur sa gauche ; entre les deux se trouvoit une espèce de chaussée , par où l'on pouvoit venir à lui ; mais il n'y pouvoit passer au plus que deux escadrons de front. Le Prince avoit quatorze mille hommes & le Maréchal trois mille cinq cens. *Condé* , qui ne croyoit pas que le Vicomte osât l'attendre , marche droit à Gien pour surprendre le Roi. Il fut fort surpris lorsqu'il vit d'un bout de la chaussée *Turenne* arrêté à l'autre , & prêt à lui disputer le passage. Le Maréchal , pour ne lui point donner le temps de réfléchir qu'il pouvoit aisément tourner le bois & le marais pour se mettre en bataille du même côté que lui , quitte son poste , fait marcher ses troupes vers Gien avec autant de précipitation que s'il eut fui. *Condé* , le grand *Condé* donne dans le piège ; il s'ébranle tout-à-coup & enfile la chaussée pour poursuivre son ennemi ; mais *Turenne* , après lui avoir donné le temps de faire passer

autant de troupes qu'il en pouvoit battre aisément , s'arrête , se tourne vers le Prince & s'avance fièrement en bataille. Le Prince, honteux d'avoir été surpris accourut , voulut presser le passage du reste des troupes ; son activité & sa valeur furent inutiles ; le Maréchal avoit fait poster son canon droit à la chaussée ; des files entières furent emportées ; la chaussée fut en un instant couverte de morts , & *Condé* se vit forcé de reculer devant les bataillons vainqueurs.

Je vous avoue , Monsieur , que je n'ai pris nulle part une aussi grande idée des talens militaires & de la haute capacité du Maréchal de *Turenne* que dans la relation claire , exacte , bien circonstanciée de la plupart des grandes batailles dont le succès a immortalisé cet homme admirable. Ce dernier morceau de l'ouvrage de M. de *Bosroger* , me paroît mériter les plus justes éloges ; il peut servir de supplément à tout ce que les historiens de la vie du Maréchal & du siècle de *Louis XIV* , ont publié sur ces époques bril-

138 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

lantes , qui n'ont peut-être jamais été présentées avec autant de précision , d'intelligence & de détail. Vous me sçaurez gré, Monsieur, de vous mettre à même de juger de la manière de l'auteur. L'armée Impériale, que *Turenne* avoit en tête, ayant été jointe par les troupes des Cercles, par celles de Brunsvick, de Saxe, de Hesse, de Munster, de Trèves & de Cologne, la Cour fut dans de grandes inquiétudes, & le Marquis de *Louvois* manda au Vicomte d'abandonner l'Alsace pour venir conserver la Lorraine. Le Maréchal, même après une seconde lettre du Ministre, ne fut pas de cet avis; on eut beau lui faire craindre la perte de l'Alsace & de la Lorraine s'il s'obstinoit à ne pas quitter le Rhin, *Turenne* fut inébranlable. Enfin, le Roi lui ayant écrit lui-même pour lui ordonner très précisément de se retirer en Lorraine, le Maréchal lui fit sur le champ cette réponse fameuse : » les ennemis, quelque grand » nombre de troupes qu'ils aient, ne » sçauroient dans la saison où nous » sommes ( Octobre 1674 ) penser

» à aucune autre entreprise qu'à me  
 » faire sortir de la Province où je suis ,  
 » n'ayant ni vivres , ni moyens de passer  
 » en Lorraine , que je ne sois chassé de  
 » l'Alsace. Si je m'en allois de moi-  
 » même , comme Votre Majesté me  
 » l'ordonne , je ferois ce qu'ils auront  
 » peut-être bien de la peine à me faire  
 » faire. Quand on a un nombre rai-  
 » sonnable de Troupes , on ne quitte  
 » pas un pays , encore que l'ennemi en  
 » ait beaucoup davantage , & je suis  
 » persuadé qu'il vaudroit beaucoup  
 » mieux , pour le service de Votre  
 » Majesté , que je perdisse une  
 » bataille que d'abandonner l'Al-  
 » sace. » Le Roi , qui trouva ses rai-  
 » sons fort bonnes , lui envoya un ren-  
 » fort de 6 mille hommes , avec la li-  
 » berté de faire tout ce qu'il jugeroit  
 » à propos. *Turenne* marcha à l'ennemi  
 » quoi que très supérieur , l'attaqua à  
 » Einsheim près de Strasbourg , le  
 » battit , lui prit 10 pièces de canons &  
 » 30 drapeaux ou étendards.

Il en est des exploits guerriers du  
 Maréchal de *Turenne* comme des fail-

lies de bonté du grand *Henri* : c'est avec un intérêt toujours nouveau qu'on lit & qu'on admire les uns & les autres , surtout lorsqu'on nous offre quelques détails neufs & piquans. Vous ne trouverez donc pas mauvais, Monsieur, que j'ajoute encore ici la relation rapide du plan de la plus belle Campagne du *Vicomte*, celle dont le succès inespéré mit le comble à sa gloire. Ce grand homme, qu'on vouloit obliger de céder l'Alsace aux Impériaux & d'aller se cacher en Lorraine , les bat une première fois en Octobre comme je viens de le dire : non content de ce premier avantage, il forme le dessein de les combattre une seconde fois , de leur faire évacuer cette même Province que le Roi vouloit leur abandonner, & d'y prendre lui-même ses Quartiers d'hiver. Ce projet étoit admirable , sur-tout à la fin d'une saison ; mais il étoit d'autant plus difficile qu'après la défaite d'Einsheim , le Duc de *Bourneville* , qui étoit à la tête des ennemis , avoit encore 40 mille hommes , & qu'après avoir reçu des renforts très considérables , il fut

joint par l'Armée entière de l'Electeur de Brandebourg qui prit le commandement en Chef. *Turenne*, qui n'avoit que 30 mille combattans, feint de reculer ; il s'enfonce dans les gorges des Vosges & arrive en Lorraine sans avoir perdu un seul Soldat, quoique vivement poursuivi par l'Electeur. Les Alliés le voyant retiré dans cette Province, se séparent, prennent paisiblement leurs Quartiers en Alsace, & les étendent pour être plus à leur aise. Le Duc de Lorraine se contenta de faire garnir Épinal & Remiremont. C'est précisément ce que le Maréchal avoit prévu. Dès qu'il vit les Impériaux bien établis, il partage son armée en plusieurs petits corps, leur ordonne de traverser les Vosges dans toute leur longueur sans que l'on sçût la route que tenoient les autres. Le rendez-vous, où tous furent très étonnés de se trouver, fut Bèfort à l'extrémité de l'Alsace opposée à celle par où il étoit entré en Lorraine. Cette marche fut si bien combinée, si secrète & si rapide, que le Duc de Lorraine n'en fut infor-



des mil-  
têtes  
Du  
fic  
fait  
est  
m  
le  
c  
l  
i

*(Faint handwritten notes)*

60 mille , & deux Princes par la grace de Dieu. Cette expédition est d'autant plus belle & plus glorieuse, que , dès le mois d'Octobre , *Turenne* en avoit confié au Ministre l'idée , qu'il exécuta de point en point,

C'est à regret, Monsieur, que je quitte la plume , & que je ne vous entretiens pas des autres expéditions brillantes de *Turenne*, dont parle l'auteur , avec cet esprit d'ordre , de clarté , & de détail intéressant qui donne une grande idée de sa capacité particulière. Jetez un coup d'œil sur ces différentes relations , & vous éprouverez comme moi un sentiment de respect, de sensibilité , de reconnoissance , de vénération pour un des , plus grands hommes de guerre qui aient jamais existé , & des citoyens les plus modestes au milieu des applaudissemens de la France & de l'Europe.

Pour la plus grande instruction des lecteurs & surtout des jeunes militaires, à qui M. de *Bosroger* adresse son ouvrage, il l'a enrichi des Plans des ba-

144 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

tailles dont il rend compte. Elles sont dessinées avec beaucoup d'intelligence, & très-bien gravées.

*Etreennes nouvelles , contenant l'état de  
l'Europe. \**

Ce petit Almanach , qui pour la première fois a paru l'an passé , n'est point une frivolité , Monsieur ; il est très-instructif. On y trouve l'étendue , les productions , les forces de terre & de mer , le nombre des habitans , les mœurs , les usages de chaque pays , avec une liste chronologique des Monarques des différens Empires & des différens Royaumes. Dans l'édition que je vous annonce pour 1773 , on a fait des changemens & des agmentations qui améliorent ce livret vraiment utile. Il se vend chez *Michel Lambert* , rue de la Harpe , près de Saint-Côme,

Je suis , &c.

*A Paris , ce 18 Novembre 1772,*

# L'ANNÉE

## LITTÉRAIRE.

### LETTRE VII.

*Les Jardins, Poëme en quatre chants, du Père Rapin (\*); Traduction libre, précédée d'un Discours & d'une Gravure; par M. Gazon Dourxigné; un vol. in-12 d'environ 230 pages; à Paris chez Cailleau rue & vis-à-vis l'Eglise Saint Séverin, la veuve Duchêne rue Saint Jacques, Durand rue Galande, Delalain rue de la Comédie Française, Bleuët Pont Saint-Michel, Edme rue Saint Jean de Beauvais.*

**L**E Public doit favorablement accueillir la Traduction de ce Poëme.

(\*) Ce Jésuite célèbre étoit de Tours. Il mourut à Paris le 27 Octobre 1687, âgé de 66 ans.

ANN. 1772, Tome VII.

G

## 146 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

le meilleur qui ait paru depuis le siècle d'*Auguste*, & que les amateurs des belles-lettres Latines n'ont point hésité de mettre en parallèle avec les *Géorgiques* de *Virgile*. Lorsque cet ouvrage vit le jour, il fut pris pour un de ces brillans phénomènes qui ne reviennent embellir l'horizon qu'après une longue suite de siècles. On fut surpris, sous le regne de *Louis le Grand*, d'entendre un François faire retentir les rives de la Seine de ces sons harmonieux que répétèrent autrefois les bords du Tibre, & qui charmoient l'oreille des *Césars*. On doute encore, malgré la corruption du goût, si la Muse du Poète de Mantoue a répandu dans ses Poésies champêtres plus d'intérêt, de rapidité, de richesses, de peintures & d'images. Dans le Poème des *Géorgiques* & dans celui des *Jardins*, c'est presque la même abondance, le même feu d'imagination, une ordonnance aussi belle, aussi variée, une versification aussi heureuse, un style aussi épuré. Cette production immortelle a réfuté d'avance l'altière & fausse décision de nos graves raisonneurs, qui

ont prétendu qu'il n'étoit pas possible de composer actuellement un Poëme passable dans l'idiome d'*Horace*.

La Traduction de M. *Gazon Dourxigné* est précédée d'un *Discours Préliminaire* où il trace, en peu de mots, l'histoire des progrès de l'agriculture, de; auteurs anciens & modernes qui en ont écrit, avec une notice légère de leurs ouvrages & des récompenses accordées à ces Ecrivains par les nations agricoles. Quoique dans ce morceau il n'y ait rien de neuf, & que vous connoissiez tous les personnages qui paroissent successivement sur la scène, l'ensemble en fait plaisir, & vous serez satisfait de voir rassemblés sous vos yeux tous les hommes qui, depuis *Hésiode* jusqu'à nos jours, ont traité, chacun selon son génie, de l'art le plus utile au bonheur des peuples & à la force des Empires.

Dans la carrière de la Version, qui s'est rouverte de nos jours, chacun s'est fait une manière de traduire. M. *Gazon Dourxigné* expose la sienne. » Devenu véritable auteur Latin, le

» P. *Rapin* a des expressions si figurées  
 » qu'en François elles nous paroïtroient  
 » ridicules ; des phrases si longues ;  
 » qu'elles nous paroïtroient ennuyeuses ;  
 » des transitions si précipitées , qu'elles  
 » nous paroïtroient brusques. J'ai ob-  
 » vié , ou , du moins , j'ai tâché d'ob-  
 » vier à ces inconvéniens , en tâtant ,  
 » en quelque sorte , les différentes ac-  
 » ceptions qui pouvoient convenir aux  
 » expressions de mon texte & de ma  
 » version. J'ai rendu les longues péri-  
 » des du Latin par des phrases arron-  
 » diés du François ; les passages pré-  
 » cipités par des transitions ménagées ;  
 » en un mot , sçachant que j'avois à  
 » traduire un Poëme tout à la fois  
 » utile & agréable , j'ai cru devoir te-  
 » nir un juste milieu entre la traduc-  
 » tion servile & l'imitation licencieuse.  
 Il n'est personne qui ne souscrive à des  
 principes de traduction aussi vrais &  
 aussi sains ; mais je ne serois pas étonné  
 si quelques lecteurs difficiles repro-  
 choient à l'interprète de s'être mis  
 quelquefois trop à son aise , d'avoir  
 omis des traits agréables pour y sub-

situer des circonstances peut-être moins intéressantes. Cependant, en général, l'auteur Latin ne perd rien à la parure élégante que lui prête son traducteur ; je dois seulement prévenir que les expressions d'une volupté douce & décente que M. Gazon Dourxigné a répandues dans sa traduction, lorsque la peinture Latine pouvoit y conduire naturellement, ne se trouvent point dans le Poëme du sçavant Jésuite. Malgré la présence & l'inspiration des neuf Sœurs, toujours fidèle aux bien-séances de son état, jamais le P. Rapin n'a chanté l'amour & les transports : sa Muse, rivale de celle de Virgile, est encore plus chaste & plus réservée. Ainsi, lorsque M. Gazon dit que les fleurs sont le lit des amans heureux ou autres choses pareilles, c'est une amplification agréable, & non pas l'estampe du tableau.

L'auteur des *Géorgiques* a fourni lui-même au P. Rapin l'idée de son Poëme des *Jardins*, par ce morceau de la fin de son quatrième livre, que tout le monde connoit, & que M. l'Abbé



150 ANNÉE LITTÉRAIRE:

de Lille a rendu par cet autre , qui ,  
sans offrir une version exacte , pré-  
sente un tableau charmant & de très  
beaux vers.

Si mon vaisseau , long - temps égaré loin  
du bord ,

Ne se hâtoit enfin de regagner le port,  
Peut-être je peindrois les lieux chéris de  
Flore ;

Le Narcisse en mes vers s'empresseroit d'é-  
clore ;

Les Roses ouvriraient leurs calices brillans ;  
Le tortueux Concombre arrondiroit ses  
flancs :

Du Persil toujours verd , des pâles Chicorées,  
Ma Muse abreuveroit les tiges altérées ;

Je courberois le Lierre & l'Achante en  
berceaux ,

Et le Myrthe amoureux ombrageroit les  
eaux.

Le Poëme des *Jardins* est divisé en  
quatre Chants. Dans le premier , le  
Poëte traite des Fleurs. Je n'analyse-  
rai ni sa marche , ni ses détails ; il me  
suffit de vous indiquer les endroits qui

m'ont paru les plus agréables, & de les  
 comparer avec la version de M. *Dour-*  
*zigné*. Le Poëte parle d'abord de l'art  
 de rassembler des Fleurs dans un mê-  
 me Parterre ; il en donne l'origine dans  
 cette fable, dont la traduction vous fe-  
 ra plaisir, » *Flore* elle-même enseigna  
 » cet art qu'elle avoit trouvé ; &  
 » tous rendirent bientôt à la Déesse  
 » un culte dont elle étoit digne. On  
 » célébroit la fête de *Bacchus* ; toutes  
 » les Divinités des champs voisins s'é-  
 » toient assemblées ; *Silène*, monté sur  
 » un ane, alloit au milieu des *Satires*.  
 » *Bacchus* enivroit ses adorateurs. La  
 » Déesse de *Phrygie*, *Cybele*, honora  
 » de sa présence une fête si joyeuse ;  
 » *Flore* y fut aussi invitée avec les au-  
 » tres Déeses : soit mépris, soit sim-  
 » ple négligence, soit enfin un peu de  
 » confiance en elle, *Flore*, belle de  
 » sa propre beauté, n'avoit aucune  
 » guirlande dans ses cheveux ; *Flore*  
 » n'avoit aucune parure. La jeuneffe,  
 » portée d'elle-même à rire, éclatoit  
 » aux dépens de la Déesse, qui pa-  
 » rut un peu négligée : *Cybele* voyant  
 » son embarras, fut touchée de sa dis-

» grace , & s'éloignant un peu de la  
 » folle jeunesse , elle renoua les che-  
 » veux de *Flore* d'une manière galante.  
 » Elle plaça une fleur ici , quelques brins  
 » de buis dans cet autre endroit ; car  
 » les champs , alors incultes , ne pro-  
 » duisoient guères autre chose ; tout  
 » étoit si bien arrangé que l'effet en  
 » étoit très agréable & donnoit à *Flore*  
 » des grâces nouvelles qui ne furent  
 » point méprisées. Voilà l'origine de  
 » ces doux attrait , les délices des  
 » ames sensibles. *Flore* une fois em-  
 » bellie par l'art , les Fleurs cultivées  
 » plurent ainsi davantage , & de-là ces  
 » Jardins superbes que l'œil charmé  
 » contemple. » Quelque satisfaction  
 qu'on éprouve en lisant ce morceau ,  
 il est bien loin de celle que cause la  
 peinture originale , revêtue du charme  
 & de l'éclat de ses couleurs naturelles.

Le spectacle de la Rose , présenté par  
 les mains de la Muse vive & brillante  
 du P. *Rapin* , est digne de charmer  
 tous les regards.

Sed Zephiri melior favet aura, rosaria florent,  
 Ipsa rubent spineta, novos meditata colores.

Purpuream jam dumus agit de germine  
glandem

Floris odoriferi ; plebei cedit flores ,  
Horrorum regina suos ostendit honores  
Præ quâ Puniceis ardens Aurora quadrigis  
Palleat , atque suos confundat Delia vultus ,  
Sed quæ se hesterno nondum Rosa , cre-  
dere soli

Audebat , nexus omnes , atque omnia  
rumpit

Vincla , premi impatiens , & germine tur-  
get aperto.

Posses de forma reginam , deque pudore  
Virgineo posses sentire , fuisse pudicam ;  
Nam pariter regina fuit , pariterque pudica.

« Mais quels parfums délicieux se ré-  
pandent dans l'air ? Ah ! c'est le souffle  
même du Zéphire ; les rosiers fleurif-  
sent , les buissons rougissent , & por-  
teront bientôt des couleurs plus agréa-  
bles. Déjà ces masses de verdure se  
couvrent de petits glands d'un rouge  
pourpre ; une Fleur très odoriférante  
va paroître ; cédez lui , Fleurs com-  
munes ; la Reine des Fleurs fixe tous

154 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» les yeux & reçoit les hommages  
 » qu'on lui doit. L'Aurore la plus bril-  
 » lante *pâlirait* auprès d'elle ; & pren-  
 » droit les traits *pâles* & sombres de  
 » la sœur du Dieu du jour. Hier la  
 » Rose craignoit d'éclore ; aujourd'hui  
 » elle brave tout , elle s'échappe de  
 » sa prison , & brille d'un éclat vif &  
 » doux ; son air annonce la majesté  
 » d'une Reine & le coloris de son teint  
 » semble être l'expression de l'innocence ; en effet , elle fut Reine &  
 » Vierge. » Sans prétendre dépriser  
 la version que je viens de citer , n'aimeriez vous pas autant celle-ci , que  
 je crois plus littérale ? » Mais déjà l'ha-  
 » leine du Zéphire adoucit les airs ;  
 » le Rosier va se couvrir de fleurs ;  
 » malgré les épines , sa tige se colore &  
 » produira bientôt des nuances plus  
 » agréables ; l'humble buisson se pare  
 » des glands d'un rouge pourpre , d'où  
 » va s'élançer une fleur , le charme  
 » de l'odorat. Courbez-vous devant  
 » elle , peuple de fleurs : la Souve-  
 » raine des Parterres vient étaler ses  
 » beautés ; à son aspect , la brillante Au-

» rore, fière de la couleur précieuse de  
 » Carthage répandue sur ses coursiers ,  
 » perdroit tout son éclat divin , & la  
 » Déesse de la Nuit seroit forcée de  
 » voiler ses charmes éclipsés. Voici la  
 » tendre favorite de *Flore* ; hier , à peine  
 » osoit-elle recevoir dans son sein un  
 » doux rayon du Soleil ; aujourd'hui ,  
 » elle brise tous les liens , toutes les  
 » enveloppes qui la captivoient ; elle  
 » s'empresse d'ouvrir son calice bris-  
 » lant ; ses attraits superbes annon-  
 » cent la majesté d'une Reine , &  
 » son coloris est l'image de la pu-  
 » deur. Elle fut en effet Souve-  
 » raine & Vierge. » Il me semble  
 qu'en suivant cette manière , il est  
 possible de répandre dans une ver-  
 sion de la noblesse , de l'élégance  
 & de la précision , sans s'écarter trop  
 de l'original.

Le Parc ou les Forêts , c'est-à-dire ,  
 la culture des arbres qui ne sont point  
 fruitiers , sont l'objet du second Chant ;  
 je n'en citerai que ce morceau dans  
 lequel vous remarquerez la douceur ,  
 la délicatesse & la facilité du Poète :  
 » Lorsque les chênes touffus s'éleve-

156 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» ront vers le Ciel & feront un état de  
 » résister aux aquilons , jeunes Bergers ,  
 » ne craignez point de graver sur leurs  
 » écorces les vers amoureux que vous  
 » soupirez ; mais gardez-vous bien de  
 » mutiler ces arbres dont l'ombre silen-  
 » cieuse inspire le respect ; gardez que  
 » la cruelle coignée ne profane & n'ou-  
 » trage les Divinités qu'ils renferment ;  
 » le sang a coulé plus d'une fois du  
 » sein de ces fiers enfans de la terre ;  
 » ils ont souvent frémi d'horreur. Tel  
 » étoit le respect des anciens Pasteurs  
 » pour les Divinités des bois , qu'ils  
 » regardoient comme un sacrilège af-  
 » freux la moindre injure faite à une  
 » *Driade* ; ce fut un crime semblable  
 » qui fit tout le malheur de *Driope*.  
 » La Nymphé imprudente fit périr une  
 » *Driade* , en arrachant une branche  
 » de l'arbre auquel sa destinée étoit  
 » attachée ; *Cérès*, irritée contre la Nym-  
 » phe , la punit avec la même sévérité  
 » que l'impie *Eréfichon*. » Je ne sçais  
 pourquoi l'auteur , en traduisant ces  
 deux vers ,

Vestra sub enodi describere carmina trunco  
 Discite Pastores , & iniqui jurgia pagi.

n'a pas rendu ce dernier hémistiche ;  
 & les querelles du hameau.

Les fleuves , les ruisseaux , les cascades , les jets d'eau , &c , occupent le Poète dans le troisième chant. Le P. Rapin , sans s'arrêter à la brillante description des jardins antiques , sçait captiver l'imagination des lecteurs & les intéresser par de fréquens épisodes sur les campagnes célèbres & décorées qui embellissent les environs de la Capitale ou l'intérieur des Provinces. Les bosquets de Chantilly ne pouvoient être passés sous silence. Les sons du chalumeau de l'émule de Virgile paroissent s'élever & s'ennoblir en célébrant ce beau lieu , habité par des Héros. Voici d'abord le texte Latin ; il est digne du sujet , & vous serez aussi très content de la version.

Nec vos transferim , valeant modo carmina  
 nobis ,

Quæ Cantiliacis tot nuper magnus in hortis  
 Condus , postquam toties ferus ense  
 tremendo

Late omnem justâ implevit formidine mun-  
 dum ,



Unde ductarum divortia fecit aquarum :  
Nam nusquam reliquos regni majore per  
agros

Ars expressit aquas studio , neque prodiga  
lymphis

Natura & studio melius respondit , & arti.  
Hic & digestos vario discrimine fontes,  
Aspicias duci in præceptis , sursumque reduci,  
Inque omnes motus & in omnes ire figuras  
Jugibus hic rivis , salebrisque frequentibus  
ingens

Cum luco late sonat hortus , & ubere  
lymphâ

Collè è vicino vallem defusa per imam ,

Præceptis latifluis prætenditur unda canali :

Et largo insultans per agros se gurgite  
pandit ,

Tanquam legitimum ripis ac nobile flumen.

» Ah ! si je ne craignois pas d'alté-  
» ter la richesse de mon sujet par la  
» foiblesse de mes expressions , ce se-  
» roit ici le lieu de vous célébrer ,  
» jardins de *Chantilly* , bosquets-déli-  
» cieux , où le grand *Condé* , après  
» avoir porté dans tout l'Univers la

» terteur de ses armes, où ce grand Prince  
 » dis-je, a figuré d'une main accoutu-  
 » mée aux victoires, le riant spectacle  
 » de ces eaux, dont les canaux agréa-  
 » blement variés enchantent tous les  
 » regards: jamais l'Art, dans aucun  
 » endroit du Royaume, n'en sçut ras-  
 » sembler & distribuer par-tout d'aussi  
 » belles; & jamais la Nature, prodig-  
 » euse de cet élément, ne répondit  
 » avec une fécondité plus heureuse  
 » aux doctes efforts de l'Art. Ici l'œil  
 » satisfait voit serpenter ces sources  
 » vives, dont le cours se précipite,  
 » puis se relève, trace mille contours  
 » & prend toutes sortes de figures. Là,  
 » de claires fontaines, des ruisseaux  
 » toujours purs, des jets multipliés  
 » sans nombre, font retentir au loin  
 » ces vastes jardins où regne un prin-  
 » temps éternel, & où l'eau, descen-  
 » due en abondance de la colline pro-  
 » chaine, tombant à grand bruit sur un  
 » large canal, forme la cascade la plus  
 » charmante & se perd ensuite dans ces  
 » beaux tapis; dont elle entretient,  
 » la verdure; semblable à un fleuve ma-

» jectueux qui arrose & fertilise, les  
 » champs qui l'environnent.

Le Poète finit par les dons de *Pomone*. Ce dernier Chant, comme les autres, est égayé par des épisodes agréables qui coupent la monotonie du genre didactique, & font goûter des préceptes embellis par les charmes d'une narration naturelle. Vous en jugerez par l'exemple que je choisis, où l'auteur veut insinuer que le travail & l'assiduité de la culture sont la source de la fécondité des vergers : » Un Pay-  
 » san de l'ancienne nation des *Marses*  
 » n'avoit qu'un petit jardin qu'il culti-  
 » voit soigneusement ; il étoit entouré  
 » de voisins ; &, tandis que ceux-ci  
 » manquoient de tout, lui seul voyoit  
 » les arbres de son jardin ployer sous  
 » le poids des fruits, & recueilloit  
 » les moissons les plus abondantes ;  
 » aussi ces faveurs de la Fortune lui at-  
 » tirèrent-elles les persécutions de l'en-  
 » vie. Déjà on l'accuse d'avoir em-  
 » ployé, pour cultiver son jardin, tous  
 » les artifices des *Thessaliens* ; d'avoir  
 » été chercher sur les montagnes des

» *Marfes*, des herbes enchantées dont  
 » il faisoit des compositions magiques  
 » pour hâter sa récolte ; on en fait le  
 » rapport en justice ; le Payfan plaide  
 » sa cause ; il montre aux Juges ses  
 » hoyaux, sa faucille, ses rateaux,  
 » dont le fer étoit luisant à force de  
 » servir : » *Messieurs*, dit-il, *voilà mon*  
 » *crime*, & *voilà mes sortil ges* ; tous  
 » ces instruments ne brillent que par l'i-  
 » sage assidu & par un travail sans re-  
 » lâche ; je ne connois point d'autres en-  
 » chantemens. Aussi-tôt, étendant un  
 » bras nerveux & tout hérissé de  
 » poils pour en faire voir la vigueur,  
 » il montre sa fille avec sa mère qui  
 » étoit une *abine*, & qui, toutes deux,  
 » également endurcies au travail,  
 » avoient le teint brun, pour avoir  
 » été sans cesse exposées aux ardeurs  
 » soleil ; le Payfan gagna sa cause, &  
 » les Juges mêmes ne purent refuser à  
 » son application les justes applaudisse-  
 » ments qu'elle méritoit.

- Quoiqu'on puisse desirer dans cette  
 traduction un peu plus d'élégance &  
 moins de prolixité, l'ouvrage de M.

162. L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Gazon mérite d'être bien reçu du Public, & la Littérature lui doit de la reconnoissance d'avoir le premier essayé, sans commentateur & sans guide, de faire passer dans notre langue ces richesses étrangères. Le style du P. Rapin est pur, facile, varié, souvent élevé & toujours proportionné à l'objet qu'il a sous les yeux; il n'est pas aisé de s'imaginer le nombre des difficultés qui ont dû se présenter à l'interprète pour tâcher de rendre, selon le génie de notre langue, des images, des beautés & des expressions qui en sont si éloignées, & de conserver aux détails l'intérêt & l'agrément que leur donnent les couleurs séduisantes de la Poésie Romaine.

*Lettres sur la profession d'Avocat & sur les études nécessaires pour se rendre capable de l'exercer; on y a joint un catalogue raisonné des livres utiles à un Avocat & de plusieurs pièces concernant l'Ordre des Avocats, 1 vol. in-12, d'environ 400 pages; à Pa-*

*ris, rue Saint Jacques chez la veuve  
Hérissant, Imprimeur ordinaire du Roi,  
Cabinet & Maison de Sa Majesté.*

Lorsqu'on considère, Monsieur,  
le rapport général des professions  
qui contribuent au maintien d'un  
Empire & au bonheur de l'humanité,  
il n'y a pas une différence si grande  
entre le Militaire & l'Avocat. Le  
premier est le Héros de la guerre,  
le second est celui de la paix. L'é-  
leve de *Mars* repousse l'ennemi des  
frontières & l'empêche de ravager les  
Provinces & les domaines particuliers;  
l'Orateur du barreau oppose un bras  
d'airain à la fraude, à l'injustice, à la  
vexation, qui cherchent à opprimer  
la foiblesse; il sèche les larmes de la  
veuve; il fait rentrer l'orphelin dans  
les foyers qui l'ont vu naître; il arra-  
che l'innocence à l'échaffaud; il rend  
à l'honneur flétri son éclat & sa gloire.  
Sans le citoyen guerrier, qui prodig-  
ne son sang pour l'intérêt commun,  
l'Etat seroit la proie de la rapacité

du soldat ennemi ; sans l'organe des loix & le défenseur des droits des particuliers , la république , livrée à tous les excès des passions déchaînées , les familles dépouillées du patrimoine de leurs ancêtres , n'offriroient plus qu'un affreux tableau de troubles , d'oppressions , de crimes & d'horreurs , qui ameneroient bientôt la déolation publique & la ruine inévitable d'un Empire. Ainsi le Militaire & l'Avocat contribuent également à la conservation d'un État & à la félicité des classes différentes qui le composent. Quand je parle d'Avocats , je n'entends point cette espèce d'hommes qui , sans talens & sans connoissances , paroissent à la Tribune pour débiter , avec une ostentation ridicule , des phrases louches ou insipides , des déclamations forcenées ou injurieuses , des hors-d'œuvre de bel-esprit , ou des épigrammes philosophiques. Quelle pitié , quelle barbarie , que l'honneur du citoyen , le sang & les larmes de la veuve , soient comme en dépôt entre les mains de gardiens

aussi triviales & aussi ignorans. Qu'il est loin de la gloire des *Patrus*, des *Cochins*, des *le Normands*, &c, &c, l'Orateur qui, revêtu de l'auguste qualité de défenseur public, n'est qu'un discoureur fastidieux, un histrion sans ame & sans sensibilité, un gagiste dépourvu de capacité, de chaleur & d'éloquence !

C'est un homme tout différent, un homme capable de paroître avec honneur au Barreau & d'y venger les droits de l'innocence & de la vertu, que cherche à former l'auteur de l'ouvrage que je vous annonce. Il est divisé en cinq Lettres qu'il adresse à un père dont le fils est sur le point d'embrasser la profession d'*Avocat*. Dès le début de la première, il explique ce qu'il entend par ce mot : » Ce n'est point » simplement un homme éloquent ou » disert, un Orateur qui sçache faire » valoir les raisonnemens & les autorités que d'autres lui fourniront : » l'objet de la profession d'*Avocat* est » de défendre & de conseiller ; il faut » qu'un *Avocat* parle & écrive comme » un Orateur ; mais il faut qu'il pense



166 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» & qu'il raisonne comme un Juris-  
» consulte. L'importance des affaires  
» dont on dépose le secret entre ses  
» mains, la confiance qu'il lui est né-  
» cessaire de mériter, la certitude  
» qu'il doit inspirer qu'en s'adressant  
» à lui on sera toujours fidèlement  
» conseillé, jamais trompé, encore  
» moins trahi, exige qu'il joigne les  
» qualités du cœur à celles de l'es-  
» prit. . . . C'est cet homme, tel que  
» je viens de vous le décrire, qui  
» paroît à mes yeux infiniment esti-  
» mable. Je pourrois vous transpor-  
» ter dans le Barreau d'Athènes ou  
» de Rome, vous représenter *Démof-*  
» *thènes* qui dévoile, aux yeux de  
» ses concitoyens, les pensionnaires  
» de *Philippe*, qui échauffe les Athé-  
» niens & les anime à la défense de  
» la Patrie. . . . A Rome, je vous  
» montrerois *Cicéron* ouvrant sa car-  
» rière par la défense d'un innocent  
» accusé de parricide; dénonçant à  
» la Justice un Gouverneur coupable  
» d'avoir dépouillé des Provinces con-  
» fiées à sa vigilance & à ses soins;

A N N É E 1772. 167

» pourfuivant devant le Sénat *Catili-*  
» *lina* ou *Antoine* ; assez puissant en-  
» fin pour désarmer , par son élo-  
» quence , la colère du vainqueur ».

La seconde Lettre a pour objet les études en général , qui sont nécessaires à la profession d'Avocat. Une des parties les plus essentielles , est , sans contredit , l'éloquence. Pour avoir des succès , il ne suffit pas de dire des choses vraies & solides ; il faut encore persuader , & l'on n'y parvient que par le grand art de l'éloquence. L'auteur , pour y former son élève , lui conseille de relire attentivement l'excellent *Traité des Etudes* de *Rollin* ; de méditer attentivement la Préface des œuvres de *M. Cochin* ; de parcourir le *Traité* de l'Eloquence par *M. Gin* ; mais sur-tout d'étudier nuit & jour les ouvrages inestimable de *Cicéron* sur la Rhétorique ; les livres de l'*Orateur* , de *Oratore* ; celui qui est intitulé l'*Orateur* , *Orator* , & de ne passer aucun jour sans jeter les yeux sur quelques uns des grands morceaux que nous ont laissés

les plus illustres Orateurs de Rome & de la Grèce. Il veut aussi que le jeune Avocat place à côté des grands modèles de l'Antiquité ce qui nous reste de nos plus célèbres Orateurs ; qu'il leur compare aussi ceux qui parmi nous sont regardés comme les plus éloquens ; qu'il cherche à découvrir en quoi ils s'écartent des Anciens , en quoi ils s'en approchent. Vous lirez , Monsieur , dans le reste de cette *Lettre* , la liste des connoissances diverses qu'il exige de l'Avocat : le tableau très-exact & très-méthodique qu'il en trace , annonce un homme bien instruit lui-même & fort en état de diriger les jeunes aspirans au Barreau.

L'étude du *Droit Romain* , du *Droit François* & du *Droit Ecclésiastique* , sont les objets des dernières *Lettres*. L'auteur y démontre la nécessité de ces sortes d'études ; il indique les sources antiques & modernes où l'on peut puiser en assurance , la méthode qu'il faut suivre pour se pénétrer de leur doctrine. Les gens de l'art seront très-contents de tous les principes qu'il

qu'il établit & de toutes les vues qu'il propose. On sent par-tout un honnête homme, qui cherche à être utile à sa Patrie, à procurer à ses concitoyens des Avocats en état de les défendre de l'oppression & de l'injustice. Son style simple & clair ne se ressent point de cette espèce d'emphase qu'on dit attachée à cette profession. Je pense que les jeunes gens qui se destinent à fournir cette carrière, feront très-bien de prendre l'anonyme pour guide; il formera leur cœur; il éclairera leur esprit; il les enrichira de toutes les connoissances nécessaires pour se distinguer au Barreau.

La moitié de ce volume est consacrée à former la *Bibliothèque d'un Avocat*. Il m'a paru que le catalogue très-étendu qu'en présente l'auteur, est lui seul un bon ouvrage & un service essentiel qu'il rend aux jeunes Avocats. On y trouve le tableau de tous les livres qui traitent des différentes parties du Droit, sur lesquelles est fondée la Jurisprudence; des ordonnances émanées du Trône, des coutumes & des privilèges des Provinces. On y in-

170 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

dique les meilleurs auteurs & les meilleures éditions. Enfin , l'ouvrage entier est terminé par quelques Arrêts de la Cour du Parlement de Paris , rendus en diverses occasions ; ils prouvent combien la profession d'Avocat est honorable , & de quels yeux l'ont toujours envisagée les Juges de la Nation. La lecture de ces pièces achevera d'ennoblir les idées des jeunes aspirants , & les engagera plus fortement à se rendre dignes des suffrages de la Patrie , de l'estime de leurs anciens , & de la reconnoissance des particuliers.

Je suis , &c<sup>r</sup>

*A Paris, ce 20 Novembre 1772.*

---

L E T T R E   V I I I .

*Réponses critiques à plusieurs difficultés proposées par les nouveaux Incrédules sur divers endroits des Livres Saints ; par M. Bullet , Professeur Doyen de l'Université de Besançon , des Aca-*

A N N É E 1772. 171

Académies de Besançon , de Lyon , de  
Dijon , Correspondant de l'Académie  
Royale des Inscriptions & Belles-Lettres  
1 vol. in-12 d'environ 550 pages ;  
à Paris chez Charles Pierre Berton ,  
Libraire , rue Saint Victor.

M. Bullet , célèbre Professeur de  
Théologie en l'Université de Besançon , déjà connu par plusieurs ouvrages qui annoncent l'étendue de son érudition , se sert aujourd'hui de son profond sçavoir pour venger le Christianisme. Il met sous les yeux du Lecteur les grandes objections des incrédules , & immédiatement après ses réponses victorieuses. Je vous ferai part de quelques articles curieux de son livre.

L'Arche miraculeuse qui sauva Noé & sa famille , est , depuis longtemps , l'objet des plaisanteries & des insultes de nos Sages ; ils ont tout attaqué , jusqu'à la Colombe qui rapporta au Saint Patriarche un rameau d'olivier , pour lui prouver que les eaux s'étoient retirées de dessus la surface

face du globe. L'objection contre cette *Colombe* paroît fondée , d'autant mieux que M. de *Tournesfort* , dans son *Voyage du Levant* , décrit ainsi la campagne où cet oiseau dut trouver des plants d'oliviers : » Le reste de la campagne est » plein de ris , de coton , de lin , de » melons & de beaux vignobles. Il » n'y manque que des oliviers , & je » ne sçais où la *Colombe* qui sortit de » l'Arche fut chercher un rameau » d'olivier , supposé que l'Arche se soit » arrêtée sur le mont Ararat , ou sur » quelqu'autre montagne d'Arménie ; » car on ne voit point de ces sortes » d'arbres aux environs. » Donc *Moïse* a avancé une imposture , en disant que la *Colombe* retourna à l'Arche , un rameau d'Olivier au bec. M. *Bullet* , plein de respect pour l'illustre *Tournesfort* , ne prend pas la liberté de le contredire ; il fait seulement remarquer que son raisonnement n'est rien moins que concluant , parce que ce qui n'existoit pas en Arménie dans le dernier siècle , pouvoit très-bien exister du temps de *Noé*. Il oppose au sçavant

ANNÉE 1772. 173

Botaniste un auteur très estimé , un grand Géographe , qui nâquit dans la Cappadoce , limitrophe de l'Arménie , & qui conséquemment devoit être bien instruit des productions de ce Royaume , du moins de son temps ; or , voici le compte qu'il en rend ; c'est le célèbre *Strabon* : » Il y a beaucoup de montagnes & de collines dans l'Arménie » où la vigne ne croît pas aisément : Il y a » aussi plusieurs vallées , les unes médiocrement , les autres extrêmement » fertiles , comme la campagne qu'arrose l'Araxe à l'extrémité de l'Albanie , avant que de se jeter dans la mer Caspienne ; on trouve après , » la Sacassine qui est voisine de l'Albanie & du fleuve Cur ; ensuite la » Gogazène : toute cette région est » abondante en fruits & en arbres cultivés ; on en voit aussi de ceux qui » conservent toujours leur verdure ; » DE CE NOMBRE SONT LES OLIVIERS. » Sur quoi on peut faire à M. de Tournefort ce raisonnement simple : quand vous avez visité l'Arménie , vous y avez remarqué de beaux vignobles &



point d'oliviers ; Strabon , qui y est né , n'y a vu que des vignes qui n'y croissent pas aisément , & nombre d'oliviers : voilà comme tout change , comme tout est variable , excepté l'art de raisonner , qui combine & qui examine avant que de prononcer.

L'incrédulité ne veut pas croire encore que Samson ait trouvé une si grande quantité de renards pour incendier les moissons des Philistins. Voyons au moins ce qu'ils auront à dire à l'horizon qui a été sur les lieux , & dont la relation est si estimée : » Nous » parcourumes , pendant quatre bonnes heures , une campagne qu'on » dit être celle dans laquelle Samson , » pour se venger des Philistins , lâcha » trois cens renards attachés deux à deux. Ces critiques insolens qui n'estiment rien d'assez sacré , dans la parole de Dieu même , pour mériter » d'être à couvert de leurs censures , » ne demanderoient pas , dans cet esprit d'incrédulité dont ils font gloire , comment & en quel lieu Samson put attraper tant de renards

» pour l'exécution de son dessein, s'ils  
 » sçavoient comme moi, que la Phi-  
 » listie en fourmille, pour ainsi dire,  
 » & s'ils avoient oui, comme moi,  
 » leurs glapiffemens dans les halliers  
 » & particulièrement dans les ruines  
 » des bâtimens où ils ont leurs tanières,  
 » & où ils sont sans nombre. » Ainsi  
 demander comment le Héros des  
 Hébreux put trouver en Philistie trois  
 cens renards, c'est demander com-  
 ment un chasseur, dans une garenne,  
 peut trouver trois cens lapins.

Ne regardez pas le vin, lorsque sa  
 couleur brille dans le verre, dit Salo-  
 mon : on soutient qu'il n'a pû s'exprimer  
 ainsi, parceque le verre n'avoit pas encore  
 été trouvé du temps de ce Prince. Cepen-  
 dant Plin, qui assurément étoit un  
 grand Philosophe, dit qu'on a com-  
 mencé à faire le verre avec le sable  
 du Belus, rivière de Phénicie : le bord  
 d'où l'on tire ce sable, ajoute le célè-  
 bre Naturaliste, n'a pas plus de cinq  
 cens pas d'étendue, & un si petit espace  
 a fourni, pendant beaucoup de siècles,  
 multa per secula, la matière de tout

le verre qui s'est fabriqué. On le faisoit à Sidon, qui n'est pas éloignée du *Belus*. *Aristophane* nous apprend que, de son temps, c'est-à-dire, quatre cens ans avant *Jésus-Christ*, il y avoit des verres brulans à Athènes, des verres préparés pour des expériences Physiques, & qui conséquemment avoient été fondus & moulés en Grèce. Ce n'étoit donc pas, quatre cens ans avant *Jésus-Christ*, le sable du *Belus* qui fournissoit tout le verre; il faut donc placer au-dessus de cette époque cette multitude de siècles dont parle l'Historien Romain, pendant lesquels on n'avoit de matières pour en fabriquer que celle qu'on tiroit de cette rivière. Ce ne sera pas certainement, dit *M. Bullet*, porter trop haut cette multitude de siècles, que de la composer de six ou sept. Suivant ce calcul, on peut placer l'invention du verre au temps de *Saül*; il ne faut donc pas être surpris si *Salomon*, qui regnoit en Palestine, au voisinage de *Sidon*, a connu les verres à boire que l'on fabriquoit dans cette ville, selon le rapport de *Plin*.

Si de l'Ancien Testament on passe au Nouveau , on entend encore bourdonner un essaim importun d'incrédulés. Cette fameuse *Etoile*, laquelle dirigea la marche des Princes étrangers qui parurent à l'étable de Béthléem , les met de mauvaise humeur. Comme la plupart sont de profonds Astrônomes , ils se réunissent pour former cette terrible objection : Comment l'*Évangéliste Mathieu* a-t-il pu assurer qu'une *Etoile* conduisoit les Mages de Jérusalem à Bethléem ? » Car enfin , les Étoiles , à » raison de leur étonnante élévation , » ne peuvent indiquer une Ville , pas » même un pays , bien moins une maison. Si l'on dit qu'une Étoile s'abais- » baissa & s'approcha de terre , pour » marquer la maison où étoit *Jésus* , » on tombe dans une absurdité plus » grande que la première , puisqu'en ce » cas cette Étoile , par son étendue , » auroit couvert , non-seulement Be- » thléem , non-seulement toute la Ju- » dée , mais encore tout notre hémis- » phère , » On répond modestement à tout ce brillant appareil de doctrine

que le terme *Aster*, dont l'Évangéliste s'est servi, signifie également, *Météore lumineux & Etoile*. L'Étoile des Mages ne fut donc qu'un Météore lumineux, formé miraculeusement assez près de la terre, & dirigé dans sa route par le bras qui l'avoit produit. Mais, dira-t-on, d'où sçavez vous qu'*Aster* signifie un *Météore*? On le trouve avec cette signification bien déterminée dans *Homère* au quatrième livre de l'*Illiade*, & dans *Aristote* au livre 1 des *Météores*. Cela supposé, dès que ce mot peut être pris sous ces deux acceptions, pourquoi la Vulgate a-t-elle traduit *Stella*, Etoile? C'est induire en erreur.... Point du tout: *Stella* a la double signification du terme Grec *Aster*, comme au Livre 1 des *Géorgiques*:

*Szpe etiam Stellas, verno impendente, videbis.*

*Excipites Coelo labi.*

Quelqu'un, jusqu'ici, s'est-il avisé de croire que *Virgile*, par *Stellas*, entendoit ce que proprement, en astrono-

me, on appelle une étoile ? Et quand Fontenelle dit avoir lu dans un abrégé des Annales de la Chine » qu'on y voit » des mille étoiles à la fois qui tombent du Ciel dans la mer, avec un » grand fracas, sans compter une » étoile qui s'en va crever vers l'Orient » comme une fusée, toujours avec » grand bruit » ; & quand ce célèbre Académicien regrette que ces spectacles là soient réservés pour la Chine, Fontenelle, par étoile, entend-il un de ces corps attachés au firmament, & dont le plus petit est plus grand que notre globe ?

Il est peu d'Écrivains sacrés, à qui l'on ait dit plus d'injures qu'à Saint Paul. L'auteur de l'*Examen Impartial*, imprimé sous le nom de Milord Bolingbroke, l'apostrophe avec cette politesse que donne le commerce de la bonne Philosophie : » Quel étoit donc ce » Paul qui fait encore tant de bruit » & qui est cité tous les jours à tort » & à travers ? Il dit qu'il étoit citoyen Romain ; j'ose affirmer qu'il ment impudemment. Cela est clair

au moins , si cela n'est pas honnête. Vous lirez , Monsieur , dans l'ouvrage de M. *Bullet* , les preuves qui assurent à *Saint Paul* le titre de citoyen Romain ; je me borne à ce simple raisonnement : si ce *Paul* n'étoit pas citoyen Romain , pourquoi le Proconsul de Judée , au tribunal duquel ce *Paul* fut cité , n'eut-il pas plutôt appris que l'accusé prenoit ce titre inviolable & qu'il en avoit appelé à *César* , que , sur le champ , il rompit l'audience , & le fit conduire à Rome à travers tant de mers , sous une escorte de soldats , le tout aux frais de l'Empire. Ce Magistrat étoit-il assez ignorant pour ne pas sçavoir si *Tharse* , patrie de *Paul* , jouissoit de ce droit respectable , ou si , dans la bouche de ce Juif , ce n'étoit qu'une imposture & une ruse pour se soustraire à sa Jurisdiction. Un Incrédule de nos jours , siégeant sur ce Tribunal , eut bien mieux terminé la procédure : *tu mens impudemment* , lui eut-il dit ; & tout alors étoit fini ; il n'eut fallu ni procès-verbal , ni argent , ni vaisseau , ni soldats.

Si, comme l'auteur des *Lettres à M. de Voltaire sur l'Evangile du Jour*, j'avois l'honneur d'être initié aux mystères de la Philosophie, & que je pusse paroître au milieu des Sages, je leur dirois : » Eh, Messieurs, entendons nous » donc. Je ne sçais pourquoi vous » en voulez tant à ce *Paul* ; c'est un » des plus grands hommes qui ayent » paru ; un de ceux dont les vertus, » les talens & les lumières font le plus » d'honneur à l'humanité. Ce *Paul* étoit » un Philosophe si profond & si conséquent, que, seul disputant au milieu de l'Aréopage, il réduisit au silence tout le Sénat de la subtile Athènes. Ce *Paul* étoit un Orateur si éloquent, qu'au bout d'un quart d'heure, il fit trembler *Felix* sur son Tribunal, en lui annonçant les châtimens réservés à la volupté, & qu'il le fit pâlir au milieu de ses Licteurs. Rien n'égale le ton de sublimité qu'il employe pour développer tous les ressorts, & toute l'économie de la nouvelle Législation. Quel Législateur traça avec



182. L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» plus de sagesse & de douceur à la fois, à  
 » toutes les conditions, à tous les âges,  
 » à tous les états, les règles du de-  
 » voir, de la paix & du bonheur !  
 » Quel autre s'éleva avec plus d'indi-  
 » gnation contre les perturbateurs de  
 » l'ordre & de la police ! Quelle mère  
 » eut des entrailles plus tendres, un  
 » cœur plus sensible, pour partager  
 » les afflictions de ses frères, & pour  
 » s'empressez de les soulager ! Jamais au-  
 » cun de nos Philosophes Dramatiques  
 » a-t-il répandu, dans ses Pièces, au-  
 » tant de ce pathétique vainqueur, qui  
 » désarme la colère & la férocité, que  
 » ce *Paul*, en renvoyant à un Romain  
 » un esclave fugitif, & en le conjurant  
 » de lui pardonner ! Les Philosophes  
 » me répondroient sans doute : eh qui  
 » est-ce qui ignore tout cela ? Nous le  
 » savons comme vous ; mais *ce Paul*  
 » est notre adversaire le plus terrible ;  
 » il n'est pas de notre religion, il faut  
 » le couvrir d'ignominie. Quoi donc,  
 » Messieurs, parce qu'un homme ne  
 » pense pas comme vous, vous vous  
 » permettez de le persécuter, de le

« décrier, de le baffouer ! Vous n'y pen-  
 « sez pas : & la *Tolérance* n'est-elle  
 « plus la fille chérie de la Philosophie  
 « & son dogme fondamental ? Qu'un  
 « être soit vêtu d'un juste au corps,  
 « disiez-vous, ou d'un doliman, qu'il  
 « croye à *Jésus-Christ* ou à *Maho-*  
 « *met*, à la Bible ou aux Livres des In-  
 « dicés, au Pape ou aux Bonzes ;  
 « tout cela est égal : suis juste, ajou-  
 « tiez-vous, chéris son semblable &  
 « sers ta Patrie. Ce Paul faisoit tout  
 « cela ; & précisément, parce qu'il pro-  
 « fesse une autre religion que la vôtre,  
 « le voilà devenu l'objet de vos ana-  
 « thèmes ! Messieurs, il n'y a là ni dé-  
 « cence, ni logique, ni bon sens ;  
 « entendons nous, encore une fois :  
 « ou rayons les injures contre ce Paul,  
 « ou soyons assurés que les *Intolérans*  
 « ne nous ménageront pas plus que  
 « nous ne ménageons les autres. »

Discours de M., S<sup>\*\*\*</sup>, Ancien Avocat  
 Général au Parlement de \*\*\* dans  
 un Procès sur une déclaration de gros-

184 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

*seffe ; Brochure in-12 , de 63 pages ;  
à Lyon chez Joseph Sulpice Grabit  
Libraire , & à Paris chez Durand  
Neveu Libraire rue Galande.*

La lettre initiale du nom de l'auteur ; la qualité qu'il prend d'ancien Avocat Général , & particulièrement l'éloquence de ce Plaidoyer : tout annonce la main qui nous a donné l'excellent *Discours sur les Mœurs* , dont je vous ai rendu compte en dernier lieu. M. S\*\*\* , grand Jurisconsulte & bon patriote , s'efforce de garantir la réputation de ses concitoyens de l'influence sinistre d'une loi ou d'une coutume , qui , bonne pour un temps , est devenue très-dangereuse. Il s'agit de savoir si , aujourd'hui comme autrefois , ( du moins dans le ressort de la Cour Souveraine où M. S\*\*\* portoit la parole ) une fille grosse , qui nomme un citoyen quelconque pour l'auteur de son opprobre , doit en être crue sur sa pa :

role. Avant que d'examiner le fond de la matière , l'auteur offre , dans un Avertissement fort court , un tissu de réflexions analogues à la question & qui donnent la clef de la solution de ce problème. Les abus des déclarations de grossesse , dit-il , se sont accrues avec la dépravation des mœurs : » Nous » avons plusieurs de nos grandes Villes » où l'effronterie des filles du bas ordre a fait de ces déclarations un » fléau public. On les a vû se former de leur fécondité un commerce » d'un nouveau genre , & promener de » maison en maison & d'homme en » homme , la menace d'une accusation » pour lever un tribut & une sorte de » capitation sur la faculté d'être père ... » Ce qu'il y a de plus déplorable , » c'est que cet abus affectoit souvent » d'attaquer les meilleurs Citoyens , » des hommes vraiment respectables. » Avec un peu d'effronterie & beaucoup d'avidité , une fille cherchoit » des yeux , dans une Ville entière , » l'homme le plus jaloux de sa réputation pour lui faire acheter plus cher

» son silence. L'abus étoit si bien connu  
 » que ces déclarations faisoient un su-  
 » jet de raillerie plutôt que de honte,  
 » & qu'on les mettoit au rang des petits  
 » incidens de la société civile... La loi  
 » qui a contraint une fille à déclarer  
 » elle-même sa grossesse, fait tous les  
 » jours le sujet de notre étonnement  
 » & de nos plaintes ; mais , s'il est cruel  
 » de forcer une fille à se condamner  
 » elle-même ; il est bien injuste de lui  
 » permettre de condamner les autres.»

Voici, Monsieur, l'événement qui a occasionné la réclamation du Ministère public ; ce tableau peut amuser un moment les regards de la frivolité ; mais un Magistrat , un vrai Citoyen , n'y voit que le plus grand intérêt pour l'ordre public & pour les mœurs. *La C\*\*\** jeune fille de 15 ans ayant voulu apprendre à danser , choisit pour maître un nommé *F\*\**. qui tient une salle ouverte aux deux sexes. Il est à propos de remarquer que cet homme est presque sexagénaire , privé d'un œil , estropié d'une jambe , & tellement disgracié de la nature , qu'en apparence il est aussi propre à inspirer

une passion qu'à former une Danseuse. La C\*\*\*, prétend qu'après trois leçons de cet art, elle en reçut de si funestes à son innocence, qu'elle se crut obligée de faire sa déclaration; ce qui n'arriva cependant que cinq mois après. Suivant la Jurisprudence de cette Cour, le Maître de danse est condamné à des dommages pécuniaires qui sont acceptés, & à se charger du fruit de ses prétendus amours. Cet injuste fardeau qui le couvre de honte le fait paroître de nouveau pour en être légalement déchargé. Voilà où en étoit le procès lors du Discours dont je vous entretiens. Je ne vous parlerai pas des moyens de défense que F. produit en abondance; je m'attache à l'esprit de ce Discours qui tend à détruire au Barreau la maxime introduite par le Président *Faber creditur virgini se prænantem asserenti*. Voyez avec quelle chaleur M. S\*\*\* s'élève contre ce principe. » Je croirai sur les » foiblesses la témoignage d'une fille » qui se tait, & jamais celui d'une » fille qui ose parler; je croirai les lan

» mes & jamais les récits. Que des pa-  
 » rens en fureur demandent à une  
 » fille encore pudique quel est l'auteur  
 » de sa honte ; qu'ils le nomment &  
 » la pressent de l'avouer ; elle pleure :  
 » voilà tout l'aveu que la pudeur peut  
 » préférer. Mais quand on voit une  
 » fille se présenter devant le Ministère  
 » Public pour lui dévoiler son affreux  
 » état, en nommer l'auteur, désigner  
 » les époques, faire consacrer sous ses  
 » yeux, & sur un papier éternel, l'his-  
 » toire de sa diffamation ; quand, après  
 » un tel malheur, cette fille se montre  
 » encore sensible à l'intérêt ; quand elle  
 » ose envisager des dédommagemens  
 » pour une perte qui n'est bien sen-  
 » tie qu'autant qu'on la croit inestima-  
 » ble, alors on doit se dire : *Voilà une*  
 » *filles qui a franchi toutes les barrières*  
 » *de son sexe ; rien ne peut plus l'ar-*  
 » *rêter ; je m'en défie, non parce qu'elle*  
 » *a commis une faute, mais parce qu'elle*  
 » *a conçu & exécuté le dessein de la*  
 » *publier. Dès ce moment, je vois dans*  
 » *son caractère une audace qui la ban-*  
 » *nit de son sexe ; elle n'est plus fem-*

» me ; elle n'a plus le frein de son sexe  
 » ni celui du nôtre ; tout homme me se-  
 » roit moins suspect, & je me rappelle  
 » que , plus une fille est timide au premier  
 » pas , plus elle est hardie au second. »

Comme la maxime du Président *Faber* n'avoit d'autorité que contre les célibataires , parcequ'on présume la séduction moins rare dans un homme marié , M. S\*\*\* attaque directement cette exception odieuse & funeste au célibat. Les mariages , dit l'éloquent Magistrat , sont déjà assez retardés par les fautes réelles des célibataires ; ne les retardons point encore par celles qu'ils n'auront point commises. Comment , en effet , concilier la maxime insidieuse de *Faber* avec la protection que la justice doit à tous les Citoyens indistinctement ? A l'abri des loix chacun doit être tranquille comme sa conscience : & où sera cette sécurité , cette confiance dans le commerce des deux sexes que nos mœurs autorisent ? Une fille sera donc un piège public ! On ordonnoit à Sparte de s'arrêter par respect devant une femme enceinte , & nos Citoyens seront obligés de fuir



devant une fille qui a le malheur de l'être ; chacun tremblera qu'en détournant sur lui ses regards , elle ne l'infecte de la paternité.

L'Orateur , en avouant que l'axiome légal contre lequel il s'élève , a pu être bon pour les temps qui nous ont précédé , fait de cet âge une peinture charmante : » Alors les filles du » peuple étoient simples , grossières , » mais vertueuses ; le luxe leur étoit » inconnu ; la laine faisoit leur vêtement ; elle filoit la soie sans la » désirer. Dans l'atelier de leur père , » comme dans le temple de la modestie » & du travail , s'écouloient paisiblement ; sous les yeux de leur mère , » leur enfance & leur jeunesse ; elles » passaient d'un âge à l'autre sans s'en » appercevoir. Comme elles conservoient la docilité de l'enfance , elles » n'en perdoient pas l'innocence & la » naïveté ; & la différence des âges se faisoit sentir en elles par l'accroissement » des forces plutôt que par celui des » desirs ; le travail fermoit tout accès » aux passions ; chaque jour commençoit & finissoit par des devoirs de

» religion ; & le reste étoit rempli par  
 » des ouvrages domestiques que les  
 » filles partageoient avec leur mère,  
 » tandis que le père , occupé de tra-  
 » vaux plus durs , les encourageoit  
 » par ses sueurs & ses chansons. C'est  
 » de cet apprentissage d'ignorance , de  
 » diligence & de vertu , que les filles  
 » du peuple sortoient pour devenir  
 » mères entre les bras d'un époux af-  
 » forti. Elles apportoit pour dot à  
 » cet époux un cœur pur dans un  
 » corps sain , des mains grossières mais  
 » laborieuses , l'ignorance des passions  
 » & l'aptitude à tous les devoirs. Là  
 » noble histoire pour une femme qu'une  
 » vie sans évènements ! Son éclat est  
 » de n'être pas connue : c'étoit la vie  
 » de toute femme du peuple il y a cent  
 » ans, »

Sans vouloir offenser l'Avocat Gé-  
 néral , auteur de ce Discours , dit l'E-  
 diteur dans quelques *Reflexions* mises à  
 la suite , il est à présumer qu'il omit  
 quelque circonstance essentielle , puis-  
 qu'il y eut partage entre les Juges ;  
 & certainement la cause , réduite aux

192 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

simples faits qu'il exposa , n'auroit excité qu'une voix parmi les Magistrats, comme elle n'en excita qu'une dans le public & dans le Barreau ; d'autant mieux que l'accusé étoit marié, & que conséquemment la maxime de *Faber* n'avoit aucune force contre lui. Quant à la partie du Discours qui concerne l'abus des déclarations de grossesse contre les célibataires , elle trouva dans les esprits de grandes difficultés.

» Il faut fouiller cent pieds en terre  
» quand on veut lever la borne de l'u-  
» sage, quel qu'il soit ; on le confond  
» avec la loi ». C'est ce qui arriva à  
» M. S \*\*\* ; on vit un homme de poids  
porter le respect pour l'opinion du  
Président *Faber* au point de qualifier de *révolte* le Plaidoyer de l'Avocat Général, qui dans le fond ne respire que l'amour de l'ordre, de la décence, du patriotisme & de la paix générale & domestique.

Je suis , &c.

*A Paris, ce 22 Novembre 1772.*

LETTRE

## LETTRE IX.

*Elémens du Droit ou traduction du premier Livre du Digeste, avec des Notes Historiques sur le Droit Romain & sur le Droit François ; par M. Trouss, l'Avocat au Parlement de Toulouse ; 2 vol. in - 12 d'environ 200 pages chacun ; à Avignon chez la veuve Girard & F. Séguin, & à Paris chez de Hansy le jeune Libraire, rue Saint Jacques, près des Mathurins.*

SI nos jeunes Avocats sont ignorans, ce n'est pas, comme vous voyez, Monsieur, faute de Livres qui leur indiquent & leur éclaircissent les vraies sources. Le reproche qu'on leur fait de négliger l'étude de la Jurisprudence, n'est que trop fondé. On en voit beaucoup, en effet, qui, au lieu d'accumuler les connoissances analogues à leur profession, ne s'occupent que de littérature légère, ne lisent que les Papiers du jour, & n'ont jamais ouvert

Ann. 1772. Tome VII. I

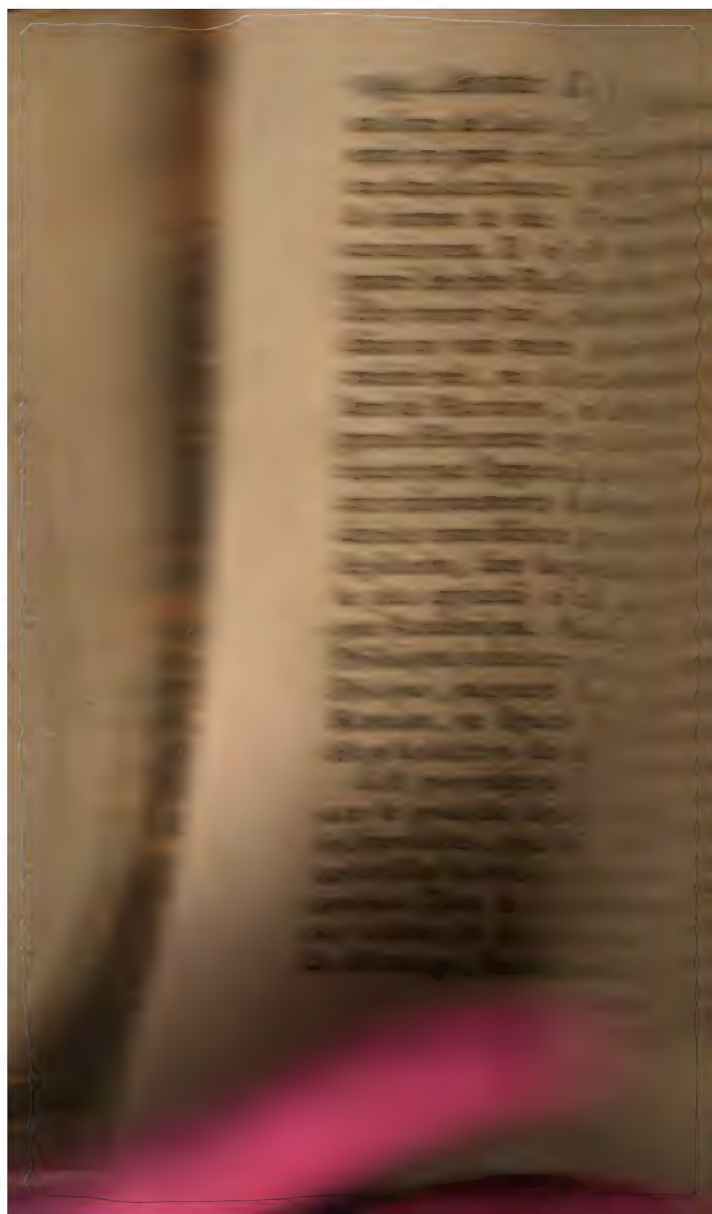
#### 194 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

un livre de Loix qu'au moment d'obtenir un grade nécessaire pour paroître dans la tribune des défenseurs de la fortune & de l'honneur de leurs concitoyens. Il n'est pas même rare, parmi les plus illustres de cet Ordre, d'en trouver qui, plus curieux de se faire un vain nom que d'acquérir un mérite réel, ne s'attachent qu'au talent de l'élocution, n'estiment que le genre d'éloquence qui éblouit, & substituent tout l'appareil de l'art oratoire aux raisonnemens solides qu'on puise dans la connoissance profonde de notre législation, sans laquelle le plaider le plus applaudi n'est qu'une harangue Académique. Ainsi le pensoit ce Philosophe judicieux qui, dans son *Art Poétique*, peignant les Jurisconsultes Romains, ne sépare jamais dans son éloge la doctrine du don de la parole.

C'est pour inspirer aux jeunes Avocats le goût des études qui leur sont indispensables, que M. Troussel publie aujourd'hui le bon ouvrage que je vous annonce. Dans la crainte que l'énorme volume du *Digeste* & du *Code* ne les décourage, l'auteur, à l'exemple du

célèbre *Domat* qui a laissé un extrait admirable des Loix les plus utiles, choïsit dans chaque Livre du *Digeste* les Loix les plus relatives à nos usages ; il les traduit & les accompagne de notes historiques & morales, dans lesquelles il fixe l'esprit de ces Loix par la Jurisprudence des Arrêts & par les décisions des auteurs les plus estimés. Ce beau plan est très-bien exécuté ; & l'on ne peut trop inviter ceux qui se destinent à entrer dans la carrière du Droit, de se procurer un exemplaire de cet ouvrage, de l'étudier attentivement, sur-tout de se pénétrer des grandes vues, des idées saines & des moralités que l'auteur déploie dans les notes qui accompagnent & modifient le texte Romain.

Avant que d'entrer en matière, *M. Troussel* donne, en peu de pages, l'origine du Droit, c'est-à-dire, le tableau rapide de sa naissance à Rome, de son institution, des variations que la politique, la nécessité, les troubles & les réflexions, lui ont fait éprouver ; de son extension sous les Empereurs ;



Je joins aux plus dis-  
 profession , de tirer avec  
 des anciens ce qui étoit  
 usage , & de former , des  
 binées de ces auteurs ,  
 inions tellement liées en-  
 et à l'ordre & au sens ;  
 sent avoir été dictées par  
 it & par la même voix.  
 t donné dix ans à *Tri-*  
 exécution de ce projet ;  
 ns quatre ; aussi obtint-il  
 rité par la promptitude  
 il ne se rendit utile à  
 par la manière dont il

es lasserez point, Mon-  
 parcourir les remarques  
 ons sages qui sont ré-  
 cet ouvrage ; je vou-  
 en mettre un grand nom-  
 eux ; mais , dans la né-  
 borner , je ne choisis  
 hoit , parce qu'il atteste  
 M. *Troussel* , l'urbanité  
 , & cette honnêteté qui  
 organe de *Thémis*. » Un  
 et non moins commun ,



de sa marche constante jusqu'à *Justinien* qui succéda à *Justin* son oncle l'an de l'Ere Chrétienne 527, & qui fit rédiger en corps de Jurisprudence de l'Empire, les différentes loix établies par les fondateurs de la République & par les Souverains de Rome qui l'avoient précédé. Les divers jugemens des Ecrivains au sujet de ce Prince, dit M. *Troussel*, & le partage qu'il fit de son Trône avec la Comédienne *Théodore* qu'il avoit épousée, lui ont fait une réputation fort équivoque. *Justinien* est aussi célèbre par ses vertus que par ses défauts, par son ardeur à faire triompher la Religion que par son imprudence à contribuer aux progrès des erreurs. La réduction du *Code* est ce qui l'illustre le plus. Les écrits des anciens Jurisconsultes formoient un amas prodigieux de volumes. Il falloit, au moins, lire deux mille Traités, & trois millions de vers ou sentences. L'Empereur, voulant soulager la jeunesse de cet accablant fardeau, ordonna, la quatrième année de son gouvernement, à *Tribonien*, celui de ses Jurisconsultes qu'il estimoit

le plus , de se joindre aux plus distingués de sa profession , de tirer avec eux des livres des anciens ce qui étoit uniquement d'usage , & de former , des opinions combinées de ces auteurs , une suite d'opinions tellement liées ensemble , quant à l'ordre & au sens , qu'elles parussent avoir été dictées par le même esprit & par la même voix. *Justinien* avoit donné dix ans à *Tribonien* pour l'exécution de ce projet ; il l'acheva dans quatre ; aussi obtint-il plus de célébrité par la promptitude du travail qu'il ne se rendit utile à la postérité par la manière dont il s'en acquitta.

Vous ne vous lasserez point , Monsieur , de parcourir les remarques & les réflexions sages qui sont répandues dans cet ouvrage ; je voudrois pouvoir en mettre un grand nombre sous vos yeux ; mais , dans la nécessité de me borner , je ne choisis qu'un seul endroit , parce qu'il atteste la décence de *M. Troussel* , l'urbanité de ses mœurs , & cette honnêteté qui sied bien à un organe de *Thémis*. » Un autre défaut non moins commun ,

## 198 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» ni moins considérable , c'est de voir  
 » au Barreau de jeunes Avocats jalou-  
 » ser leurs concurrens , les accabler  
 » d'épigrammes , s'efforcer de diminuer  
 » leur réputation , & employer , pour  
 » cet effet , les moyens les plus bas  
 » & les plus honteux ; quelle indignité !  
 » J'étois bien éloigné , dit Cicéron en  
 » parlant d'Hortensius , de le regarder  
 » comme un ennemi ou un rival dange-  
 » reux ; je l'aimois & je l'estimois com-  
 » me le témoin & le compagnon de ma  
 » gloire. Je sentoís quel avantage c'étoit  
 » pour moi d'avoir en tête un tel adver-  
 » saire , & quel honneur de pouvoir quel-  
 » quefois lui disputer la victoire ; ja-  
 » mais l'un ne trouva l'autre opposé à  
 » ses intérêts ; nous nous faisions un  
 » plaisir de nous entr'aider en nous com-  
 » muniquant nos lumières , en nous don-  
 » nant des avis & en nous soutenant  
 » l'un l'autre par une estime mutuelle qui  
 » faisoit que chacun mettoit son ami  
 » au-dessus de lui-même. C'est ainsi que  
 » chaque Avocat devoit rendre jus-  
 » tice aux talens de son confrère.  
 » Mais malheureusement on en trouve  
 » quelques-uns qui , fiers de leurs pe-

» tites connoissances & d'une réputa-  
 » tion moins due à leur sagacité qu'au  
 » hazard d'être nés d'une famille de  
 » Praticiens , voyent avec un œil de  
 » commiseration tous ceux qui pour-  
 » roient balancer leurs succès , & même  
 » les surpasser. Je conseille donc  
 » aux jeunes gens , qui auront le désa-  
 » grément d'être piqués par ces *vils*  
 » *insectes* , de recourir , pour leur sou-  
 » lagement , à cette belle pensée con-  
 » signée dans nos Loix : S'ils ont parlé  
 » par légèreté , il faut les mépriser ;  
 » si c'est par folie , il faut les plaindre ,  
 » si c'est dans le dessein de vomir des in-  
 » jures , il faut leur pardonner.

Cet Extrait de la Jurisprudence  
 Romaine , rapproché de nos usages  
 & combiné avec les Loix nationales ,  
 est précédé d'un *Discours sur les Loix*  
 qui mérite une attention particulière.  
 M. Troussel prétend y démontrer que  
 les Etats ne peuvent subsister sans les  
 Loix ; que les Loix ont pour objet la  
 tranquillité publique & le bonheur des  
 particuliers ; enfin , que la science des  
 Loix , mise en comparaison avec les au-

tres Sciences, présente quelque chose de  
 plus noble, de plus grand & de plus  
 utile. Il y a dans ce Discours de l'é-  
 loquence, de la chaleur & du mou-  
 vement : tout cela subordonné aux  
 règles d'une logique sage & victorieu-  
 se. L'auteur parcourt les diverses lé-  
 gislations de tous les peuples civilisés,  
 anciens & modernes ; il peint, de cou-  
 leurs nobles & vraies, les illustres  
 Législateurs. » *Moïse* est choisi pour  
 » conduire les Hébreux. On recon-  
 » noît aisément, par les loix de ce  
 » Chef, qu'il étoit animé de l'esprit  
 » du vrai Dieu ; quelle politique ad-  
 » mirable ! . . . . Toutes les Loix de  
 » *Moïse* sont si sages que ses ennemis  
 » mêmes n'ont pu lui refuser le titre  
 » d'homme extraordinaire. L'éclat de  
 » ce flambeau perce à travers les  
 » épaisses ténèbres du Paganisme qui  
 » l'environnent. *Mercure Trismégiste*  
 » en est frappé ; il prend une étin-  
 » celle de cette lumière pour éclairer  
 » ses concitoyens. LEgypte, déjà po-  
 » licée, s'élève au-dessus de la matière,  
 » & adopte le dogme de l'immorta-

» lité. Ce peuple connoit le vrai but  
 » de la Politique ; ses Loix sont sim-  
 » ples , dictées par la justice & faites  
 » pour entretenir la concorde. Tous  
 » les métiers , jusqu'aux moindres , sont  
 » respectés ; il suffit d'être utile à l'E-  
 » tat , par quelque voye que ce soit ,  
 » pour être révééré dans l'État ; l'é-  
 » tude des Loix est commune & im-  
 » posée à tous les citoyens. *Minos* gou-  
 » verne les Crétois ; il profite des  
 » exemples que ses voisins lui four-  
 » nissent ; il publie l'existence d'un Dieu ,  
 » bannit de ses Etats l'oisiveté , ce  
 » vice contagieux qui empoisonne  
 » tout , & le luxe cet abyme profond  
 » qui engloutit tout. » Que *Moïse* est  
 différent dans cette peinture de ce qu'il  
 paroît dans celle du sublime auteur  
 de l'*Evangile du Jour* ; on croit peut-être  
 que *M. Troussel* , ennemi de *M. de Vol-*  
*taire* , a voulu contrarier le chef de  
 la Philosophie dominante ; il n'en est  
 rien. *M. Troussel* est admirateur des  
 talens du Seigneur de Ferney ; le pas-  
 sage suivant , pris dans le commen-  
 cement de ce Discours , en est une

preuve ; & , si tout n'y est pas exactement vrai , il atteste au moins que , si l'auteur , dans l'article que je viens de citer , ne s'exprime pas comme *M. de Voltaire* , c'est que la religion & la vérité avoient mis en ses mains leurs pinceaux simples & incorruptibles : » si le Chantre immortel de » *Henri* est le seul Poète François » qu'on puisse égarer à Hom' re ; s'il est » le premier qui ait développé & rendu » intéressant le syst' me de Newton ; s'il » a introduit dans l'Histoire (\*) cet es- » prit Philosophique qui fronde les pre- » jugés vulgaires & n'adopte que les faits » certains , nous lui devons des hom- » mages , & toujours nos éloges se- » ront au-dessous de ses lumières. » Il ne faut pas non plus que le panégy- que de *M. Marmontel* , par *M. Troussel* , vous scandalise ; c'est l'amour pa- triotique qui , sans doute , le lui a dicté ; & toute espèce d'amour porte

(\*) » L'Histoire Universelle de *M. de Voltaire* n'est pas toujours un guide sûr. Note de *M. Troussel*.

bandeau : » M. de Marmontel , dont  
 » les ouvrages sont marqués au coin du  
 » bon goût & remplis de délicatesse , n'a  
 » pas dédaigné d'ouvrir les Pandectes ,  
 » & de mettre dans la bouche du Hé-  
 » ros dont il a peint noblement les dis-  
 » graces, les réflexions judicieuses &  
 » éloquentes d'Ulpien. ( \*\* )

L'auteur. prouve l'influence de la  
 Loi sur le bonheur des peuples ; il la  
 fait voir marchant sans cesse à côté  
 de tous les individus dans un Etat ,  
 pour veiller à leur sûreté, pour écarter les  
 dangers qui les menacent & les défendre  
 contre toute espèce d'attaque dans tou-  
 tes les périodes de la vie. » Ce père  
 » meurt, dit M. Troussel, que deviendra  
 » l'infortuné pupile ! Quel sera son ap-  
 » pui ? Les Loix vont lui servir de second  
 » père ; elles lui donnent un Tuteur  
 » à qui elles imposent la vigilance &

(\*) » Nous adhérons à la censure que  
 » la Sorbonne a faite du quinzième Cha-  
 » pître de cet ouvrage, & nous n'applau-  
 » dissons qu'à tout ce qui est étranger à  
 » la Religion ». Note de M. Troussel.



204 *L'ANNÉE LITTÉRAIRE.*

» la tendresse envers l'enfant qu'on lui  
» confie. Le pupille parvient-il à l'ado-  
» lescence ? Lui abandonnera-t-on l'ad-  
» ministration de ses biens ? Sa rai-  
» son est encore trop foible & ses pas-  
» sions trop fortes pour qu'on lui la-  
» che les rênes. . . . La minorité expire ;  
» le jeune homme songe à se procurer  
» une épouse digne de lui. La Loi lui  
» défend la séduction & lui-trace la  
» voye qu'il doit suivre pour former  
» des nœuds sacrés & indissolubles. Dé-  
» ja les autels ont été témoins de la  
» foi qu'il a jurée à la moitié de lui-  
» même ; si dans la suite il se montre  
» soupçonneux , injuste & tyran , la  
» Loi le punira de ses cruautés & ven-  
» gera sa compagne malheureuse. Il  
» devient père ; dès-lors l'éducation  
» de ses enfans , les affaires de son  
» commerce, la culture de ses terres , le  
» contraignent , à chaque moment , de  
» recourir à la Loi. . . Après avoir lutté  
» long-temps contre les misères infé-  
» parables de l'humanité , il est sur le  
» point de rendre sa vie à celui qui la  
» lui avoit donnée ; avant de mou-

» rir il veut régler l'intérieur de sa  
 » maison & concilier ses héritiers ;  
 » sans la Loi , sans la connoissance de  
 » ses principes , il ne leur transmet  
 » souvent que des troubles & la cause  
 » fatale d'une indigence future. »

*La voix du Pasteur : Discours familiers  
 d'un Curé à ses Paroissiens pour tous  
 les Dimanches de l'année , par M.  
 Régis Curé du Diocèse de Gap , ci-  
 devant dans celui d'Auxerre ; 4 vol.  
 in-12 d'environ 450 pages chacun ;  
 à Paris chez Claude Bleuët Libraire  
 sur le pont Saint Michel.*

Je ne sçais , Monsieur , quel effet  
 ont produit ces Discours chrétiens dans  
 la bouche de M. Régis , qui vrai sembla-  
 blement les a prononcés ; mais je dou-  
 te que l'urbanité de notre siècle lui  
 passe certaines expressions , qui , d'ail-  
 leurs ne me paroissent pas de la di-

gnité de la chaire. On en jugera par cet exemple : » Vous , Monsieur , qui » dépenſez , à tort & à travers , les biens » qu'il a placés dans vos mains , qui » taillez , rognez , diſſipez , amasſez comme bon vous ſemble , ſçavez-vous » que vous n'en êtes que l'adminiſtrateur & l'économe ? De bonne-foi , » pouvez-vous imaginer que votre » Maître paſſera tous ces articles comme il vous plaît de les arranger ? » Tant pour ma table , tant pour mon » jeu , tant pour mes plaiſirs , tant » pour je ne ſçais quoi & pour autre-choſe . . . . Misérable ivrogne , c'eſt » Dieu qui a fait ce vin dont tu te » remplis comme une outre ; c'eſt lui » qui a fait cette table que tu ſouilles » par tes intempérances ; c'eſt lui qui » a fait cette bouche & ce ventre ; » pécheurs de toute eſpèce , c'eſt Dieu » qui a fait vos membres : mais eſt-ce lui qui en a fait l'inſtrument de » vos déſordres ? »

Tout n'eſt pas de ce ton dans ces Homélieſ ; on y trouve ſouvent des morceaux pleins d'éloquence ; & même

la naïveté familière de M. Réguis n'en est peut-être que plus propre à persuader, au commun des Auditeurs, les vérités qu'il annonce. Il y a toujours du sens & de la bonne morale dans les endroits qui excitent le plus le rire des gens de goût. Témoin ce passage d'un sermon sur l'aumône : » où  
 » est votre cœur, où sont vos entrail-  
 » les, quand il y a de pauvres mala-  
 » des dans la paroisse, dans les hameaux,  
 » dans ces misérables chaumières qui  
 » couvrent néanmoins ce que l'État a  
 » de plus précieux ; je veux dire, les  
 » bras, les bras qui nous font vivre  
 » tous tant que nous sommes. Je ne  
 » dis point les bras qui filent l'or &  
 » la soie, qui nous fabriquent de bel-  
 » les étoffes, qui font des habits, des  
 » meubles, des équipages brillans. Je  
 » ne dis point les bras qui habillent,  
 » qui coëffent, tantôt à la Françoisse,  
 » tantôt à l'Angloise, aujourd'hui à la  
 » Grecque, demain à la Turque ; je  
 » ne dis point les bras des orfèvres,  
 » des bijoutiers, des faiseuses de mo-  
 » des, des comédiens, des faiseurs de

» romans & d'historiettes.. Mais je dis  
 » les bras qui labourent nos terres ,  
 » qui remplissent nos caves & nos gre-  
 » niers , qui engraisissent nos troupeaux ,  
 » qui fournissent à nos véritables be-  
 » soins , qui font la vie , la force , le  
 » soutien de l'État ; ces bras , en un  
 » mot , ces hommes précieux , si ché-  
 » ris aux yeux de tout bon citoyen ,  
 » périssant quelquefois faute de bouil-  
 » lon , faute de remèdes , faute de vin  
 » & de bonne nourriture. »

Malgré les défauts qui déparent ces Discours & qu'il seroit aisé de corriger, je pense que ces Sermons méritent qu'on en fasse cas. Les Pasteurs de la campagne, surtout , y puiseront de grandes facilités pour la composition & le remplissage des instructions qu'ils doivent de temps en temps à leurs ouailles. Ils trouveront à profiter dans des Discours chrétiens redigés par un homme d'expérience , de zèle & de vertu , qui n'a cherché qu'à être utile , à instruire & à toucher.

*Lettre à l'Auteur de ces Feuilles en lui  
envoyant une Épître de M. Greffet  
au P. Bougeant Jésuite.*

Je ne crois pas , Monsieur , que l'agréable Épître que je vous envoie ait jamais été imprimée , & sûrement vous ferez plaisir à vos Lecteurs de l'insérer dans votre *Année Littéraire*. Voici à quelle occasion cette Épître fut composée. Vous sçavez que le P. Bougeant , qui s'est acquis une gloire immortelle par son excellente *Histoire du Traité de Westphalie* , fut exilé au Collège de la Flèche pour avoir publié l'innocent badinage , si connu sous le titre d'*Amusement Philosophique sur le langage des Bêtes*. C'est dans ce triste & superbe Collège qu'on envoyoit tous les Jésuites infirmes ou vieux , ou ceux qu'on vouloit punir. Le P. Bougeant fut rappelé , quelque temps après , au Collège de Louis le-Grand , qui étoit auparavant son domicile. M. Greffet lui écrivit à ce sujet ; il lui

difoit d'abord en prose qu'il soupçon-  
noit que ses lettres avoient été arrê-  
tées : » J'imagine , ajoûtoit-t-il , que  
» quelque vénérable espion , reste de  
» la lignée des *Aubias* , gens de dé-  
» cachétante & interceptante mé-  
» moire , aura supprimé ma petite  
» Epître. Mais vous êtes heureusement  
« de retour , & c'est bien tout ce qu'on  
» peut faire que de rapporter la pau-  
» vre vie de cette Métropole des ca-  
» veaux & des catacombes de la So-  
» ciété. Vous voilà ressuscité , & nos  
» ames peuvent aller jusqu'à la vôtre ,  
» sans craindre les partis ennemis ».

Or , au sortir du monument  
De cette Flèche tant maudite ,  
Votre Révérence en son gîte  
A trouvé bien du changement.  
Dans ce réduit , où la Sagesse  
Des Beaux Arts allumoit l'encens ,  
Cette vapeur enchanteresse  
Ce Cassé , l'ame de nos sens ,  
Et des feux d'une aimable ivresse

Embrasoit ses plus chers enfans ;  
 Au lieu des Muses solitaires ,  
 Compagnes des plaisirs parfaits ,  
 Au lieu des lauriers ordinaires ,  
 Vous n'avez trouvé qu'un cyprès.

O douleur ! ô sort peu durable  
 De nos frères humanités !  
 Ce *Stentor* des Paternités ,  
 Qui paroissoit muni d'un râble  
 Cimenté pour l'éternité ,  
 Après dix lustres de santé ,  
 Cet ami , ce Sçavant aimable ,  
 L'historien des noms en us ,  
 Ce pauvre *Rouillé* (\*) n'est donc plus  
 Et la Parque a tranché le câble  
 Par qui ses jours sembloient tenir

(\*) Le P. *Rouillé* travailloit, conjointement avec le P. *Catrou*, à cette vaste *Histoire Romaine*, dont nous avons vingt volumes in-4°. C'est lui qui a fait les *Dissertations* & les bonnes *Notes* dont cet ouvrage est rempli. Il mourut à Paris le 17 Mai 1740, à 59 ans. Il étoit d'une force de tempéramment singulière.



## 212 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

A toute la race à venir.  
De rejoindre si-tôt ses frères,  
Puisque rien ne l'a sçu parer,  
*Apprenez, estomachs vulgaires (\*) ;*  
*A trépasser sans murmurer.*

Un autre vuide, une autre perte,  
Je dirois presque une autre mort,  
De votre demeure déserte  
Avait encor changé le sort.  
Vous n'avez plus trouvé ce Sage (\*\*),  
Qui, par le plus rare assemblage,  
Unit à la sublimité

(\*) Ces deux vers sont la parodie de ces deux de *Malherbe* sur la mort du *Duc d'Orléans*, second fils de la Reine *Marie de Médicis*.

Apprenez, ames vulgaires,  
A mourir sans murmurer.

(\*\*) Le P. *Brumoy*, si célèbre par son *Théâtre des Grecs*. Il deméuroit au Collège de Louis-le-Grand ; il fut envoyé à la Maison Professe rue Saint-Antoin, pour y travailler à l'*Histoire de l'Eglise Gallicane*. Il étoit, ainsi que le P. *Rouillé* qui habitoit le même Collège, un des amis intimes du P. *Bougeant*.

D'un génie heureux & vanté,  
 Les mœurs simples du premier âge,  
 Et l'heureuse naïveté  
 Qui guidoit l'ame & le langage  
 De cette bonne Antiquité.  
 Quelle triste fatalité  
 L'exile d'un libre hermitage,  
 Au pays de la Gravité !  
 Quoi , l'interprète d'*Euripide* ,  
 D'*Eschyle* , *Sophocle* & des Dieux ,  
 Cet esprit qui , d'un vol rapide ,  
 Suivoit les aigles jusqu'aux Cieux ,  
 Loin des Arts & de la lumière ,  
 Compileur infortuné ,  
 Aux vieux parchemins condamné ,  
 En va dévorer la poussière  
 En Bénédictin décharné !  
 Et ces pinceaux , faits pour la gloire ,  
 Vont , dans une pesante histoire ,  
 Tracer des faits avanturés ,  
 De Monacales anecdotes ,  
 Et l'origine des Calottes ,  
 Et l'*Iliade* des Curés !

214 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Oui, dans ce sombre ministère,  
Si peu fait pour son caractère,  
Quand vous le trouvez enfoncé,  
Vous le retrouvez trépassé.

Or, vous donc qui vivez encore,  
Vous, le dernier de ces Romains,  
De vos jours, rendus plus sereins,  
N'obscurcissez aucune aurore.  
Dans l'ancre noir où le Chagrin,  
Parmi *Laërce* & *Métrodore*,  
Et *Fonsequé* & *Cassiodore*,  
Tient les Ennuis en maroquin;  
A vos amis toujours aimable,  
Toujours vertueux & charmant,  
Dédaignant la voix misérable  
De cette Envie inévitable,  
Du Délateur & du Pédant,  
Vivez; & si, chemin faisant,  
Vous passez jusqu'au manoir sombre  
Où gît *Brumoy* loin des vivans,  
En mon nom offrez à son ombre  
Des fleurs, ces vers & mon encens.

*Lettre à l'auteur de ces Feuilles.*

Nous risquons , Monsieur , de nous passer pendant quelque temps de nos chefs-d'œuvre tragiques. On dit que le *Commentateur de Corneille* arrive , & que , par ménagement pour ce grand homme , ( le *Commentateur* ) on ne jouera que lui pendant son séjour à Paris. Ce qu'il y a de certain , c'est que j'entendis annoncer hier au soir pour Samedi *Adélaïde du Guesclin* , au lieu de *Sertorius* que j'avois lu sur l'affiche. La gloire de *Corneille* est sans doute indépendante de ces petits arrangements. Son Héros *Sertorius* se consolera lui-même de se voir privé des honneurs du Théâtre François , s'il reparoit avec éclat sur celui du monde littéraire , ainsi que nous le promet le papier Anglois intitulé *Lloyd's Evening-Post* , du 11 de ce mois. On y lit que *M. Burns* , sçavant Anglois qui voyage , écrit de Rome à son ami *M. Kennicott* Docteur de Cambridge , (connu avantageusement lui-même

216 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

par plusieurs ouvrages) qu'il a trouvé au Vatican un manuscrit du deuxième siècle, échappé jusqu'ici aux recherches des Sçavans, lequel contient une partie du quatre-vingt onzième Livre de *Tite-Live*, l'un de ceux qui nous manquent. M. *Burns* ajoute que ce morceau curieux traite de la guerre fameuse de *Sertorius*, & fait mention de plusieurs Peuples, Contrées & Villes dont les autres Écrivains n'ont point parlé.

Cette découverte vous paroîtra, Monsieur, assez intéressante pour en faire part aux amateurs de l'histoire ancienne & de ses précieux monumens.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L \* \* \* \*

Je suis, &c.

A Paris, ce 24 Novembre 1772.

---

# L'ANNÉE

## LITTÉRAIRE.

---

### L E T T R E   X.

*Essai sur la Tragédie ; par un Philosophe ,  
un volume in-8°, de 447 pages.*

**J'**AI beau chercher , Monsieur , je ne puis découvrir dans quelle vue on a fait le Livre que je vous annonce. Il est imprimé sans nom de pays , de ville & de Libraire ; à la place de ces indications triviales , on lit au bas du frontispice , *cet ouvrage ne se vend nulle part*. Je sçais bien que nos Philosophes s'écartent volontiers des routes vulgaires ; mais leurs singularités ont toujours quelque motif , & je n'en vois point dans celle-ci. Elle me paroît même contredire ouvertement leur fu-

ANN. 1772. Tome VII.      K

## 218 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

blime système de bienfaisance générale ; car enfin , le noble but qu'ils se proposent est d'éclairer leur siècle , de détruire les préjugés & les erreurs qui déshonorent l'humanité , & de procurer au Monde une félicité qu'il n'a point connue , ni même soupçonnée jusqu'à présent. Or , si cet ouvrage , composé par un PHILOSOPHE , ne se vend nulle part , comment ce grand Philosophe veut il qu'on puisse profiter de ses lumières supérieures ? Pourquoi , d'ailleurs , s'est-il donné la peine d'écrire cet *Essai* ? Est ce pour les Philosophes comme lui ? Ils n'en ont pas besoin : c'est le peuple qu'il s'agit d'instruire. Si ce Volume se distribue *gratis* , à qui le donne-t-on ? Est-ce encore aux Philosophes ? Cela n'est pas vraisemblable : c'est sans doute parmi les pauvres humains plongés dans l'ignorance qu'on le répand avec profusion ; dans ce cas , nous prions instamment l'Anonyme de nous apprendre où s'opère cette bonne œuvre philosophique. Il n'est pas moins difficile , Monsieur , de deviner quel est l'auteur de

cette production. Il n'avoit pas besoin de faire mettre en gros caractères, dans le titre, qu'il est PHILOSOPHE. On ne l'auroit vû que trop à la pompe de ses promesses & de ses paroles, à ce style guindé qui n'appartient qu'à la nouvelle Philosophie, à son enthousiasme effrené pour M. de Voltaire (\*), &c, &c, &c. Mais, après quelques pages, ce même auteur qui s'est fatiguellement annoncé comme PHILOSOPHE, s'avise de nous dire que *la vraie Philosophie à ses yeux n'est que la Vertu sous les traits du Génie* : cette définition inattendue a dérouté toutes mes idées, & je suis réduit à penser que cet écrivain a voulu se couvrir de voiles impénétrables.

L'auteur de ce volume, quel qu'il soit, est certainement *Philosophe* ; car

(\*) Dès le premier Chapitre, il assure que la *Préface de Sémiramis* & quelques autres morceaux de M. de Voltaire sont des *chefs-d'œuvre que les jeunes Poëtes ne devoient lire qu'à genoux.*



il a beaucoup de prétention d'augmenter, ( ce sont ses termes ) la masse d'idées de génie adoptées par la Postérité : cependant son ouvrage n'est par-tout qu'un réchauffé de ce qu'on a dit & qu'on ne cesse de dire tous les jours sur l'Art Dramatique & sur les écrivains célèbres qui l'ont cultivé. Il jette d'abord un coup-d'œil sur les Poétiques les plus connues , soit en vers , soit en prose. Il nous apprend qu'*Aristote* est un des plus beaux génies dont le genre humain s'honore ; que *Dacier* & *Castelvetro* ne sont que des Commentateurs qui cherchent plus à discuter les mots que les principes ; que le Livre de l'Abbé d'*Aubignac* décèle une connoissance profonde de l'Antiquité , & que sa Tragédie en prose est froide ; que les Poétiques d'*Horace* , de *Vida* & de *Despréaux* sont excellentes , ainsi que les observations de *Cornille* sur ses propres ouvrages , & celles de l'Académie Française sur le *Cid* ; que les Discours de M. de la Mothe sur la Tragédie , sont des apologies déguisées de ses pièces dramatiques , &c.

Toutes ces remarques ne vous paroissent sans doute ni bien nouvelles, ni bien propres à *augmenter la masse des idées du génie* ; mais voici une réflexion qui réellement est neuve. Après avoir dit que M. Marmontel substitue la métaphysique au sentiment dans sa *Poétique* & qu'il y parle avec irrévérence de quelques grands esprits dont le temps a consacré la gloire, il observe que de tels défauts annoncent de la pénétration, des talens & du courage. Si cela s'appelle du courage, qu'on nous dise donc ce qu'il faut appeller *audace* en fait de littérature. Que le Dieu du Goût nous préserve de pareils talens ! J'ai bien peur qu'avec cette sublime pénétration, on ne nous conduise au comble de l'extravagance. Effectivement, Monsieur, pour admirer tout simplement, comme on l'a fait jusqu'ici, Virgile, Boileau, Rousseau, &c, il ne faut qu'un sens droit & un jugement assez ordinaire ; mais pour déprimer ces grands écrivains, pour mettre Lucain au-dessus de Virgile, il falloit une  *finesse d'intelligence* que le Ciel n'a heureusement départie

core inventée? C'est ce que les commentateurs n'ont jamais expliqué, & ce que l'auteur de cet *Essai* n'éclaircit pas davantage. Pour nous donner une idée du style des *Euménides* d'*Eschyle*, il nous traduit en vers la troisième scène du premier acte; mais, au lieu de nous apprendre comment écriroit le Poète Grec, il nous prouve sûrement, contre son intention, que lui-même ne se doute pas de ce que c'est qu'écrire en vers. Cette vérité acquiert une nouvelle force par un Acte d'*Euripide* qu'il a encore eu la manie de traduire en vers, & cet Acte est précisément un des plus beaux de l'Antiquité: c'est le cinquième de la Tragédie d'*Alceste*. Dans la traduction, *Admète* dit ces quatre vers incroyables, pour me servir d'une expression du PHILOSOPHE:

La tombe d'une épouse ouverte de ma  
main,

Sans doute dans mes sens jette assez de venin,

Sans qu'envers un ami je sois coupable  
encore

D'un dédain qui le blesse & qui le déshonore.

On ne sçauroit trop admirer l'harmonie & l'élégante tournure de ce passage, *sans qu'envers un ami, le venin que jette la tombe* : tout cela est très-beau ; le reste de la scène ne l'est pas moins. Cependant, Monsieur, je vous avoue que je ne reviens point de ma surprise, quand je vois le PHILOSOPHE qui fait de pareils vers, nous assurer que c'est le style qui fait vivre une Tragédie, se déchaîner contre la versification de l'immortel *Crébillon*, & nous dire que les *absurdités* de ce célèbre dramatique fatiguent sa plume.

Il nous reste peu de monumens de l'art tragique parmi les Romains. *Cicéron* parle d'une Tragédie d'*Oreste* estimée de son temps ; toute l'Antiquité retentit des applaudissemens donnés à l'*Œdipe* de *Jules César*, à la *Médée* d'*Ovide*, au *Thieste* de *Varius* : ces pièces sont perdues pour nous. *Sénèque* est le seul Poëte de Rome dont les

Tragédies se soient conservées. L'auteur nous en promet une traduction : j'ai bien peur qu'elle ne soit en vers.

Il examine si l'Opéra est en lui-même un spectacle monstrueux, & s'il le fut chez les Grecs. Ce morceau, quoique très-usé encore, est ce qu'il y a de moins mauvais dans cet ouvrage. « Il me semble, dit-il, que le chant est dans la nature comme la voix; chez les peuples, dont la langue est flexible & sonore, tout le monde est musicien; on chantoit en Grèce jusqu'aux loix nationales; & le *Nomos*, si en usage dans *Homere*, signifie également une loi & une chanson. Je dis plus; il y a des peuples heureusement organisés chez qui la langue harmonieuse est si bien accoutumée, qu'on ne peut guères parler qu'en musique: telle est, à certains égards, la langue Chinoise; un seul mot déclamé de trente façons, signifie trente choses différentes; ainsi le meilleur discours des Lettrés de Pékin, prononcé avec la monotonie Angloise, ne pourroit

» s'entendre. Cet effet , que nous ne  
 » pouvons expliquer avec notre lan-  
 » gue Celtique & nos oreilles barba-  
 » res , étoit bien plus sensible enco-  
 » re chez les Grecs qu'à l'extrémité  
 » Orientale de l'Asie , parce que les sons  
 » de leur langue étoient soutenus & for-  
 » moient toujours entr'eux des interval-  
 » les appréciables ; leur déclamation  
 » étoit musicale , ou , si l'on veut ,  
 » leur musique étoit déclamatoire. Ce  
 » principe explique comment une Tra-  
 » gédie de *Sophocle* pouvoit être jouée  
 » avec un accompagnement de flûtes ,  
 » sans paroître ridicule au goût sévère  
 » de la raison. Il explique comment  
 » un *Orphée* ou un *Arion* composoient  
 » & chantoient à la fois des airs pa-  
 » thétiques , comme les improvisateurs  
 » de l'Italie moderne font des Sonnets ;  
 » il suffisoit à ces Poètes célèbres d'a-  
 » voir un organe flexible , de con-  
 » noître leur langue , & de deviner les  
 » accens de la nature. Il explique com-  
 » ment tous les Poèmes anciens com-  
 » mencent par le mot *je chante* , usa-  
 » ge ridicule que nous avons adopté

228 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» dans les nôtres. Nous n'avons pas  
» observé que les Grecs chantoient  
» *Illiade* en la déclamant , mais que  
» pour nous , nous ne pouvons chan-  
» ter ni le *Lutrin* , ni le *Vervet*. Les  
» Latins se traînèrent avec peine sur  
» les pas des Grecs ; les Italiens se  
» traînent quelquefois sur les pas des  
» Latins ; mais , pour les autres peu-  
» ples de l'Europe moderne , avec leurs  
» syllabes sourdes & muettes , leurs in-  
» flexions monotones & leur défaut de  
» prosodie , il leur est impossible d'avoir  
» comme à Athènes un Mélodrame qui  
» leur soit donné par la nature. Je  
» me lasse de conjecturer & voici une  
» expérience faite dans mon cabinet en  
» présence de M. *Helvétius* , & qui  
» étonna singulièrement ce *Philosophe* ;  
» je priai un homme du monde , qui  
» avoit un très-bel organe & qui jouoit  
» parfaitement la Comédie , de déclai-  
» mer , avec tout le feu dont il étoit  
» capable , le Monologue d'*Armide* ; il  
» le fit , & jamais un Musicien célè-  
» bre , qui étoit devant lui , ne put  
» parvenir à noter seulement le pre-

» mier vers de ce récitatif; j'engageai  
 » ensuite un Grec, qui se faisoit ap-  
 » peler l'Archevêque de Tarse, de  
 » déclamer un fragment du cinquième  
 » acte de l'*Oedipe* de *Sophocle*: toutes  
 » les inflexions de ce morceau pathé-  
 » tique furent notées avec justesse par  
 » le Musicien, qui exécuta ensuite  
 » l'air sur son violon. Le Mélodrame  
 » ou l'Opéra, tel que je l'ai défini,  
 » est donc vraiment dans la nature ».

L'auteur propose des idées de ré-  
 forme pour notre Opéra, & en gé-  
 néral pour la musique Française. Il  
 produit une prétendue lettre d'un com-  
 positeur d'Italie aux Directeurs de  
 l'Académie Royale de Musique, & ces  
 Directeurs y sont fort mal traités. Il  
 voudroit que les sujets de nos Drame  
 Lyriques fussent pris dans l'Histoire,  
 que le Poète fût Musicien, qu'on évi-  
 tat les vers de sentence; enfin, il pré-  
 fère le genre de l'Opéra-Comique à  
 celui du grand Opéra, tel qu'il est  
 parmi nous. Vous en conclurez avec  
 moi, que la dispute sur les deux Mu-  
 siques est interminable, comme tant



d'autres. La préférence que toutes les autres nations donnent à la Musique Italienne doit peut-être faire pencher la balance en sa faveur. Mais cette Musique est-elle faite pour s'allier avec des paroles Françaises ? C'est ce qui ne me paroît pas encore tout-à-fait décidé.

On suit dans cet *Essai* les progrès de l'Art Dramatique chez les autres nations. Les Drame Germaniques y sont assez bien appréciés : mais cet endroit est presque copié de la Préface du *Théâtre Allemand*. Le *Philosophe* ne rend point justice aux auteurs Espagnols. Vous vous rappelez le compte que je vous rendis l'année dernière du théâtre de cette nation , traduit par M. *Linguet* : ce théâtre prouve que *Lopez de Véga* & quelques autres , sur-tout le fameux *Calderon* , ont donné des Pièces , remarquables par l'adresse des intrigues & par une action intéressante. N'en croyez donc point , Monsieur , l'auteur des nouvelles réflexions qui ne vous inspireroit qu'un dédain philosophique pour les écrivains

Dramatiques qu'a produits l'Espagne. Viennent ensuite les auteurs Tragiques Anglois. *Shakspeare* est mieux traité que *Caldéron* ; on y convient que les caractères sont soutenus & fortement dessinés, & l'on y condamne avec raison les bouffonneries & les atrocités dégoûtantes qui gâtent les meilleures pièces. Après des réflexions sur le *Caton* d'*Adisson* & quelques autres Tragiques Anglois, l'auteur conclut que ce seroit un grand mal si un peuple qui a des mœurs douces, s'avoit de transporter chez lui ces spectacles d'échaffauds si en vogue parmi les Anglois, & qu'alors il courroit risque de perdre son caractère, sans perfectionner son Théâtre.

Enfin, le PHILOSOPHE en vient à la scène Française. Il réfute quelques paradoxes de *Fontenelle*, de l'Abbé d'Oliet, de M. de Saint Lambert, sur *Corneille* & *Racine*, & il répète à cette occasion ce qui a été dit un million de fois avant lui ; mais, ce que personne n'avoit dit encore, c'est que *Crébillon* manque de génie. Il n'y a

d'autre réponse à faire à une pareille assertion que de renvoyer le PHILOSOPHE à *Rhadamiste*, *Electre*, *Atrée* & *Pyrrhus*, & même souvent à *Catiline*. Il fait une distinction entre le talent & le génie ; il nous dit que M. de Voltaire a du génie, tandis que Crébillon n'avoit que du talent. Je crois précisément le contraire. La plupart des beautés des Tragédies de M. de Voltaire sont des choses de combinaison ; mais Crébillon avoit au suprême degré cet instinct involontaire, cette profondeur, cette inspiration qui décelle le génie. Il y a, au sujet de *Corneille*, un trait déjà connu, mais qu'on ne sçauroit trop reproduire : c'est que ce grand homme refusa de vendre cent mille francs son *Cid* au Cardinal de Richelieu. Un autre sujet de louange pour ce créateur de notre Théâtre, c'est qu'il ne pouvoit flatter ses Souverains lors même que sa plume étoit obligée de les louer. Voyez dans le Prologue de la *Toison d'or*, la leçon que, par la bouche de la France, il donne à Louis XIV.

Pour fils, n'ai-je que des soldats ?

Ils ne vont aux combats que pour me protéger ,

Et n'en sortent vainqueurs que pour me ravager ;

S'ils renversent des murs, s'ils gagnent des batailles ,

Ils en prennent le droit de ronger mes entrailles ;

Leur retour me punit de mon trop de bonheur ,

Et mes bras triomphans me déchirent le cœur.

A vaincre tant de fois mes forces s'affoiblissent ;

L'État est florissant , mais les Peuples gémissent ;

Leurs membres décharnés courbent sous mes hauts faits ,

Et la gloire du Trône accable les sujets.

Il y a un peu de différence entre de pareils vers & les Prologues de *Quinault* ; aussi le Poète courtisan lassa la générosité de *Louis XIV* , même ; tan-

dis que *Corneille*, pauvre & fier ; n'emporta au tombeau que l'estime stérile des gens de bien. »

Cet *Essai* traite encore des sujets de Tragédies, des trois Unités, des mœurs Théâtrales, de l'action Dramatique ; & , à cet égard , le PHILOSOPHE n'ajoute rien à la masse des idées du génie. Cependant il réfute M. *Diderot* qui proscriit les contrastes dans les caractères : il démontre que les ouvrages de tous les Tragiques célèbres en sont pleins. Puis , il observe d'après mille autres observateurs qu'un Héros Philosophe seroit froid sur la Scène , & que les grands écrivains reculent les limites posées par les faiseurs de règles. Il s'élève contre l'abus des monologues , des tirades & des sentences , contre les Tragédies en prose , contre les vers blancs dont personne ne se sert en France ; & , ce qu'il y a de plaisant il dénature une scène de *l'Phigénie* de *Racine* , pour montrer comme on l'écriroit aujourd'hui , comme elle seroit bien brillante , bien froide , bien applaudie du parterre.

Pour froide, il est certain qu'elle l'est terriblement de la manière dont le PHILLOSOPHE a sçu l'arranger ; mais, pour brillante & applaudie, il me permettra d'en douter.

Cet ouvrage finit par un *Mémoire* adressé aux Gentils-hommes de la Chambre sur la coutume de laisser les Comédiens juges des pièces de Théâtre. Ce *Mémoire* contient de fort bonnes réflexions, qu'on a déjà faites à la vérité depuis long-temps ; mais elles n'en font pas moins judicieuses ; je vous citerai ce morceau. » Quel rapport y a-t-il entre le grand-homme qui crée les vers de *Cinna*, & la machine bien ou mal organisée qui les déclame ? Le génie de l'Acteur s'allume-t-il autrement qu'à la flamme du Poëte qui l'inspire ? & *Vaucauson* doit-il s'attendre à être jugé par les Automates ? Si du moins le grand Poëte ne voyoit sa destinée qu'entre les mains des grands Acteurs, la supériorité du talent de *Roscins* feroit moins appercevoir l'intervalle immense qui sépare son Art de celui de *Sophocle* ; mais les grands talents

236 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» ne jugent jamais ; c'est toujours l'hom-  
 » me obscur qui fait les cabales , qui  
 » fiffle les Pièces , & , ce qui est en-  
 » core plus ignominieux , qui les pro-  
 » tège. Par la nature des usages de la  
 » Comédie Française , il est impossi-  
 » ble qu'un Poète réussisse à faire jouer  
 » ses Drames , sans dévorer une mul-  
 » titude d'affrons & sans boire à longs  
 » traits dans la coupe du mépris : mais  
 » on vous le cache avec soin , Messei-  
 » gneurs , parce que vous avez assez  
 » de lumières pour juger d'indignes  
 » manœuvres , & assez de pouvoir pour  
 » les faire cesser. On nomme d'abord  
 » un ou deux Commissaires pour exami-  
 » ner si la pièce est digne d'être lue :  
 » c'est quelquefois le Souffleur de la  
 » Comédie ou l'Acteur qui joue *Pour-*  
 » *ceaugnac* : si par hazard le Com-  
 » missaire ne sçait pas lire le Manuf-  
 » crit , l'ouvrage est impitoyablement  
 » refusé ; le Poète se décourage , &  
 » la Nation peut être sur le point de  
 » perdre un second *Corneille*. Quand  
 » on a gagné sa cause à ce premier  
 » Tribunal , il faut encore aller plai-

» der à un autre : on comparoit à  
 » l'assemblée générale des Acteurs, &  
 » *Racine* ou *Crébillon* obtiennent la  
 » permission de lire leurs pièces de-  
 » vant la troupe mercénaire que leur  
 » génie fait exister. Il est difficile de  
 » retenir son indignation, quand on  
 » connoît de quelle manière, se por-  
 » tent les Jugemens de ce nouvel  
 » Aréopage : si le Poëte n'est pas pro-  
 » tégé, si sa pièce n'est pas reçue  
 » avant qu'il en commence la lecture,  
 » un murmure confus qui s'élève de  
 » temps en temps lui annonce le mé-  
 » contentement de ses Juges : à me-  
 » sure que la victime déconcertée baisse  
 » la voix, la Critique élève la sienne ;  
 » l'un, occupé avec ses voisins d'un sou-  
 » per, qu'il médite, fait répéter une Scène  
 » qu'il ne tenoit qu'à lui d'entendre ; un  
 » autre bâille & tout en bâillant refait  
 » la Pièce : le dernier Acte s'achève,  
 » écouté du seul homme, qui en fait  
 » la lecture ; on va au scrutin pour la  
 » forme, la Pièce est refusée, & l'au-  
 » teur, déjà à demi-mort, reçoit sa  
 » sentence. De quoi dépend souvent  
 » le refus d'une Pièce ? D'une lecture



## 238 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» faite avec timidité ; de ce que l'au-  
 » teur a refusé de faire sa cour aux  
 » principaux membres de l'assemblée ;  
 » de ce qu'il a eu le courage de faire  
 » ses rôles pour sa Pièce , & non pour  
 » faire valoir les Acteurs. *Racine*, l'im-  
 » mortel *Racine* , s'étoit déjà aperçu  
 » de son temps , que le pouvoir que  
 » s'arrogeoient les Comédiens d'être  
 » les despotes de la Scène , pouvoit  
 » en amener la décadence ; aussi , dans  
 » l'occasion , sçavoit-il les faire ren-  
 » trer dans la poussière ; un jour qu'il  
 » faisoit une lecture & que *Baron* ,  
 » semblable à ce pédant qui s'avisa  
 » autrefois de parler de Tactique de-  
 » vant *Annibal* , voulut lui faire des  
 » représentations sur la coupe de ses  
 » Scènes : *Baron* , lui dit ce grand  
 » homme , *ce ne sont pas vos conseils*  
 » *que je vous demande , je suis ici pour*  
 » *vous apprendre comment il faut réci-*  
 » *ter mes rôles.* Les dégoûts & les op-  
 » probres de ce genre se sont accu-  
 » mulés à un tel point , qu'une classe  
 » respectable de Gens de Lettres a  
 » pris le parti de faire imprimer ses  
 » *Drames* & non de les faire jouer :

dans cette classe font. M<sup>rs</sup>. d'Arn...  
 » & Dor. .... tous deux connus par  
 » l'honnêteté de leur ame autant que  
 » par leurs talens. Ces abus ont sub-  
 » sisté de tout temps : Corneille , le  
 » grand Corneille , irrité des humilia-  
 » tions qu'il recevoit d'une Troupe  
 » de Comédiens dont il avoit fait la  
 » fortune , abandonna la Scène ; &  
 » sans Fouquet , nous n'aurions ni la  
 » belle exposition d'Othon , ni l'entre-  
 » vue admirable de Pompée & de Ser-  
 » torius. Racine ne fut plus heureux que  
 » parce que la Champmêlé , qui l'ai-  
 » moit , lui avoit fait un parti parmi les  
 » Acteurs. Crébillon a dévoré plus d'un  
 » affront , & les Comédiens couronnent  
 » aujourd'hui leur despotisme en per-  
 » fécutant sa cendre , & en refusant ;  
 » depuis un grand nombre d'années ,  
 » de jouer ses Pièces. Les Auteurs de  
 » la Pupile , de Didon & de la Mé-  
 » tromachie , se sont plaint avec amer-  
 » tume du droit , que s'arrogéient les  
 » Comédiens , de refuser leurs Pièces  
 » & de mutiler leurs chefs-d'œuvre.  
 » Qu'est-ce que ce tact aveugle que  
 » les hommes à préjugés accordent

240 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» aux Acteurs, & qui, dit-on, leur  
 » fait apprécier les Pièces avec autant  
 » de sûreté que de goût ? Ce tact est  
 » une qualité occulte qu'on ne devroit  
 » faire valoir que dans le siècle des  
 » formes substantielles, des univer-  
 » saux & des quiddités. Les Comé-  
 » diens, avec leur tact, se trompent  
 » tous les jours : le *Philosophe Marié*  
 » a resté trois ans dans leur porte-  
 » feuille sans qu'ils en soupçonnassent  
 » le mérite : *Mélanide*, qu'on revoit  
 » tous les jours avec plaisir, ne fut  
 » point d'abord acceptée : ils ont re-  
 » fusé *Œdipe* & *Mérope*, deux des  
 » chefs-d'œuvre de M. de *Voltaire* «. Il  
 » faut que ce *Mémoire* ne soit pas du PHI-  
 » LOSOPHE ; car on y loue *Crébillon*,  
 » & quelques autres gens de Lettres qui  
 » ne sont pas *Philosophes*. Quoiqu'il en soit,  
 » si cet *Essai* n'étoit pas écrit avec tant de  
 » prétention ; si l'auteur nous eut fait  
 » grâce de ses vers : s'il eût évité avec plus  
 » de soin les expressions amphigouriques  
 » ou recherchées, comme *sourire sur son*  
 » *siècle*, *s'indigner du trouble de son ame*,  
 » *un Opéra d'accord avec mon cœur* &c.  
 » son

AN N É E 1772. 241

*son Orchestre*, &c, &c, &c ; s'il n'eût pas compilé ce que nous sçavons depuis long-temps , il auroit pu faire un ouvrage passable. Mais quel est donc l'auteur de cette belle production ? A la fin, Monsieur, je crois l'avoir deviné. Autant que je puis me connoître en style, je parierois que c'est ce petit Rhéteur bouffi qui nous donna, il y a deux ou trois ans, une emphatique *Philosophie de la Nature*, & qui, à la suite d'une traduction de *Suétone*, c'est-à-dire, de l'Historien le plus sage & le plus simple, a mis les Notes les plus folles & les plus ampoulées.

Je suis, &c.

A Paris, ce 26 Novembre 1772.

---

## LETTRE XI.

*Catalogue de la Bibliothèque de Berne ; avec des remarques critiques ; par J. R. Sinner Bibliothécaire.*

JE ne connoissois point, Monsieur, ce *Catalogue* curieux ; mais j'en avois entendu parler avec éloge. Ces jours der-

ANN. 1772. Tome VII. L

## 242 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

niers, me trouvant à dîner avec l'aimable & sçavant M. le Baron de Zurlauben, je lui demandai ce qu'il pensoit de ce Livre ; il m'en dit beaucoup de bien ; je lui témoignai le desir que j'avois de le lire ; dès le lendemain il eut la bonté de m'en envoyer un exemplaire, d'après lequel je suis en état de vous en rendre compte.

Les Cabinets des Manuscrits ont été longtemps, dans les Bibliothèques ; des Sanctuaires impénétrables. La curiosité, le sçavoir y ont enfin trouvé un accès facile ; & les Bibliothécaires se font une gloire de faire connoître leurs trésors. A l'exemple du célèbre Lambecius, (\*) ils ne se contentent pas de donner une nomenclature aride des richesses qu'ils possèdent ; ils entrent dans des détails qui instruisent &

(\*) Mort à Vienne en Autriche en 1680, à 52 ans. Il étoit Bibliothécaire de l'Empereur. Entr'autres ouvrages très-estimés, il a laissé un Catalogue des Manuscrits de la Bibliothèque de l'Empereur, en huit volumes in-folio, en Latin.

qui mettent sur les voies pour faire de nouvelles découvertes : travail d'autant plus estimable , qu'il est difficile & sans attrait , mais d'une grande ressource pour la perfection des Sciences , des Arts , surtout de l'Histoire. Vous reconnoîtrez , Monsieur , ces vues d'utilité publique dans le *Catalogue des Manuscrits de la Bibliothèque de Bernè* que je vous annonce. ( \* ) Une grande partie de cette Bibliothèque , vient du sçavant Bongars , ( \*\* ) qui avoit

( \* ) Cet ouvrage a été imprimé à Bernè en deux Volumes in-8°. Le premier Tome a paru en 1760 , & contient 636 pages avec quatre Planches gravées qui représentent des modèles d'écriture depuis le sixième siècle jusqu'au quatorzième. Le second Volume a été imprimé en 1770 ; il a 630 pages.

( \*\* ) Jacques Bongars , Calviniste , natif d'Orléans , Conseiller de Henri IV , qui le chargea de plusieurs négociations importantes. Il mourut à Paris le 29 Juillet 1612 , âgé de 58 ans.

## 244 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

acheté avec *Paul Petau* \* les Bibliothèques de *Daniel* & de *Cujas*. La Bibliothèque de *Paul Petau* a passé dans celle de la Reine *Christine* de Suède. Celle de *Bongars* n'a point été portée d'abord à Heidelberg, ni ensuite au Vatican, comme *Bayle* l'a écrit; elle se conserve précieusement à Berne. Outre les papiers & les négociations de *Bongars*, que *Henri IV* employa dans les Cours d'Allemagne, on y trouve encore les Manuscrits qui ont servi aux grandes Collections des Historiens de Hongrie & des expédi-

\* Il ne faut pas confondre ce *Paul Petau* avec le célèbre *Denis Petau* Jésuite; ils étoient tous deux de la même famille. *Paul*, habile Antiquaire & grand Jurisconsulte, fut Conseiller au Parlement de Paris. Il mourut dans cette Ville en 1614.

*Pierre Daniel* étoit un Avocat d'Orléans, & l'un des plus sçavans hommes du seizième siècle. Il rassembla une belle Bibliothèque de Manuscrits. Il mourut à Paris en 1603.

Tout le monde connoît *Cujas*, ce Jurisconsulte, immortel.

tions des François dans la Terre Sainte, *Gesta Dei per Francos*, que Bongars a publiées.

Sans parler de ces ouvrages connus, je remarque, dans ce *Catalogue*, le bel exemplaire de la *Chronique d'Eufrase*, écrit la cinquième année du Roi *Childebert*, lorsque Pâques tomboit le dix des Calendes, c'est-à-dire, l'an 699; *M. Sinner* marque l'année 700. Cette époque est fameuse dans nos fastes, parce qu'elle sert à régler la Chronologie, fort embrouillée, de nos Rois de la première race.

Le quatrième volume de la *Fleur des Histoires* présente des détails singuliers sur *Gérard de Rouffillon*, un des Seigneurs les plus renommés sous la seconde race de nos Rois. On voit encore à Vézelay, & ailleurs, de vastes monumens de sa magnificence. Ses actions guerrières sont célébrées dans nos anciennes chansons. Il est fâcheux que son histoire ait été défigurée par des exagérations romanesques. Cependant, sous ces voiles & en rapprochant plusieurs monumens, on découvre quan-



tié de traits importants, qui ont échappé à nos écrivains les plus modernes de l'Histoire de Bourgogne.

*Une Description de la Terre Sainte*, faite par un Voyageur du douzième siècle nous apprend des particularités essentielles. » Cette terre, dit le Voyageur, l'emporte sur toutes les autres terres. Elle est extrêmement fertile en bled. On le cultive sans peine ; deux bœufs suffisent pour les labours. La terre se remue si aisément qu'il n'est pas nécessaire d'employer les chevaux. Jamais je n'y ai vu mettre de fumier. Les champs sont couverts d'une grande quantité d'herbes, qui sortent naturellement du sein de la terre. Le fenouil, la sauge, la rue, les roses, croissent par-tout en abondance. On y élève tous les ans des plantes, dont les feuilles sont semblables à celles de la vigne. Ces plantes s'élèvent à la hauteur du genou ; elles poussent des follicules pleines d'une laine végétale, qu'on recueille vers la fête de Saint Michel. » On ne peut pas mé-

connoître à ces traits les cotonniers. La culture des cannes à sucre n'est pas moins bien caractérisée. Le Voyageur les nomme des *canes de miel*.

« Elles croissent, dit-il, dans les lieux  
 « qui leur sont propres. Elles ressem-  
 « blent, à l'extérieur, aux cannes com-  
 « munes ; mais elles sont beaucoup  
 « plus grandes. L'intérieur contient  
 « une substance poreuse, comme nos  
 « branches de sureau. Quand les *can-*  
 « *nes de miel* sont cueillies, on les coupe  
 « en morceaux de la longueur d'une  
 « demi-palme. On en exprime le suc  
 « sous le pressoir : on le fait cuire  
 « vigoureusement dans des chaudières  
 « d'airain. L'écume, qu'on enlève, se  
 « met dans des paniers d'osier. La sub-  
 « stance la plus grossière reste dans ces  
 « paniers ; ce qui dégoute se sèche &  
 « forme le sucre, qu'il nomme *Zucurá*.  
 « C'est le miel le plus excellent, & le  
 « plus propre pour l'assaisonnement des  
 « mets. » Il parle de la culture des  
*canes de miel* ; & il dit « qu'on les  
 « coupe en morceaux de la longueur  
 « du doigt, ou un peu moins ; qu'on

» a l'attention qu'il se trouve un nœud  
 » au milieu de chacun de ces mor-  
 » ceaux ; ce qui n'est pas difficile  
 » parce qu'il y a beaucoup de nœuds  
 » dans chaque canne. Au Printemps  
 » on met les morceaux en terre dans  
 » des endroits où il y ait des canaux  
 » & des conduits d'eau pour les arro-  
 » ser continuellement. De chacun de  
 » ces morceaux, il sort deux cannes,  
 » une de chaque côté du nœud. » Ce  
 témoignage authentique d'un Voyageur  
 du douzième siècle termine les disputes  
 qu'on a renouvelées depuis peu sur  
 l'antiquité du sucre. Je ne m'arrête-  
 rai pas à vous parler de ce qu'il dit  
 des oranges, des limons & des au-  
 tres fruits excellens de ce pays, dont  
 on faisoit des compositions aromati-  
 ques & des électuaires fort estimés.  
 Que devient après cela l'assertion de  
 M. de Voltaire qui, de ce ton tran-  
 chant qui n'appartient qu'à lui & qui,  
 presque toujours, est celui de l'igno-  
 rance, décide que la Terre-sainte est  
 un pays misérable, dont le sol aride  
 ne peut produire que de maigres

récoltes à force d'engrais & de labours.

Les notices que M. Sinner nous donne des Manuscrits de l'*Histoire de Froissard* & du *Voyage de Marc Pol*, sont immenses : elles prouvent que les exemplaires qui s'en conservent dans la Bibliothèque de Berne, sont plus corrects que ceux qui ont servi aux éditions que nous avons.

Les *Voyages de Ricul* & de Guillaume de Triple sont moins importants. On trouve cependant avec plaisir dans ceux de Triple, des traits qui caractérisent bien le fameux Bibars, si redouté des Princes Chrétiens. C'est le Soudan qui a le plus ressemblé à Saladin par les grandes qualités, & qui a affermi le Trône des Mamelus. Les succès l'avoient enorgueilli, & il avoit coutume de dire ; » le Roy de France est venu contre nous, le Roy d'Angleterre & de Normandie & l'Empereur de Rome ; mais ils sont passés comme les nues meuës par le vent. Viegne le Roy Charles & le Greu & le Tartarin, nous enrichirons du leur, & aurons

## 250 ANNÉE LITTÉRAIRE.

» gloire en batailles comme vainqueurs. »  
 Le Roi Charles, le Greu, le Tatarin,  
 c'est Charles, Roi de Sicile, l'Empe-  
 reur de Constantinople, & le Mogol  
 Le Héros des Croisades, Godefroi  
 de Bouillon, avant de partir pour  
 la Terre-Sainte, avoit vendu son Du-  
 ché de Bouillon à l'Eglise de Liège,  
 mille mares d'or, & quatorze cent  
 marcs d'argent. Pour payer cette som-  
 me, on enleva l'or, l'argent, les pier-  
 res précieuses de la chaise de Saint  
 Lambert, parce qu'il n'y avoit pas d'ar-  
 gent dans le pays. Ce trait, que M.  
 Sinner tire de la Chronique manus-  
 crite de Liège, fait connoître quelles  
 étoient alors les richesses des Eglises  
 & l'épuisement d'argent qu'occasion-  
 noient les Croisades.

Dans ces temps éloignés, où la terre,  
 inculte en grande partie, étoit cou-  
 verte de lacs & de forêts, les phé-  
 nomènes désastreux étoient plus fré-  
 quens que de nos jours. On en voit  
 des exemples terribles dans le neuvième  
 siècle, l'an 824 : » en Sessioigne,  
 » (en Saxe) ot à icel tems un croille

» de terre merveilleux : 14 Villes i fu-  
 » rent arses du feu du Ciel. Grands  
 » foudres chairent en terre par l'espace  
 » de 12 jors , & si estoit le Ciel bel  
 » & cler & li tems feris. Plusor gens  
 » & plusors bestes i furent occis . . .  
 » L'an de grace 825 , chai en France  
 » à l'issue de May avec la grelle une  
 » pièce de glace , qui avoit 15 piés  
 » de long , & 6 de las , & 2 de gros.  
 » *Chronique universelle , en François du*  
 » *treizième siècle.*

La Bibliothèque de Berne possède  
 assez peu de Manuscrits Grecs. Il y  
 en a un qui mérite attention. Cet ou-  
 vrage est une *Collection des Tactiques*  
*de l'Empereur Léon* , bien plus consi-  
 dérable par les fragmens des anciens  
 auteurs qu'elle conserve , que par le  
 titre auguste qu'elle porte. Elle est  
 beaucoup plus ample dans le Manu-  
 scrit que dans les imprimés. On y trou-  
 ve plusieurs pratiques connues dans les  
 Écoles Vétérinaires des Anciens , pour  
 former & pour guérir les chevaux. Ils  
 avoient aussi fait des expériences sin-  
 gulières de Batistique. D'après plusieurs

essais, ils avoient conclu qu'une flèche, qui conserveroit sa même vélocité pendant vingt-quatre heures, parcourroit, dans cet espace de temps, deux cens mille stades. Le grand usage avoit donné aux Scythes & aux Parthes une dextérité incroyable à tirer les flèches. Dans les Cours mêmes des Princes, on ne négligeoit pas cet exercice. Un auteur, témoin oculaire, (on conjecture que c'est le célèbre *Arrien* qui a vécu sous *Trajan* & sous *Hadrien*) étant à la Cour d'*Abgar* Roi de l'*Osroène*, fut d'une partie de chasse avec *Mannus* fils du Roi. Lorsqu'ils furent dans la forêt, une ourse, qui parut tout-à-coup, effraya les chasseurs. *Mannus* les rassura, lança deux flèches, & perça les yeux de l'ourse. Mais rien n'égale la dextérité de *Bardefane*, Parthe d'origine. Les flèches étoient entre ses mains ce qu'est un léger pinceau dans celles du plus habile peintre. Pour prouver son talent, *Bardefane*, en présence d'une nombreuse assemblée, se fait amener un jeune homme de la figure la plus avan-

tageuse ; il lui fait poser son bouclier sur lequel il tire ses flèches avec tant d'art qu'il y dessine le contour de sa tête, l'âme par la régularité des yeux, l'harmonie des lèvres, les proportions des joues. Après avoir achevé la tête, il passe aux autres parties du corps & les rend avec la même vérité ; le jeune homme sort tout entier de ce nouveau genre de peinture, & laisse les spectateurs dans l'étonnement & dans l'admiration.

M. Sinner n'a encore donné que deux volumes du *Catalogue de la Bibliothèque de Berne*. Ils contiennent les Livres de Religion & d'Histoire. Il reste un troisième & dernier volume, qui rendra compte des Livres de Philosophie & de Littérature. Avec du choix & de la variété, cette partie ne peut manquer d'être intéressante. Les remarques de M. Sinner sur ses Manuscrits, sont ordinairement exactes ; & c'est moins par erreur que par méprise, qu'il a dit tome II. page 267, qu'en 1329 moururent Mahaut Comtesse d'Artois & sa fille Jeanne.



254 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

filles de Philippe-le-Long Roi de France.  
Jeanne étoit fille d'Othon Comte de  
Bourgogne , & femme de Philippe-le-  
Long.

*Nouvelles Espagnole* , traduites de dif-  
férens auteurs ; par M. Duffieux ; 2  
volumes in - 12. de près de 400 pages  
chacune ; à Paris , chez Ruault Libraire  
rue de la Harpe.

Ces *Nouvelles* sont très-courtes. Le  
premier volume en contient sept , & le  
second six : c'est vous annoncer, Mon-  
sieur, qu'il y a de la rapidité dans la  
narration. Je me borne à vous ana-  
lyser le premier Conte; il suffira pour  
vous donner une idée favorable de  
tout l'ouvrage. « D'Egremont, cher d'E-  
gremont, est-il au monde une amante  
plus infortunée que la tiénne? Main-  
tenant où es tu? Et ceux qui t'en-  
tendent te voient-ils insensible à mes  
maux? Hélas, si notre tendresse est  
égale, si un même lien nous enchaî-  
ne, se peut-il que ma peine te soit

» inconnue ? D'Egremont , si tu m'ai-  
 » mes encore ; si la foi que tu m'as  
 » jurée est inviolable , que ne viens-  
 » tu me secourir dans l'état où tu m'as  
 » réduite ? Ne te souvient-il plus que  
 » pour toi j'ai abandonné la maison de  
 » mon père , je me suis soustraite aux  
 » leçons d'une mère tendre & vertueu-  
 » se ? Quel désespoir dans ma famille !  
 » J'ai oublié le respect que je lui dois ;  
 » j'ai rompu en apparence tous les liens  
 » de l'honnêteté , & cela , pour ne me  
 » pas séparer de toi. Je suis donc cri-  
 » minelle aux yeux de tout l'Univers ?..  
 » Non... si tu respirez encore , *Cécile* est  
 » innocente... Mais je me vois loin de  
 » toi , seule , loin de ma patrie , au mi-  
 » lieu d'un désert affreux , entourée  
 » de morts , sans consolation , sans es-  
 » poir... Hélas ! » Une jeune Espa-  
 » gnole , habillée en Page , adresse cette  
 » plainte au Ciel & à son amant , dans  
 » une cabane située au milieu des Pyr-  
 » nées. Un Cavalier François qui reve-  
 » noit d'Espagne , entre ; frappé de la  
 » figure & du langage de l'inconnu , il lui  
 » propose de venir en France avec lui ,

256 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

& le place, en qualité de Page chez la Marquise d'Arville sa sœur, qui ne tarda pas à être touchée des grâces du jeune Espagnol. La passion avoit déjà fait bien du ravage dans le cœur de la Marquise ; elle s'étoit déjà expliquée d'une façon si tendre & si précieuse, que Cécile crut qu'il étoit temps de déclarer son sexe. Madame d'Arville, étonnée, saute au cou de Cécile & sent l'amour dans son ame faire place à la plus vive amitié. Le Comte de Calant, qui avoit donné le Page à sa sœur, entre dans un de ces momens d'épanchement ; il se retire très-scandalisé ; ce fut bien pis le lendemain que s'étant introduit secrètement dans la chambre de la Marquise, il trouve le Page à ses côtés dans son lit. L'épée à la main il tombe sur l'Espagnol qu'il blesse légèrement à la joue : on accourt, on désarme le Comte, & on lui dit le mot de l'égnime ; l'amour dans son cœur succède à la vengeance.

Cécile, ayant repris les habits de son sexe, raconte à sa protectrice que le dessein de s'unir au Comte d'Egremont

lui avoit fait prendre ce déguisement de Page pour fuir la maison d'un père ; qui , nommé à un Gouvernement en Amérique , alloit l'emmener pour toujours loin de son amant ; que d'Egremont , pour n'avoir pas l'air de tremper dans le complot , lui avoit conseillé de prendre les devants avec une femme qui étoit morte en chemin , & quelques hommes qui , au passage des Pyrénées , avoient été massacrés par des voleurs ; qu'elle seule avoit pu échapper au carnage. Elle ajoute que , n'ayant point depuis long-temps de nouvelles de d'Egremont , elle veut prendre le voile & entrer dans un Couvent. Après bien des remontrances & des retards , on se voit forcé de lui accorder sa demande. Dans sa nouvelle société , Cécile distingue une jeune Religieuse que l'assortiment de l'âge , des goûts & des qualités , lui attacha presque tout d'un coup. L'Espagnole lui ouvre son cœur. Au nom de d'Egremont , la jeune Cénobite lui apprendre que c'est son frère ; vous jugez dès-lors combien de fois ce nom fut répété dans leurs tendres entretiens.

Cependant d'Egremont, qu'une fièvre de mélancolie avoit retenu un an à Bordeaux, arrive à Paris, désolé d'avoir perdu son amante. Claire, c'est le nom de la sœur Religieuse, apprend son retour, l'appelle & lui fait voir la belle Cécile; mais malheureusement cette Claire découvre à son frère les mauvais traitemens du Comte de Calans & son amour pour Cécile; ils se battent au bois de Boulogne, Calans tombe mort, & d'Egremont dangereusement blessé expire peu de jours après. Cécile, à cette nouvelle, s'évanouit. Revenue de sa foiblesse, elle ouvre les yeux, serre contre son sein la main tremblante de son amie, profère le nom de son amant, & meurt.

Je desirerois que M. Duffieux, parmi les histoires amoureuses, en eût intercalé quelques-unes d'un genre différent, comme d'amour de la patrie, de tendresse filiale, &c.; elles eussent répandu plus d'agrément & de variété dans cette production. Un style plus animé, plus pittoresque, & quelquefois une élocution plus noble, sont encore des avantages que l'Auteur a négligés de

temps en temps. Je suis persuadé, par exemple, qu'un moment de réflexion de plus lui eût fait donner un autre ton à cette pensée que je crois très-vraie dans le fond. Il peint une fille honnête placée entre le sacrifice de son honneur ou celui de sa vie : « quelque horreur qu'une fille ait pour le crime », il n'y a jamais, dans ces occasions, deux à parier contre un, en faveur de la vertu. L'auteur est jeune ; il peut se corriger ; il a certainement de l'esprit, de l'imagination, de la sensibilité, & je ne doute pas qu'il ne s'illustre un jour dans notre Littérature.

*Lettres d'un Soyte franc & loyal sur le Voyage de Sibérie ; Brochure in-12 à Paris chez Durand Libraire rue Gaillande.*

Il y a deux ou trois ans que feu M. l'Abbé Chappe d'Auteroche, de l'Académie Royale des Sciences, publia la Relation de son Voyage en Sibérie, fait par ordre du Roi en 1761. Cet ouvrage contient le tableau des mœurs & des usages des Russes, l'état actuel de cette puissance, la description géo-

graphique & le nivellement de la route de Paris à Tobolsk, l'histoire naturelle de la même route, des observations astronomiques & des expériences sur l'électricité naturelle : le tout enrichi de cartes, de plans, de profils du terrain & de gravures. Un Russe, homme d'esprit, & qui connoit bien sa patrie, indigné des fautes, des erreurs, des faussetés, des contradictions & de mille autres espèces de défauts dont le *Voyage en Sibérie* est rempli, a composé ces *Lettres* & vient de les faire imprimer sous le nom d'un *Scythe*. Après une première Lettre assez longue sur le danger des préjugés nationaux, & dans laquelle je n'ai trouvé rien de neuf ni de saillant, le prétendu *Scythe* entre vivement en matière ; il mêle à la force des preuves & des réfutations, ce sel attique, cette fine plaisanterie qui assaisonne si bien un ouvrage polémique. Avant de prononcer sur le mérite de l'Histoire de Sibérie, l'auteur examine si l'Académicien François avoit les qualités d'un Historien ; c'est-à-dire, s'il étoit *Philosophe, Voyageur instruit, Observateur exact, Narrateur fidèle*. Un Phi-

philosophe , reprend le *Schythe* , est un  
 Cosmopolite humain , généreux , équi-  
 table , ami de tous les hommes , de  
 toutes les sociétés , sans acception ni  
 exception de personnes , de pays ni  
 de lieux. Or , l'Abbé *Chappe* parle  
 par-tout des Russes , ou avec partialité , ou avec haine , ou avec le plus  
 souverain mépris. Il paroît même bien  
 scandalisé que les autres nations de  
 l'Europe en aient une bonne idée &  
 redoutent sa puissance : c'est pour de-  
 truire cette bonne idée , pour rassurer ces  
 Nations , qu'il écrit. Considérant ensuite  
 cet auteur comme Philosophe , le *Scy-  
 the* analyse un des endroits de sa Re-  
 lation , » Il arrivé bien avant dans la nuit  
 » à *Maléchin* ; il frappe à la première  
 » porte ; un Russe vient lui ouvrir ,  
 » tenant d'une main une *Louchine* ou  
 » morceau de bois allumé , & son bon-  
 » net de l'autre. . . Convenez , Mon-  
 » sieur , que ce procédé de la part d'un  
 » *Sauvage* , dont on voyoit à peine le vi-  
 » sage au milieu de ses cheveux hérissés  
 » & d'une longue barbe qui lui descen-  
 » doit sur la poitrine , n'est pas si mal-



262 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» honnête , sur-tout après avoir été  
 » réveillé en sursaut par un inconnu  
 » avec lequel il n'avoit rien à démê-  
 » ler. Le second objet ridicule qui  
 » frappe la vue de M. l'Abbé fut une  
 » vieille femme qui berçoit un enfant  
 » suspendu dans un panier ; sa peau ridée  
 » Et rembrunie par la fumée , offroit un  
 » spectacle désagréable ; quelle sublime  
 » remarque ! Une grande-mère qui berce  
 » son petit-fils , une peau ridée à 80 ans ;  
 » étonnent un Philosophe ! M. l'Abbé  
 » n'auroit pas mal fait de lire en route  
 » la grande science des Chinois ; l'hos-  
 » pitalité , l'amour maternel , le res-  
 » pect pour les ayeux , l'auroient em-  
 » pêché de trouver ces objets désagréa-  
 » bles. Cependant je dois être juste ;  
 » chaque objet ne révolte pas M. l'Abbé ;  
 » écoutons-le : » On voyoit tout auprès  
 » sur un banc une jeune femme plus  
 » occupée à satisfaire sa curiosité qu'à  
 » rajuster sa chemise qui formoit tout  
 » son vêtement. Le désordre qui y re-  
 » gnoit Et son attitude laissoient à dé-  
 » couvrir les beautés de cet âge ; Et sa  
 » peau de la plus grande blancheur. Alte-

» là , M. l'Abbé ; vous anticipez sur  
 » votre mission ; ce n'est qu'à *Tobolsk*  
 » que vous devez observer *Vénus*.

En examinant l'auteur de la Relation de Sibérie sous l'idée de *Voyageur* & de *Narrateur*, le *Scythe* ne le traite pas avec plus d'indulgence. « Le  
 » but des voyages, dit-il, étant, comme  
 » l'exprime *Montagne*, de frotter &  
 » limer sa cervelle contre celle d'autrui,  
 » il ne suffit pas aux Voyageurs de  
 » frotter & limer leurs poings contre  
 » les épaules de leurs conducteurs,  
 » comme l'a fait M. l'Abbé *Chappe*,  
 » qui s'en fait une espèce de mérite ;  
 » sans doute parce que cet acte de  
 » violence a un faux air de courage.  
 » On doit être justement en garde contre les Voyageurs bilieux, prévenus,  
 » peu instruits, qui, ne se donnant pas  
 » la peine ou n'ayant pas le temps  
 » d'examiner, d'approfondir, de comparer les loix, les usages, les coutumes, les mœurs d'un pays qu'ils  
 » parcourent précipitamment, ne s'arrêtent qu'à l'écorce des choses, jugent indifféremment du caractère de

264 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» toute une nation par des contes de  
 » Bonnes, par des aventures triviales »  
 » dans une hôtellerie ou dans une cot-  
 » terie particulière de quelques artisans  
 » de cette nation ». Voyager en effet  
 de la sorte, c'est perdre son temps, son  
 argent, ses peines; &, après avoir par-  
 couru bien des climats, on ne présente  
 que l'image de la *Malle* d'une Co-  
 médie de *Goldoni*, qui ne fait que pas-  
 ser de carosse en carosse, pour reve-  
 nir, usée ou fracassée, au point d'où elle  
 étoit partie.

Le docte Académicien, qui ne dai-  
 gne pas abaisser ses regards altiers sur  
 la Russie, a cependant eu la petite  
 mortification de trouver, au milieu des  
 déserts de la Sibérie, une simple ar-  
 tisanne qui l'a aidé à rectifier sa ma-  
 chine astronomique. Il avoit paru tout-  
 à-coup dans cette terre maudite &  
 ignorante avec une grande lunette de  
 19 pieds, pesant 240 livres, poids de  
 France. En voulant l'arranger, la lu-  
 nette de cuivre rouge se plie fort mal  
 à propos. Voilà l'Académicien décon-  
 certé & de fort mauvaise humeur; il  
 ne

ne comprenoit pas même pourquoi sa lunette lui avoit joué ce tour affreux, lorsqu'une Ferblantière de Tobolsk s'avance & lui apprend qu'un métal aussi pesant devoit se courber sur une pareille longueur; elle fit plus: « elle fabriqua une autre lunette de fer-blanc ».

M. l'Abbé Chappe défie de nommer un seul Russe qui soit à citer dans l'Histoire des Sciences & des Arts. Que M. l'Abbé lise l'état où se trouvoit la Russie quand Pierre le Grand parvint au Trône; qu'il mesure ensuite l'espace qu'elle a parcouru, depuis le point d'ignorance d'où ce Héros l'avoit tirée jusqu'à celui de lumière & d'urbanité où elle est, de l'aveu même de ennemis; & on le défie de citer aucune nation dans l'Univers qui ait fait, en aussi peu de temps, autant de progrès dans l'ordre politique & moral; qui ait triomphé des préjugés qu'elle chérissoit depuis dix siècles, comme l'a fait la Russie. Et quand M. l'Abbé Chappe porte ce défi insultant à la nation, il n'en recueille qu'un démenti formel &

266 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

humiliant que lui donnent le Prince *Cantimir*, le *Boileau* de la Russie ; l'Historien *Tatitcheff*, *Lomonossoff*, dont les différens ouvrages en vers & en prose sont remplis de feu, de génie & d'éloquence ; M. *Soumorokoff*, dont les Tragédies, les Comédies & les autres productions sont si estimées ; le Prince *Michel Scherbatof* qui vient de donner au Public le premier volume de l'Histoire de Russie, & vingt autres qu'on lui pourroit nommer.

A la fin de cette Brochure il y a quelques feuillets destinés à des observations apologétiques & critiques des *Mémoires de Russie* par le Général *Manstein*, dont je vous ai parlé il n'y a pas long-temps. Le *Scythe* justifie le Général Russe, accusé par les Journalistes de Bouillon d'avoir porté trop haut les forces militaires de sa nation. Il indique d'autres articles de ces *Mémoires*, où il prétend que ce Général s'est trompé. Il eut été plus loyal de faire paroître ces *Lettres* piquantes du vivant de M. l'Abbé *Chappe*, que la mort nous a enlevé il y a un an.

Je suis, &c.

A Paris, ce 28 Novembre 1772.

LETTRE XII.

*On ne s'y attendoit pas ; 2 volumes in-12. d'environ 200 pages chacun ; d Paris chez Prault Libraire , rue de Tournon.*

CET ouvrage est une de ces productions bizarres , tissues par une imagination folle , & quelquefois plaisante. L'auteur , qui certainement a de l'esprit , paroît n'avoir eû d'autre but que de guérir une certaine classe d'écrivains de la manie de consacrer leurs travaux à ce genre de Romans insipides dont on nous accable. Il verse à pleines mains le ridicule sur les personnages qui jouent le premier rôle dans ces sortes d'écrits , sur la fastidieuse langueur des soupirans , sur les froides harangues qu'on leur fait débiter. A l'exemple de *Cervantes* , qui , par son immortel *Dom Quichotte* , a fait tom-

humiliant que lui donnent le Prince Cantimir le Boileau de la Russie ; l'Historien Tatitcheff, Lomonosoff, dont les différens ouvrages en vers & en prose sont remplis de feu, de génie & d'éloquence ; M. Soumorokoff, dont les Tragédies, les Comédies & les autres productions sont si estimées ; le Prince Michel Scherbatof qui vient de donner au Public le premier volume de l'Histoire de Russie, & vingt autres qu'on lui pourroit nommer.

A la fin de cette Brochure il y a quelques feuillets destinés à des observations apologétiques & critiques des *Mémoires de Russie* par le Général Manstein, dont je vous ai parlé il n'y a pas long-temps. Le *Soyte* justifie le Général Russe, accusé par les Journalistes de Bouillon d'avoir porté trop haut les forces militaires de sa nation. Il indique d'autres articles de ces *Mémoires*, où il prétend que ce Général s'est trompé. Il eut été plus loyal de faire paroître ces *Letres* piquantes du vivant de M. l'Abbé Choiseul, que la mort nous a enlevé il y a un an.

Je suis, &c.

A Paris, le 26 Août 1761.

*[Faint, illegible handwritten notes]*

CONFIDENTIAL

1. Introduction  
 2. Background  
 3. Methodology  
 4. Results  
 5. Conclusion  
 6. References  
 7. Appendix  
 8. Index  
 9. Table of Contents  
 10. Summary  
 11. Abstract  
 12. Keywords  
 13. Subject  
 14. Topic  
 15. Field  
 16. Area  
 17. Discipline  
 18. Branch  
 19. Department  
 20. Faculty  
 21. School  
 22. College  
 23. University  
 24. Institution  
 25. Organization  
 26. Company  
 27. Enterprise  
 28. Business  
 29. Industry  
 30. Market  
 31. Sector  
 32. Field  
 33. Area  
 34. Discipline  
 35. Branch  
 36. Department  
 37. Faculty  
 38. School  
 39. College  
 40. University  
 41. Institution  
 42. Organization  
 43. Company  
 44. Enterprise  
 45. Business  
 46. Industry  
 47. Market  
 48. Sector  
 49. Field  
 50. Area  
 51. Discipline  
 52. Branch  
 53. Department  
 54. Faculty  
 55. School  
 56. College  
 57. University  
 58. Institution  
 59. Organization  
 60. Company  
 61. Enterprise  
 62. Business  
 63. Industry  
 64. Market  
 65. Sector  
 66. Field  
 67. Area  
 68. Discipline  
 69. Branch  
 70. Department  
 71. Faculty  
 72. School  
 73. College  
 74. University  
 75. Institution  
 76. Organization  
 77. Company  
 78. Enterprise  
 79. Business  
 80. Industry  
 81. Market  
 82. Sector  
 83. Field  
 84. Area  
 85. Discipline  
 86. Branch  
 87. Department  
 88. Faculty  
 89. School  
 90. College  
 91. University  
 92. Institution  
 93. Organization  
 94. Company  
 95. Enterprise  
 96. Business  
 97. Industry  
 98. Market  
 99. Sector  
 100. Field  
 101. Area  
 102. Discipline  
 103. Branch  
 104. Department  
 105. Faculty  
 106. School  
 107. College  
 108. University  
 109. Institution  
 110. Organization  
 111. Company  
 112. Enterprise  
 113. Business  
 114. Industry  
 115. Market  
 116. Sector  
 117. Field  
 118. Area  
 119. Discipline  
 120. Branch  
 121. Department  
 122. Faculty  
 123. School  
 124. College  
 125. University  
 126. Institution  
 127. Organization  
 128. Company  
 129. Enterprise  
 130. Business  
 131. Industry  
 132. Market  
 133. Sector  
 134. Field  
 135. Area  
 136. Discipline  
 137. Branch  
 138. Department  
 139. Faculty  
 140. School  
 141. College  
 142. University  
 143. Institution  
 144. Organization  
 145. Company  
 146. Enterprise  
 147. Business  
 148. Industry  
 149. Market  
 150. Sector  
 151. Field  
 152. Area  
 153. Discipline  
 154. Branch  
 155. Department  
 156. Faculty  
 157. School  
 158. College  
 159. University  
 160. Institution  
 161. Organization  
 162. Company  
 163. Enterprise  
 164. Business  
 165. Industry  
 166. Market  
 167. Sector  
 168. Field  
 169. Area  
 170. Discipline  
 171. Branch  
 172. Department  
 173. Faculty  
 174. School  
 175. College  
 176. University  
 177. Institution  
 178. Organization  
 179. Company  
 180. Enterprise  
 181. Business  
 182. Industry  
 183. Market  
 184. Sector  
 185. Field  
 186. Area  
 187. Discipline  
 188. Branch  
 189. Department  
 190. Faculty  
 191. School  
 192. College  
 193. University  
 194. Institution  
 195. Organization  
 196. Company  
 197. Enterprise  
 198. Business  
 199. Industry  
 200. Market  
 201. Sector  
 202. Field  
 203. Area  
 204. Discipline  
 205. Branch  
 206. Department  
 207. Faculty  
 208. School  
 209. College  
 210. University  
 211. Institution  
 212. Organization  
 213. Company  
 214. Enterprise  
 215. Business  
 216. Industry  
 217. Market  
 218. Sector  
 219. Field  
 220. Area  
 221. Discipline  
 222. Branch  
 223. Department  
 224. Faculty  
 225. School  
 226. College  
 227. University  
 228. Institution  
 229. Organization  
 230. Company  
 231. Enterprise  
 232. Business  
 233. Industry  
 234. Market  
 235. Sector  
 236. Field  
 237. Area  
 238. Discipline  
 239. Branch  
 240. Department  
 241. Faculty  
 242. School  
 243. College  
 244. University  
 245. Institution  
 246. Organization  
 247. Company  
 248. Enterprise  
 249. Business  
 250. Industry  
 251. Market  
 252. Sector  
 253. Field  
 254. Area  
 255. Discipline  
 256. Branch  
 257. Department  
 258. Faculty  
 259. School  
 260. College  
 261. University  
 262.



ber en Espagne le goût d'une Chevalerie extravagante, l'auteur d'*On on ne s'y attendoit pas* promène son Héros d'événemens en événemens, tous plus singuliers, plus extraordinaires, plus incroyables les uns que les autres : tantôt son heureuse étoile le tire du plus grand danger pour le porter au faite de la gloire ; tantôt une influence sinistre le renverse dans la poussière d'où il avoit pris son essor. Chemin faisant, l'anonyme fait paroître sur la scène des hommes de tous les états, Sacrificateurs, Courtisans, Magistrats, Médecins, &c. qu'il ne montre qu'avec les défauts, ou inhérents à leur condition, ou qu'on suppose en être l'appanage ordinaire. Les vices de nos mœurs & de notre civilisation, que nous regardons comme si parfaite, n'y sont pas épargnés. L'auteur attaque particulièrement cette éducation superficielle, qui, plus curieuse de polir l'extérieur que de former le caractère & d'enrichir l'esprit de connoissances utiles, ne produira qu'une génération ignorante, un siècle de petits Maîtres

élégans , de Citoyens aussi peu attachés à la patrie qu'incapables de la servir.

Je crains que quelques Lecteurs , faute de saisir ce point de vue , n'accueillent pas favorablement cet ouvrage. Peut-être y blâmeront - il aussi certains morceaux pompeux & philosophiques , certaines expressions ampoulées ou précieuses , quelques transitions forcées , des tableaux un tantsoit peu ressemblans à ceux du *Sopha* & qu'on appelloit autrefois *cyniques* ; mais il faut croire que tout cela s'y trouve pour en faire sentir l'indécence ou la puérilité , & pour nous dégoûter , s'il est possible , du genre romanesque. Quoi qu'il en soit , voici , Monsieur , le plan ou la fable de ce nouvel ouvrage , dont la scène est dans un pays que vous cherchiez inutilement dans toutes les Géographies , & que l'auteur , pour être plus à son aise , prétend avoir traduit du *Russe*.

Le Roi d'*Urespsa* , dont les mœurs & l'équipage ne ressemblent pas mal au bon Roi *Evandre* dans l'*Énéide* , en rencontre , en chassant , un animal in-

connu , dont l'approche l'effraye. « Cet  
 » être étoit couvert d'un vêtement  
 » qui lui pinçoit la taille de deux  
 » canons de chausses fort étroites ; le  
 » tout d'une étoffe verte très-déliée ,  
 » avec un petit couvre-chef. Il alloit  
 » allégrement par un temps rigoureux ,  
 » & , quoi qu'il fût chargé de tout son  
 » avoir , il ne paroissoit pas qu'il eût  
 » sué de la matinée. A l'allure , aux  
 » tours de tête , à l'air assuré du  
 » voyageur , *Rediferca* , ( c'est le nom  
 » du Roi ) soutenoit que ce n'étoit  
 » point un homme ; mais une longue  
 » lame d'un métal étincelant qu'il tira  
 » d'un étui , & dont un des bouts sem-  
 » bloit orné pour la parure , l'au-  
 » tre acéré pour le meurtre , fit croire  
 » aux chasseurs que du moins c'étoit  
 » un animal dangereux. Il est vrai que  
 » le caractère de jeunesse , d'enfance  
 » même , que les cheveux blancs ,  
 » ( poudrés ) que la presque nudité de  
 » *Xalém - Heubru* , ( ainsi s'appelle le  
 » Héros de la pièce ) que la forme &  
 » l'éclat de ses habits sur lesquels  
 » on voyoit briller des paillettes de  
 » diverses couleurs , formoient aux

» yeux des *Urespsayens*, le plus rare  
 » individu. C'est un homme, disoit  
 » l'un, c'est un mixte, disoit l'autre;  
 » en effet, dit le Roi, il marche com-  
 » me un dindon, plie les genoux com-  
 » me un finge, & se voûte comme un  
 » chameau; son minois, ajouta-t-il,  
 » tient assez de celui de nos femmes;  
 » mais le poil de sa tête approche plus  
 » de celui de mon caniche. Mais...  
 » nous sommes bien fous de nous amu-  
 » ser à deviner; vérifions : Gardes,  
 » qu'on l'arrête, & les Gardes de cou-  
 » rir, & *Kalem* d'être arrêté ».

*Kalem*, examiné par tous les Corps  
 Scavans, de l'Etat, est condamné à être  
 enfermé dans la Ménagerie, parce que,  
 dit un vieux Médecin d'après les pré-  
 jugés des *Urespsayens* ou ambidextres,  
 cet être ne se sert jamais que du bras  
 gauche; ce n'est donc pas un homme.  
 Les Sacrificateurs le jugent digne du  
 feu, parce que, l'ayant conduit au  
 Temple de la *Taupe*, que *Kalem* refusa  
 de recevoir dans son sein, ils lui lurent  
 ce passage du Code Religieux : celui  
 qui aura frayeur de la *Taupe* noire, sera  
 ars; car, s'il ne peut souffrir sans crainte

la présence d'un animal qui ne voit point ; comment pourra-t il soutenir la vue du grand *ALCOCODROME* qui a toujours neuf cens yeux ouverts. Les Sénateurs ayant obligé l'Hiérophante de leur livrer *Kalem* , ordonnèrent qu'il seroit mis en prison , & qu'un membre de l'auguste Aréopage iroit le voir de temps à autre pour rendre compte de ce qu'il auroit remarqué. *Rediferca* parut & le condamna à végéter dans ses écuries.

L'infortuné voyageur , du fond de cet indigne asyle , fait connoissance avec la fille du grand Écuyer de Sa Majesté , jeune personne de quinze ans , tendre & compatissante. *Ernelinde* se charge d'apprendre la langue du pays à ce malheureux , dont l'air & les manières avoient touché son cœur. *Kalem* de son côté devient le précepteur de l'amour. On devine aisément qu'après quelques entrevues & quelques leçons réciproques, l'épisode finit, comme dans tous les Romans, à l'exception que les perplexités , les embarras, les agitations de la jeune Héroïne , sont peintes plus naturellement que dans la plupart des autres. « Mais la progres-

» sion des plaisirs d'*Ernelinde* s'accroît  
 » & se manifeste de plus en plus. Nâ  
 » l'entrave d'un corps qu'une Confi-  
 » dence resserre avec violence, ni la  
 » roideur des buscs, ne sont plus ca-  
 » pables de contraindre la nature; le  
 » teint de l'infante, naguère de lys  
 » & de roses, & maintenant altéré,  
 » déceit qu'un être étranger dévore  
 » une partie de la nourriture qu'elle  
 » prend. Son sein qui se dilate indique  
 » qu'il n'est pas arrondi pour le seul  
 » plaisir des yeux: en un mot, tout  
 » annonce en elle l'auguste, le sacré  
 » caractère de mère. *Ernelinde* n'est  
 » plus une fille; elle n'est plus cet in-  
 » dividu isolé, dont l'existence ne tient  
 » qu'à foi; la voilà le plus respecta-  
 » ble membre de la société qu'elle  
 » féconde, & l'inviolable dépositaire  
 » du précieux trésor de la nature &  
 » de l'amour. Il ne lui manque que  
 » d'être femme pour mériter toute  
 » notre vénération ». Malgré sa pu-  
 » deur, elle prend le bon parti; la sévé-  
 » rité de son père achève de la détermi-  
 » ner. Elle demande audience au bon  
 » Roi *Audifera*, lui avoue son état, le

conjure de faire entendre raison à son grand Écuyer , en lui apprenant que les amans du pays de *Kalem* commencent par obtenir les faveurs d'une Demoiselle qu'ils veulent épouser , & que , si elle devient grosse , ils lui tiennent parole ; qu'elle n'a pu résister aux empressements de cet être que l'on prend pour un monstre , & qui est au fond un très-aimable Cavalier. Le Prince , touché de cette confession , mande son Écuyer & lui conte sérieusement toute l'affaire , en ajoutant que *Xilem* , homme de la plus grande naissance , étoit venu exprès du bout du monde pour épouser sa fille , ayant été instruit des hautes qualités & de l'antique race des *Kalkutifers* ; c'est le nom de l'Écuyer. Celui-ci , enchanté d'un gendre qui prenoit son Souverain pour négociateur , consent à tout ; il fournit abondamment aux équipages & à la dépense du futur époux qui fait une entrée superbe dans la Capitale , & qui est reçu du beau-père avec la pompe & la dignité romanesque dont l'auteur fait une description très-comique. Cependant , au Conseil Privé de Re-

*diferca*, on conclut qu'avant la cérémonie de cet illustre hymen, il est de toute nécessité que *Kalem* se distingue par quelque action d'éclat qui, le couvrant de gloire, mette le Prince dans le cas de le combler d'honneurs & le rende de plus en plus digne du sang des *Kalkutifers*. Précisément on alloit faire la guerre; l'étranger part pour l'armée en qualité de volontaire; le Général, fidèle aux ordres du Roi, lui donne un Détachement considérable avec des instructions. *Kalem* fait le contraire de ce qu'on lui avoit recommandé; il est battu à platte couture. La Campagne suivante, il réussit un peu mieux; il force un poste important; l'ennemi délogé revient en force & surprend les troupes de *Rediferca* & le Commandant qui, dans ce moment, cherchoit à séduire une jeune villageoise; il n'a que le temps de se sauver, en laissant néanmoins une oreille sur le champ de bataille. *Ernelinde* ayant donné le jour à un jeune Prince, on convint d'unir les deux amans. La cérémonie se fit sans éclat: on se contenta de quelques repas de fa-



» mille , d'une course dans laquelle un  
 » Chevalier perdit un œil , & d'un bal  
 » qui occasionna trois fausses couches  
 » & une demi-douzaine de pleurées. »

Le mariage est la fin de tous les Romans. L'anonyme ne s'arrête pas là ; il peint *Kalem* , oubliant le cœur & les bienfaits de son épouse , & se livrant à des projets de politique insensée , dont il présente les plans au Roi , & qui , après lui avoir attiré son indignation , occasionnent la rupture civile & légale de son mariage , avec l'adoucissement d'une pension honnête. *Xalem* , désespéré , pense à retourner dans sa patrie pour y vivre des bienfaits de *Kediserca* & de ses épargnes ; il est volé , & obligé , pour subsister , d'entrer dans une troupe de Comédiens , où n'ayant pu se soutenir , il alla mourir à l'Hôpital en détestant l'éducation frivole & pécuniaire qu'il avoit reçue & à laquelle il attribuoit toutes ses infortunes. Cette étrange catastrophe est sans doute l'explication du titre ; On ne s'y attendoit pas.

J'aurois voulu que , des deux volumes , l'auteur n'en eût fait qu'un ; la

leçon en eut été plus courte & par conséquent plus frappante. Cette réduction eut été très aisée, en retranchant beaucoup de réflexions Philosophiques, beaucoup de moralités prolixes; je suis persuadé que l'auteur en a rempli son ouvrage pour en inspirer plus fortement le dégoût; mais, outre que cette profusion ennuye, ne pourroit-on pas lui dire qu'il tombe lui-même dans les défauts qu'il reproche aux autres, & qu'on est tenté de lui demander, comme le neveu à son oncle dans la *Métromanie*,

*Est-ce vous qui parlez, ou si c'est votre rôle?*

Au reste, je prête peut-être à l'anonyme un dessein qu'il n'a pas eu. Si son ouvrage a une autre chef, je ne la trouve pas, & je me garderai bien de perdre mon temps à la chercher. Mais, supposé que son but ait été réellement de rendre ridicules nos compositions romanesques, cette idée, quoique bonne, n'est pas neuve; elle a été employée il y a plus de quarante ans avec succès par le célèbre P. Bougeant, dans le *Prince Farséreddin*.

278. L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

*Épître à Horace, par M. de Voltaire ;  
Brochure in-8° ; à Paris chez des Co-  
pistes.*

Cette *Épître*, de près de 200 vers, est, à la fois, très-digne & très-indigne du grand Poète dont elle porte le nom ; très-digne de lui par un ou deux morceaux où sa Muse est reconnoissable, par le désordre de ses idées disparates ou *incohérentes* comme s'expriment nos sublimes Philosophes, par le délire de son impiété, par son égoïsme fastidieux, par son éternel rabachage, par la fièvre continue de sa haine contre quelques hommes de Lettres qu'il estime, quoiqu'il en dise, mais qu'il n'aime pas ; & qui, je vous assure, n'ambitionnent ni son amitié, ni même son suffrage : très-indigne de ce Dieu du Parnasse François, par la faiblesse de sa versification prosaïque, lâche & terne. Voici le début de cette belle *Épître* :

Toujours ami des vers & du Diable poussé,  
Au rigoureux Boileau j'écrivis l'an passé,

Je ne sçais si ma Lettre aura pû lui déplaire :  
Mais il m'a répondu par un plat *Sécétaire*,  
Dont l'écrit froid & long, déjà mis en oubli,  
Ne fut jamais prôné que par l'Abbé *Mabli*.

Assurément il ne faut être ni poussé,  
ni possédé du *Diable*, ni se donner à  
lui, pour composer de pareils vers ;  
& si l'on ne craignoit de faire une  
très-mauvaise plaisanterie, que se per-  
mettroit pourtant M. de *Voltaire* si elle  
lui venoit (car le bon-homme aime assez  
les jeux de mots & les quolibets) on  
pourroit dire que ce sont-là des vers à la  
*Diable*. Le plat *Sécétaire* est le très-  
inclément M. *Clément*, auteur de la  
bonne *Réponse de Boileau* qui parut  
l'année dernière & que le Public ne  
jugea pas aussi platte qu'elle a dû  
paroître au Poëte à qui elle étoit  
adressée. Quant à M. l'Abbé *Mabli*,  
je ne sçais à quel propos il se trouve  
là. C'est un homme du plus grand mé-  
rite, qui nous a donné de bons ou-  
vrages d'Histoire, de Politique & de  
Morale ; il n'est pas besoin, pour le  
faire valoir, de dire qu'il est frère de  
M. l'Abbé de *Condillac* de l'Académie ;

280. L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Françoise. Il est vrai qu'il a un tort affreux que je ne puis dissimuler : il n'est pas *Philosophe*.

Je t'écris aujourd'hui, voluptueux *Horace*,  
A toi qui respiras la tendresse & la grace,  
Qui facile en tes vers, & gai dans tes discours,  
Chantas l'oïiveté, le vin & les amours.

On dit bien que des vers respirent la tendresse : peut-on le dire d'un homme ? On répondra sans doute qu'on entend ici l'auteur, & non pas l'homme ; dans ce cas, il falloit mettre qui respire ; de plus respirer la grace est-il bien François ? Je me rappelle que M. de *Voltaire*, dans une Épître au Cardinal *Quirini*, a dit, par la plus ingénieuse des antithèses, que ce Prélat sçavoit allier *Horace* & Saint *Augustin*,

Et la grace de *Jésus-Christ*  
Avec les vœux Graces d'*Homère*.

J'entends à merveille & j'admire fincèrement ce joli calembour ; mais quel qu'un qui respire la grace, je ne sçais ce que cela veut dire. Et gai dans tes discours : est-ce que M. de *Voltaire* a jamais causé avec *Horace*, pour juger

des charmes de la conversation ? A-t-il voulu rendre par *discours* le mot *sermones* qui est à la tête des *Satires* d'*Horace* ? Ce seroit assez mal s'exprimer.

L'auteur fait une peinture agréable des soupers du Roi de Prusse, où il avoit l'honneur d'être admis :

*Maupertuis* gâta tout : l'orgueil philosophique  
Aigrit de nos beaux jours la douceur pa-  
cifique ;

Le Plaisir s'envola , je partis avec lui.

Est-ce bien *M. de Maupertuis*, n'est-ce pas plutôt *M. de Voltaire* qui gâta tout ? N'est-ce pas l'orgueil poétique & non l'orgueil philosophique qui aigrit la douceur pacifique de ces beaux jours ? *M. de Voltaire* se flatte envain d'en imposer à son siècle qui est instruit de cette querelle célèbre, & qui sçait de quel côté étoient l'orgueil & la méchanceté. Le Plaisir part avec *M. de Voltaire*. Voilà donc l'esprit, le goût délicat, les bons mots du Roi de Prusse, toute la gaîté, tous les agrémens de sa Cour, qui disparoissent avec *M. de Voltaire* !

Le Plaisir monte en croupe & galope avec  
lui.

Cependant , si l'on en croit des relations assez fidelles , le *Plaisir* ne s'avisa pas d'être le compagnon de son triste voyage. Ses plaintes , ses lettres , ses regrets , ses protestations à Francfort , prouvent qu'il ne songeoit à rien moins qu'à se livrer au *Plaisir*.

M. de Voltaire félicite Horace sur sa charmante solitude de Tibur ; il lui parle ensuite de la sienne ; car il ne se perd jamais de vûe ; mais la description qu'il fait de sa retraite est ce qu'il y a de mieux dans son *Épître*.

Je crois Ferney plus beau : les regards  
étonnés,  
Sur cent vallons fleuris doucement promenés,  
De la mer de Genève admirent l'étendue ;  
Et les Alpes, au loin se cachant dans la nue,  
D'un long amphithéâtre enferment les  
côteaux ,  
Où le pampre en festons vit parmi les  
ormeaux.  
Là, quatre États divers arrêtent ma pensée ;  
Je vois de ma terrasse en équerre tracée ,  
L'indigent Savoyard, utile en ses travaux,  
Qui vient couper mes bleds pour payer ses  
impôts ;  
Des riches Gênois les campagnes riantes ;  
Du Bernois valeureux les côtes florissantes ;  
Enfin cette Comté, &c.

Après ces vers , l'auteur nous dit ce qu'il nous a dit mille fois , & que personne ne veut croire : c'est qu'il est *heureux*. Mais est-on *heureux* lorsqu'on est consumé de jalousie , dévoré de fiel , toujours en guerre avec les autres & plus encore avec soi-même ; lorsqu'on déclame contre sa Patrie & qu'on brûle d'y revenir pour y être couronné en plein Théâtre ; lorsqu'on est insatiable de gloire & qu'on se laisse abattre par les critiques les plus légères ; lorsque , &c. ? Est-on *heureux* enfin , lorsqu'on se vante tant de l'être ? Quoiqu'il en soit , M. de *Voltaire* en prend occasion de se déchaîner contre un Pasteur respectable , le digne successeur de St. *François de Sales* , l'Evêque de Genève , ou , pour mieux dire , d'Annecy. C'est quelque chose d'inconcevable & de bien révoltant que l'indécence avec laquelle il traite ce vertueux Prélat ; mais j'ai tort ; les infâmies de cet Ecrivain n'excitent plus , depuis long - temps , la surprise & l'indignation ; le mépris & la pitié sont les seuls sentimens qu'éprouvent ceux qui les lisent.



284 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Du pédant d'Annecy j'ai confondu la rage ;  
 J'ai ri de sa sottise, &c, quand mon hermitage  
 Voyoit dans son enceinte arriver à grands  
 flots,  
 De cent pays divers, les Belles, les Héros.  
 Des Rimeurs, des Savans, des Têtes cou-  
 ronnées,  
 Je laissois du vilain les fureurs acharnées  
 Hurler d'une voix rauque au bruit de mes  
 plaisirs.

Vous ignorez peut-être, ou vous ne vous  
 rappelez pas, Monsieur, quel est le  
 noble motif de cette belle haine de *M. de*  
*Voltaire* contre M. l'Evêque d'Annecy.  
*M. de Voltaire* s'avisa un jour de mon-  
 ter en chaire dans l'Eglise de son Vil-  
 lage, & de prêcher ses Païsans. M.  
 l'Evêque d'Annecy crut devoir lui re-  
 montrer sa folie, & le fit avec beau-  
 coup de douceur & de dignité. Ceux  
 qui ne sont pas instruits de cette anec-  
 dote la trouveront détaillée dans le re-  
 cueil imprimé de toutes les pièces con-  
 cernant la prétendue conversion de  
*M. de Voltaire*. Vous reconnoissez,  
 Monsieur, sa risible vanité dans l'é-  
 talage qu'il fait des personnes qui l'ont  
 été voir. Je crois bien qu'il a pu re-

devoir les visites de quelques Belles , parce qu'elles sont curieuses ; des rimeurs , il y en a eu beaucoup ; des Sçavants , très-peu ; pour des Héros & des Têtes couronnées , cela est fort : pourquoi M. de Voltaire ne les nomme-t-il pas , lui qui cite toujours avec tant de complaisance les personnages illustres ( sur-tout ceux qui sont morts ) qui lui ont parlé , qui lui ont écrit , avec lesquels il a vécu dans la plus grande familiarité ? Mais peut-être met-il au rang des Héros & des Têtes couronnées ceux qui les représentent quelquefois sur le Théâtre. Des fureurs acharnées qui hurlent d'une voix rauque au bruit des plaisirs de M. de Voltaire ! La magnifique image & les belles expressions ! Les plaisirs de ce Poëte sont donc bien bruyant ! Il revient encore dans cette Épître au soin qu'il a pris de faire fleurir dans son hameau l'agriculture & les métiers. Qu'il sache une bonne fois qu'il n'y a pas de petit Bourgeois , pas de Financier , qui n'en fasse beaucoup plus dans son Village ; & cela est si commun qu'ils n'ont pas la manie de s'en applaudir & de le prôner sans cesse avec emphase.

L'auteur parle avec dérision du Pape régnant, de Saint Ignace qu'il confond avec Calvin; des Confesseurs, &c. Il en veut sur-tout au P. Nonotte. Il faut que ce Nonotte ait fait une plaie bien profonde dans le cœur de ce grand Philosophe; il se trouve toujours au bout de sa plume dans sa prose & dans ses vers. Il est vrai que l'excellent Livre des *Erreurs de Voltaire* qu'a composé ce Nonotte, Livre qui a déjà eu quatre Editions & qu'on imprime actuellement encore, doit furieusement empoisonner la félicité pure dont jouit l'heureux Seigneur de Ferney.

Il prétend que tout ce qu'on lui reproche n'est qu'imposture & calomnie:

L'un dit que mes écrits, à Cramer bien vendus,  
Ont fait dans mon épargne entrer cent mille écus.

On a grand tort assurément de dire cela. M. de Voltaire a toujours donné ses ouvrages pour rien, & c'est en les donnant ainsi qu'il s'est fait cent mille livres de rente.

L'autre, que j'ai traité la Genèse de fable,  
Que je n'aime point Dieu, mais que je crains  
le Diable.

Autre injustice affreuse; il n'y a, pour

s'en convaincre, qu'à lire le *Dictionnaire Philosophique*, la *Philosophie de l'Histoire*, &c., &c., &c.

Soudain Fréron l'imprime ; & l'Avocat *Marchand*

M'assiste au lit de mort, & fait mon Testament.

Je ne crois pas avoir jamais imprimé que M. de *Voltaire* craignît le Diable ; je pense , en effet , qu'il en a moins peur que de *Nonotte* & de moi : pardon, Monsieur , l'égoïsme me gagne ; M. de *Voltaire* en donne un si bel exemple ! A l'égard de M. *Marchand* , j'ignorois que le testament de M. de *Voltaire* fût de lui. Cet ouvrage au reste, ne peut que lui faire honneur.

Le Poète termine brusquement sa longue *Epltre* par une demi-douzaine de vers sur la rime ; il dit à *Horace* qu'elle est nécessaire à la versification Française. En vérité , Monsieur , il y a si peu de fond dans cet ouvrage , si peu d'ordre dans les idées , si peu de rapport entre les parties qui le composent , qu'on ne peut deviner quel a été le but de l'écrivain. Ce qu'on y voit clairement , c'est qu'il a voulu dire beaucoup de bien de lui & beau-

## 288 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

coup de mal de quelques auteurs qu'il redoute. Est-ce donc avec cette déraison, ce persiflage, cette irréligion, qu'il falloit écrire à *Horace*, à un Poëte d'un si grand sens, à un Philosophe sage autant qu'éclairé, qui respecta toujours les Dieux, sa patrie & son Souverain. Je m'imaginois que, dans une *Épître* qu'on osoit lui adresser, il seroit question de quelque point important de Littérature ou de Morale; & l'on n'y trouve que des impiétés rebâties, des invectives grossières & des élans ridicules d'amour-propre. Eh, qu'a besoin *Horace* de toutes ces misérables querelles littéraires & de toutes ces jactances puériles dont l'entretient l'auteur! Ne voilà-t-il pas quelque chose de bien curieux que M. de *Voltaire* a cru devoir lui apprendre, en lui écrivant qu'il fait travailler les vassaux à *Ferney*; que des femmes & des rimailleurs l'ont été voir; qu'il n'aime ni son Evêque, ni M. *Clément*, ni M. l'Abbé *Mabli*, ni M. *Marchand*, ni le P. *Nonotte*, ni &c, &c, &c, &c!

Je suis, &c.

A Paris, ce 30 Novembre 1772.

---

# L'ANNÉE

## L I T T É R A I R E.

---

### L E T T R E X I I I.

*Anecdotes Arabes & Musulmanes, depuis l'an de J. C. 614, époque de l'établissement du Mahométisme en Arabie, par le faux Prophète Mahomet, jusqu'à l'extinction totale du Califat en 1538 ; un Volume in-8° de 733 pages ; à Paris chez Vincent, Imprimeur-Libraire rue des Mathurins, Hôtel de Clugny.*

**A**UX *Anecdotes* des différens états de l'Europe, qu'on a publiées depuis peu, il manquoit celles qui paroissent aujourd'hui. L'histoire de *Mahomet* & de ses successeurs, occupe une des premières places dans les fastes du

ANN. 1772. Tome VII. N

monde, & principalement dans ceux de l'Asie. C'est un champ fécond où il est aisé de cueillir une moisson abondante de faits intéressans & curieux qui sont répandus dans les annales Turques. On verra dans ce volume les traits abrégés & principaux qui remontent à l'époque de l'établissement du Califat, & qui en font voir les accroissemens, les progrès & la décadence. Pour juger de l'intérêt & du mérite de ce choix d'*Anecdotes*, il suffit de se rappeler qu'après l'Empire Romain, il n'en est aucun dont l'étendue puisse être comparée à celui de *Mahomet*. Il embrassa long-temps les trois quarts de l'Asie & une grande partie de l'Afrique & de l'Europe; & telle fut sa puissance, prodigieuse, que de ses débris mêmes, on a vu se former des Royaumes & des Empires formidables. Une autre idée plus avantageuse encore en faveur des *Anticdous Musulmanes*, c'est que, dans l'esquisse qu'on nous présente du règne des Califes ou Pontifes - Rois, successeurs du législateur Arabe, il en est plusieurs qui ont relevé l'éclat

de la thiare & du diadème réunis sur leur tête par les vertus paisibles & bienfaisantes qui caractérisent les pères du peuple ; d'autres , par les talens supérieurs & les qualités éminentes qui constituent les héros ; ceux-ci , par leur amour pour les sciences ; ceux-là , par leur respect pour la religion ; presque tous , par des traits brillans & singuliers. Le fanatisme des peuples & l'ambition de quelques sujets ayant dans la suite démembre le Califat , l'Auteur a cru devoir faire marcher de front les différentes familles qui se sont maintenues dans la possession ou dans l'usurpation de l'autel & de l'épée de *Mahomet* ; telles furent entr'autres les *Omniades* , les *Fathimites* & les *Abbassides*. Quoique l'histoire des Sarrafins ou Mahométans d'Espagne soit intimement liée avec celle de cette Monarchie , l'Auteur se réserve de satisfaire la curiosité des lecteurs sur cette matière importante dans le recueil des *Anecdotes Espagnoles* qui ne tarderont point à paroître.

Parmi celles qui composent le volume que je vous annonce, Monsieur,



j'en choisirai quelques-unes des plus intéressantes. Je ne vous parlerai presque point du fondateur ; son histoire particulière est trop connue. Il suffira de vous offrir quelques traits de sa conduite, les plus propres à le peindre & à donner l'esprit de sa législation & de la rapidité de ses conquêtes. A l'âge de 44 ans, *Mahomet* se déclare publiquement Prophète, Envoyé de Dieu, pour rappeler l'univers à son véritable culte. Il n'avoit encore que neuf prosélites. Pour en augmenter le nombre, il fit assembler toute sa famille, &, au milieu d'un repas, prenant le ton d'un Ambassadeur du Tout-Puissant :  
 » O Mes frères , s'écria-t-il , qui peut  
 » apporter aux Arabes un bien plus  
 » précieux que celui que je leur apporte en ce jour ? Je vous présente  
 » les trésors de cette vie & le bonheur  
 » du Ciel. Le Très-Haut vous appelle  
 » à lui par ma bouche. O mes frères ,  
 » qui d'entre vous veut être mon Visir  
 » dans cette grande entreprise ? Qui  
 » veut partager avec moi la peine &  
 » le fardeau , & devenir mon frère ,  
 » mon envoyé , mon lieutenant ? » A

ce discours inattendu , les convives demeurent interdits ; on se regarde ; un silence profond marquoit l'étonnement de l'assemblée , lorsque le jeune *Ali* , cousin de l'enthousiaste , se lève & s'écrie : « c'est moi , divin » Prophète , c'est moi qui veux faire » ce que tu demandes : si quelqu'un » s'oppose à toi , je lui casserai les » dents , je lui arracherai les yeux , » je lui fendrai le ventre , je lui » romperai les jambes. C'est moi , » digne ami du Très-Haut , c'est moi » qui veux être ton Visir sur ces peuples ». A ces mots , *Mahomet* se jette au cou d'*Ali* , l'embrasse avec transport , & dit aux spectateurs tremblans : « voici mon frère , voici mon » envoyé & mon lieutenant ; soumettez-vous à lui & rendez-lui une » aveugle obéissance ». Le ton avec lequel il prononça cet ordre , & plus encore les menaces & l'exemple d'*Ali* , firent sur toute l'assemblée une vive impression ; plusieurs embrassèrent sur le champ la nouvelle religion , & les autres , déjà ébranlés , ne différèrent que de quelques jours. Un très petit

nombre s'aperçut de l'ambition de *Mahomet* & résolut d'y mettre un frein. Leur résistance ne fit qu'accroître sa gloire & son autorité. Après sa mort, on creusa la terre dans la maison d'*Aïschah* son épouse chérie, sous le lit même où il avoit rendu le dernier soupir, & ce fut là qu'on lui dressa un tombeau; c'est en ce même endroit qu'il repose encore aujourd'hui, sans coffre de fer suspendu en l'air par la force des pierres d'aimant, comme on l'a ridiculement débité & cru si longtemps.

Ce fut sous le regne d'*Omar II*, successeur de *Mahomet*, que Jérusalem tomba pour jamais entre les mains des ennemis du nom Chrétien. L'acte qui leur asservit cette ville mérite d'être rapporté : » Au nom du Dieu des » miséricordes, *Omar*, Commandant » des Fidèles, aux citoyens de Jérusalem. Ils seront protégés; ils conserveront la vie & leurs biens; leurs » églises ne seront pas démolies; eux » seuls en auront l'usage; mais ils » n'empêcheront pas les Musulmans » d'y entrer ni jour ni nuit; ils en ou-

» vtront les portes aux passans & aux  
 » voyageurs ; ils n'érigeront point de  
 » croix au-dessus ; ils ne sonneront  
 » point les cloches & se contenteront  
 » de tinter ; ils ne bâtiront de nou-  
 » velles églises ni dans la ville ni dans  
 » son territoire. Si quelque voyageur  
 » Musulman passe par leur ville , ils  
 » seront obligés de le loger & de le  
 » nourrir gratuitement pendant trois  
 » jours. On ne les obligera point  
 » d'enseigner l'Alcoran à leurs enfans ;  
 » mais ils ne parleront point ouver-  
 » tement de leur religion aux Musul-  
 » mans ; ils ne solliciteront personne  
 » à l'embrasser ; ils n'empêcheront  
 » point leurs parens de la quitter  
 » pour faire profession du Musulma-  
 » nisme ; ils ne montreront pas publi-  
 » quement dans les rues leurs croix &  
 » leurs livres ; ils témoigneront du  
 » respect aux Musulmans, & céderont  
 » leurs places lorsque ceux-ci voudront  
 » s'asseoir. Ils ne seront pas vêtus  
 » comme eux ; ils ne porteront ni  
 » leurs bonnets, ni leurs turbans, ni  
 » leurs chaussures : ils garderont par-  
 » tout un habillement distinctif & ne

» quitteront jamais la ceinture ; ils  
 » ne partageront pas leurs cheveux  
 » comme les vrais Fidèles ; ils ne  
 » parleront pas la même langue , ne  
 » prendront pas les mêmes noms &  
 » ne se serviront pas de la langue  
 » Arabe dans les devises de leurs  
 » cachets. Ils n'iront point à cheval  
 » avec des selles ; ils ne porteront au-  
 » cune sorte d'armes ; ils ne vendront  
 » point de vin ; ils ne prendront chez  
 » eux aucun domestique qui ait servi  
 » un Musulman ; ils payeront ponc-  
 » tuellement le tribut ; ils reconnoî-  
 » tront le Calife pour leur Souverain,  
 » & ne feront jamais , ni directement  
 » ni indirectement , rien de contraire  
 » à son service. » Cet *Omar* retraçoit  
 dans ses mœurs la simplicité des pre-  
 miers Héros de Rome ; sa tente n'étoit  
 que de poil ; il n'avoit d'autre siège  
 que la terre ; ses habits étoient sou-  
 vent très-mal en ordre. Ce fut dans  
 cet équipage qu'il donna audience  
 aux Députés de Jérusalem , & que  
 d'un mot il fixa leur sort.

*Moutasfer-Billah* , qui regna en 861 ,  
 mériteroit , par ses qualités , d'être

mis au nombre des grands Princes ,  
 s'il n'eût souillé du sang de son propre  
 père la route qui le conduisit au Trône.  
 Malgré la férocité naturelle que  
 suppose cette atrocité , l'Histoire rap-  
 porte de ce Calife un trait qui doit  
 intéresser toutes les ames sensibles.  
 Un Officier que *Moutaser* avoit chargé  
 d'aller régler les affaires de l'Egypte ,  
 s'étoit parfaitement bien acquitté de  
 cette commission difficile. A son re-  
 tour , le Souverain l'ayant prié de lui  
 raconter les aventures de son voya-  
 ges : » Seigneur , lui dit-il , je suis re-  
 » venu de cette Province victime de  
 » l'amour , une Esclave , semblable à  
 » ces Vierges sacrées qui feront dans  
 » le Ciel le partage des Elus , a plongé  
 » mon ame dans la plus profonde  
 » tristesse. Je voulus l'acheter ; mais  
 » ses charmes divins , sa voix céleste ,  
 » furent mis à un prix si haut , que  
 » n'ayant point assez d'argent pour la  
 » payer , je fus contraint d'abandon-  
 » ner ce trésor à un mortel plus for-  
 » tuné. Hélas , si vous conceviez les  
 » tourmens que j'endure depuis cet  
 » instant funeste ! L'amour me dévore ,

» je ne vis plus. » Le Monarque l'é-  
 couta sans rien dire, & , voulant ré-  
 compenser son service & son zèle, il  
 donna secrètement ordre au Gouver-  
 neur d'Egypte d'acheter cette Esclave,  
 à quelque prix que ce fût, & de l'en-  
 voyer promptement à son serrail. Dès  
 qu'elle fut arrivée, on la conduisit au  
 Prince qui, deux ou trois jours après,  
 fit venir l'Officier. A peine fut-il en  
 présence du Calife, qu'il entendit la  
 voix de celle qu'il aimoit dans un appar-  
 tement voisin; ce qui le troubla & le mit  
 tout hors de lui-même. Le Prince lui  
 demanda la cause de son émotion &  
 s'il connoissoit la voix de la personne  
 qui chantoit: l'Officier lui avoua qu'il  
 la prenoit pour celle de l'Esclave dont  
 il lui avoit parlé. » L'aimez-vous en-  
 » core? — Seigneur, je dois respec-  
 » ter votre goût; ma passion est plus  
 » vive que jamais; mais je dois l'é-  
 » touffer pour ne point allarmer la  
 » vôtre. — Mon ami, je le jure par  
 » le grand Prophète, cette belle Es-  
 » clave n'a été achetée que pour vous  
 » seul, &, depuis qu'elle est arrivée  
 » dans mon Palais, je n'ai jetté qu'un

» seul regard sur elle ; prenez-la , c'est  
» le prix que je dois à votre obéissan-  
» ce. » En finissant ces mots , il com-  
manda qu'on la remit entre les mains  
de son amant , parée de tous les dia-  
mans qu'il lui avoit donnés pour re-  
lever la grandeur du présent.

Ce n'est pas seulement le portrait  
des Souverains & des grands Officiers  
de l'Empire Mahométan que présen-  
tent ces *Anecdotes* ; on y voit aussi  
figurer , avec plaisir , les gens de  
Lettres & les Artistes célèbres. En 768,  
*Almanzor*, ayant recouvré la santé par  
les soins & l'habileté d'un Medecin  
Chrétien , ce Prince le combla de  
graces , l'attacha à son service , &  
lui assigna un appartement au Palais.  
Le Calife , apprenant un jour que le  
Docteur n'avoit pour toute épouse  
qu'une vieille femme fort infirme ,  
fit conduire dans sa chambre trois  
jeunes Grecques de la plus grande  
beauté. Chacune portoit dans une  
corbeille la somme de mille pièces d'or  
que le Prince leur avoit donnée comme  
pour leur servir de dot auprès de leur  
nouvel époux. A son retour , le Mé-



decin fut fort étonné de voir de pareils objets dans son appartement. Le premier mouvement fut peut-être pour ces belles personnes ; mais , rappelant aussi-tôt l'amour austère de ses devoirs : » Allez , mes enfans , » dit le bon Médecin , je vous donne » l'or que vous m'apportez ; qu'il vous » serve à trouver des époux qui vaudront mieux que moi ». *Almanzor* n'apprit qu'avec surprise une conduite si peu conforme à ses principes ; il en demanda la raison : » Seigneur , » répondit le Médecin , je suis Chrétien , & ma religion me défend la pluralité des femmes ». Ce désintéressement héroïque augmenta la considération du Calife , qui s'attacha de plus en plus un homme si constant dans la pratique des vertus.

En 1173 , *Mohamed* , fameux Poète Persan , finit à Samarcande une carrière de quatre-vingts ans. Né avec un esprit vif & enjoué , il se fit rechercher dès sa plus tendre jeunesse. Il n'y avoit point de Musulmans riches qui ne l'admissent à leurs parties de plaisir qu'il animoit par des plaisanteries.

» Seigneur, disoit-il à un certain âge,  
 » en déplorant les égaremens de sa  
 » jeunesse, j'offre à ta majesté sou-  
 » veraine quatre choses qui ne se  
 » trouvent point dans tes trésors : le  
 » néant, l'indigence, le péché & le  
 » regret ». Cet élève des Muses Mu-  
 sulmanes avoit le talent singulier des  
 reparties soudaines, que ses contem-  
 porains estimoient beaucoup. Un de  
 ses rivaux, très-disgracié de la nature,  
 avec lequel il venoit d'avoir une con-  
 testation fort vive, ayant remarqué  
 le coloris enflammé de son visage &  
 regardant cette rougeur comme un  
 préjugé favorable à l'opinion qu'il  
 avoit soutenue, le pressa de lui en  
 dire la raison : » Je crains, dit *Moha-*  
*med*, que Dieu, pour me punir de  
 » mes crimes, ne me fasse aussi laid  
 » que vous ». Un autre Versificateur,  
 dont le nez étoit fort long, se plaignit  
 de ce qu'il l'avoit désigné dans un  
 de ses ouvrages par une épithète  
 aussi injurieuse : » Au reste, ajouta-  
 » t-il ; je ne suis point vindicatif, &  
 » je sçais supporter les outrages sans  
 » ressentiment. On le voit bien, répon-

» dit *Mohamed*, puisque depuis quarante ans vous supportez sans murmure un nez aussi long & aussi incommode que le vôtre ». Ce Poète tiroit son origine d'un des premiers compagnons de *Mahomet*.

Ce choix d'*Anecdotes* offre une lecture très-agréable & très-variée ; c'est l'histoire abrégée de la Religion, du gouvernement, des passions, des Lettres & des Arts chez les Mahométans, & ce plan bien conçu est heureusement rempli. L'auteur a rassemblé avec plaisir les traits d'héroïsme ou de vertu les plus propres à inspirer des sentimens nobles & généreux. Cette attention fait beaucoup d'honneur à son esprit & à son cœur.

Le Volume qui doit suivre immédiatement celui-ci, sous le titre d'*Anecdotes Orientales, Première Partie*, servira tout-à-la-fois d'introduction & de suite à l'Histoire des Califes. On y trouvera toutes les dynasties connues, qui, depuis la naissance du monde, ont donné des loix aux différentes contrées de l'Asie, & dont les Puissances réunies ont formé le vaste

Empire des Musulmans. Après l'extinction. & sur les débris du Califat, d'autres Puissances se formèrent à leur tour ; on en lira l'histoire dans ce même Volume & dans le suivant, qui contiendra les Sophis ou Shabs de Perse, les Ottomans & les Mogols.

*Réflexions Philosophiques sur LE SYSTÈME DE LA NATURE ; par M. HOLLAND ; deux Volumes in-12 ; à Paris chez Valade, Libraire rue Saint Jacques, vis-à-vis la rue des Mathurins.*

**S**I le front de l'auteur du *Système de la Nature* est susceptible de la modification qui (selon lui) forme la honte, j'ose vous dire, Monsieur, qu'il l'éprouvera plus d'une fois en lisant l'excellent Ouvrage que je vous annonce. Quel homme que ce M. Holland ! \* On croit voir un vigoureux

\* Il est Précepteur des jeunes Princes de Wirtemberg, qui font leurs études à Lausanne.

Athlète, qui se joue de son adversaire, qui le balotte, l'étend, le roule sur la poussière, lui permet de se relever, lui ôte la respiration, la lui laisse reprendre, enfin se retire en jettant sur lui un regard dédaigneux, & le livrant aux huées des spectateurs. Dans l'impossibilité de vous montrer M. *Holland* aux prises avec l'auteur qu'il combat, sur tous les paradoxes que celui-ci a osé avancer dans le *Système de la Nature*, je me réduirai à vous rapporter quelques-unes de ses *Remarques* sur deux points capitaux, l'*Ame* & l'*Existence de Dieu*. Vous sçavez, Monsieur, que l'auteur du *Système de la Nature* prétend que l'*ame fait partie de notre corps*, ou plutôt, que c'est le corps lui-même, considéré relativement à quelques-unes des fonctions dont il est susceptible. Les preuves qu'il en donne se réduisent à celles-ci : 1°. On ne sçaitroit se former aucune idée d'un être immatériel. 2°. Un esprit ne peut pas agir sur la matière. 3°. L'ame subit les mêmes changemens que le corps. 4°. Le dogme de la spiritualité de l'ame est

une production récente de l'imagination.

PREMIÈRE PREUVE. *On ne fçauroit se former aucune idée d'un être immatériel.* REMARQUES. On ne doit pas

confondre les idées de l'entendement avec les phantômes de l'imagination. Il n'est pas possible de *peindre* à soi-même ce que c'est qu'une substance immatérielle, vû qu'elle n'a ni figure, ni couleur, ni qualités sensibles. Mais l'entendement peut se convaincre, par de fortes preuves, qu'un être pensant n'a point de parties, & que l'ame ne peut être matérielle. Quelle logique, d'ailleurs, que de nier la possibilité d'un être immatériel, parce qu'on ne peut se le représenter sous la forme d'un être matériel!—Nous ne concevons pas plus nettement la nature de la matière que celle de l'esprit. En conclurez-vous qu'il n'y a point de matière? L'idéaliste, qui spiritualise tout, traite d'illusion tout ce que les sens déposent en faveur de la matière. Le matérialiste, qui veut que tout soit matière, appelle chimériques toutes les idées que la raison se forme de la

spiritualité. La vérité est que nous ne connoissons ni l'essence de l'esprit, ni celle de la matière; nous connoissons seulement quelques-unes de leurs qualités.

SECONDE PREUVE. *Il est impossible qu'un esprit agisse sur la matière.*

REMARQUES. Je dirois, avec autant de raison, qu'un corps ne peut agir sur un autre corps, parce que j'ignore, avec tout le monde, comment se fait cette action. Il est téméraire de décider qu'une substance ne peut agir sur une autre, tandis que nous ne sçavons pas ce que c'est qu'agir, ni en quoi consiste l'application d'une force, ni même ce que c'est qu'une force. Ce seroit perdre son temps que de vouloir rapporter toutes les hypothèses des Spéculateurs de nos jours, touchant l'union & l'action réciproque des deux substances. Quand je dis que le corps influe sur l'ame & l'ame sur le corps, je parle aussi clairement que lorsque je dis qu'un corps agit sur un autre corps. Je désigne par là certains faits dont je suis instruit par l'expérience, mais dont je ne comprends ni la raison ni la manière.

TROISIEME PREUVE. *L'ame n'est pas distincte du corps, puisqu'elle subit les mêmes changemens.* REMARQUES.

Il n'est pas douteux qu'à certains changemens dans le corps répondent certains changemens dans l'ame. Cette correspondance est réglée par des loix invariables ; mais ces changemens sont analogues sans être semblables. D'ailleurs, s'il est sûr que mon ame est souvent modifiée par mon corps, il ne l'est pas moins que mon corps est souvent modifié par mon ame. Si l'un semble prouver que l'homme est tout corps, l'autre prouve également que l'homme est tout esprit. Mais le vrai est qu'il y a une dépendance mutuelle entre le corps & l'esprit, & que c'est déraisonner que de conclure de la dépendance de deux choses, que ces deux choses sont identiques. De plus, il est impossible d'expliquer, par des règles mécaniques, les changemens du corps & de l'ame qui se répondent exactement. Un mot insultant, un regard de mépris, peuvent mettre un homme en colère au point de le rendre furieux. Quelle liaison



y a-t-il alors entre l'effet & ce qui le cause ? S'il est vrai que la gaîté soit l'effet mécanique d'un sang qui coule facilement, il faudra donc définir la joie, *une matière fluide, composée de petites bulles rouges, lesquelles passent avec célérité dans les canaux qui la renferment.* Il faudra définir la colère, *une humeur jaune & âcre, que le sang dépose dans une petite vessie au-dessous du foie.*

QUATRIÈME PREUVE. *Le dogme de la spiritualité de l'ame est une production récente de l'imagination.* REMARQUES. On sçait à quelles étranges opinions se sont livrés les anciens Philosophes, sur la nature des esprits & des corps. Les premiers Pères de l'Eglise, imbus des idées de la Philosophie Grecque, ne sont pas allés plus loin sur ce même sujet. On peut même convenir que la théorie de l'ame n'a été bien développée que par *Descartes*, qui, le premier, a tenté de ramener l'évidence dans la Philosophie. Mais ne feroit-il pas absurde d'en conclure que c'est-là une doctrine nouvelle ? De tout tems on a entrevu & même reconnu l'op-

position remarquable qui est entre la matière & la faculté de penser. Les Philosophes se tournèrent de tous les côtés imaginables pour se tirer d'embarras; mais, faute de principes clairs & lumineux, ils ôtoient souvent d'une main ce qu'ils posoient de l'autre. Lorsque *Descartes* démontra la spiritualité de l'ame, il ne surprit point le monde par une découverte nouvelle; il ne fit que réduire à des idées précises ce qu'on n'avoit vû & exprimé jusqu'alors que d'une manière confuse, quoique la question eût été agitée de temps immémorial. Au reste, en établissant la théorie des êtres spirituels, on n'a proprement qu'un seul ennemi à combattre; cet ennemi c'est *l'imagination*, qui se révolte contre l'idée d'un être privé d'étendue. Et loin que le dogme de la spiritualité soit une *production de l'imagination*, comme le veut l'auteur, c'est au contraire un monument de la victoire que l'entendement remporte sur elle. J'ai abrégé, Monsieur, les raisonnemens du Réfuteur du *Système de la Nature*; mais ce que je viens de vous

exposer fuffit pour vous faire connoître fa manière de penfer & d'écrire. Je paffe à ce qui concerne l'*Existence de Dieu*.

L'auteur du *Système de la Nature* ; après avoir montré que le mal est nécessaire à l'homme, parce que sans lui il ne maintiendrait pas son être & ne différeroit en rien d'une machine insensible, semblable aux végétaux & incapable comme eux de se conserver, prétend que, s'il n'existoit point de mal dans ce monde, l'homme n'eût jamais songé à la Divinité. Cette proposition, dit M. Holland, combinée avec ce qui précède, ne présente aucun sens. On vient de nous dire que, sans le mal, l'homme seroit un automate insensible, incapable de penfer, de vouloir & d'agir. On nous assure encore ici, que, si l'homme étoit incapable de penfer, il n'auroit jamais pensé à la Divinité. Sans doute ; mais cela valoit-il la peine d'être remarqué ? Apparemment l'auteur a voulu dire, que, dans ce mélange de biens & de maux que l'homme éprouve dans cette vie, il n'y a que les sensations fâcheuses qui

ont fait naître dans son esprit l'idée de la Divinité. Cependant, quelques pages plus bas, il contredit ce même sentiment sur lequel il fonde toute sa conjecture. » Dès qu'une cause visible ou supposée affecte l'homme d'une façon agréable, il la juge bonne & bien intentionnée pour lui. . . . . » D'après ces idées, il aime ou craint les objets qui l'ont affecté; il s'en approche avec confiance ou avec crainte; bien-tôt il leur parle, il les invoque, &c. » Il n'est donc pas vrai que ç'ait été toujours dans l'atelier de la tristesse que l'homme malheureux a façonné la Divinité. Les biens, dont l'homme jouit dans ce monde, ont donc autant contribué à faire naître l'idée d'un agent inconnu & de son culte que les maux dont il est affligé. L'amour a, par conséquent, autant de part à l'origine de la Religion que la crainte. C'est-là, Monsieur, une des innombrables contradictions que M. *Holland* relève dans le *Système de la Nature*. Il démontre ensuite la fausseté de cette assertion : » L'idée d'une Divinité ré-

« veille toujours des idées affligeantes. » On sçait, dit M. *Holland*, que presque tous les Dieux nationaux des Egyptiens, des Grecs & des Romains, furent des hommes, dont l'apothéose, au lieu d'être l'ouvrage de la frayeur, a été le fruit de l'admiration & de la reconnoissance. Dans toutes les superstitions dont nous avons connoissance, la plupart des Divinités ne sont que des Génies bienfaisans, & , loin d'en faire les ennemis de la félicité humaine, on se met sous leur protection contre les injures de la nature ; on les regarde comme la source de tous les bons succès. Il est très-faux que l'idée de tous ces agens ait été associée à celle de la terreur. Quelle frayeur excita, par exemple, l'idée de *Cérès*, de *Vénus*, de *Bacchus*, de *Minerve*, &c., &c. ? Quand l'auteur dit que la notion de Dieu réveille toujours dans l'homme des idées affligeantes, il parle apparemment d'après sa propre expérience. Il est naturel que cette idée, lorsqu'on veut la bannir absolument, incommode beaucoup par ses fréquens re-  
tours.

toirs. On peut présumer que l'Athée, tout en rassurant les autres, craint, de temps en temps, malgré ses sophismes, que la Divinité n'existe; & ce conflit de pensées ne peut être qu'affligeant. Quoi qu'il en soit, il y a une infinité de personnes qui prétendent trouver dans l'idée de Dieu l'unique source de leur consolation & de leur joie, & qui, sans cette idée, n'éprouveroient qu'un vuide affreux. De quel droit l'auteur peut-il révoquer en doute les sentimens des autres? Sur quel fondement prête-t-il les siens à tout le genre humain?

Suivant cet auteur, ( c'est toujours *M. Holland* qui parle ) les hommes maltraités de la nature, & ne pouvant la soupçonner d'être l'auteur de ses propres désordres, portèrent vers le Ciel leurs yeux baignés de larmes, & leur imagination y trouva des Agens assez puissans & assez malins pour troubler la félicité des mortels. C'est-là, dit l'auteur du *Système de la Nature*, l'origine des Dieux. Peu après, il ajoute « que la première Théologie de l'homme lui fit craindre &

#### XXIV L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» adorer les Elémens mêmes, des objets matériels & grossiers ». Il est évident que cette seconde hypothèse est incompatible avec la première, suivant laquelle la première Théologie de l'homme a été d'adorer des *Agens inconnus, invisibles & placés hors de la Nature*. A présent on nous dit tout le contraire; on veut que l'homme ait rendu le premier culte à des *Agens connus*, aux Elémens, à des objets visibles, matériels & grossiers, qui font partie de la Nature, ou qui sont la Nature elle-même. Au reste, cette nouvelle supposition est aussi peu croyable que la première. Il est impossible de se figurer l'homme assez stupide pour assigner à des objets insensibles, de la puissance, de l'intelligence & des qualités morales, semblables à celles qu'il trouve en lui-même. Dès qu'il les croit animés, ce n'est plus à eux que s'adresse son culte; c'est aux causes secrètes qui les mettent en jeu, ou aux Génies qui les président.

Si l'auteur du *Système de la Nature* avoit voulu faire attention à la mar-

che naturelle de l'esprit humain , il auroit facilement trouvé la véritable origine de nos idées sur la Divinité. Il auroit vu que l'homme ne peut pas se défendre de juger qu'un arrangement est fait à dessein , lorsqu'il y trouve de l'ordre , de l'harmonie , de la constance , des rapports directs & manifestes. Il faut à l'Athée de grands efforts de Métaphysique pour s'opposer à cette voix de la Nature , qui se fait également entendre à l'homme du Peuple & au Philosophe. La même disposition naturelle de l'esprit , d'après laquelle la maison annonce un Architecte , le tableau un Peintre , la montre un Horloger , indique à l'homme , frappé du spectacle de l'Univers , l'existence d'une cause première , intelligente , sage & libre. Mais , me dira-t-on , l'auteur du *Système de la Nature* , qui n'est pas moins homme que nous , ne prouve-t-il pas , par son exemple , qu'on peut voir l'ordre de l'Univers & prétendre qu'il est sans auteur , qu'on peut croire que les yeux ne sont pas faits pour voir , l'estomac pour digérer , &c. ? Je ré-



pons que cet auteur se persuade faussement de croire ce qu'il avance ; & j'en ai son propre Livre pour garant. Dès les premières pages il a personnifié la Nature & l'a peu à peu revêtue des attributs d'un Etre intelligent. Il a beau nous prévenir qu'il ne le fait que pour abréger ses expressions ; j'ose lui dire que ce n'en est point là la véritable raison. Effacez dans tout son Livre le mot *Nature*, & substituez-y *la matière*, *les combinaisons* & *les mouvemens que nous voyons dans l'Univers*, & vous verrez que tout l'ouvrage ne sera qu'un *non-sens* perpétuel, & qu'il ressemblera plutôt aux rêves d'un homme malade qu'aux raisonnemens d'un Philosophe. L'auteur a dû le sentir dès le premier pas. Il lui a fallu d'abord *une personne* pour dire quelque chose d'intelligible sur les matières qu'il traitoit, ou pour parler un langage humain. En niant l'existence de Dieu, il divinise la Nature, il lui attribue des intentions, de la bonté, de l'impartialité, &c. Il lui adresse même de ferventes prières. Je regretterois, Monsieur, de ne

ANNÉE 1772. 317

pouvoir entrer dans de plus grands détails sur cet excellent ouvrage, si je n'étois persuadé que j'en ai dit assez pour vous engager à le lire d'un bout à l'autre. Par-tout vous trouverez la même force de raisonnement, en même-tems que vous admirerez d'autant plus la modération de l'auteur, que celui qu'il réfute ne lui en avoit pas donné l'exemple, & qu'il est bien difficile de ne pas s'échauffer en lisant un ouvrage aussi propre que l'est le *Système de la Nature*, à révolter également & le cœur & la raison.

Je suis, &c.

A Paris ce 2 Décembre 1772.

---

## LETTRE XIV.

*Réponse d'Horace à M. de Voltaire ;  
Brochure in-8° de 14 pages ; à Paris  
sur les Parapets des Quais & du Pont-  
Neuf.*

QUAND vous avez lû, Monsieur,  
l'Épître de M. de Voltaire à Horace,  
vous est-il tombé dans l'esprit que quel-

qu'un oseroit donner une *Réponse* sous le nom de ce grand Poète, j'entends *Horace* ? Si, dans le dernier siècle, on eût proposé à *Boileau*, à *la Fontaine*, à *Racine*, &c, de s'en charger, croyez-vous qu'ils eussent accepté cette tâche délicate ? De nos jours on est moins pusillanime. Mais quel est donc le nouvel *Horace* ? Seroit-ce M. de *Voltaire* lui-même, ou l'illustre auteur de la belle Tragédie de *Didon*, ou le Chantre aimable de *Vervet*, ou l'interprète harmonieux & touchant de la tendre *Héloïse* ? Non, Monsieur, c'est un Poète d'une toute autre espèce ; c'est le sublime auteur de *Pharamond*, de *Timoléon*, de *Gustave*, &c ; en un mot, c'est le modeste M. de *la Harpe*. Mais quelque chose de plus extraordinaire, est l'évènement qui vient de se passer à cette occasion. M. de *la Harpe* relisoit seul dans son cabinet, à huit heures du soir, son *Epître* à voix haute & avec enthousiasme, lorsqu'*Horace* lui-même lui est apparu & s'est fait connoître. Vous allez sans doute me prendre pour un visionnaire ; cependant rien de plus réel ;

tout Paris est instruit de ce prodige, & l'on ne parle que de cela depuis cinq ou six jours. M. de la Harpe, d'abord effrayé, ensuite flatté de cette visite inattendue, s'est mis à crier, *c'est Horace, Horace qui vient me voir!* Aussitôt le bruit de cette apparition s'est répandu dans le quartier; un peuple immense, attiré par la curiosité, est venu assiéger la demeure de M. de la Harpe. On se disoit l'un à l'autre, *il y a un esprit chez M. de la Harpe*; bien des gens n'en vouloient rien croire. La foule s'est grossie à un tel point, qu'on a été obligé d'appeller la Garde à pied & à cheval; elle a écarté la multitude. Un homme de Lettres de ma connoissance, qui se trouvoit là par hasard, s'est glissé, à la faveur du désordre, dans la maison, puis dans le cabinet de M. de la Harpe, où il s'est caché derrière un tas de *Mercurès*. Rentré chez lui, il a mis par écrit tout ce qu'il avoit entendu; & le lendemain, de grand matin, il est venu m'apporter sa relation, que je vous envoie.

Horace, après avoir décliné son  
 nom, a continué dans ces ter-  
 mes : » un François, arrivé hier  
 » de Paris aux Champs Elysées, a  
 » demandé avec empressement à me  
 » voir, à me parler : c'étoit pour  
 » m'apprendre que tu préparois sous  
 » mon nom une *Réponse* à l'*Épître* que  
 » j'ai reçue de *Voltaire*. Comme, dans  
 » le temps que je vivois à Rome,  
 » quelques fots auteurs m'ont fait  
 » parler assez mal ; j'ai craint, je te  
 » l'avoue, que ta plume ne me ren-  
 » dît après ma mort le même office,  
 » & j'ai voulu juger par moi-même  
 » de ton ouvrage, que je te prie de  
 » me lire. Au reste, ne t'étonne  
 » pas si je paroïs devant toi. Puis-  
 » qu'on m'écrit des lettres & qu'on  
 » m'y fait répondre, il n'est pas plus  
 » merveilleux que je m'offre à tes re-  
 » gards, sur-tout dans une circonstan-  
 » ce où ma gloire est intéressée ; tu  
 » sçais combien les Poètes en sont  
 » jaloux. Mille pardons aussi de la li-  
 » berté que je prends de te tutoyer.  
 » Depuis un grand nombre d'années  
 » que je vis avec les plus célèbres  
 » écrivains de ta Nation, j'ai appris

» leur langue & j'en connois toutes  
 » les délicateſſes ; mais , dans la Capi-  
 » tale du monde , je tutoyois les  
 » Dieux , les Belles , les *Céſars* & les  
 » plus illuſtres Romains ; je n'ai pu  
 » me défaire de cette ancienne habi-  
 » tude ; je tutoye encore là-bas *Cor-  
 » nelle* , *Racine* , *Molière* , &c. ; ils ne  
 » s'en formalifent point ; j'eſpère ,  
 » qu'à l'exemple de ces grands hom-  
 » mes , tu voudras bien me paſſer  
 » cette petite familiarité. Voyons  
 » ton chef-d'œuvre. »

*M. de la Harpe* s'eſt mis à lire :

Tous nos morts beaux-eſprits , hier en grand  
 concours ,

Sont venus m'annoncer ton Epître charmante ;

Du ſeu de ton printemps encore étincelante ;

Car nous aimons tes vers , & toujours tes  
 écrits

Ont charmé l'Elyſée auſſi-bien que Paris.

Nous avons admiré ta Muſe origénaire ,

Son humeur enjouée & ſa marche légère.

Il n'eſt donné qu'à toi de croire à ſon déclin ;

D'être au ſoir de ſes ans ce qu'on eſt au matin ,

D'être un prodige en tout. *Lachéſis* étonnée ,

Compoſant de tes jours la main fortunée ,

O v

Voit leur brillant tissu, dont l'or devoit pâtir,  
Rajeuni sous ses doigts, s'étendre & s'em-  
bellir.

Dès ce début, *Horace* s'est mis en  
colère. » Qu'est-ce, a-t-il dit, que  
» cette prose lâche, diffuse & ram-  
» pante ? Où est la précision que j'ai  
» tant aimée ? *Tous ces morts beaux-*  
» *esprits, hier en grand concours ! Quelle*  
» *âpreté, quelle dureté ! Qu'est-ce*  
» *qu'une Épître charmante, étincelante du*  
» *feu d'un printemps ?* Et puis, qui t'a dit  
» que tous les ouvrages de *Voltaire*  
» charment l'Elysée ? Il n'en est rien ; je  
» t'assure ; nous applaudissons à quel-  
» qu'un de ses écrits ; mais les trois  
» quarts n'ont jamais eu & n'obtien-  
» dront jamais notre estime. Où prends-  
» tu encore que *Voltaire* croît à son

» *déclin ?* Veux-tu qu'il aille penser  
» que je me moque de lui ? Ne vois-  
» tu pas que c'est me faire dire que  
» *Zulime, Olympie, le Droit du Sei-*  
» *gneur, les Guèbres, les Pélopidès, le*  
» *Dépositaire, &c, &c, &c,* valent  
» mieux que *Zaïre, Alzire & Mérope ?*  
» La bévûe est-elle assez lourde ?

D'être au soir de ses ans ce qu'on est au mai

» *Le soir de ses ans ! le matin de ses ans !*  
 » Je n'ai jamais écrit comme cela ;  
 » garde pour toi ton bel esprit ;  
 » moins d'antithèses & plus de logi-  
 » que ; car, si *Voltaire* croît à son  
 » déclin, il est donc plus grand encore  
 » le soir que le matin de ses ans. Tu  
 » vois bien que tu ne sçais pas toi-  
 » même ce que tu dis. Qu'est-ce encore  
 » qu'un *brillant tissu de jours*, dont l'or  
 » *devroit pâlir*, & qui, *raseuni sous les*  
 » *doigts de Lachésis*, s'étend & s'embellit ?  
 » Quel style ! Quel jargon ! Continue.

Et comment, dans cet âge où la froide vieillesse

Ote à tous nos ressorts leur flexible souplesse,  
 Où les organes durs & les sens engourdis,  
 Par un sentiment prompt ne sont plus avertis,  
 &c.

» *Des organes durs qui ne sont plus*  
 » *avertis par un sentiment prompt !* Mais  
 » où prends-tu donc tout ce galimatias ? Pourquoi parler de cela à  
 » *Voltaire* ? Efface-moi toutes ces  
 » idées affligeantes ; sois plus poli.

Nous avons grand besoin de cet écrit aimable,  
 Que nous daigne envoyer ta Muse inépuisable,  
 Ovi



## 324 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» Comment nous en avons grand be-  
 » soïn ! Je te proteste que nous nous  
 » en ferions très-bien passés. Que  
 » nous daigne envoyer ta Muse inépu-  
 » sable ! Quelle élégance ! Et pourquoi  
 » exalter dans *Voltaire* précisément ce  
 » qu'il a de répréhensible ? Pourquoi  
 » louer cette ridicule manie d'assom-  
 » mer les vivans & les morts des  
 » foibles productions de sa vieille en-  
 » fance ? Aye donc un peu plus d'a-  
 » dresse. Quand on veut faire des  
 » complimens à quelqu'un, on évite  
 » avec soïn de lui rappeler ses dé-  
 » fauts. Apprends que l'*Epître de Vol-*  
 » *taire*, à l'exception d'une douzaine  
 » de vers, a été trouvée généralement  
 » mauvaise par tous tant que nous  
 » sommes de bons Juges dans l'autre  
 » monde, & que j'ai rougi qu'il m'eût  
 » adressé une si platte facétie.

Des soupers du Sophi l'admirateur grotesque,  
 Hérissant de grands mots son cynisme bur-  
 lesque,

Insulte *Montesquieu*, dénigre *Cicéron* :

On écrit à *Racine* en style de *Pradon*.

Des dogmes de *Quésnel* un triste *Profil*.

En Bourgeois du Marais a fait parler *Tacite*..

*La Fontaine* se plaint que, rêvant un beau  
jour,

*Aubert* près de *Psyché* crut remplacer l'Amour.

« Je vois bien que tu en veux à *Lin-*  
« *guet*, qui a plus de génie que toi ;  
« à *Blin de Saint-Mors* qui a fait une  
« *Eptère* à *Racine*, dont je sçais que  
« ce dernier a été content ; à l'Abbé  
« de *la Bletterie* qui nous est venu  
« joindre depuis quelque temps, &  
« qui, ne t'en déplaît, a mieux tra-  
« duit *Tacite* que tu ne traduiras jamais  
« aucun auteur Latin ; à l'Abbé *Aubert*,  
« que je connois par des fables char-  
« mantes, que *la Fontaine* lui-même a  
« lûes avec plaisir. Mais à quoi bon  
« tout ce monde là ? Quels rapports à  
« *Voltaire*, à moi ? Ce sont mes enne-  
« mis, diras-tu ? La jalousie qui les dé-  
« vore..... Quoi, tu as des ennemis !  
« Toi ! Je ne m'en serois pas douté. Eh,  
« quel est donc l'objet de cette grande  
« jalousie ? Ta versification ! Cela n'est  
« pas vraisemblable. De mon temps  
« personne n'envioit les *Bavins*, les  
« *Mavins*, les *Crispinus*, &c. Cependant

326 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» j'entrevois ton projet. Tous ceux  
 » que tu viens de nommer, sont appa-  
 » remment coupables de n'avoir pas  
 » admiré tes beaux écrits, peut-être de  
 » s'en être moqués ; & , comme tu te  
 » doutes bien que, sous ton nom,  
 » personne n'y feroit attention, tu  
 » prends le mien pour servir ton res-  
 » sentiment. Le procédé est honnête !  
 » Mais, en bonne foi, crois-tu que  
 » quelqu'un en soit la dupe ? Tu de-  
 » vois donc au moins cacher un peu  
 » mieux ces bouts d'oreilles qui soulè-  
 » vent à chaque instant ton bonnet.  
 » *Cotin* attribuoit ses vers à *Boileau*.  
 » Personne ne s'y méprenoit ; tu me  
 » joues le même tour ; tu écris comme  
 » lui ; tu feras sifflé comme lui,

*Despréaux, plus fâché qu'il ne put jamais  
 l'être,*

A sçu qu'*Aliboron* l'osoit nommer son maître ;  
 Il ne s'attendoit pas à ce ton familier :

Il ne veut point, dit-il, d'un si sot écolier.

Il ne veut point sur-tout de ce *plat Secrétaire*,  
 Sous un nom qu'il dément, très-mal-adroît  
 faussaire.

A ce mot d'*Aliboron*, il y avoit une note que M. de la Harpe ne manqua pas de lire à *Horace*; la voici: » M. *Fréron*, qui aime beaucoup les figures » de Rhétorique, quoiqu'il n'ait été » que Régent de Sixième, répète souvent dans ses Feuilles, *Mânes de Despréaux ! ô mon Maître ! &c.* » En cet endroit *Horace* se fâcha très-sérieusement. » Que signifie, dit-il, » cette prose rimée ? Où trouves-tu » qu'il soit *familier* d'appeler quel- » qu'un son *Maître* ? On voit bien à » tes vers que tu n'as pas été l'écolier » de *Despréaux*, & que tu aurois » grand tort de l'appeler ton *Maître*. » Mais pourquoi ce déchaînement » contre *Fréron* ? Pourquoi cette qualification usée d'*Aliboron* que tu répètes après mille autres écrivains leurs comme toi ? Vous avez tous » beau dire : ce *Fréron* n'est pas si » *Aliboron* que vous souhaiteriez qu'il » le fût. Une chose certaine, c'est que, » s'il vouloit faire des vers, il en feroit de moins mauvais que les tiens ; » ce qui ne lui seroit pas fort difficile. » Ses Feuilles nous divertissent aussi quelquefois ; par exemple, le compte

» qu'il rendit il y a deux ans de ta  
 » ridicule version des douze *Césars* ;  
 » nous amusa beaucoup ; & nous ri-  
 » mes bien , *Sultone* & moi , de ta  
 » plaine étoilée , de ces *Magistrats* dont  
 » tu fais des *Couriers* , de ce gâteau de  
 » miel , qui , selon toi , conta huit  
 » cens mille livres , argent de France ,  
 » de ces *Spectateurs* qui , seignant d'être  
 » morts , sortoient & se mettoient en che-  
 » min pour aller se faire enterrer , & sur-  
 » tout de ce malheureux *Domitien* ,  
 » dont tu changes la bouche en bec de  
 » cicogne , pour lui faire manger tous  
 » les soirs une soupe dans une phiole , &c ,  
 » &c , &c. Allons , allons , mon pau-  
 » vre petit *Bébé* , sois juste au moins :  
 » quel est l'*Aliboron* , ou du Traduc-  
 » teur qui écrit de pareilles inepties ,  
 » ou du Critique qui les relève ?

\* J'ajoute un mot à ce qu'*Horace* dit ici :  
*M. de la Harpe* avance que je répète souvent  
 dans mes *Feuilles* , *Mânes de Despréaux* , ô mon  
*Maître*. Je n'ai fait qu'une seule fois cette  
 apostrophe , & on la trouva bien placée , à  
 l'occasion d'une *Épître* de *M. Matignon* ;  
 dont personne ne se souvient plus , qui fut  
 couronnée par l'*Académie Française* il y a  
 treize ou quatorze ans , & dans laquelle

» A l'égard de *Clément*, qui a fait la  
 » Réponse de *Boiteau*, il n'est pas non  
 » plus si plat que tu voudrois le faire  
 » croire d'après *Arouet* ton oracle, &  
 » je t'assûre que *Despréaux* est plus  
 » heureux que moi en Secrétaire. »

Quant à Monsieur *Fréron*, il nous est plus  
 connu :

Au *Bedlam* de *Pluton* \*, fustigés par *Mégère*,  
*Visé*, *Gâcon*, *Zoïle*, attendent leur confrère.

» Tu en veux furieusement à ce *Fré-*  
 » ron. En effet, c'est un terrible homme  
 » pour les mauvais écrivains. Mais à  
 » quel propos rappelles-tu là *Visé* &  
 » *Gâcon* ? Ignores-tu que ce *Visé* étoit  
 » un homme de beaucoup d'esprit,  
 » & que nous nous faisons un plaisir  
 » de converser souvent avec lui ? Il

*Despréaux*, l'immortel honneur de cette Aca-  
 démie, étoit traité à peu - près comme je  
 le suis par M. de la Harpe. Je détie ce  
 dernier de trouver deux fois dans mes  
 Feuilles la même apostrophe. Il paroît au  
 reste que M. de la Harpe n'aime pas les fleurs  
 de Rhétorique. En effet, sa versification est  
 d'un simple, d'un uni, d'un plat, qui charme  
 tous ses Lecteurs.

\* Nom de l'Hôpital des Fous de Londres.

» est vrai qu'il a fait de mauvaises  
 » Comédies qu'on ne joue & qu'on  
 » ne lit plus ; eh bien , crois-tu qu'on  
 » joue & qu'on lise davantage tes Tra-  
 » gédies ? Ce *Vifé*, d'ailleurs, mérite  
 » toute ta reconnoissance ; c'est lui qui  
 » le premier imagina, il y a cent ans, ce  
 » *Mercur de France* où tu t'escri-  
 » tous les mois avec tant d'esprit , de  
 » sel & d'urbanité ; il y a de l'ingra-  
 » titude à dénigrer ainsi son bien-  
 » faiteur. *Gácon* eut tort de se déchaî-  
 » ner contre *Rouffseau* l'héritier de ma  
 » lyre & mon ami, avec qui je passe  
 » les plus doux momens dans l'Elysée.  
 » Mais ce *Gácon* a fait une traduction  
 » en vers des Poësies d'*Anacréon*, &  
 » cette traduction n'est pas méprisa-  
 » ble ; tâche de versifier aussi passable-  
 » ment que lui, quand tu te mêleras  
 » de me traduire. Pour *Zoïle*, je te  
 » l'abandonne. Au reste, je ne sçais si  
 » dans l'autre vie tu seras *fustigé par*  
 » *Megère* ; mais, à la place de *Fréron*,  
 » je dirois que l'on mérite d'être fus-  
 » tigé dans celle-ci jusqu'au sang,  
 » quand on fait des vers aussi misé-  
 » bles que ceux que tu viens de

» me lire. Je te dispense de me ré-  
 » citer le reste de ta pièce ; je n'en  
 » ai que trop entendu. Je te défends  
 » de prononcer désormais mon nom ,  
 » dont tu fais un si indigne usage ; ce-  
 » pendant j'ai pitié de toi ; donne  
 » moi ton manuscrit ; de retour sur  
 » les bords du fleuve *Léthé*, je l'y plon-  
 » gerai, en attendant que tu y viennes  
 » toi-même ; c'est un service essentiel  
 » que je te rendrai..... Tu ne le veux  
 » pas ; tu t'en repentiras. Adieu «  
 A ces mots, *Horace* disparut, & laissa  
 M. de la Harpe dans la rage & le déses-  
 poir. Malgré le sage conseil d'*Horace*,  
 il a fait imprimer sa *Réponse* ; mais  
 l'arrêt du Lyrique Romain s'exécute.  
 Depuis cinq ou six jours que paroît  
 cette pièce, c'est à qui baffouera da-  
 vantage & l'écrit & l'auteur. Un  
 Nain a beau prendre le masque d'un  
 Géant, on le distingue toujours à sa  
 taille. Pour moi, j'aurois reconnu M.  
 de la Harpe au froid seûl qui regne  
 dans cette Epître. Il n'y a pas en Fran-  
 ce deux Rimeurs qui glacent à ce  
 degré de congélation ceux qui ont le  
 malheur de les lire.



### 332 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

*Préciprès de Santé, ou Introduction au Dictionnaire de Santé, contenant les moyens de corriger les vices de son tempérament & de le fortifier par le seul secours du régime & de l'exercice, &c ; à Paris chez Vincent rue des Mathurins.*

**I**L en est, Monsieur, à peu-près des bons Livres comme des grands Seigneurs qui, dans certaines cérémonies où seuls ils ont droit de paroître, se font précéder & suivre par un nombre de personnes qui passent à leur faveur & sous leur nom. Il arrive souvent que, dès qu'un Livre a quelque succès, nous voyons paroître à sa suite une foule de productions, dont tout le mérite est de partager avec lui le même titre. Loin de vous en plaindre dans cette occasion, vous sçaurez gré sûrement au Libraire d'avoir complété le *Dictionnaire de Santé*, l'un des meilleurs Traités de Médecine Pratique que nous ayons. Il y a quelque temps que je vous en annonçai une quatrième édition : le Public ayant paru desirer d'y trouver

les opérations Chirurgicales, on y a joint un troisième volume, dont je me suis hâté pareillement de vous rendre compte. Aujourd'hui l'on nous en donne un quatrième, pour lui servir d'introduction. Ce sont les *Préceptes de Santé*. L'auteur, qui me paroît être un habile Médecin, n'a pas oublié de consacrer un des premiers Chapitres de son ouvrage à la Beauté: de ce sujet intéressant, il passe à d'autres qui ne le sont pas moins, tels que la force des individus destinés au mariage, les faisons les plus convenables pour unir les deux sexes, les différens systèmes de la génération, la grossesse, l'accouchement & ses suites. L'éducation physique des enfans conduit l'auteur au développement des différens tempéramens. Il vient ensuite aux maladies des différens âges, tant de l'homme que de la femme, & aux maladies des différentes conditions; il indique sur tous ces objets les précautions qu'il faut prendre pour se bien porter. Quant aux ressources de l'Art, il renvoie le lecteur au *Dictionnaire de Santé*, dont

334 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

il rend, par ce moyen, l'acquisition nécessaire & indispensable. Les derniers Chapîtres de cette *Introduction* traitent, dans l'ordre suivant, des dangers qu'il y a de faire des remèdes en santé; des bains, des alimens, des eaux minérales, des signes de la santé, des moyens de prévenir les maladies, des indications qui annoncent la longueur de la vie, des précautions que l'on doit prendre dans la façon de s'habiller (ce Chapitre est fort détaillé;) enfin, des avantages du régime & de la sobriété. Vous jugerez, Monsieur, du zèle qui anime l'auteur, par ces paroles qui terminent sa *Préface* » Heureux, si les soins  
 » que nous nous sommes donnés ré-  
 » pondent à nos vûes, & si l'homme,  
 » plus attentif à son existence, peut,  
 » par nos préceptes, regagner sa  
 » splendeur & ne plus contribuer à sa  
 » dégradation, à la brièveté de ses  
 » jours & de ceux de ses successeurs. »

Je suis, &c.

A Paris ce 4 Décembre 1772.

## LE T T R E X V.

*Essai sur les Barreaux Grec, Romain  
& François, & sur les moyens de  
donner du lustre à ce dernier ; un  
Volume in-8° de 200 pages ; à Paris  
chez Grangé, Imprimeur-Libraire au  
Cabinet Littéraire Pont Notre-Dame.*

**L**E titre d'un ouvrage nouveau n'en impose que pour quelque temps & l'ouvrage en lui-même n'a pas toujours droit à nos éloges. Celui que je vous annonce, Monsieur, est dans le cas de les mériter, & l'on ne pourroit sans injustice les refuser à l'auteur. Un plan intéressant, des vues dignes d'un citoyen zélé, des portraits tracés de main de maître, une diction pure, un style élégant & fleuri, une ame honnête qui se plaît à peindre des hommes vertueux : c'est ce que vous reconnoîtrez en lisant cet *Essai*. On regrette qu'un fond si riche ne soit pas traité plus en grand, & le Public

### 336 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

desirera sans doute avec nous que l'auteur entreprenne de remplir une carrière dans laquelle il ne peut manquer de réussir.

L'auteur annonce dans sa *Préface* que son ouvrage n'est qu'une galerie de tableaux, où l'on trouvera les portraits des principaux orateurs qui ont brillé dans les trois Barreaux dont il s'agit. Après avoir fait découler de la forme des jugemens, les différentes constitutions politiques, il passe à l'établissement des orateurs & à la description du Barreau d'Athènes. Il y peint *Pisistrate*, *Périclès*, *Lyfias*, *Isée* & *Démofthènes*. On sçait que ce dernier eut les plus grands obstacles à surmonter pour parvenir à ce degré d'éloquence sublime où il s'éleva; mais enfin, dit l'auteur, « il éclipsa la réputation de ses prédécesseurs, devint un modèle désespérant pour ceux qui le suivirent, & ne vit qu'un seul de ses contemporains digne de parler aux hommes qui l'avoient écouté. Cet homme unique fut *Phosion*. *Démofthènes*, qui regardoit auprès de lui les autres orateurs  
» comme

» comme des enfans qui bégayoient à  
 » peine , ne voyoit qu'en tremblant  
 » *Phocion* se lever pour *hacher ses ha-*  
 » *rangues* : c'est ainsi qu'il s'exprimoit.  
 » Mais ce *Phocion* , plus éloquent que  
 » *Démofthènes* , étoit encore plus  
 » homme de bien qu'éloquent ; aussi  
 » a-t-on oublié qu'il fut le plus grand  
 » Orateur entre les Grecs , pour se  
 » souvenir qu'il en fut le plus juste &  
 » le plus respectable : tant la gloire de  
 » la vertu est au - dessus de toute  
 » autre gloire. » Vous lirez avec autant  
 de plaisir , Monsieur , les caractères de  
 quelques autres Orateurs célèbres. *Dé-*  
*métrius de Phalères* prépara la décadence  
 du Barreau d'Athènes, dont l'éclat &  
 la gloire s'évanouirent avec la liberté :

Le Barreau de Rome est traité plus  
 au long. Il renferme la partie abrégée  
 des Jurisconsultes , de *Papirius* ,  
 d'*Appius Claudius* , des *Coruncanus* ,  
 de *Fabius* , & de ce *Rutilius* , qui ,  
 sollicité par un ami de lui accorder  
 une chose injuste , eut le courage de  
 la lui refuser ; & comme cet ami  
 insistant lui disoit : *si mes prières ne*  
*peuvent rien obtenir de vous , à quoi me*

sert donc votre amitié ? Et la vôtre ; reprit-il , à quoi me sert-elle , puisqu'elle ne vous empêche pas de me demander une chose qui me déshonore ? Vient ensuite l'histoire des Orateurs avec les portraits des principaux. Voici celui d'*Horatius*, si célèbre par l'honneur qu'il eut d'être le rival de *Cicéron*. » *Horatius* » triompha dans la prononciation ; » elle s'allioit avec sa composition » élégante & facile. On étoit flatté de » l'entendre , mais on étoit charmé de » le voir. *Esopé* & *Roscius* , les deux » premiers Acteurs de Rome ; venoient , en l'écoutant , prendre , s'il » est permis de s'exprimer ainsi , la » belle nature sur le fait. Ils imitoient » son ton plein de chaleur & de » vérité , & tâchoient de reporter » sur la scène son maintien noble & » ses graces décentes. » Il faut lire dans l'original même le portrait de *Cicéron* & le parallèle de son éloquence avec celle de *Démosthènes*. Cet endroit n'est sûrement pas inférieur aux autres.

Le changement de Gouvernement fit aussi changer de face au Barreau

Romain ; sous les Empereurs , les Orateurs ne furent plus que des Avocats. On trouve dans l'ouvrage les noms des plus fameux , avec des traits sur chacun. On distingue *Pline* » qui fut l'ornement du Barreau de » son siècle. On ne remarque pas » dans ses écrits ce noble enthousiasme , cette touche vigoureuse des » auteurs du siècle d'*Auguste* ; mais il est » impossible d'avoir autant d'esprit , » d'élégance & de finesse. Il ne cherche pas à remuer l'ame , à exciter » de grands mouvemens ; il songe à » plaire , & il plaît. » Quand enfin l'Empire fut entièrement affoibli , les Avocats ne méritèrent plus que leurs noms nous fussent conservés ; aussi ce qui regarde le Barreau de Rome finit-il à l'époque du regne de *Justinien*.

La manière dont les loix furent d'abord établies en France , l'état des Avocats sous la première & seconde Race & jusqu'à la création du Parlement en 1302 , une liste rapide de ceux qui écrivirent d'abord sur le Droit, avec les caractères de nos Avo-



cats les plus connus, sont la matière de cette troisième Partie, où l'auteur a bien moins de grands Orateurs à nous peindre. Il y remarque cependant comme un trait d'éloquence sublime ce que dit *Juvénal des Ursins* à *Charles VI*, au milieu du Tribunal de la Nation. Le *Duc de Lorraine*, quoique banni du Royaume pour crime de félonie, osa y reparoître, & sous la sauve-garde du *Duc de Bourgogne*, venir braver le Roi jusques dans son Parlement. *Des Ursins* se jette aux genoux de *Charles*, le conjure de ne pas permettre qu'on méprise ainsi les Ordonnances de sa Cour. . . . & voyant le *Duc de Bourgogne* s'avancer en courroux, tenant celui de *Lorraine* par la main, il se lève & dit à haute voix : » De par le Roi, que tous » ses bons & loyaux serviteurs se rangent de son côté, & que tous les » ennemis du repos & du bien public » se joignent au *Duc de Lorraine*. » Ce mot fut un coup de foudre; tous les Seigneurs passèrent auprès du Roi; le *Duc de Bourgogne* lui-même, entraîné par l'exemple, quittant la main de

son protégé, fit comme les autres ,  
& le *Duc de Lorraine*, resté seul, fut  
obligé d'avoir recours aux larmes &  
aux protestations pour obtenir son  
pardon de Sa Majesté.

L'auteur assigne deux causes qui se  
sont opposées aux progrès de l'Elo-  
quence parmi nous. L'une est l'érec-  
tion des Procureurs en charge, & la  
seconde la vénalité des Offices. Il  
propose, pour rétablir notre Barreau  
dans tout son lustre, la création d'une  
sorte de Tribunal où les jeunes aspi-  
rans à la profession d'Avocat se ren-  
droient dignes de porter ce nom, la  
rédaction d'un Code François & l'a-  
bolition de la vénalité. Il voudroit  
que le talent seul pût espérer de par-  
venir aux grandes charges. » Qu'on  
» n'en doute pas, dit-il, notre Bar-  
» reau eût égalé ceux des Grecs &  
» des Romains sous *Louis-le-Grand* ;  
» sans l'hydre de la vénalité. Si *Cor-*  
» neille eût pu se flatter de devenir  
» un jour Premier Président, il n'au-  
» roit pas abandonné le Barreau, &  
» nous pourrions opposer un rival à  
» *Démophilènes*. M. de *Voltaire*, qui s'est

» repentir de n'avoir pas embrassé  
 » cette profession (comme il le témoi-  
 » gne dans une Lettre qu'on a mise à  
 » la fin de cet ouvrage), l'auroit suivie  
 » sans doute, s'il eût pu voir dans le  
 » lointain les Sceaux du Roi de Fran-  
 » ce réservés à ses mains brillantes  
 » & fécondes : & s'il n'eût pas, du  
 » haut d'un nuage, lancé la foudre  
 » comme *Périclès*, on eût au moins  
 » vu dans ses discours éclore de tou-  
 » tes parts les fleurs d'*Hypéride*. »  
 Peut-être, Monsieur, ne vous rap-  
 pellez-vous pas cet Orateur Grec. Il  
 fut disciple de *Platon* & d'*Isocrate*,  
 & gouverna la République d'Athènes ;  
 il n'excelloit, dit-on, que dans les  
 petites causes. Voici ce qu'en dit lui-  
 même l'auteur de l'ouvrage que j'ana-  
 lyse. » *Hypéride* excelle à peindre les  
 » mœurs ; il est varié, fleuri, plein  
 » de douceur & de graces ; il conte  
 » bien ; il raille finement : mais on ne  
 » trouve chez lui aucun de ces traits  
 » de feu qui ravissent l'ame ; toujours  
 » tranquille, il ne connoît ni les élans  
 » du génie, ni son ivresse victo-  
 » rieuse ; on le lit sans ennui, mais

» sans transport ; & , si on le prend  
 » avec plaisir , on le quitte sans au-  
 » cune peine. » Je ne sçais si M. de  
*Voltaire* sera bien flatté de la compa-  
 raison. Quoi qu'il en soit , M. de *Vol-*  
*taire* *Garde des Sceaux* , est une idée  
 assez divertissante. S'il le devenoit , je  
 vous réponds , Monsieur , qu'il n'y  
 auroit jamais de *Privilège* pour qui-  
 conque s'aviserait de le critiquer. Mais  
 quelque chose de plus plaissant , est la  
 Lettre de cet écrivain célèbre , qui  
 est imprimée à la fin des trois *Barreaux* ,  
 & que l'auteur de cet *Essai* rapporte  
 comme une preuve de la haute consi-  
 dération dont M. de *Voltaire* honore  
 l'Ordre des Avocats. Cette Lettre  
 mérite d'être mise toute entière sous  
 vos yeux.

*Lettre de M. de Voltaire à M\*\*\* ; à*  
*Crécy le 5 Février 1739.*

» Je reconnois , Monsieur , l'ancien  
 » ami de mon père & de toute ma  
 » famille , à la bonté avec laquelle  
 » vous vous intéressez en ma faveur  
 » au sujet de cet infâme libelle de

344. L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» l'Abbé *Desfontaines*. Je suis bien loin  
» de demander ni acte pardevant No-  
» taire , ni mention dans les registres  
» des Avocats , ni rien d'approchant.  
» Mais il seroit infiniment flatteur pour  
» moi que je pusse obtenir seulement  
» une lettre de votre Bâtonnier & de  
» quelques anciens , par laquelle on  
» marqueroit qu'après s'être informé à  
» tous les Avocats de Paris, ils avoient  
» tous répondu qu'il n'y en avoit au-  
» cun capable de faire un si infâmé  
» libelle ; si on pouvoit ajouter un  
» mot en ma faveur , j'en ferois plus  
» honoré mille fois que je ne suis  
» affligé des insultes d'un scélérat com-  
» me *Desfontaines* : au reste , l'hon-  
» neur qu'on daigneroit me faire ne  
» tomberoit , Monsieur , que sur un  
» homme pénétré d'estime & de respect  
» pour votre profession , & qui se repent  
» tous les jours de ne l'avoir point em-  
» brassée : mais , Monsieur , dans cette  
» profession , il n'y a personne que  
» j'honore plus que vous , & dont  
» j'ambitionne plus l'amitié & le suf-  
» frage. Je suis , Monsieur , avec une  
» estime infinie , &c.

» P. S. Ne pourrai-je point , par  
 » le moyen de quelques Conseillers  
 » au Parlement de mes amis , demander  
 » qu'on fasse brûler le libelle ? Le Bâ-  
 » tonnier ne pourroit-il pas le requérir  
 » lui-même ? Il me semble qu'il y en  
 » a des exemples , & qu'on pourroit ,  
 » au nom du corps des Avocats , en  
 » requérir le châtiment comme d'un  
 » libelle scandaleux imputé aux Avo-  
 » cats. »

Je suis assez étonné qu'on cite cette Lettre comme un monument de l'estime & du respect de M. de Voltaire pour la profession d'Avocat. Il faut que l'auteur de l'Essai soit jeune , & qu'il ne connoisse guères le galant homme qu'il croit enthousiasmé de son état. Si , pour nuire à l'Abbé Desfontaines , M. de Voltaire avoit cru devoir écrire à un Procureur , à un Chirurgien , à un Capucin même , il n'auroit pas manqué de l'affurer qu'il étoit pénétré d'estime & de respect pour sa profession , & qu'il se repentoit tous les jours de ne l'avoir point embrassée. Une autre surprise de ma part , c'est que l'auteur de l'Essai ait pris sur lui de publier , à la suite

d'un ouvrage honnête , une Lettre aussi abominable. Si l'Abbé *Desfontaines* vivoit encore , il n'auroit pas osé la faire paroître : eh qu'on parce qu'il est mort , il se permet d'outrager sa mémoire & d'imprimer les injures de son plus cruel ennemi ! Au reste , l'âme de M. de *Voltaire* est bien à découvert dans cette Lettre. Quel plaisir il auroit eu , s'il avoit pu voir brûler par la main du Bourreau le libelle en question ! Mais quel est donc ce libelle ? Vous l'ignorez peut-être , Monsieur : c'est la *Voltairemanie* , brochure excellente que l'Abbé *Desfontaines* composa sous le nom d'un jeune Avocat , pour répondre à un véritable libelle de M. de *Voltaire* contre ce Critique , intitulé le *Préservatif*.

*Almanach Encyclopédique de l'Histoire de France , où les principaux événemens de notre Histoire se trouvent rangés , suivant leurs dates , sous chacun des jours de l'année. Année 1773 : à Paris chez Vincent Imprim.*

meur - Libraire rue des Mathurins,

Hôtel de Clugny.

**E**N jettant un coup d'œil sur ce petit ouvrage, qui parut pour la première fois en 1771, vous conviendrez, Monsieur, qu'il n'a que le nom de commun avec ce que nous appellons Almanachs. C'est tout à la fois un tableau Chronologique fort curieux des évènements de l'Histoire de France & un Recueil intéressant des monumens les plus célèbres qui décorent la Capitale & les grandes Villes. Deux traits, pris au hasard, vous feront juger de ce double objet d'utilité.

3. JUILLET. *Marie de Medicis*, veuve de *Henri IV*, meurt à Cologne dans la dernière misère. On montre encore le grenier où expira cette Reine, qui avoit fait bâtir le magnifique Palais du Luxembourg. 1642.

7. SEPTEMBRE. Arrêt du Conseil pour la construction d'un Boulevard à Paris, depuis la Porte Saint Antoine, jusqu'à la Porte Saint Martin. Il est de douze cens toises de long. 1670.



Tous les articles de cet Almanach sont écrits dans ce goût, & se présentent souvent d'une manière très-piquante.

*Dictionnaire Historique des saints Personnages, où l'on peut prendre une notion exacte & suffisante de la vie & des actions mémorables des Héros du Christianisme, des Apôtres, des Pontifes, des Patriarches, des Evêques, des Solitaires fameux de l'Orient & de l'Occident, des Vierges, des Martyrs, de Confesseurs, de tous ceux enfin dont les Eglises Grecque & Latine ont conservé le nom dans leurs fastes, ou consacré la mémoire par un culte public; deux volumes in 8°. de plus de 700 pages chacun; à Paris chez Vincent, Imprimeur-Libraire rue des Mathurins.*

CET Ouvrage ne présente rien de nouveau : tous les Héros, dont l'auteur rappelle les noms, sont connus par les histoires générales & particulières de l'Eglise; mais les traits remarquables qui les caractérisent sont

dispersés dans un recueil immense de volumes ; d'ailleurs, la plupart des livres connus sous le nom de *Vies des Saints*, présentent le même inconvénient que les collections historiques ; ils sont aussi volumineux , & non moins dégoûtans par l'insipidité du style , le peu de sagacité des écrivains ; il n'en est pas ainsi du *Dictionnaire* que je vous annonce, Monsieur ; il est d'un format plus agréable ; la diction en est plus châtiée , la narration toujours succinte & agréable ; quand on ne le regarderoit que comme faisant partie de cette nombreuse lexicographie, dont on a , depuis quelques années , enrichi la Littérature , il mériteroit des éloges. Tous les articles de ce répertoire sont courts ; c'est un mérite de plus dont on doit sçavoir gré au rédacteur.

Je vais mettre sous vos yeux quelques traits moins connus de ces saints Personnages. On vante l'action de ce fameux Romain qui , pour se punir de n'avoir tué que le Secrétaire de *Porfenna*, tandis qu'il croyoit avoir versé le sang du Roi d'Etrurie lui,

même, laissa froidement sa main se consumer sur un brasier. En supposant que ce fait soit vrai dans toutes les circonstances, celui du Martyr *Barlaam* est-il moins héroïque ? Le Juge qui vouloit qu'il sacrifiât aux idoles, n'ayant pu l'y engager par ses promesses & par ses menaces, prit le parti de lui faire étendre par force la main pleine d'encens sur l'autel allumé, dans l'espérance que la douleur l'obligeroit à secouer la main & à brûler l'encens. *Barlaam* souffrit en silence que les charbons lui brûlassent toute la main.

L'histoire de la captivité & de la persécution de sainte *Perpetue* fut écrite par elle-même avec une naïveté touchante, qui intéresseroit le cœur le plus farouche ; en voici quelques traits. . . . . » Le lendemain, comme  
 » nous dînions, on vint tout à coup  
 » nous enlever pour être interrogés,  
 » & nous arrivâmes à la place ; il  
 » s'amassa un peuple infini, nous montâmes sur l'échaffaud. . . . On vint  
 » aussi à moi, & mon père parut à

» l'infant avec mon fils ; il me tira de  
 » ma place en me conjurant d'avoir  
 » pitié de mon enfant. . . . . Le Pro-  
 » curateur *Hilarien* . . . . me dit ; épare-  
 » gnez la vieillesse de votre père ;  
 » l'enfance de votre fils ; sacrifiez pour  
 » la prospérité des Empereurs, — je  
 » n'en ferai rien, répondis - je —  
 » Etes-vous Chrétienne , me dit-il ?  
 » & je lui répondis je suis Chrétienne.  
 » Comme mon père s'efforçoit de me  
 » retirer de dessus l'échaffaud , *Hila-*  
 » *rien* commanda qu'on l'en chassât &  
 » il reçut un coup de baguette ; je le  
 » sentis comme si j'eusse été frappée  
 » moi-même, tant je fus affligée de  
 » voir mon père maltraité dans sa  
 » vieillesse. Alors *Hilarien* prononça  
 » notre Sentence & nous condamna  
 » tous à être exposés aux bêtes. Nous  
 » retournâmes joyeux à la prison.  
 » Comme mon enfant avoit accou-  
 » tumé de me tetter & de demeurer  
 » avec moi dans la prison, j'envoiai  
 » aussi-tôt le Diacre *Pompon* pour le  
 » demander à mon père ; mais il ne le  
 » voulut pas donner , & Dieu permit

» que l'enfant ne demanda plus à tetter  
 » & que mon lait ne m'incommodât  
 » plus ». *Perpetue*, après avoir été horriblement mutilée par une vache furieuse, fut conduite au *Spoliaire*; c'étoit le lieu de l'Amphithéâtre où l'on avoit coutume d'égorger ceux que les bêtes n'avoient pas tués. La Sainte tomba entre les mains d'un Gladiateur mal-adroit, qui lui enfonça l'épée dans une côte, & la fit crier. Elle conduisit elle-même à sa gorge la main tremblante du bourreau, & finit ainsi son martyre.

Malgré la décision tranchante de M. de *Voltaire*, qui assure que l'esprit du Sénat & de l'Empire Romain ne fut jamais persécuteur, il est prouvé par les monumens les plus authentiques & les plus incontestables, que pendant plusieurs siècles les prétoires & les arènes furent inondés du sang des Chrétiens, à qui l'on ne put jamais reprocher que leur attachement à la nouvelle religion. Ce qui fit l'étonnement & l'admiration des Payens fut non-seulement de voir des hom-

mes & des Vierges foibles défier fans pâlir la fureur des bêtes féroces , mais de voir ces animaux pleins de rage respecter fouvent les victimes innocentes qu'on leur offroit. C'est ce dont fut témoin le Tyran *Maxime* & toute la Cour. Il avoit fait exposer dans l'amphithéâtre une troupe d'illustres Confesseurs ; on lâcha plusieurs bêtes qui ne les touchèrent point. L'Empereur se mit en colère, appella le Gouverneur , le fit fouetter , & lui dit , avec les plus terribles menaces, *fi tu as quelque bête furieuse , lâche la promptement contre ces criminels.* Celui-ci tout tremblant , lâcha une ourse , qui ce jour même avoit tué trois hommes. Quand elle fut proche , elle passa par-dessus les autres & courut à *Andronic* , puis elle s'affit auprès de lui & lèche ses plaies : le Martyr s'efforça envain de l'irriter ; l'animal demeura couché à ses pieds , où *Maxime* outré de désespoir le fit égorger. Le Pontife *Térentien* , craignant que l'Empereur ne s'en prît à lui-même , commanda de lâcher une lionne ,

qu'*Hérode*, Pontife d'Antioche lui avoit envoyée. Quand elle parut, elle fit trembler tous les spectateurs par son rugissement & par ses grincemens de dents ; & voyant les Martyrs étendus par terre, elle vint à *Taraque*, se baissa & se prosterna à ses pieds. *Taraque* étendit la main, & la prenant par les oreilles l'attiroit à lui ; elle se laissa manier comme un mouton sans faire la moindre résistance, puis elle secoua la main du Martyr & s'en retourna vers la porte sans s'arrêter à *Probus* ni à *Andronic*. Le Tyran défendit qu'on lui ouvrît, & la lionne prenant les planches avec les dents, s'efforçoit de les rompre ; en sorte que le peuple épouvanté, cria qu'on lui ouvrît. *Maxime*, indigné, ordonna de faire entrer les Gladiateurs, qui terminèrent cette scène attendrissante & barbare.

Je suis, &c.

*A Paris ce 6 Décembre 1772.*

# T A B L E DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE SEPTIEME VOLUME

*DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE 1772.*

**HISTOIRE DE LA MAISON DE  
BOURBON ;** *par M. Deformeaux ,  
Historiographe de la Maison de Bour-  
bon , Bibliothécaire de S. A. S. M<sup>gr</sup> le  
Prince de Condé , Prince du Sang ,  
de l'Académie Royale des Inscriptions  
& Belles-Lettres , &c.* page 3

**LETTRE DE JULIE D'ESTANGE à son  
amant , à l'instant où elle va épouser  
Wolmar , sujet tiré de LA NOUVELLE  
HÉLOÏSE de Jean-Jacques Rousseau.**

20

**HISTOIRE abrégée des Philosophes &**



<i>des Femmes célèbres ; par M. de Bury.</i>	25
INSTRUCTION du P. Gardien des Capucins de G..... à un jeune Frère Quêteur partant pour le Château de Ferney.	45
ESSAI d'une Morale relative au Militaire François ; par M. de***.	57
DISSERTATION SUR LES VINS, &c.	71
PORTRAIT (gravé) de M. le Maréchal de Brissac.	72
HISTOIRE de la ville de Beaune & de ses Antiquités ; par M. l'Abbé Gandelot.	73
RÉFLÉXIONS sur le triste sort des personnes qui, sous une apparence de mort, ont été enterrées vivantes, & sur les moyens qu'on doit mettre en usage pour prévenir une telle méprise, &c ; par M. Janin, Maître en Chirurgie, Oculiste de la ville de Lyon, &c.	97
MÉMOIRES pour servir à l'Histoire	

DES MATIERES. 357

*Ecclésiastique, Civile & Militaire de  
la Province de Vermandois; par M.  
Louis - Paul Colliette, Doyen du  
Doyenné de Saint - Quentin, &c.*

104

ELÉMENTS DE LA GUERRE, 128

ETRENNES NOUVELLES, contenant  
*l'état de l'Europe.*

144

LES JARDINS, Poëme en quatre  
Chants, du P. Rapin; traduction  
libre, précédée d'un Discours & d'une  
Gravure; par M. Gazon Dourxigné.

145

LETTRES sur la Profession d'Avocat  
& sur les études nécessaires pour se  
rendre capable de l'exercer; on y a  
joint un Catalogue raisonné des  
Livres utiles à un Avocat, & de  
plusieurs pièces concernant l'Ordre  
des Avocats.

162

RÉPONSES Critiques à plusieurs difficul-  
tés proposées par les nouveaux Incré-  
dules sur divers endroits des Livres

*Saints ; par M. Bullet, Professeur,  
Doyen de l'Université de Besançon,  
& de plusieurs Académies. 170*

**DISCOURS** de M. S\*\*\*, ancien Avo-  
cat Général au Parlement de \*\*\*  
dans un Procès sur une Déclaration  
de grossesse. 183

**ELÉMENTS DU DROIT**, ou traduction  
du premier Livre du Digeste, avec  
des Notes Historiques sur le Droit  
Romain & sur le Droit François ;  
par M. Troussel Avocat au Parlement  
de Toulouse. 193

**LA VOIX DU PASTEUR** : Discours  
familiers d'un Curé à ses Paroissiens  
pour tous les Dimanches de l'Année ;  
par M. Régis Curé du Diocèse de  
Gap. 205

**LETTRE à l'Auteur de ces Feuilles en  
lui envoyant une Epître de M. Gref-  
set au P. Bougeant Jésuite. 209**

**LETTRE à l'Auteur de ces Feuilles sur  
la découverte d'une partie du quatre-**

DES MATIERES. 359

*vingt-onzième Livre de Tite-Live.*

215

ESSAI SUR LA TRAGÉDIE ; *par un*  
*Philosophe ; c'est-à-dire , par M. de*  
*Lille , non le célèbre traducteur en vers*  
*des GÉORGIQUES , mais l'auteur*  
*obscur de LA PHILOSOPHIE DE LA*  
*NATURE, &c.*

217

CATALOGUE *de la Bibliothèque de*  
*Berne, avec des Remarques Critiques ;*  
*par J. R. Sinner , Bibliothécaire.*

241

NOUVELLES ESPAGNOLES , *traduites*  
*de différens Auteurs ; par M. Duffieux.*

254

LETTRE D'UN SCYTHE *franc & loyal ,*  
*sur le Voyage de Sibérie.*

259

ON NE S'Y ATTENDOIT PAS.

267

ÉPÎTRE A HORACE ; *par M. de*  
*Voltaire.*

278

ANECDOTES *Arabes & Musulmanes.*

289

360      T A B L E , &c.

RÉELÈXIONS PHILOSOPHIQUES *sur*  
*le SYSTÈME DE LA NATURE; par*  
*M. Holland,* 303

RÉPONSE D'HORACE à *M. de*  
*Voltaire.* 317

ESSAI *sur les Barreaux Grec , Romain*  
*& François , & sur les moyens de*  
*donner du lustre à ce dernier.* 335

ALMANACH ENCYCLOPÉDIQUE *de*  
*l'Histoire de France , &c.* 346

DICTIONNAIRE HISTORIQUE *des*  
*Saints Personnages , où l'on peut*  
*prendre une notion exacte & suffisante*  
*de la vie & des actions mémorables*  
*des Héros du Christianisme , &c.*  
348

*Fin de la Table des Matières de ce septième*  
*Volume de l'Année Littéraire 1772.*

# L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXII.

Par M. FRÉRON, des Académies  
d'Angers, de Montauban, de Nancy,  
d'Arras, de Caën, de Marseille, &  
des Arcades de Rome.

*Parcere personis, dicere de vitiis.* MART.

TOME HUITIÈME.



A PARIS;

Chez LE JAY, Libraire rue S. Jacques,  
au dessus de la rue des Mathurins,  
au Grand Corneille.

---

M. DCC. LXXII.



---

# L'ANNÉE

## LITTÉRAIRE.

---

### LETTRE I.

*Histoire du Règne de l'Empereur Charles-Quint, par M. Robertson, Docteur en Théologie, Principal de l'Université d'Edimbourg & Historiographe de Sa Majesté Britannique pour l'Ecosse ; Ouvrage traduit de l'Anglois ; à Paris chez Saillant & Nyon, rue Saint Jean-de-Beauvais, Piffot, Quai de Conti, Desaint rue du Foin-Saint-Jacques, Pankoucke rue des Poitevins ; quatre Volumes in-12 d'environ 500 pages chacun, sans compter l'INTRODUCTION.*

L'OBJET de M. Robertson, en publiant cet ouvrage, n'a pas été de nous donner la vie privée de Charles-Quint, mais l'histoire générale du règne. ANN. 1772. Tome VIII. A ij



#### 4 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

gne de cet Empereur. Je vais, Monsieur, parcourir avec vous quelques-uns des principaux évènements qu'il décrit; mais je passerai tout ce qui regarde la rivalité de ce Prince & de *François I.* L'Histoire de ce dernier Monarque a été traitée tant de fois, qu'il seroit inutile de s'arrêter sur des faits qui sont ou qui doivent être connus de tout le monde.

*Charles-Quint* naquit à Gand au commencement du seizième siècle, le 14 Février 1500. A seize ans, ce Prince se trouva l'héritier de domaines plus étendus qu'aucun Monarque n'en avoit possédés depuis *Charlemagne*. Jusqu'à cet âge il avoit résidé dans les Pays-Bas, dont son père lui avoit laissé la Souveraineté. De tous les Etats qu'il eut à régir, le Gouvernement des Royaumes d'Espagne étoit alors le plus difficile. Les coutumes féodales y dominoient encore, & l'autorité Royale circonscrite par les prérogatives de la Noblesse & par les prétentions du Peuple, y étoit resserrée dans des bornes étroites. *Ferdinand*, ayeul de *Charles-Quint*,

avoit eu la précaution de nommer *Ximènes* Archevêque de Tolède , pour être seul Régent de la Castille jusqu'à l'arrivée de son petit-fils. Ce fut à l'administration de ce Prélat que *Charles* dûl l'affermissement de sa puissance en Espagne , & peut-être la conservation de ce Royaume. Le Cardinal *Ximènes* est , sans contredit , un des hommes les plus extraordinaires de ce siècle , si fécond en grands hommes. Religieux austère sous l'habit de Cordelier , il avoit conservé toute la vigueur de son ame. » Sa réputation de sainteté lui procura bien-tôt la place de Confesseur de la Reine *Isabelle* , place » qu'il n'accepta qu'avec la plus grande » répugnance. Il porta à la Cour la » sévérité de mœurs par laquelle il » s'étoit distingué dans le cloître : il » continuoit de faire tous ses voyages » à pied ; il ne vivoit que d'aumônes ; » il s'imposoit des mortifications pénibles & des pénitences aussi rigoureuses qu'auparavant. *Isabelle* fut si » contente du choix qu'elle avoit fait, » qu'elle ne tarda pas à conférer à

» *Ximènes* l'Archevêché de Tolède ;  
 » qui , après la Papauté , étoit la plus  
 » riche dignité qu'il y eût dans l'Eglise  
 » Romaine. Il refusa d'abord cet hon-  
 » neur avec une fermeté modeste , &  
 » ne céda qu'à l'ordre exprès qu'il re-  
 » çut du Pape de l'accepter : mais son  
 » élévation ne changea rien à ses  
 » mœurs ; obligé d'étaler en public la  
 » magnificence qui convenoit à son  
 » rang , il ne se relâcha jamais de sa  
 » sévérité monastique. On le vit por-  
 » ter constamment sous ses habits pon-  
 » tificaux le froc grossier de Saint *Fran-*  
 » *çois* , qu'il raccommodoit de ses pro-  
 » pres mains lorsqu'il étoit déchiré.  
 » Jamais il ne porta de linge ; il se cou-  
 » choit toujours avec son habit , sou-  
 » vent sur la terre ou sur des planches ,  
 » rarement dans un lit. Il ne goûtoit  
 » aucun des mets délicats qu'on ser-  
 » voit sur sa table , & se contentoit  
 » de la nourriture simple & frugale  
 » que prescrivait la règle de son Or-  
 » dre. Malgré ces singularités , il avoit  
 » une profonde connoissance des  
 » affaires ; & , dès qu'il fut appelé à  
 » l'administration par sa place & par

» l'opinion que *Ferdinand & Isabelle*  
 » avoient conçue de lui, il déploya des  
 » talens qui rendirent la réputation  
 » de son génie égale à celle de sa piété.  
 » Toutes ses vues étoient neuves &  
 » hardies ; sa conduite politique par-  
 » ticipoit aux vertus & aux défauts  
 » de son caractère ; son génie étendu  
 » enfantoit des plans vastes & magni-  
 » fiques ; & le sentiment de ses bon-  
 » nes intentions lui faisoit poursuivre  
 » l'exécution de ses projets avec une  
 » constance inflexible & infatigable.  
 » Accoutumé dès l'enfance à dompter  
 » ses passions, il avoit peu d'indulgence  
 » pour celles des autres ; & , comme  
 » il avoit appris de sa religion à répri-  
 » mer les desirs même les plus inno-  
 » cens , il étoit ennemi de tout ce qui  
 » avoit un air de recherche & de  
 » plaisir. Sans être accusé de cruauté,  
 » il porta constamment dans le monde  
 » une rudesse & une inflexibilité de  
 » caractère qui appartenoient à l'état  
 » monastique & qu'on a peine à com-  
 » cevoir dans les pays où ce genre de  
 » vie est inconnu. »

Plusieurs Nobles, s'imaginant que le

temps étoit favorable à leurs desseins, commencèrent à rassembler leurs Vaisseaux & se disposèrent à soutenir leurs anciennes prétentions par la voie des armes. Mais le Cardinal, qui avoit pris à sa solde un corps de Troupes considérable, sçut arrêter leurs entreprises. Sous prétexte d'avoir des troupes toujours prêtes pour repousser les incursions des Maures d'Afrique, il fit publier une Ordonnance, par laquelle il fut enjoint à chaque ville de Castille d'entretenir un certain nombre de Bourgeois qui seroient exercés les jours de fêtes, & payés sur les fonds publics. Suivant le système féodal, tout le pouvoir militaire étoit entre les mains de la Noblesse. Par cette nouvelle institution, *Ximènes* avoit en vûe d'assurer au Roi un corps de Troupes indépendant des Barons, & qui pût servir à contrebalancer leur pouvoir. Pendant les troubles des regnes précédens, les Nobles s'étoient emparés, par force ou par adresse, d'une grande partie des domaines de la Couronne : *Ximènes* entreprit de les reprendre; il borna ses recherches au dernier regne, & retira,

par un seul Acte, toutes les terres que  
*Ferdinand* avoit aliénées. » La Nobles-  
 » se, allarmée de ces entreprises ré-  
 » pétées, sentit la nécessité de pren-  
 » dre des précautions pour sa propre  
 » sûreté. On vit plusieurs cabales se  
 » former ; des plaintes se firent enten-  
 » dre de toutes parts ; quelques Nobles  
 » prirent les résolutions les plus vio-  
 » lentes ; mais, avant que d'en venir  
 » aux dernières extrémités, ils nom-  
 » mèrent quelques-uns d'entr'eux  
 » pour examiner les pouvoirs en  
 » vertu desquels *Ximènes* exerçoit de  
 » semblables actes d'autorité. L'A-  
 » miral de Castille, le Duc d'*Infan-*  
 » *tado* & le Comte de *Bènevent*, fu-  
 » rent chargés de cette commission.  
 » ils se rendirent auprès du Cardinal,  
 » qui les reçut avec une politesse froi-  
 » de, & ne répondit à leur demande  
 » qu'en produisant le testament de  
 » *Ferdinand*, qui le déclaroit Régent,  
 » & la ratification de ce testament  
 » par *Charles* lui-même. Ils attaquè-  
 » rent la validité de ces deux Actes,  
 » & le Cardinal la défendit. Comme  
 » la conversation s'échauffoit, il les

» conduisit insensiblement vers un bat-  
 » con, d'où l'on découvroit un corps  
 » considérable de Troupes sous les  
 » armes, avec un train formidable  
 » d'artillerie : *Ximénès* les montrant  
 » aux Députés, leur dit alors, en éle-  
 » vant la voix : Voilà les pouvoirs  
 » que j'ai reçus ; avec ce secours, je  
 » gouverne la Castille, & la gouver-  
 » nerai jusqu'à ce que le Roi votre  
 » maître & le mien vienne prendre  
 » possession de son Royaume. Une  
 » déclaration si fière & si hardie im-  
 » posa silence aux Députés. » Les ser-  
 » vices de ce grand homme furent payés  
 » d'ingratitude : âgé de près de quatre-  
 » vingt ans, épuisé de travaux & d'au-  
 » tésités, attaqué tout à coup d'un mal  
 » violent, il demande une entrevue  
 » avec son Souverain. Les Ministres  
 » Flâmants, qui obsédoient ce Prince,  
 » emploient toute leur adresse pour l'en  
 » éloigner, & font éprouver au Cardi-  
 » nal les mortifications les plus sensi-  
 » bles. » *Ximénès* ne soutint pas ce  
 » traitement avec son courage ordi-  
 » naire : le sentiment qu'il avoit de son  
 » intégrité & de ses talens lui faisoit

» espérer plus de reconnoissance de la  
» part d'un Prince à qui il remettoit  
» un Royaume plus florissant qu'il ne  
» l'avoit jamais été & une autorité  
» plus étendue & mieux établie que  
» celle dont avoient joui les plus illus-  
» tres de ses prédécesseurs. Le Cardi-  
» nal ne put s'empêcher de laisser en  
» plusieurs occasions éclater son indi-  
» gnation & ses plaintes. Il déplora le  
» destin de sa patrie & prédit toutes  
» les calamités auxquelles elle alloit  
» être livrée par l'insolence, la rapa-  
» cité & l'ignorance des étrangers.  
» Tandis que son esprit étoit agité  
» de ces inquiétudes, il reçut une  
» lettre de *Charles*, qui, après quel-  
» ques froides expressions d'estime,  
» lui permettoit de se retirer dans son  
» Diocèse, pour y achever dans le re-  
» pos les restes d'une vie si laborieuse.  
» Ce message accabla *Ximènes* : il  
» avoit l'ame trop fière sans doute  
» pour survivre à la disgrâce : peut-  
» être aussi que son cœur généreux ne  
» put supporter l'idée des maux qui  
» alloient fondre sur son pays. Quoi  
» qu'il en soit, il est certain qu'il ex-



» pira quelques heures après avoir lu  
 » la lettre du Roi. »

Cependant la mort de *Maximilien* laisse l'Empire vacant. Plusieurs concurrens se présentent; entr'autres, *Charles & François I.* Les Electeurs, craignant l'élévation d'un Prince trop puissant, offrent la Couronne Impériale à *Frédéric*, Duc de Saxe. Celui-ci, par une générosité presque sans exemple, la refuse; il expose que les circonstances demandent un Prince en état de défendre l'Allemagne contre un Sultan enhardi par ses victoires, & désigne *Charles-Quint* qui étoit Membre de l'Empire, & dont les domaines bordoient la frontière la plus exposée aux incursions des Turcs. *Charles* est élu; il vient à bout d'apaiser les troubles qui s'étoient élevés en Castille. Il obtient de nouveaux subsides, nomme Régent le Cardinal *Adrien* son ancien Précepteur, & malgré la fermentation du Peuple & de la Noblesse, précipite son départ pour aller recevoir la nouvelle Couronne qu'il venoit d'obtenir. Ici l'Historien s'interrompt pour raconter lon-

guement la naissance & les progrès de la Religion prétendue Réformée & les entreprises du fameux *Luther*. Il s'étend même , avec un peu trop de complaisance , sur cette matière dans tout le cours de son ouvrage. La raison en est simple ; il est lui-même Protestant, & l'on se doute bien que son récit , tout modéré qu'il paroît , est favorable à ce parti. C'est dans le même esprit , qu'en parlant de la fondation des Jésuites par Saint *Ignace*, il donne un morceau fort étendu sur le caractère de cette Société & sur sa destruction. Les auteurs qu'il a suivis , sont M. *de la Chalotais*, M. *de Monclar* & M. *d'Alembert*. D'après cela , il est facile d'imaginer sous quel aspect il fait envisager à ses lecteurs cet Ordre célèbre.

La fermentation n'étoit pas éteinte en Espagne. Le Peuple , voyant qu'on avoit eu peu d'égards pour ses privilèges & ses remontrances, se soulève, prend les armes, & met à sa tête *Dom Juan de Padilla*, fils aîné du Commandeur de Castille, jeune homme plein de talens & de courage. Il

#### 14 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

se forme une confédération redoutable, sous le nom de *la Sainte-Junte*; mais la division se met entre les Communes & la Noblesse; *Padilla* est battu & son armée mise en déroute. Ce jeune Guerrier mourut avec la joie & les transports que ressent un homme qui se croit le martyr de la liberté de son pays. La lettre qu'il écrivit à sa femme, est remarquable par l'éloquence & le ton de noblesse qui la caractérise. » Madame; » si vos peines ne m'affligeoient pas » plus que ma mort, je me trouverois parfaitement heureux. Il faut » cesser de vivre; c'est une nécessité » commune à tous les hommes; mais » je regarde comme une faveur distinguée du Tout-Puissant, une mort » comme la mienne, qui ne peut manquer de lui plaire, quoiqu'elle paroisse déplorable aux hommes. Il » me faudroit plus de temps que je n'en ai pour vous écrire des choses » qui pussent vous consoler: mes ennemis ne me l'accorderoient pas, » & je ne veux pas différer de mériter la couronne que j'espère. Pleu-

» rez la perte que vous faites , mais  
» ne pleurez pas ma mort ; elle est  
» trop honorable pour exciter des  
» regrets. Je vous lègue mon ame ;  
» c'est le seul bien qui me reste , &  
» vous le recevrez comme la chose  
» que vous estimiez le plus dans ce  
» monde. Je n'écris point à mon père  
» *Pero Lopez* , je n'ose le faire ; car ,  
» quoique je me fusse montré digne  
» d'être son fils , en sacrifiant ma vie ,  
» je n'ai pas hérité de sa bonne for-  
» tune. Je n'ajouterai rien de plus ; je  
» ne veux pas fatiguer la patience du  
» Bourreau qui m'attend , ni me faire  
» soupçonner d'allonger ma lettre  
» pour prolonger ma vie. Mon domes-  
» tique *Soffa* , témoin oculaire de  
» tout , & à qui j'ai confié mes  
» plus secrètes pensées , vous dira ce  
» que je ne peux vous écrire. C'est  
» dans ces sentimens que j'attends le  
» coup qui va vous affliger & me dé-  
» livrer. » La veuve de *Padilla* ne  
montre pas moins de résolution que  
son mari : elle s'enferme dans Tolède ,  
marche dans les rues , montrant son  
fils encore enfant , vêtu d'habits de

deuil , monté sur une mule , précédé d'une Enseigne où étoit peint le supplice de son père : ses Troupes battent les Royalistes dans plusieurs sorties. Enfin , obligée de se retirer dans la citadelle , elle la défend quatre mois entiers avec un courage étonnant , & , réduite à la dernière extrémité , s'échappe à la faveur d'un déguisement , & se réfugie en Portugal.

Au sujet du combat singulier qui fut proposé par *François I* à *Charles-Quint*, *M. Robertson* fait des remarques très-judicieuses. » D'abord, dit-il , ces sortes de combats étoient regardés » comme des appels solennels faits » à la Justice & à la Toute-Puissance » de l'Être-Suprême; la loi ne les autorisoit que dans les causes publiques , & fixoit des formes juridiques pour y procéder. Les hommes , accoutumés à voir employer cette méthode de juger par les Cours de Justice , ne tardèrent pas à l'employer aussi dans leurs querelles particulières & personnelles , & ce second pas ne fut pas éloigné du premier. Dès-lors les duels , qui

» d'abord ne pouvoient avoir lieu que  
 » par l'ordonnance du Magistrat civil,  
 » s'engagèrent bien-tôt sans l'inter-  
 » vention de ce Magistrat ; & s'éten-  
 » dirent à plusieurs cas que la loi  
 » n'avoit pas marqués. Ce qui venoit  
 » de se passer entre *Charles & François*,  
 » accrédita singulièrement cette pra-  
 » tique. Au premier affront, à la  
 » moindre insulte qui touchoit l'hon-  
 » neur, un Gentilhomme se croyoit  
 » en droit de tirer l'épée & d'appeller  
 » son adversaire en duel pour lui faire  
 » raison. Une pareille opinion, intro-  
 » duite parmi des peuples qui joii-  
 » gnoient le courage & la fierté à des  
 » mœurs grossières & féroces, chez  
 » qui les insultes étoient fréquentes  
 » & le ressentiment actif, ne pouvoit  
 » manquer de produire les effets les  
 » plus funestes ; le plus beau sang de  
 » l'Europe fut versé dans les duels ;  
 » mille vies utiles furent sacrifiées, &  
 » il y eut des temps où ces querelles  
 » d'honneur furent plus destructives  
 » que les guerres nationales. »

*Charles* avoit besoin de nouveaux  
 subsides ; il convoque les *Cortès* ou

Etats Généraux de Castille. Les Nobles  
 s'opposent à sa demande. Depuis cette  
 époque, les Nobles n'ont plus été ap-  
 pellés à ces Etats, où l'on n'admet que  
 les représentans des villes ; ce qui  
 forme une assemblée qui n'a plus rien  
 du pouvoir, de la dignité & de l'indé-  
 pendance des anciens *Cortès*, & qui  
 est entièrement dévouée à la Cour.  
 » Cependant il restoit encore aux  
 » Grands d'Espagne des privilèges ex-  
 » traordinaires qu'ils exerçoient &  
 » qu'ils défendoient avec la hauteur  
 » qui leur étoit propre. L'Empereur  
 » lui-même en fit une épreuve mortifi-  
 » fiante pendant la tenue des Etats à  
 » Tolède. Un jour qu'il revenoit d'un  
 » Tournoi, accompagné de la plus  
 » grande partie de la Noblesse, un des  
 » Sergens de la Cour, animé par un zèle  
 » trop officieux, pour faire ouvrir le  
 » passage à l'Empereur, frappa de son  
 » bâton le cheval du Duc d'*Infantado* ;  
 » le Duc hautain s'en offensa, tira son  
 » épée & blessa l'Officier, *Charles*, in-  
 » digné de cette violence commise  
 » sous ses yeux & sans respect pour sa  
 » présence, ordonna à *Ronquillo*

» Page de la Cour , d'arrêter le Duc  
 » sur le champ ; *Ronquillo* s'avançoit  
 » pour exécuter cet ordre , lorsque le  
 » Connétable de la ville s'y opposa ,  
 » l'arrêta lui-même , réclama , comme  
 » un privilège de sa charge , le droit  
 » de juridiction qu'il avoit sur un  
 » Grand d'Espagne, & conduisit *Infan-*  
 » *tado* dans son propre appartement.  
 » Ceux des Nobles qui étoient présens  
 » furent si satisfaits de ce zèle coura-  
 » geux pour les privilèges de leur  
 » ordre, qu'ils abandonnèrent l'Empe-  
 » reur , & accompagnèrent le Conné-  
 » table jusqu'à son palais avec des  
 » acclamations réitérées ; *Charles* fut  
 » obligé de s'en retourner , n'ayant  
 » avec lui que le seul Cardinal *Tavera*.  
 » Quelque sensible que fût l'Empe-  
 » reur à cet affront , il sentit tout le  
 » danger qu'il y auroit à pousser à bout  
 » un corps si jaloux & si fier, que l'of-  
 » fense la plus légère pourroit porter  
 » aux plus grandes extrémités. Au lieu  
 » de faire valoir ses droits avec une ri-  
 » gueur hors de saison , il ferma pru-  
 » demment les yeux sur l'arrogance de  
 » ce corps trop puissant , qu'il ne pour-



« voit réprimer sans danger , & en-  
 « voya le lendemain matin chez le  
 « Duc d'*Infantado* à qui il fit offrir de  
 « faire punir à son gré le Sergent qui  
 « l'avoit insulté. Le Duc regarda cette  
 « démarche comme une pleine répa-  
 « ration faite à son honneur , par-  
 « donna sur le champ à l'Officier , &  
 « lui fit même un présent considé-  
 « rable , en indemnité de sa blessure. »

Un des principaux évènements du  
 règne de *Charles-Quint* est la guerre  
 qu'il fit aux Princes Protestans d'Alle-  
 magne , & le projet qu'il avoit formé  
 d'établir sa puissance dans ce pays sur  
 les ruines de la liberté Germanique.  
 Dès que ses troupes Flamandes sont  
 arrivées , il profite de la mort de  
*François I* pour exécuter ses desseins ,  
 marche contre *Frédéric* , Electeur de  
 Saxe , chef du parti Protestant , défait  
 son armée à *Mulhausen* , & fait l'Elec-  
 teur prisonnier. Il met le siège devant  
*Wittemberg* qui seule restoit à réduire ,  
 & où s'étoit renfermée *Sibille de*  
*Cèves* femme de *Frédéric*. Cet infor-  
 tuné Prince étoit entre ses mains : il  
 fut assez cruel & assez peu généreux

pour tirer parti de cette circonstance en essayant d'allarmer la tendresse de l'épouse pour son mari & la piété des enfans envers leur père. « Dans cette » vue , il somma une seconde fois » *Sibille* d'ouvrir les portes de la ville , » en lui faisant sçavoir que , si elle refu- » fusoit d'obéir , l'Electeur payeroit de » sa tête son obstination ; & , pour la » convaincre que ce n'étoit pas une » menace frivole , il fit faire sur le » champ le procès au prisonnier. La » procédure fut aussi irrégulière que » le stratagème étoit barbare. Au lieu » de consulter les Etats de l'Empire » ou de remettre la cause à quelque » tribunal , qui , selon la constitution » Germanique , pût légalement pren- » dre connoissance du crime , *Charles* » soumit le plus grand Prince de l'Em- » pire à la juridiction d'un Conseil de » Guerre , composé d'Officiers , Espa- » gnols & Italiens , & auquel prési- » doit l'impitoyable Duc d'Albe , in- » strument toujours prêt à servir un » acte de violence. Cet étrange tribu- » nal fonda sa charge sur le bande- » n l'Empire décrut contre le prison-

» nier : sentence prononcée par la  
 » seule autorité de l'Empereur, & dé-  
 » nuée de toutes les formalités légales  
 » qui pouvoient lui donner de la va-  
 » lidité ; mais le Conseil de Guerre,  
 » regardant l'Electeur comme con-  
 » vaincu, par cette sentence, de tra-  
 » hison & de rébellion, le condamna  
 » à être décapité. Cet arrêt fut signifié  
 » à l'Electeur tandis qu'il s'amusoit à  
 » jouer aux échets avec *Ernest de Brunf-*  
 » *wich* qui étoit prisonnier avec lui ;  
 » l'Electeur garda un moment le si-  
 » lence, mais sans laisser échapper au-  
 » cun mouvement de trouble ni de  
 » terreur ; puis, observant l'irrégularité  
 » ainsi que l'injustice du procédé de  
 » l'Empereur : il est aisé, dit-il, de de-  
 » viner son plan ; il faut que je meure,  
 » parce que Witttemberg ne veut pas  
 » se rendre ; mais je donnerai ma vie  
 » avec plaisir, si, par ce sacrifice, je  
 » puis conserver la dignité de ma mai-  
 » son, & transmettre à mes descen-  
 » dans l'héritage qui leur appartient.  
 » Plaise au ciel que cette sentence n'af-  
 » flige pas ma femme & mes enfans  
 » plus, qu'elle ne m'intimide, & que,

» dans l'espérance d'ajouter quelques  
 » jours à une vie déjà trop longue ,  
 » ils ne renoncent pas aux titres &  
 » aux possessions auxquels leur nais-  
 » sance les a destinés ! Se tournant en-  
 » suite vers le Prince de *Brunswick* ,  
 » l'Electeur lui proposa de continuer  
 » la partie. Il joua avec le même degré  
 » d'attention & d'intérêt , & ayant  
 » gagné la partie , il en témoigna tou-  
 » te la satisfaction qu'il eût pu éprou-  
 » ver dans un autre moment. Il se  
 » retira ensuite dans son appartement  
 » pour y employer ses derniers instans  
 » aux exercices de piété qu'exigeoit sa  
 » situation ». L'épouse de l'Electeur &  
 ses enfans ne purent tenir contre de  
 pareilles allarmes ; ils traitèrent avec  
 l'Empereur , & lui cédèrent l'Electo-  
 rat pour sauver la vie d'un époux &  
 d'un père. *Charles* fit présent de l'Elec-  
 torat à *Maurice* de Saxe pour le récom-  
 penser d'avoir abandonné la cause  
 Protestante. Le Landgrave de *Hesse* ,  
 autre chef des Protestans , ne fut pas  
 mieux traité par l'Empereur. Malgré  
 la confiance avec laquelle il s'étoit re-  
 mis entre ses mains , malgré la ga-  
 rantie de *Maurice* & de l'Electeur de

24 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Brandebourg, *Charles* le retient prisonnier, & le conduit en triomphe de ville en ville, ainsi que le malheureux Electeur de Saxe.

L'Empereur, abusant de ses victoires, fait des exactions cruelles en Allemagne. Dès ce moment, il pensa que tout lui étoit possible; il crut pouvoir subjuguier jusqu'aux opinions, & dressa un système de doctrine qu'il voulut faire recevoir par force dans toute l'Allemagne en attendant la décision d'un Concile. Cette nouvelle règle de foi, qui s'appelloit l'*Interim*, déplut également aux Protestans & aux Catholiques. Il oblige Aushourg, Ulm, Strasbourg & Constance, à s'y conformer, & charge *Maurice* du siège de Magdebourg qui refusoit de le recevoir. Ce Prince, qui avoit des vues secrètes pour arrêter les progrès de l'Empereur & relever le parti Protestant, s'entend avec les habitans de cette ville, reçoit leur capitulation, & se fait élire Burgrave sans donner aucun soupçon à *Charles-Quint*; il a l'adresse d'amuser ce Prince, de paroître licentier ses troupes, ran-

dis qu'il les retient sous le nom du Duc de *Mécklembourg* ; il fait un Traité secret avec *Henri II* Roi de France , pourvoit à la sûreté de la Saxe , achève ses préparatifs , publie un Manifeste , se saisit d'Ausbourg , est sur le point de surprendre à Inspruck l'Empereur lui-même qui s'enfuit la nuit dans le plus grand désordre , tandis que le Roi de France de son côté entre en Lorraine & s'empare de Metz , Toul & Verdun. Cette guerre finit par le Traité de Passau qui sauva la liberté Germanique & le Parti Protestant.

L'Empereur , pour se venger de la France , vient assiéger Metz. Le Duc de *Guise* se rend célèbre par la défense de cette ville , & force l'armée Impériale à lever honteusement le siège. Cette époque fera éternellement honneur à la générosité Française. Les Impériaux se trouvoient dans une situation si déplorable , qu'on pouvoit les attaquer sans risque , & leur tuer beaucoup de monde. » Mais , au moment que les François sortoient de la ville , le spectacle le plus affreux changea toute leur furie en sentimens

ANN. 1772. Tome *KIII*, B.

» de compassion. Le camp étoit couvert  
 » de malades , de blessés , de morts &  
 » de mourans. On voyoit toutes les  
 » routes jonchées de malheureux qui ,  
 » ayant fait de vains efforts pour s'é-  
 » chapper , étoient retombés de foi-  
 » ble & périssoient faute de secours.  
 » Ils reçurent de leurs ennemis tous  
 » les bons offices que leurs amis ne  
 » pouvoient leur rendre. Le Duc en-  
 » voya des vivres pour ceux qui  
 » étoient tourmentés de la faim ; il  
 » chargea des Chirurgiens de prendre  
 » soin des malades & des blessés. Les  
 » uns furent conduits dans les vil-  
 » lages d'alentour , & les autres , hors  
 » d'état d'être transportés si loin , fu-  
 » rent mis dans les hôpitaux de la  
 » ville , préparés pour ses soldats. A  
 » mesure qu'ils se rétablissoient , il les  
 » renvoyoit chez eux sous une bonne  
 » escorte , avec de l'argent pour les  
 » frais de leur voyage. Ces actes d'hu-  
 » manité , si rares dans un siècle où la  
 » guerre se faisoit avec plus d'achar-  
 » nement & de férocité que de nos  
 » jours , mirent le comble à la réputa-  
 » tion que le Duc de Guise avoit si bien  
 » méritée dans la glorieuse défense de

» Metz, & les vaincus eux-mêmes  
 » exaltèrent ce Héros, à l'envi de ses  
 » compatriotes. »

Après quelques autres opérations,  
 l'Empereur fait la paix avec le Pape &  
 le Roi de France, & à l'âge de 56 ans,  
 abdique ses États en faveur de *Philippe*  
*II* son fils. *Charles* éprouva de la part  
 de ce fils presque la même ingratitude  
 qu'il avoit fait essuyer à *Ximènes*.  
*Philippe* l'obligea de rester en chemin  
 quelques semaines avant de lui faire  
 payer la première moitié d'une pen-  
 sion modique qu'il s'étoit réservée.  
*Charles* continua sa route vers *Plai-*  
*sance* dans l'*Estramadure*. « Il avoit  
 » autrefois passé par cette ville, &  
 » avoit été singulièrement frappé de  
 » la belle situation du monastère de  
 » *Saint Just*, appartenant à l'Ordre de  
 » *Saint Jérôme*, & éloigné de quel-  
 » ques milles de *Plaisance*; il avoit  
 » même dit à quelques personnes de  
 » sa suite que c'étoit un lieu où *Dio-*  
 » *clétien* auroit aimé à se retirer. Cette  
 » impression s'étoit gravée si profon-  
 » dément dans son esprit, qu'il se dé-  
 » cida à faire du Couvent de *Saint*



» Just le séjour de sa retraite. Ce cou-  
 » vent étoit situé dans une vallée peu  
 » étendue , arrosée par un petit ruis-  
 » seau , environnée de collines &  
 » ombragée d'arbres élevés & touffus.  
 » Par la nature du sol & par la tempé-  
 » rature du climat , c'étoit la situation  
 » la plus salubre & la plus délicieuse  
 » de l'Espagne. Quelques mois avant  
 » son abdication , Charles y avoit en-  
 » voyé un Architecte pour faire cons-  
 » truire dans le Monastère un appar-  
 » tement à son usage. Mais il ordonna  
 » expressément que le goût de ce  
 » nouveau bâtiment fût proportionné,  
 » non à son ancienne dignité , mais à  
 » l'état simple qu'il vouloit embrasser.  
 » On construisit seulement six cham-  
 » bres , dont quatre avoient la forme  
 » des cellules des Moines , avec des  
 » murailles toutes nues ; les deux  
 » autres , de vingt pieds en quarré ,  
 » étoient tapissées d'une étoffe brune  
 » & meublées de la manière la plus  
 » simple. Ce petit bâtiment , de niveau  
 » avec le terrain , avoit d'un côté une  
 » porte sur un jardin dont Charles  
 » avoit donné lui-même le plan ; & il

» l'avoit rempli de différentes plantes  
 » qu'il vouloit cultiver de ses propres  
 » mains. Il y avoit de l'autre côté une  
 » communication avec la chapelle du  
 » Couvent, dans laquelle il se propo-  
 » soit de faire ses exercices de dévo-  
 » tion. Ce fut dans cette humble re-  
 » traite, à peine suffisante pour loger  
 » commodément un simple particu-  
 » lier, que *Charles* entra, accompagné  
 » seulement de douze domestiques. Il  
 » y ensevelit, dans la solitude & le  
 » silence, sa grandeur, son ambition &  
 » tous ces vastes projets qui, pendant  
 » la moitié d'un siècle, avoient rempli  
 » l'Europe d'allarmes & d'agitation, &  
 » inspiré successivement à tous les  
 » peuples la terreur de ses armes & la  
 » crainte de se voir subjugués par sa  
 » puissance».

En entrant dans cette retraite, il  
 prit un genre de vie qui auroit con-  
 venu à un simple Gentilhomme d'une  
 fortune médiocre; sa table étoit servie  
 avec simplicité; il n'avoit qu'un petit  
 nombre de domestiques & vivoit avec  
 eux. Il avoit entièrement aboli, pour  
 le service de sa personne, toute sorte

d'étiquette & de cérémonie gênante; les idées ambitieuses qui l'avoient si long-temps occupé s'étoient effacées de son esprit, & , loin de prendre intérêt aux événemens politiques de l'Europe, il n'avoit pas même la curiosité de s'en informer. Il s'occupa d'abord à des ouvrages de mécanique, science pour laquelle il avoit toujours eu beaucoup de penchant & de disposition; mais la goutte l'attaqua avec tant de violence qu'elle affoiblit également son ame & son corps; il perdit le goût de toute espèce d'amusement, & s'assujettit à toutes les pratiques de la vie monastique. Enfin il s'arrêta à une des idées les plus étranges & les plus bisarres que la superstition ait jamais enfantées. « Il » résolut de célébrer ses propres ob- » sèques avant sa mort. En consé- » quence il se fit élever un tombeau » dans la chapelle du Couvent. Ses » domestiques y allèrent en proces- » sion funéraire, tenant des cierges » noirs dans leurs mains, & lui-même » il suivoit enveloppé d'un linceul. » On l'étendit dans un cercueil avec

» beaucoup de solennité. On chanta  
 » l'Office des Morts ; *Charles* joignoit  
 » sa voix aux prières qu'on récita  
 » pour le repos de son ame , & mêloit  
 » ses larmes avec celles que répan-  
 » doient les assistans , comme s'ils  
 » avoient célébré de véritables funé-  
 » railles. La cérémonie se termina par  
 » jeter, suivant l'usage, de l'eau bénite  
 » sur le cercueil ; & tout le monde  
 » s'étant retiré , les portes de la cha-  
 » pelle furent fermées. *Charles* sortit  
 » alors du cercueil & se retira dans son  
 » appartement , plein des idées lugu-  
 » bres que cette solennité ne pouvoit  
 » manquer d'inspirer. Soit que la lon-  
 » gueur de la cérémonie l'eût fatigué ,  
 » soit que cette image de mort eût  
 » fait sur son esprit une impression trop  
 » forte , il fut saisi de la fièvre le  
 » lendemain. Son corps exténué ne  
 » put résister à la violence de l'accès ,  
 » & il expira le 21 Septembre 1778 ,  
 » âgé de cinquante-huit ans six mois  
 » & vingt-cinq jours. »

Cette Histoire finit par un portrait  
 bien tracé de ce fameux Empereur ,  
 & par un précis rapide des change-

### 32. L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

mens remarquables qui se firent de son temps dans les différens Etats de l'Europe. Si l'on résume les principaux évènements de ce regne, on trouvera que *Charles-Quint* a été un des Princes les plus habiles, les plus puissans & les plus heureux qui aient jamais existé. Il est peut-être le seul qui, dans le cours de sa vie, ait eu quatre Souverains pour prisonniers. Ferme, appliqué, plein de sagacité & de réserve dans le Conseil, d'activité & de ressources dans l'exécution, guerrier dès qu'il voulut l'être, il posséda au plus haut degré la science la plus importante pour un Roi, celle de bien connoître les hommes & de les mettre à leur place. Mais son ambition insatiable ternit tant de hautes qualités, & l'entraîna trop souvent dans de bas artifices indignes d'un grand Monarque, & la Postérité lui reprochera éternellement les procédés durs & le peu de générosité qu'il eut envers les Princes que le sort de la guerre fit tomber entre ses mains.

Au reste, Monsieur, cette Histoire de *Charles-Quint* ne me paroît pas, à

beaucoup près , aussi supérieure dans son genre que le Tableau qui la précède & dont je vous ai rendu compte. Il y a beaucoup de morceaux bien traités séparément : mais en général, l'Historien n'est pas assez adroit dans l'art de disposer sa matière , de glisser légèrement sur les époques les moins importantes, de ne présenter en détail que les faits les plus intéressans. La partie Politique est peu approfondie. Après une *Introduction*, telle que celle de M. *Robertson* , le Lecteur devient difficile ; il s'accoutume à ne rien lire que d'excellent , & la dernière Partie de cet ouvrage ne s'élève guères au-dessus des Histoires ordinaires.

Quant à la traduction , elle est tantôt lourde , tantôt négligée , toujours écrite d'un style très-inégal. Il est presque impossible de ne pas s'appercevoir qu'elle est de plusieurs mains. On y trouve quelquefois des quatre ou cinq *mais* en une seule page ; & puis des expressions incorrectes , comme , *avoir le sentiment de son prix ; le nom de Protestant qui est devenu bien mieux connu ; s'opposer seul à une mesure que*

34 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

*toute l'Europe croyoit utile; des vaisseaux qui commettent des outrages, &c, &c. M. Robertson passe pour un des Ecrivains les plus élégans de l'Angleterre: il ne doit pas se reconnoître dans une pareille traduction.*

Je suis, &c.

*A Paris ce 8 Décembre 1772.*

---

LETTRE II.

*Adèle de Ponthieu, Tragédie en trois Actes, représentée pour la première fois par l'Académie Royale de Musique, le mardi premier Décembre 1772. Le Poëme est de M. de Saint-Marc; la Musique de M. de la Borde Premier Valet-de-Chambre du Roi, & de M. Berton Maître de la Musique de Sa Majesté, & l'un des Directeurs de l'Académie Royale de Musique.*

**L'**IDÉE de réaliser sur notre scène lyrique le spectacle galant & guerrier de l'ancienne Chevalerie, est très-

heureuse, Monsieur; elle n'a pu être conçue que par une imagination noble & par une ame sensible. *Adèle* est vraiment un Opéra national; il nous retrace les mœurs héroïques de nos ancêtres, & devient, en quelque sorte, la satire des nôtres. Sans le secours usé de la Fable & de la Féerie, le spectacle y est de la plus grande magnificence, & toujours produit par le sujet; les Fêtes y sont amenées avec adresse, &, pour ainsi dire, une suite de l'action; tout s'enchaîne, tout se tient, tout est lié, sans que cette exactitude nuise à la chaleur de l'ensemble. Voici quel est le sujet.

*Adèle*, fille de *Guillaums*, Comte de *Ponthieu*, est promise par son père à *Alphonse*, Chevalier étranger, homme jaloux, emporté, mais brave; le Prince de *Hainault* dont elle est aimée en secret, est surpris à ses genoux par *Alphonse* lui-même, au moment qu'il part désespéré & qu'il la prie d'entendre ses adieux. *Alphonse*, dans la première chaleur de son emportement, accuse *Adèle* de le trahir & de résister aux vœux du Comte de



*Ponthieu* son père. La Princesse ne se permet que d'en gémir ; elle est résolue d'obéir au Comte ; mais son obéissance fera son malheur ; elle aime *Raimond de Mayenne*, dont elle est adorée. Le Comte ignore leur amour & l'infortune de sa fille ; cependant les plaintes d'*Alphonse* se renouvellent ; ce Chevalier qui se repent , pour un moment , à qu'il'on pardonne , mais qu'on ne peut aimer , est de nouveau entraîné par sa jalousie. Il soupçonne *Adèle* , l'outrage , la calomnie ; l'amour furieux ose flétrir l'innocence. *Raimond* vient demander raison à son rival d'une pareille injure ; il n'est point Chevalier , mais il est digne de l'être ; il en connoît les devoirs ; il avoue son amour avec l'orgueil d'un amant préféré & toute l'audace d'un vengeur ; cet aveu irrite *Alphonse* ; il ordonne qu'on ouvre la barrière ; il fait grace au rang de *Raimond* , & accepte le combat. *Adèle* apprend le nouveau crime d'*Alphonse* , & tremble , quand on lui nomme son défenseur. *Raimond* vient lui montrer toute sa joie & n'aspire

qu'à l'honneur de combattre pour elle ; il obtiendra du *Comte* le rang qui va lui donner le droit d'entrer dans la carrière ; plus il est touché des craintes flatteuses d'*Adèle* , plus il brûle de la venger ; mais il se décide à taire au *Comte* le secret de son cœur , jusqu'à ce qu'il en ait reçu le titre qu'il desire. Le *Comte* arrive ; c'est lui qui veut combattre ; *Raimond* lui représente tout ce qui peut l'en détourner ; ce veillard généreux , indigné de l'affront qu'on fait à sa fille , n'écoute d'abord que l'honneur & son courage ; mais enfin , la gloire d'*Adèle* lui est si chère qu'il craint que l'âge ne trahisse son bras & ne trompe sa valeur ; il remet sa querelle à *Raimond* & consent à l'admettre au rang de Chevalier. Tout se prépare pour cette auguste cérémonie ; des Ecuyers , précédés des Dames de la Cour , apportent au fond du théâtre les pièces de l'armure ; *Raimond* à genoux prête le serment sur l'épée ; il la reçoit des mains d'*Adèle* , est paré de ses couleurs , & ne doute plus de la victoire. On voit , au troisième Acte , les pré-

paratifs du combat; la lice est ouverte; aux deux côtés sont des loges & des gradins couverts de riches tapis. *Adèle*, dans un monologue éloquent, exprime sa douleur & le trouble affreux dont elle est agitée. Le *Comte* survient; elle va se jeter dans son sein & y dépose l'aveu de son amour. Les quatre Juges paroissent en face, placés sur un gradin; les combattans sont à genoux devant eux; les Chevaliers parrains, le Roi d'Armes, les Héraults, ainsi que les autres Officiers, sont rangés & debout, à leur droite & à leur gauche; le Peuple est placé, des deux côtés du Théâtre, au bas des gradins; les Dames de la Cour sont au-dessus; le *Comte*, *Adèle* & *Alise* sa confidente sont sur le devant de la scène; le Théâtre est terminé par un coteau où l'on voit des Pâtres & des Pastourelles qui descendent, & d'autres qui y forment différens groupes. Les trompettes donnent le signal du combat. *Adèle* s'évanouit; le *Comte* la reçoit dans ses bras; *Raimond* & *Alphonse* combattent; *Raimond* est frappé sur la tête & chancelle un moment; mais

bien-tôt il se remet en défense , fond sur *Alphonse* , le blesse & le renverse. Le Chœur jette un cri de joie & chante le vainqueur : aux acclamations , aux chants de victoire qui retentissent de toutes parts , *Adèle* revient de son évanouissement , & ses yeux , en s'ouvrant , rencontrent ceux de son père & de son Amant. Le Comte les unit & l'on célèbre leur hymen.

Vous conviendrez , Monsieur , qu'il est difficile d'attacher l'ame & les yeux par des tableaux plus simples & plus grands à la fois : l'action est naturelle , bien exposée , bien conduite , & terminée par un dénouement heureux ; c'est la marche majestueuse de la Tragédie , & non les mouvemens contraints , les ressorts gigantesques de la foule de nos drames lyriques , où tout se trouve , hors l'intérêt & la vérité. Le style de cet Opéra ne ressemble point non plus à celui de tant d'autres , où l'on remarque une indigente profusion de mots , & une triste disette d'idées : ici , la Poésie n'est point mollement languoureuse ; elle n'est point affadie par ces images rebatues qui ne disent rien à

l'ame, ne peignent plus rien à l'esprit,  
 & servent seulement de texte au Mu-  
 sicien; la diction y est pure, élégante,  
 facile, mais un peu sévère & dans la  
 couleur du sujet. Je vais mettre sous  
 vos yeux la scène du dépit des deux  
 Chevaliers.

RAIMOND, *entrant par le côté opposé à  
 celui par lequel ALPHONSE est prêt à sortir.*

Vous fuyez envain ma présence.  
 D'un sexe respectable indigne Chevalier,  
 Quoi, loin de vous sacrifier  
 Pour sa gloire & pour sa défense,  
 Vous osez accuser & flétrir l'innocence !

ALPHONSE.

Et de quel droit, *Raimond*, ainsi me parles-tu ?

RAIMOND.

Vous me le demandez, quand il s'agit d'*Adèle* ?  
 Le sang qui nous unit, la gloire, la vertu,  
 Tout à mon cœur parle aujourd'hui pour  
 elle.  
 Le rang de Chevalier fut promis à mon zèle :  
 Je connois ses devoirs sacrés.

ALPHONSE.

Peut-être aussi vous me les apprendrez ?

RAIMOND.

Tout Chevalier doit avoir en partage  
La Bonté, l'Honneur, l'Équité ;  
Protéger la Vertu, défendre avec courage  
Le Foible, la Patrie, & sur-tout la Beauté :  
Vous reconnoissez-vous à ces traits ?

ALPHONSE, *mettant vivement la main  
sur son épée.*

Quel outrage !

Mon rang retient seul mon courroux.

Tu veux venger *Adèle*, ou du moins la dé-  
fendre ;

L'honneur est grand pour toi, quand tu bra-  
ves mes coups :

Mais un motif plus cher te porte à l'entre-  
prendre.

RAIMOND.

En faut-il donc un autre que l'honneur ?

Et, quand un intérêt plus tendre,  
Quand l'amour même animeroit mon  
cœur. ....

ALPHONSE.

Ah, si je le croyois !

RAIMOND.

Eh bien, j'adore Adèle,  
A la gloire, à l'amour, à la vertu fidèle,  
Je vais, peut-être, armer un bras vengeur.

ALPHONSE.

Il l'aime ! . . . . il est aimé.

(à l'Écuyer, qui est au fond du théâtre.)

Qu'on ouvre la barrière.

Allons, audacieux Guerrier ;  
Je fais grace à ton rang ; entrons dans la  
carrière.

RAIMOND.

Allons, perfide Chevalier ;  
Mon bras attend du Ciel une faveur entière.

ALPHONSE.

Tremble, frémis de ton danger.

RAIMOND.

Frémissez de le partager.

ALPHONSE.

En te privant de la lumière ,  
Ce fer bien-tôt va régler notre sort.

RAIMOND.

Entrons , volons dans la carrière ,  
Où vous attend & la honte & la mort.

Je ne fais , Monsieur , si vous penserez comme moi ; mais il me semble qu'un pareil style prête plus à la Musique , que l'assoupissante répétition des mots *vole, chaîne, triomphe, ramage, murmure, &c.* jargon pitoyable, dont il ne résultera jamais que des sons monotones. Dans tous les *Opéras* faut que l'ame soit échauffée pour être créatrice ; & comment le feroit-elle par les niaiseries soi-disant lyriques , sur lesquelles s'exerce depuis si longtemps le talent de nos *Orphées* ? L'expression des sentimens élevés , énergiques ou voluptueux : voilà ce qui doit plaire à un Musicien qui ne veut point se traîner sur les traces des autres ; & l'Opéra est peut-être encore dans son enfance , quant aux effets de la véri-



table harmonie ; mais cette idée me mèneroit trop loin. Il paroît que M. de Saint-Marc l'a sentie ; son style en est la preuve. Je pourrois vous citer encore des Scènes qui vous feroient le plus grand plaisir , même à la lecture , entr'autres la Scène quatrième du second Acte , entre le Comte & Raimond , dans laquelle les mouvemens d'un père désespéré & ceux d'un brave Chevalier présentent un contraste attendrissant. La situation qui commence le troisième Acte ne vous paroîtra pas moins belle ; c'est Adèle qui est forcée d'être témoin d'un combat , où son amant va exposer sa vie pour lui sauver l'honneur ; les apprêts formidables qui précèdent ce moment , la dignité du costume , les terreurs d'une amante sensible , celles d'un Père qui tremble & pour sa Fille & pour son Chevalier , les éclats d'une Musique guerrière : tout cela , Monsieur , a je ne sçais quoi d'auguste , d'imposant & de terrible , qui plaît à l'ame , en la faisant frémir.

Il ne faut pas croire cependant que M. de Saint-Marc se soit borné à un

seul ton ; à travers les anances fortes  
qui caractérisent son ouvrage , il en  
laisse ressortir de plus douces ; elles  
produisent ces ombres délicates , ces  
dégradations légères qui décèlent l'art  
du Peintre , & fixent le prix du Ta-  
bleau. Rien de plus agréable , par exem-  
ple , que ces paroles adressées à *Rai-  
mond* par le Chœur des Femmes de la  
Cour :

Volez à la voix de l'Honneur :

Venez , couronné par la gloire ,

Recevoir , après la victoire ,

Un prix plus doux pour votre cœur.

Le Guerrier , qui revient vainqueur ,

Est charmant aux yeux d'une Belle ;

Son triomphe se renouvelle

Dans le sein même du bonheur.

La partie des Ballets n'est pas plus  
négligée que les autres : le Divertisse-  
ment du premier Acte offre une image  
vive & gaie des plaisirs champêtres.  
C'est un mérite bien rare , que d'avoir ,  
dans le second Acte , lié la Danse à  
l'Action , lorsque *Raimond* est armé  
Chevalier. La dernière Fête est ma-

joieuse, & terminée par une Entrée de Jongleurs, qui achève l'illusion; & nous transporte au temps que l'auteur a choisi pour époque. Je ne répéterai point les éloges que l'on doit toujours aux graces légères & voluptueuses de Mademoiselle *Guizard*, à l'agilité savante des *Peslins*, des *Allards* & des *Aubervals*, à la Danse mâle, exacte & vigoureuse du sieur *Gardel*, & à l'étonnante perfection de Mademoiselle *Heinzel*.

Il ne me reste, Monsieur, à vous parler que de la Musique d'*Addo*, à laquelle peut-être on n'a pas rendu assez de justice, quoiqu'elle soit pleine de beautés, qui seront de plus en plus senties par les connoisseurs. Le Récitatif, qu'en général on a trouvé traînant, m'a rappelé quelquefois la déclamation mesurée & touchante de ce *Lulli*, depuis lequel on n'a peut-être point fait un pas dont on doive s'applaudir; de ce *Lulli*, qui est à la fois inventeur & modèle. Le Chœur, qui finit le premier Acte, m'a paru d'un bel effet, ainsi que le Monologue d'*Alphonse*; en vain ma fierté s'humili-

*lie*, &c; le *Duo* des deux Chevaliers; l'Air que chante le sieur le Gros, Chevalier & François, &c, & le beau Monologue, si supérieurement rendu par Mademoiselle *Arnould* au commencement du troisieme Acte: ces différens morceaux sont dignes des grands Maîtres. Le principal reproche qu'on pourroit faire à la partie musicale de cet ouvrage, c'est de n'être point adaptée assez adroitement au Sujet, & autemps qu'on a voulu peindre; c'est d'émouvoir rarement, & d'offrir peut-être quelques inégalités; ce défaut tient sur-tout à l'inconvénient sensible de deux manières réunies; elles ne peuvent jamais s'accorder assez bien, pour arriver à cet ensemble qui satisfait & produit par l'unité. cet enthousiasme qui se communique; deux *Faires* différens se nuisent nécessairement l'un à l'autre; le défaut d'accord détruit la chaleur; & quel accord peut se trouver dans une production qui n'est pas conçue & exécutée par un seul Homme? Si *Praxistèle* n'eût point travaillé seul à sa *Kénus*, l'Antiquité auroit eu un chef-d'œuvre de moins.

48 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Quoi qu'il en soit, l'Opéra, dont je viens de vous rendre compte, a le plus grand succès; jamais Tragédie Lyrique n'a reçu du Public un accueil si flatteur & si mérité. En effet, c'est un bon ouvrage à tous égards; il fait également honneur à l'ame & à l'esprit de son auteur. Que M. de Saint-Marc laisse ses frivoles *Aristarques* lui contester sa réussite; elle est gravée dans tous les cœurs honnêtes; & l'estime des vrais connoisseurs le vengera de cette tourbe insolente qui décide sans titre, prononce au hasard, & prend bonnement de frôides Epigrammes pour les arrêts du Goût & les jugemens de la Postérité.

*Nouvelle Edition de l'Histoire Naturelle de M. de Buffon; cinq Volumes in-8°; à Paris chez Panckoucke rue des Poitevins.*

LE S<sup>r</sup> Panckoucke, ayant acheté une édition entière contrefaite de l'*Histoire Naturelle* de M. de Buffon, 4 volumes in-8°. de 40 feuilles chacun, lesquels  
4 volumes

4 volumes comprennent les 13 volumes *in-12* de l'édition de l'Imprimerie Royale, vient de les mettre en vente, & a fait imprimer un cinquième volume qui comprend les quatre volumes des *Oiseaux*. On a adapté à cette édition toutes les figures de l'édition du Louvre, au nombre de 265. Ces cinq volumes en feuilles, qui comprennent la totalité du travail de M. de Buffon, se vendent chacun cinq livres. On complètera cette édition *in-8°* à mesure que l'on publiera de nouveaux volumes *in-12*.

*Novum Jesu-Christi Testamentum, Notis  
Historicis & Criticis illustratum.*

**C**E Nouveau Testament, avec des notes historiques & critiques, a été, Monsieur, imprimé & réimprimé plusieurs fois depuis le commencement de ce siècle; la nouvelle édition que je vous annonce est d'un petit format très-portatif. Les notes sont dans leur genre, pour le Nouveau Testament, ce que sont celles de Jean Bond pour *Horace*. Elles facilitent aux jeunes gens

ANN. 1772. Tome VIII. C

l'intelligence du Texte sacré, & donnent occasion aux Maîtres de l'expliquer avec plus de fruit. Il seroit à souhaiter que ce volume fût adopté dans tous les Séminaires & dans tous les Collèges. On le trouve à Paris chez *Saillant & Nyon* rue Saint Jean-de-Beauvais, & chez *Pyre* rue Saint Jacques, au-dessus des Jacobins.

Je suis, &c.

*A Paris ce 10 Décembre 1772.*

### L E T T R E III.

*Lettre du Docteur Chlévalès à M. de Voltaire, en lui envoyant la copie manuscrite d'une autre Lettre, à laquelle il ne paroît pas qu'il ait répondu; Brochure grand in-12 de 67 pages; à Paris chez les Marchands de Nouveautés Littéraires.*

**I**L y a, Monsieur, une quinzaine d'années que M. l'Abbé de Caveirac, Ecclésiastique aussi distingué par son attachement à la Religion & par son zèle à la défendre, que par la vivacité

de son esprit & par l'étendue de ses connoissances Littéraires & Politiques, fut chargé, par M. le Cardinal de la Rochefoucault, de répondre à un écrit anonyme, intitulé *Lettre du Patriote Catholique*, où l'auteur, à l'abri de ce titre spécieux, déclamoit avec violence contre la Catholicité. Son Eminence mourut avant la fin de l'ouvrage, qui ne parut qu'au moment de l'assemblée du Clergé. Feu M. le Cardinal de Taverannes, qui la présidoit, remercia l'auteur, de même que la plupart des Députés des deux Ordres. M. de la Roche-Aymond, aujourd'hui Cardinal & Grand Aumônier, alors Archevêque de Narbonne, & en cette qualité, Président des Etats d'une Province où les Prétendus Réformés sont en grand nombre, » vou-  
 » dra bien permettre que l'on publie  
 » aussi les protestations de reconnois-  
 » sance & les offres de protection &  
 » de service qu'il fit à M. l'Abbé de  
 » Taveirac. » La Reine voulut le con-  
 noître ; on le lui présenta dans le Sal-  
 lon de la Victoire, au moment qu'elle  
 le traversoit avec toute sa Cour. Sa



Majesté eut la bonté de s'arrêter & de lui dire : *Je suis bien reconnoissante de l'attention que vous avez eue de m'envoyer votre bel Ouvrage ; je voudrois bien avoir tous les jours des lectures aussi utiles & aussi agréables à faire.* Ce discours obligeant fut accompagné d'une gratification annuelle de cent louis. Clément XIII honora l'auteur d'un Bref, dans lequel il louoit son zèle pour la Religion, & , trois ans après, il lui accorda une pension. Cette illustre Princesse, qui, après avoir été, par son génie & par sa fermeté, l'appui de sa maison, continue à faire tant d'honneur à son nom, à son sexe & à ses Couronnes, daigna témoigner à M. l'Abbé de Caveirac le plaisir que lui avoit fait la lecture de son ouvrage : voici sa lettre. » Abbé » de Caveirac, j'ai lû avec bien de la » satisfaction l'ouvrage que vous avez » composé sur notre sainte Religion » Catholique, & dont vous avez » voulu me faire part. Rempli des sentimens sur lesquels je me fais une étude particulière de régler mes pensées & ma conduite, il ne sçauroit

» que me donner une idée très-avan-  
 » tageuse de celui qui en est l'auteur.  
 » Je suis bien aise de vous le faire  
 » connoître & de vous donner en  
 » même-temps quelque marque d'agré-  
 » ment que j'accorde de bon cœur à  
 » votre ouvrage, en vous assurant de  
 » ma constante grace & bienveillance.

» Signé, MARIE THÉRÈSE.

*A Vienne le 4 Juillet 1761.*

Cette lettre, avec quatre très-gran-  
 des médailles d'or, passèrent par les  
 mains de M. le Duc de Choiseul; qui  
 les fit remettre à M. l'Abbé de Cavei-  
 rac.

M. de Voltaire, indigné qu'un autre  
 que lui reçût des médailles & des let-  
 tres des Souverains, ou, si l'on veut,  
 offensé de ce que M. l'Abbé de Caveirac  
 dans son ouvrage eût parlé de l'ex-  
 pulsion des Calvinistes hors de France  
 sur un tout autre ton qu'il ne l'avoit  
 fait dans son *Siècle de Louis XIV*,  
 se met de mauvaise humeur, prend  
 la plume, &, à la suite de la première  
 édition d'une Ode détestable sur la mort  
 de Mad<sup>e</sup> la Margrave de Bareith, il met

un *Post-scriptum* en prose, ou plutôt une diatribe contre M. l'Abbé de Caveirac. Il est à propos, Monsieur, de vous donner un extrait de ce morceau curieux ; vous n'y trouverez que très-peu d'invectives. M. de Voltaire n'eut recours alors qu'à la calomnie & à l'imposture. Avant de déchirer l'ouvrage, il commença par défigurer le frontispice. L'auteur l'avoit intitulé *Apologie de Louis XIV & de son Conseil sur la révocation de l'Edit de Nantes,* pour servir de réponse à la LETTRE D'UN PATRIOTE SUR LA TOLÉRANCE CIVILE DES PROTESTANS DE FRANCE ; avec une Dissertation sur la journée de la Saint Barthelemi. M. de Voltaire trouva sans doute ce titre trop long ; il y substitua celui-ci : *Apologie de la révocation de l'Edit de Nantes & des massacres de la Saint-Barthelemi.* Après cette petite fausseté, voici comme M. de Voltaire s'explique dans le *Post-scriptum*. » Sur une » lettre reçue du Roi de Prusse, je » suis en droit de réfuter ici quelques » mensonges imprimés. J'en choisirai » trois dans la foule. La première

» erreur est celle d'un homme qui  
 » malheureusement a employé tout  
 » son esprit & toutes ses lumières à  
 » pallier, dans un Livre plein de re-  
 » cherches sçavantes, les suites de la  
 » révocation de l'Edit de Nantes.....  
 » Il a voulu encore, qui le croiroit!  
 » diminuer, excuser les horreurs de  
 » la Saint *Barthelemi*, que l'enfer ne  
 » pourroit approuver s'il s'assembloit  
 » pour juger les hommes. . . . C'est  
 » ainsi que des ennemis de l'humanité  
 » écrivent sur plus d'une matière de-  
 » puis quelques années, & ce sont ces  
 » Livres qu'on tolère ! Il semble que les  
 » Démon aient conspiré pour étouf-  
 » fer en nous toute pitié & pour nous  
 » ravir la paix dans tous les genres  
 » & dans toutes les conditions. Ce  
 » n'est pas assez que le fléau de la  
 » guerre ensanglante & bouleverse  
 » une partie de l'Europe. . . . . il  
 » faut encore que le repos des villes  
 » soit continuellement troublé par des  
 » misérables qui veulent se venger de  
 » leur obscurité, en se déchaînant  
 » contre toute espèce de mérite. Ces  
 » *saupes*, qui soulèvent un pied de terre

» dans leurs trous , tandis que les Puif-  
 » fances du fiècle ébranlent le monde ,  
 » ne feront pas éclairées par la lu-  
 » mière qu'on leur présente ici. »  
 M. l'Abbé *de Caveirac* ne fut pas in-  
 sensible à une attaque aussi vive &  
 aussi brusque ; cependant il se contint ,  
 & se contenta d'adresser à M. *de*  
*Voltaire* une lettre manuscrite pour  
 essayer de se justifier & de détruire  
 les impressions défavorables qu'il pa-  
 roissoit avoir conçues d'un ouvrage  
 qui ne devoit pas y donner lieu. » Si je  
 » sors de cet état d'indifférence , dit-il ,  
 » c'est par un motif qui ne sçauroit  
 » vous déplaire : il prend sa source  
 » dans le plaisir que j'ai de mériter  
 » votre estime , à l'instant même où  
 » vous voulez me faire perdre celle  
 » du Public , & où l'on vous enlève  
 » de tous côtés des lambeaux de celle  
 » qu'il vous avoit accordée. Si mon  
 » procédé n'est pas tout-à-fait satis-  
 » faisant dans les moyens , convenez  
 » au moins , Monsieur , qu'il est  
 » honnête dans son principe. » M.  
 l'Abbé *de Caveirac* expose ensuite  
 ses moyens de défense. Il paroît

d'abord étonné de ce que son illustre adversaire le taxe de *mensonge*. Qui se fût imaginé, s'écrie-t-il, que M. de *Voltaire* oseroit reprocher à quelqu'un d'altérer la vérité ? Ce n'est pas, dit-il, qu'on puisse lui contester le droit de se connoître en mensonges ; il lui est très-bien acquis par la possession où il est de défigurer partout la vérité. Faits faux ou altérés, citations infidèles, conjectures hasardées, dates transposées, sources mal choisies, étymologies corrompues, origines illustrées ou obscurcies à son gré : autant d'erreurs que de pages. Voilà ce que tout le monde instruit a vu dans *l'Histoire Universelle*....

» Ne me faites pas le défi de le prouver ; il en couteroit beaucoup à ma  
 » paresse, mais encore plus à votre  
 » sensibilité. Vous m'accusez d'avoir  
 » falsifié l'Histoire Ancienne, pour pré-  
 » coniser les massacres de la *S. Barthele-*  
 » *mi*. De bonne foi, est-ce à vous à me  
 » faire ce reproche, vous qui devez  
 » une partie de vos succès en prose  
 » à la fiction ? . . . . . vous à qui les  
 » Suédois reprochent d'avoir fait de

178 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» la vie de Charles XII un second  
» Roman d'Amadis » ?

M. l'Abbé de Caveirac détruit avec  
force l'odieuse imputation dont l'avoit  
chargé M. de Voltaire. » Dans quel  
» frontispice de mon livre avez vous  
» lu l'Apologie de la Saint Barthelemi ,  
» moi qui ai imprimé à toutes les pages  
» de ma Dissertation le sentiment af-  
» freux que l'horrible événement de la  
» Saint Barthelemi excitoit dans mon  
» ame ; qui ai dit que *chacun* avoit  
» cette action en exécration ; que si on  
» pouvoit l'examiner sans partialité , on  
» ne pouvoit la contempler sans horreur ;  
» moi qui , voulant répandre des clartés  
» sur ce point critique de notre histoire ,  
» & non le justifier , ai ajouté que ,  
» quand on enleveroit à la journée de la  
» Saint Barthelemi les trois quarts des  
» horribles excès qui l'ont accompagnée ,  
» elle seroit encore assez affreuse pour être  
» détestée de tous ceux en qui tout senti-  
» ment humain n'est pas entièrement  
» éteint ; moi qui , en disculpant Charles  
» IX, ai chargé sa mère & son frère ;  
» qui , en les déclarant seuls auteurs de  
» cette affreuse extrémité , ne leur ai

» pas laissé l'excuse spécieuse de l'in-  
 » térêt public ; moi qui , en justifiant  
 » les *Guises* , que bien des personnes  
 » ne haïssoient que parce qu'ils étoient  
 » Catholiques , n'ai pas craint , d'après  
 » l'aveu de *Henri III* , de montrer à  
 » toute l'Europe les mains royales qui  
 » conduisirent le coup dont *Coligny*  
 » fut blessé ; moi qui , rougissant de  
 » ces horribles excès , ne les ai pas  
 » dissimulés : à quel titre me donnez-  
 » vous à toute-la terre comme *leur*  
 » *apologiste* ? Sur quel fondement m'ac-  
 » cusez-vous de préconiser tant d'hor-  
 » reurs ? » Qu'a répondu *M. de Voltaire*  
 à ce raisonnement victorieux , à cette  
 démonstration ? Pas un mot , parce  
 qu'il n'y en a pas un seul à répondre ;  
 le plus court a été de supposer qu'il  
 n'avoit pas reçu la lettre de *M. l'Abbé*  
*de Cavirac*. Qu'en est-il arrivé ? C'est  
 que , malgré l'exacritude & l'énergie  
 des expressions de *M. l'Abbé de Cavirac*  
 sur la nuit à jamais exécration de  
 la Saint Barthélemi , malgré le goût  
 décidé de son adversaire pour la  
 calomnie , la moitié de l'Europe ,  
 d'après *M. de Voltaire* , l'a pris pour



une ame féroce & sanguinaire, & que lui M. de Voltaire a été regardé comme le vengeur de l'humanité. Cependant il s'est rencontré des gens de lettres qui, après avoir été dupes de l'imposture, ont lu l'ouvrage, & ont eu assez de bonne foi & de générosité pour publier leur désaveu & rendre à l'apologiste du Conseil de *Louis-le-Grand* la gloire & la justice qui lui étoient dues. M. *Linguet* fut un des premiers à élever la voix & à faire paroître sa rétractation. » Un cri universel s'est élevé, » dit-il, il y a quelques années contre le » malheureux Abbé de *Caveirac*. Toute » la basse-cour philosophique l'a hné » avec indignité. On a dit, on a écrit, » on a imprimé qu'il avoit fait tout » exprès une apologie de la Saint *Barthelemi*. Vous verrez dans le monde » des milliers de personnes qui en » sont persuadées de bonne foi, & » qui regarderoient comme le plus » téméraire des hommes celui qui » oseroit en douter; cependant prenez » la peine de chercher le livre de cet » auteur si indignement & si injustement avili. . . . . Vous trouverez

» qu'il a fait un ouvrage plein de force ,  
 » de lumières & de vérité sur l'expul-  
 » sion des Protestans au siècle dernier,  
 » & sur les motifs qui y ont pu déter-  
 » miner *Louis XIV* & son Conseil. Ce  
 » n'est qu'à la fin qu'il a joint une dis-  
 » sertation de 63 pages sous le simple  
 » titre de *Dissertation sur la journée*  
 » *de la S. Barthelemi* , à laquelle je ne  
 » vois pas trop qu'on ait répondu.  
 » Enfin , si vous lisez ce petit ouvrage ,  
 » vous serez tout étonné de n'y trou-  
 » ver qu'un homme raisonnable , hu-  
 » main, philosophe même, qui combat  
 » un préjugé, qui pourroit avoir tort  
 » dans le fond , sans qu'il soit possible  
 » de lui faire le moindre reproche  
 » dans la forme ; enfin , qui n'a point  
 » cherché à justifier cette abominable ca-  
 » tastrophe , dont on le suppose le pané-  
 » gyriste , qui a tenu à ce sujet le lan-  
 » gage d'un cœur compatissant & d'un  
 » esprit éclairé. . . . . Je ne connois  
 » point l'Abbé de Caveirac ; je ne l'ai  
 » jamais vu. Je n'ai jamais eu avec  
 » lui de liaison d'aucune espèce ; mais  
 » j'avoue que , sur la dénonciation au-  
 » thentique qui a été faite à l'Europe

62 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

« de ses opinions & de son livre, j'ai  
 « été long-temps, comme beaucoup de  
 « ses ennemis sans doute, à le croire,  
 « sans l'avoir lu, un homme & un  
 « écrivain détestable. Le hasard m'a  
 « fait tomber, il y a quelque temps,  
 « mon livre entre les mains; j'ai frémi  
 « de mon injustice, & je saisis avec ardeur  
 « l'occasion de la réparer ». Voilà un  
 beau modèle. Que M. de Voltaire se-  
 roit grand, s'il pouvoit l'imiter ! M.  
 l'Abbé de Caveirac répond encore très-  
 solidement à quelques autres menson-  
 ges dont on le charge dans le *Post-*  
*scriptum*.

Depuis le moment que sa lettre  
 fut envoyée au Seigneur de Fer-  
 ney, il n'en a plus été question;  
 elle a été absolument supprimée. Le  
 Docteur Chlévaks vient la rappeler à  
 M. de Voltaire, & le prie enfin, ou  
 d'y répondre, ou de ne point oublier  
 dans son Testament d'insérer un mot  
 de réparation à l'apologiste de Louis  
 XIV qu'il a si indignement outragé.  
 « Un anonyme, dit l'éditeur de sa  
 « Lettre du Docteur, également impa-  
 « tienté des sarcasmes continuels de  
 « M. de Voltaire & du silence de l'Abbé

» de *Caveirac*, a voulu venger celui-ci  
 » en se divertissant de l'autre ; c'est  
 » l'objet de cette lettre & du nom qu'il  
 » a pris \*. C'est aussi la seule ma-  
 » nière honnête de repousser les in-  
 » jures & d'en tarir la source , ou du  
 » moins de la rendre si bourbeuse ,  
 » que ceux mêmes quis'y sont baignés  
 » quelque temps avec plaisir , s'en  
 » dégoutent.

Le Docteur *Chlévalès* , cherchant à  
 deviner ce qui, dans la lettre de l'Abbé  
 de *Caveirac* , a pu tellement indisposer  
 M. de *Voltaire* , qu'il n'ait pas daigné y  
 répondre une syllabe , lui demande si  
 c'est parce que l'apologiste du Conseil  
 de *Louis-le-Grand* , en réduisant à la  
 moitié le calcul des réfugiés François ,  
 a dit qu'il étoit surpris que cette erreur  
 de calcul fût sortie d'une main qui sçait  
 si bien compter. On sçait, reprend-il ,  
 qu'il entend par-là la multiplication  
 des éditions de M. de *Voltaire* , & la  
 soustraction des profits que les Imprimeurs  
 comptoient y faire. A cela le  
 Docteur décide gravement qu'il n'y a

\* *Chlévalès* dérive de *Κλέυαλον* , mot Grec  
 qui signifie rire aux dépens de quelqu'un.

rien absolument d'injuste , parce que comme ces Messieurs *qui sçavent aussi compter* trompent souvent les pauvres Auteurs , il est très-équitable que quelqu'un le leur rende.

Vous lirez , Monsieur , dans cette lettre & dans celle de M. l'Abbé de Caveirac , des détails , des raisonnemens & des anecdotes curieuses qui appartiennent à l'histoire littéraire de notre siècle. Je ne sçais ce que produira la sommation authentique du Docteur ; si elle lui attirera & à son client un orage d'injures ou une défense noble , une rétractation ou des imputations nouvelles , & si la conduite de M. de Voltaire en cette circonstance fournira un nouvel article à la belle histoire des *Honnêtetés Littéraires*.

*Avertissement sur l'Ouvrage Périodique  
intitulé L'OBSERVATEUR  
FRANÇOIS A LONDRES.*

CE Journal , qu'on imprimoit à Paris , s'imprimera désormais , à commencer du premier Janvier pro-

chain , à l'Imprimerie Ducale des Deux - Ponts , avec privilège de S. A. S. Monseigneur le Duc regnant des Deux - Ponts. Le premier N°. de la cinquieme année , sera publié le premier Janvier 1773. Les autres paroîtront successivement tous les 15 jours ; dans le courant de l'année , il en sera distribué 24 , qui , comme par le passé , formeront huit volumes de dix-huit feuilles chacun. On peut souscrire aux Deux-Ponts , à l'Imprimerie Ducale ; à Paris , chez *Lacombe* ; à Metz , chez *Marchal* ; à Strasbourg , chez *Bauer* ; à Nancy , chez *Madame Oriot* Négociante , Grande rue ; à Saarelouis , au Bureau de la Poste. Le prix de la souscription dans ces divers endroits est de 30 liv. Les Souscripteurs de ces villes recevront leurs Numéros francs de ports ; ceux des autres villes de France plus éloignées payeront 36 liv. & recevront aussi leurs exemplaires francs de port. Les Etrangers qui voudront souscrire , sont priés d'indiquer un Correspondant , soit à Paris , soit aux Deux-Ponts ou dans les autres villes ci-dessus nom-

mées, auquel chaque N<sup>o</sup>. sera remis, & alors leur souscription ne sera que de 30 liv. ; mais s'ils veulent qu'on fasse passer leurs N<sup>os</sup> par la Poste à une ville frontière ou à un Port de la France, elle sera de 36 liv.

L'accueil favorable que le Public a fait jusqu'à présent à cet ouvrage, surtout aux lettres sur la Pologne, la Russie & quelques parties de l'Allemagne & de l'Italie, a confirmé l'Auteur dans l'intention où il étoit de traiter successivement de tout ce qui pouvoit avoir rapport au Gouvernement, à la politique, au commerce, à l'agriculture & aux arts & sciences des différens pays de l'Europe, sans jamais perdre de vue l'Angleterre, dont l'Auteur continuera toujours de parler ; il s'attachera principalement, pendant le cours de l'année 1773, à faire connoître à ses lecteurs l'Allemagne & les pays du Nord, qui dans ce moment fixent l'attention de toute l'Europe ; à l'aide des Mémoires que lui enverront les Correspondants qu'il a dans ces différens pays, il espère être en état de remplir avec exacti-

tude des engagemens. La partie du commerce des différentes Colonies Européennes de l'Amérique & de l'Inde, ne fera pas non plus négligée, encore moins les découvertes qui seront faites dans les Arts utiles & agréables. *L'Observateur* parlera aussi des ouvrages de Littérature & de Sciences qui paroîtront. A la fin de chaque N<sup>o</sup>. il donnera une notice des livres nouveaux & des estampes qui seront imprimées & gravées en France, en Angleterre & en Allemagne. Pour rendre encore son ouvrage plus intéressant, l'Auteur continuera, comme par le passé, à donner en abrégé la vie des grands hommes qui se sont distingués dans les Arts & dans les Sciences, & celle des grands Ministres & des Guerriers célèbres de chaque Nation; une action de bienfaisance & d'humanité, faite par un simple particulier, sera rapportée avec le même soin qu'un acte de justice fait par un Souverain.

Les Commerçans, les Cultivateurs qui voudront envoyer à l'Auteur quelques Mémoires ou des observations, sont priés de les faire remettre chez



*Lacombe*, à Paris, ou aux Deux-Ponts à l'Imprimerie Ducale ; on fait la même prière aux Auteurs qui voudront faire annoncer leurs ouvrages, & aux Artistes qui desireroient rendre publiques leurs découvertes.

*Elémens du Blason.*

**L**E Blason est, comme la Géographie, une science dont on a rendu l'étude très-pénible pour les jeunes gens. Ce n'est, comme l'on sçait, qu'une nomenclature fort insipide de termes, la plupart barbares, auxquels on a attaché une signification qu'il faut connoître. Il n'y a pas d'enfant de sept ans, qui au bout de huit jours n'entende & ne parle ce langage ; & ne soit en état de blasonner toutes sortes d'Armoiries ; il ne faut pour cela que des yeux & de la mémoire. Mais si vous allez lui parler en même-temps des Croisades, des Tournois, de l'utilité & des progrès de l'Art Héraldique ; si, à l'occasion des Armoiries d'une Maison, vous allez lui en faire l'histoire, & rendre raison de toutes

les parties qui composent l'Ecusson, cet enfant ne vous suivra pas, & vous lui montrerez de cette manière pendant dix ans le Blason, qu'au bout de ce temps il ne sçaura rien, pas même s'exprimer en termes propres à l'Art Héraldique. Séparez ces deux opérations; il apprendra d'abord à lire le Blason, à en parler la langue; réservez à un autre temps ce que cette étude a de scientifique; mettez-lui des Livres entre les mains, montrez-lui les Ecussions des grandes Maisons de l'Europe, du Royaume, des Familles de sa Province; son esprit, qui ne sera plus occupé que d'un objet, retiendra tout ce que vous voudrez, & sa langue qui sera familiarisée avec les termes, s'exprimera aisément. Il paroît, Monsieur, que la Brochure que je vous annonce aujourd'hui, remplit parfaitement l'objet de cette première étude du Blason, indépendante de toutes les connoissances dont on l'accompagne pour l'ordinaire. Vous y trouverez en seize pages *in-8°*, accompagnées de six Planches, de douze Ecussions chacune, tout ce qui est néces-

faire pour apprendre à un enfant à blasonner la plupart des Armoiries. S'il étoit d'usage d'apprendre le Blason dans nos Colléges, cette Brochure seroit tout ce qu'il faudroit. Mais on peut s'en servir utilement dans les Pensions où cette étude fait partie de l'éducation. J'ai remarqué qu'on ne dit rien des Couronnes, des Supports, des différens Ordres de Chevalerie ; c'est qu'en effet, il suffit de voir ces choses-là une fois pour les retenir ; & un enfant qui sçaura bien ces seize pages & blasonner les six Planches, entendra de lui-même, & sans Maître, tout ce qu'il rencontrera d'extraordinaires dans les Livres qu'on pourra lui donner dans la suite. Ces *Elémens* se vendent à Paris chez *Pyre*, Libraire rue Saint Jacques, au-dessus des Jacobins.

*Le Clergé de France, &c.*

**L**E Prospectus de l'ouvrage intitulé *Le Clergé de France ou Tableau Historique & Chronologique des Archevêques,*

*Evêques, Abbés, Abbeſſes & Chefs des Chapitres principaux du Royaume, &c,* ne s'étant pas répandu aſſez promptement dans les Provinces, l'auteur a cru devoir reculer juſqu'au 1<sup>er</sup> Juillet 1773 le terme de la ſouſcription qu'il avoit fixé au 1<sup>er</sup> Janvier de la même année. Il invite les Prélats, Chapitres, Abbés, Prieurs des Abbayes, Abbeſſes, & Gens de Lettres, à lui envoyer des Mémoires relatifs aux objets énoncés dans le Proſpectus, promettant de rendre public le témoignage de ſa reconnoiſſance envers ceux & celles qui, par leurs recherches, auront concouru à la plus grande perfection de ſon Tableau. On n'exige qu'une ſoumiſſion de ceux qui voudront être mis au nombre des Souſcripteurs. Les Mémoires, ainſi que les Soumiſſions, ſeront adreſſés, francs de port, à M. l'Abbé du Tems, Hôtel de M. le Prince Ferdinand, rue du Regard à Paris, ou au ſieur Gueſſier Imprimeur Libraire au bas de la rue de la Harpe.

*Cours de Physique Expérimentale.*

**M.** *Sigaud de la Fond*, Professeur de Physique Expérimentale, & membre de plusieurs Académies, se proposoit, Monsieur, d'ouvrir ce *Cours* le 7 de ce mois, comme je vous l'avois marqué; mais les arrangemens qu'il a pris avec ses souscripteurs l'obligent de différer jusqu'au mois prochain, & de faire une nouvelle annonce; il commencera deux Cours de Physique Expérimentale; l'un, le lundi 18 Janvier à midi, & il le continuera les lundi, mercredi & vendredi de chaque semaine à la même heure. Il ouvrira le second le mardi 19 à six heures du soir, pour le continuer les mardi, jeudi & samedi de chaque semaine, dans son Cabinet de Physique, rue Saint-Jacques, près de saint Yves, maison de l'Université.

Je suis, &c.

*A Paris ce 12 Décembre 1772.*

---

# L'ANNÉE

## LITTÉRAIRE.

---

### LETTRE IV.

*Histoire Naturelle de Pline, traduite en François, avec le texte Latin rétabli d'après les meilleures leçons manuscrites; accompagnée de Notes critiques pour l'éclaircissement du texte & d'Observations sur les connoissances des Anciens, comparées avec les découvertes des Modernes; Tome cinquième; un Volume in-4<sup>o</sup> de 648 pages; à Paris chez la veuve Desaint, Libraire rue du Foin Saint Jacques.*

**L**E tableau de la Nature s'accroît & s'embellit sous les pinceaux brillans & féconds de l'Historien Romain. Après la description du séjour de l'homme & du Ciel qui l'éclaire,  
 ANN. 1772. Tome VIII. D

après la peinture du Regne Animal, *Plin* s'occupe des richesses naturelles qui décorent la superficie de la terre, & de celles qu'enferment ses entrailles. Il continue, dans le Volume que je vous annonce, Monsieur, ses doctes spéculations sur le Regne Végétal; il traite des parfums, des arbres d'outremer, des vignes, des arbres fruitiers & forestiers. *Plin* est admirable par la manière grande, noble & facile dont il parcourt cette nouvelle carrière. Il n'est pas une seule espèce d'arbre connue de son temps qu'il n'envisage séparément, dont il n'indique le nom, la patrie, l'éducation, la croissance, les forces, la forme du feuillage, la saveur du fruit, la qualité des gommes qui en découlent, enfin les ressources que la Médecine & l'industrie tirent des uns & des autres; & par-tout il plaît, il amuse, il attache; ses dessins ne paroissent d'abord que le jeu d'un crayon agréable; mais, en y faisant attention, on remarque avec étonnement qu'il n'a omis aucun trait essentiel, aucune circonstance intéressante.

Cette nomenclature des arbres, si belle, si curieuse & si instructive, est enrichie d'une multitude d'épisodes curieux sur les mœurs antiques, sur l'abus des dons de la Nature, sur les coutumes de Rome & des autres Nations. Ajoutez à tous ces ornemens une narration vive, rapide, éloquent, des images pleines de vie & de force, une précision élégante, une sage abondance, un coloris brillant, une touche de génie; & vous aurez, Monsieur, une idée de ce nouveau Volume.

Vous ignorez peut-être quelle étoit la profusion des parfums à Rome sous les premiers *Césars*. Si vous comparez cette prodigalité avec l'usage immodéré des essences & des odeurs, qu'on respire à la toilette & dans les boudoirs des modernes *Sybarites*, vous serez tenté de prendre ces derniers pour d'austères *Spartiates*. Quelle jolie femme, quel homme à bonnes fortunes ont jamais imaginé, comme le fils d'*Agrippine* & un de ses Esclaves, non-seulement de se faire parfumer jusqu'aux plantes des pieds, mais de



faire enduire d'eaux ou d'huiles odorantes les murailles de leurs bains, & même leurs baignoires, comme *Caligula*. » Ce qu'il y a d'étonnant, » ajoute l'Historien indigné, c'est que » la fureur pour les parfums se soit introduite jusques dans nos armées; car » les Aigles & les Enseignes Romaines » chargées de la poussière martiale & » si redoutables par la valeur de ceux » qui les gardent, sont parfumées les » jours de réjouissance. Je souhaite » rois sçavoir quel a été le premier » inventeur d'une telle superfluité, » pour lui en faire honneur; car, selon nos voluptueux, ce sont les parfums qui ont attiré nos Aigles aux » extrémités de l'Univers; c'est pour » les conquérir qu'elles ont fait la » conquête du globe. Voilà les excuses spécieuses dont nous couvrons » nos vices; voilà comment nous nous » justifions d'être parfumés jusques » sous le casque. »

Les parfums n'étoient pas chez les Romains la seule branche de ce luxe excessif qui les corrompit, & d'enfans de *Romulus*, de Soldats de *César*,

en fit la proie & les esclaves des Barbares. Les tables de bois de citronnier étoient, entr'autres, un des objets dont ils étoient le plus curieux, malgré les sommes immenses & presque incroyables qu'elles coutoient. Aussi lorsque dans cette Métropole du monde, les hommes reprochoient aux femmes leurs folles dépenses en bijoux, les femmes à leur tour ne manquoient pas de leur reprocher leurs tables de citronnier. *Pline* assure avoir vû un de ces meubles extravagans qui avoit appartenu à *Cicéron*, & qui avoit été acheté un million de sesterces. (environ cent mille francs). Cela est d'autant plus surprenant, que *Cicéron* n'étoit pas du nombre des plus riches citoyens de Rome. La plus grande table de cette espèce qu'on ait vûe, est celle que fit faire *Ptolémée* Roi de Mauritanie; elle avoit quatre pieds & demi de diamètre & trois pouces d'épaisseur; elle étoit composée de deux demi ronds si exactement joints ensemble, qu'on ne pouvoit distinguer la jointure; ce qui rendoit cette table encore plus merveilleuse que si elle

eût été d'une seule pièce. Celle qui fut appelée *Nomiène* à cause de *Nomius* affranchi de *Tibère*, & qui étoit d'un seul morceau, avoit quatre pieds moins neuf lignes de diamètre & quatre pouces trois lignes d'épaisseur. Ces meubles si précieux étoient communément ronds & soutenus par des pieds d'ivoire, comme il paroît par ce vers de *Martial* :

*Ut Mauri Lybicus centum fient demibus orbes;*  
Lib. 9, Epig. 23.

Le papier ancien mérite une attention particulière. *Pline* en donne l'histoire. *Varron* prétend que le papier fait de *papyrus* fut inventé lorsqu'*Alexandre le Grand* eut conquis l'*Egypte* & qu'il eut fondé dans ce royaume la ville d'*Aléxandrie*. Il ajoute qu'au paravant on ne connoissoit point l'usage du papier; que d'abord on écrivoit sur des feuilles de palmier, ensuite sur des écorces de certains arbres; qu'après cela les actes publics furent tracés sur des feuilles de plomb, & les affaires particulières sur la toile de linon, sur des morceaux de bois

amincis en feuilles; car, pour ce qui est des tablettes, on voit dans *Homère* qu'elles étoient déjà en usage avant la guerre de *Troye*. *Varron* dit encore que les Rois *Ptolémée* & *Eumènes*, ayant conçu de la jalousie l'un contre l'autre au sujet de leurs bibliothèques, & *Ptolémée* ne permettant pas que le papier d'*Egypte* sortît de son royaume, on inventa à *Pergame* le parchemin. Mais dans la suite le commerce n'étant plus gêné, le papier d'*Egypte*, » c'est-à-dire, une » chose qui assure aux hommes l'im- » mortalité, est devenu par-tout d'un » usage commun. Pour faire ce papier, » on prenoit l'écorce intérieure du *pa- » pyrus*, & avec une aiguille on la par- » tageoit en plusieurs bandes les plus » minces & les plus larges qu'il étoit » possible ».

Le livre où *Plin*e parle des vignes, de leur régime, de leurs fruits, des différentes espèces de vins naturels ou artificiels, estimés dans l'Antiquité, est un des plus complets & des plus satisfaisans. Après un tableau sur la décadence du goût à Rome pour les

recherches & les découvertes utiles dans la Nature, l'illustre auteur rapporte des exemples de la grosseur du bois de vigne qui doivent surprendre les yeux accoutumés aux foibles dimensions qu'elle a parmi nous. On voit, dit-il, dans la ville de *Populonium* une statue de *Jupiter* faite d'un seul cep. A *Métapont*, toutes les colonnes du temple de *Junon* étoient de bois de vigne. Tous les gradins de l'escalier du temple de *Diane* à *Ephèse*, ont été fournis par un seul cep de vigne de *Chypre*. *Pline* ajoute cependant qu'il pense que tous les ouvrages dont il vient de parler, ont été faits de vignes sauvages. Dans la *Campanie*, la vigne se marsoit au peuplier; elle s'entrelaçoit amoureusement dans ses branches, & s'élevoit à la cime de l'arbre; elle étoit quelquefois si haute, que ceux qui se présentoient pour la tailler, mettoient dans leur marché, qu'en cas de chute & de mort, leurs funérailles se feroient aux dépens du propriétaire. *Cornélius Valerianus* fait mention de maisons & de métairies entourées des branches d'un seul cep

de vigne. A Rome , dans les portiques de *Livie* , il y avoit des treilles sous lesquelles on se promenoit à l'ombre , & qui sembloient également d'un seul pied , qui , par an , donnoit jusqu'à douze amphores de vin \*. *Cynéas* , Ambassadeur de *Pyrrhus* , étonné de la hauteur des vignes d'*Aricie* , dit , en plaisantant sur l'âpreté de la liqueur qu'elles produisoient , qu'on avoit eu raison de pendre à un si haut gibet la mère qui avoit un fruit aussi mauvais.

» La baguette de vigne est une distinction militaire & une marque de  
» commandement & d'autorité. Entre  
» les mains du Centurion , elle anime ,  
» par l'espérance d'un grade pareil ,  
» les soldats les plus retardés & leur fait  
» gagner les rangs qui les éloignoient  
» des Enseignes. Elle sert aussi à châtier  
» les Guerriers en faute , mais à titre  
» de châtimens civiques ; en sorte que  
» c'est une espèce de peine honorable.

On demande souvent ce que sont

\* Une amphore est environ la 8<sup>e</sup> partie de notre muid ; on la nommoit autrement *quadrantal*. *Festus* écrit qu'elle contenoit 80 liv. de vin.

devenus les plants de ces vins délicieux qu'a célébrés la lyre d'*Horace*, & dont les vapeurs agréables lui inspiroient, sous l'ombrage de Tivoli, ses chansons immortelles. On a beaucoup raisonné sur cet objet ; un coup d'œil sur l'histoire de *Pline* eut donné la solution du problème. Déjà de son temps , ne subsistoit plus le fameux vignoble de *Cœcubæ* ; il s'élevoit quelques années auparavant sur de très-hauts peupliers dans des marais situés près du golfe d'Amyclès , & , soit la négligence des colons , soit les inconvéniens du terrain , soit la tranchée que fit commencer *Néron* pour aller par eau du lac de Bayes jusqu'à Ostie , les plants & le vin de *Cœcubæ* disparurent insensiblement. Celui de *Falerne* , au temps où l'historien écrivoit , n'étoit plus le même , parce que la cupidité des vigneron cherchoit plutôt la quantité que la qualité. Le vignoble *Faustien* étoit le plus estimé de tous ceux de *Falerne* ; il étoit le seul qui prit feu , comme nos liqueurs distillées. Ce qu'il y a de singulier , c'est que les raisins d'où l'on exprimoit ce

vin précieux , n'étoient pas bons à manger.

Après un long détail des vins rares , médicaux & aromatiques , le Naturaliste Romain dit un mot des effets prodigieux de certains vins , qui probablement ne seront pas crus de tous les lecteurs , quoiqu'attestés par les anciens historiens. On dit qu'il y en avoit en Arcadie qui procuroient la fécondité aux femmes , & qui rendoient les hommes furieux , quoique les raisins qui les produisoient n'eussent point de goût singulier. Le vin de Trézène empêchoit la génération. L'isle de Thasos en fournissoit de deux sortes bien contraires : l'un provoquoit le sommeil , l'autre l'éloignoit des paupières. Le même terroir nourrissoit une vigne appelée *Thériaque* , dont le fruit & la liqueur étoient un puissant antidote contre la morsure envenimée du serpent. En Egypte on cueilloit le raisin *Ecbolade* , ainsi appelé parce qu'il faisoit accoucher les femmes avant terme. Il y avoit des vins que les premiers jours caniculaires altéroient sensiblement , & qui



#### 84. L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

se rétablissent ensuite d'eux-mêmes. La navigation les troublait aussi ; mais ceux qui soutenoient l'agitation de la mer paroissent, après cette épreuve, une fois plus vieux qu'ils ne sont réellement. On sait combien les mouvemens du vaisseau ou les vapeurs de l'Océan bonnifient les gros vins de Bordeaux. Une déclamation vive contre l'abus de cette liqueur bien-faisante termine l'article du vignoble.

Le Livre, dans lequel il est question des arbres fruitiers, est lui-même, si je puis m'exprimer ainsi, un verger charmant, où le Lecteur se promène à côté du sçavant interprète de la Nature, qui lui en fait remarquer les espèces, les propriétés, la culture, les fruits & les usages différens. A la suite de plusieurs articles consacrés à la description de l'olivier, *Plin* assure qu'en Grèce, les Gouverneurs des Gymnases vendoient jusqu'à quatre-vingt grands sesterces (huit mille francs) les raclures d'huile qui se trouvoient attachées aux murailles après les exercices des lutteurs ; cette espèce d'onguent passoit pour avoir de gran-

des vertus médicinales. Il nous apprend aussi qu'au devant du temple de *Romulus* il y eut pendant longtemps deux myrthes sacrés, l'un appelé *Patricien* & l'autre *Plébien*. Le premier demeura verd, grand & beau pendant bien des années, c'est-à-dire, tant que l'autorité du Sénat se maintint, & alors son voisin étoit sans force & sans ornemens. Mais celui-ci ayant repris vigueur, & le *Patricien* étant devenu foible & languissant, la majesté du Sénat commença à s'éclipser peu à peu. Je ne sçais, Monsieur, si ce n'est pas plutôt un emblème qu'une vérité; quoiqu'il en soit, *Posthumius Tubertus* ayant reçu le premier l'honneur de l'Ovation & étant entré dans Rome un rameau de myrthe sur le front, tous les guerriers qui reçurent la même grace du Sénat, ne se parèrent que de myrthe, laissant le laurier ceindre la tête du Triomphateur. *Plin*e croit que l'origine du culte religieux que les Romains rendoient au laurier, venoit du desir qu'ils avoient d'honorer la mémoire de *Lucius Brutus*, qui mérita

d'être le libérateur de sa patrie, parce que, conformément à la réponse de l'Oracle, il baïsa le premier la terre qui avoit produit cet arbre; on pensoit alors que la foudre ne tomboit jamais sur lui; aussi, lorsque le tonnerre grondoit, *Tibère* avoit coutume de se couronner de laurier.

En quittant les vergers, l'Historien Latin s'enfonce dans la sombre épaisseur des forêts, pour y étudier en silence la Nature, comme dans un sanctuaire où elle étale plus de grandeur & de majesté. Il jette d'abord un coup d'œil sur ces forêts célébrés qui passoient pour être aussi anciennes que les fondemens de la terre. Vous connoissez déjà, Monsieur, le style du Naturaliste Romain, son élégance, sa pureté, sa précision, sa belle latinité, son imagination pittoresque: voici un morceau de ce genre qui m'a fait le plus grand plaisir. *Pline* veut donner une idée de la fermentation générale que le premier rayon du printems excite dans la nature, & des effets qu'elle produit dans les végétaux, principalement dans les

organes des arbres. Flos est pleni veris indicium & anni renascentis ; flos gaudium arborum : tunc se novas aliasque quam sunt ostendunt : tunc variis colorum picturis in certamen usque luxuriant ; sed hoc negatum plerisque. Non enim omnes florent ; & sunt tristes quædam , quæque non sentiant gaudia annorum. Nam neque ilex , picea , larix , pinus , illo flore exhilarantur , natalesve pomorum recursus annuos versicolori nuncio promittunt. . . . . Nec juniperi florent. Quidam earum duo genera tradunt , alteram florere nec ferre : quæ vero non floreat, ferre protinus baccis nascentibus , quæ biennio hæreant ; sed id falsum : omnibusque iis dura facies semper. Sic & hominum multis fortuna sine flore est.

» L'effor des fleurs est la marque du  
 » printemps, & le signal du renou-  
 » vellement de la nature ; il semble  
 » en effet que les arbres se complai-  
 » sent dans la production de leurs  
 » fleurs ; alors ils se montrent tout  
 » autres qu'ils n'étoient auparavant ;  
 » alors ils se peignent à l'envi de  
 » mille couleurs diverses ; mais tous ne  
 » jouissent pas d'un tel avantage ; il y

» en a qui ne fleurissent point , &  
 » qui, toujours tristes , ne parti-  
 » cipent point à la joie de la saison  
 » nouvelle ; par exemple , l'ilex , la  
 » pesse, le larix , le pin , ne donnent  
 » point de fleurs , & n'annoncent  
 » point d'avance , par une variété de  
 » couleurs , la venue d'un nouveau  
 » fruit . . . . Les génévriers ne fleu-  
 » rissent point non plus. Quelques-  
 » uns en établissent de deux espèces  
 » & disent que l'une porte des fleurs  
 » sans fruit , & que l'autre , qui ne  
 » fleurit pas , porte tout de suite des  
 » baies qui demeurent deux ans sur  
 » la plante ; mais cette distinction est  
 » mal fondée ; car tous les génévriers  
 » sont d'une complexion si dure qu'ils  
 » ne fleurissent jamais ; & cela nous rap-  
 » pelle la condition de certains hom-  
 » mes pour qui la fortune ne se montre  
 » jamais dans un état florissant.

Le cyprès n'étoit point indigène en  
 Italie ; on eut une peine incroyable  
 à le faire réussir lorsqu'il y fut trans-  
 planté ; encore y vient-il difficilement.  
 Son fruit est inutile , ses baies sont dé-  
 plaisantes à la vue , sa feuille amère ,

son odeur violente , son ombre fâcheuse , son bois peu ferré ; en sorte qu'à cet égard le cyprès pourroit passer pour un arbrisseau. Le cyprès femelle demeure long-temps sans porter de fruit ; cependant on en faisoit cas , parce qu'il se jette en façon de pyramide ou de borne ; on le tailloit de manière à lui faire former des haies épaisses qui , tondues régulièrement , n'augmentent point de volume & conservent toujours un air de fraîcheur. On le façonnoit encore en diverses figures, comme de chasses , de flottes, &c., par le moyen de ses feuilles qui sont courtes , étroites & toujours vertes. On laissoit aussi le mâle & la femelle croître en liberté ; leurs branches servoient à faire des perches & des ais , & lorsque ces branches avoient treize ans , on les vendoit un denier la pièce ( huit sols ) ; aussi une forêt de cyprès étoit-elle d'un grand profit , & les Anciens avoient coutume de dire que les pépinières de cet arbre étoient les dots de leurs filles. L'isle de Crète est la patrie du cyprès ; cependant *Caton* l'appelle

*Tarentin*, apparemment parce que de Crète il passa à Tarente, qui, comme on sçait, étoit une colonie Grecque.

Le lierre, cet arbre rampant, ennobli depuis que les Poètes se couronnent de son feuillage, vient de l'Asie Mineure. *Theophraste* raconte que le Capitaine *Harpalus* n'oublia rien pour en faire croître dans la Médie, mais que ses soins furent inutiles, & qu'*Alexandre*, revenant des Indes, voulut, à cause de la rareté du lierre, que ses soldats en fussent couronnés, à l'exemple du Dieu *Bacchus*. Les peuples de Thrace l'employoient dans leurs fêtes pour orner le thyrsé de ce Dieu, de même que leurs casques & leurs boucliers. Le lierre, dit *Pline*, est ennemi des autres arbres & de toutes les plantes; il gâte les murs & les sépulcrés; les serpens se cachent volontiers sous ses feuilles, parce qu'ils cherchent la fraîcheur.

Les simples roseaux furent longtemps à Rome la matière des flûtes; dans la suite on les fit d'argent. On cueilloit ces roseaux au mois de Sep-

tembre ; puis on les accommodoit ; & , au bout de quelques années , on commençoit à en tirer des sons ; il étoit nécessaire ensuite d'exercer beaucoup ces flûtes , afin de les adoucir & de leur donner le ton ; car elles avoient leurs anches fort serrées l'une contre l'autre ; ce qui étoit plus avantageux pour le théâtre de ces premiers âges ; mais , lorsque la musique fut devenue plus variée & le chant plus délicat , on commença à couper les roseaux avant le solstice d'été , & on ne les employoit qu'après trois ans révolus ; les anches plus ouvertes rendoient des sons plus mélodieux. On croyoit que la partie du roseau la plus proche de la racine étoit la meilleure pour la flûte qui se jouoit de la main gauche , & qu'au contraire la portion du roseau qui étoit plus voisine du sommet étoit la meilleure pour celle qui se jouoit de la droite ; mais on préféroit à tous les autres roseaux ceux qui avoient été cueillis dans le fleuve Céphisse. Au temps de *Plin*e les flûtes , dont les Toscans se servoient dans leurs sacr



91 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

fices , étoient de bois , & celles qui résonnoient dans les jeux publics ou les divertissemens des particuliers étoient de bois de *Lotos* , ou d'os d'âne , ou d'argent.

L'Antiquité fait mention de corps d'arbres d'une hauteur prodigieuse. La plus grande pièce de bois qui ait été vue à Rome étoit celle que *Tibere* fit apporter pour sa singularité ; il la fit mettre sur le pont des Naumachies , où elle demeura jusqu'au moment où *Néron* fit bâtir son amphithéâtre. C'étoit une poutre de larix de six vingt pieds de long sur deux pieds d'équarrissage dans toute sa longueur. Un des Sapins les plus étonnans étoit celui qui formoit le mât du navire qui , par l'ordre de *Caligula* , apporta d'Egypte l'obélisque qu'on éleva dans le cirque du Mont Vatican avec les quatre morceaux de la même pièce qui devoient lui servir de piédestal ; aussi n'avoit-on jamais vu sur la mer un pareil navire ; sa longueur occupoit la plus grande partie du côté gauche du Port d'Ofie. L'Empereur *Claude* l'y fit couler à fond avec trois moles,

chacun de la hauteur d'une tour, lesquels avoient été construits sur ce vaisseau, avec de la terre de Pouzol, à son passage auprès de cette ville, d'où il servit à le transporter à Ostie. La grosseur de son mât étoit de quatre brasses de tour.

Le plus grand Cèdre dont il soit parlé, est celui qui fut employé pour la galère du Roi *Demetrius*, laquelle avoit onze rangs de rameurs; il venoit de Chypre; sa longueur étoit de cent trente pieds, & sa grosseur étoit de trois brasses. Les Pirates des côtes de Germanie couroient alors la mer sur des barques faites d'un seul tronc d'arbre creusé; dont quelques-unes portoient jusqu'à trente hommes.

On regarde l'ébène, le cyprés & le cèdre, comme des bois d'une dureté éternelle; le temple de *Diane* à Ephèse prouve qu'on a eu raison d'en juger ainsi; car cet édifice, à la construction duquel toute l'Asie Mineure concourut, n'a été achevé qu'au bout de quatre cens ans. On convient que son toit étoit de cèdre; on varie sur la qualité du bois de la statue de la

Déesse ; la plupart prétendent qu'elle étoit d'ébène. *Mucianus*, après l'avoir bien examinée, soutient qu'elle étoit de bois de vigne, & que jamais elle n'a été changée, quoique le Temple ait été rebâti jusqu'à sept fois. Il dit aussi qu'on arrosoit d'huile de nard la statue de *Diane* par plusieurs trous, afin de l'entretenir, en l'humectant de cette essence, & d'empêcher que ses jointures ne se désunissent. Selon le même auteur, les portes du Temple étoient de cypres, &, à l'époque où il écrivoit, elles paroissoient comme neuves, quoiqu'elles eussent plus de quatre cens ans.

Le tribut d'admiration que tous les siècles ont accordé au sçavant Historien de la Nature, & que l'on sent s'augmenter à mesure que le texte est restitué à sa pureté primitive, ne doit point faire oublier les justes éloges qui sont dus à l'Editeur interprète d'un des plus beaux monumens de l'esprit humain. La partie la plus précieuse, la plus difficile sans contredit, & que le Traducteur François remplit avec supériorité, est celle

des notes, des remarques critiques, des discussions sçavantes, & sur-tout de l'éclaircissement & de l'épuration du texte, si je puis hasarder ce terme. S'il est prodigieux & presque incroyable qu'un même homme ait pu rassembler assez de connoissances & de lumières pour composer l'Histoire Naturelle, telle que *Plin* l'a exécutée, il n'est pas moins étonnant qu'un seul Ecrivain ait réuni, dans un siècle frivole & superficiel, une abondance & une variété de doctrine suffisante pour marcher sur les traces de l'illustre original, pour expliquer les passages embarrassans, pour confirmer, par toutes les autorités connues, les assertions douteuses ou qui tiennent du prodige, pour rappeler tous les Auteurs qui ont travaillé sur les mêmes objets, & pour corriger, par la certitude des découvertes modernes, les préjugés & les erreurs de la sçavante Antiquité. Enfin, Monsieur, cette admirable édition de l'Histoire de la Nature fera sûrement époque dans les *Annales Littéraires* de notre âge.

*Recueil des plus jolies Coëffures à la mode.*

UN Coëffeur de Dames est sans doute, Monsieur; un être essentiel; mais il n'est peut-être pas de profession plus délicate & plus épineuse; il est rare que le plus habile de ceux qui l'exercent réussisse à satisfaire ses pratiques; il se donne beaucoup de peine, & pour l'ordinaire, le résultat de son industrie est de voir la mauvaise humeur enlaidir un front qu'il a pourtant embelli. Souvent les femmes elles-mêmes ne savent quelles frisures choisir, ou ne sont point instruites des modes nouvelles dans ce genre, & par conséquent, ne connoissent pas celles qui seroient les plus analogues à l'air de leur visage. Cette incertitude & cette ignorance doivent être sur-tout un sujet de désespoir pour les Dames de Province. Le livret que je vous annonce, Monsieur, fera cesser leurs irrésolutions & leurs plaintes à cet égard. On y a gravé, pour leur usage, plusieurs

têtes

têtes coëffées de différentes façons dans le goût le plus nouveau ; elles y verront des coëffures à l'Angloise, à la Sultane, à la Polonoise, à la Danoise, d'autres de Cour, de Visite, de Bal, du Matin, des Toques entourées d'un rouleau, des Tapés ronds, des rangs de petites boucles, des Chignons noués, des racines droites, &c, &c ; & sûrement, dans ce grand nombre de frisures élégantes, elles trouveront de quoi fixer leur choix, & jouiront du plaisir de se voir & plutôt & mieux coëffées qu'elles ne l'ont jamais été. Ce *Recueil* important, dessiné & gravé par *Davaut*, se vend chez *Denjens* Perruquier à l'Hôtel de Genlis, rue Dauphine. Il y en a des Exemplaires reliés en simple papier, d'autres en maroquin ; quelques-uns où les têtes sont enluminées ; le prix est différent, suivant ces formes différentes.

*Marcus Tullius Cicero de Officiis ad  
 Marcum filium ; Lutetia, Typis Jos.  
 Barbou via Mathurinensium ; c'est-à-  
 ANN. 1772. Tome VIII. E*

dire, *les Offices de Cicéron ; à Paris :  
de l'Imprimerie de Jos. Barbou rue  
des Mathurins.*

**V**OUS connoissez, Monsieur, les charmantes éditions en miniature, si je puis parler ainsi, que *Barbou* a données des deux *Traité*s de *Cicéron* intitulés, l'un *Cato Major seu de Senectute*, l'autre *Laelius seu de Amicitia*. Le *Cicero de Officiis* que je vous annonce est du même format, du même papier, de la même élégance, de la même pureté de texte. Il seroit difficile d'offrir de plus jolies étrennes à un homme de Lettres ou à un Amateur. Le prix est de six livres, relié en Maroquin.

Je suis, &c.

*A Paris ce 14 Décembre 1772.*

## LETTRE V.

*Essai d'un Catalogue de l'Œuvre d'Etienne de la Belle, Peintre & Graveur Florentin, disposé par ordre historique, suivant l'année où chaque pièce a été gravée; avec la Vie de cet Artiste, traduite de l'Italien & enrichie de Notes; par Charles-Antoine Jombers; un Volume in-12 de 230 pages; à Paris chez l'auteur, Imprimeur-Libraire du Roi pour le Génie & l'Artillerie, rue Dauphine.*

**E**TIENNE DE LA BELLE ou DELLA BELLA, le Callot de l'Italie, naquit à Florence le 18 Mai 1610, de François della Bella un des plus célèbres élèves de l'Ecole de Sculpture, établie à Florence par Jean de Bologne, & de Dianora fille de François Buonaiuti, d'une famille honorable. Etienne, à l'âge de deux ans,



perdit son père ; la veuve , chargée de trois enfans en bas âge , se vit réduite à une extrême pauvreté. Dès qu'*Etienne* fut en état de travailler , on le mit chez un Orfèvre d'un talent médiocre , d'où il fut retiré pour entrer chez un autre Orfèvre - Bijoutier très-sçavant dans son art. Le jeune élève , qui n'avoit que treize ans , & qu'on appelloit *Stefanino* , n'eut pas demeuré huit jours dans cette excellente école , que les heureuses dispositions qu'il avoit pour le Dessin commencèrent à se développer. Quelques estampes de *Callot* , qui avoit séjourné assez longtemps à Florence & qui s'y étoit acquis une grande réputation , lui tombèrent entre les mains ; il s'amusoit à les copier , & il y réussissoit au point de faire confondre l'essai avec l'original. Depuis ce moment il n'y eut point à Florence de fête publique , de divertissement , de joute , de carrousel , de course de chevaux , qu'il n'eut la curiosité d'aller voir ; il en observoit avec attention jusqu'aux moindres détails , & , à son retour , il en faisoit des Dessins crayonnés avec tant

d'esprit & d'exactitude qu'ils excitoient l'admiration, non-seulement de ses camarades, mais aussi d'*Horace Vanni* son maître, & de tous ceux qui fréquentoient sa maison. Une chose aussi singulière, & que l'on aura peine à croire, c'est qu'en dessinant les petites figures, dont il ornoit ses compositions, le jeune Artiste les commençoit toujours par les pieds, remontant ensuite jusqu'à la tête, sans avoir premièrement mis ensemble toute sa figure, suivant l'usage ordinaire : quand il l'avoit ainsi tracée, elle se trouvoit correcte & dans toutes les proportions qu'elle devoit avoir. Personne ne put alors ni deviner la cause de cette bisarrerie, ni le détourner de cette méthode. Ces dispositions pour la Peinture, qui s'étoient manifestées de si bonne heure, engagèrent sa mère à le confier à *Jean-Baptiste Vanni* fils aîné de son maître, Peintre Florentin, & qui s'étoit lié d'inclination avec *Stefanino*. Comme cet artiste étoit excellent dessinateur, il commença par donner à *la Belle* d'excellens principes, lui faisant de

fa propre main tous les originaux dont il avoit besoin dans l'ordre qu'on a coutume de suivre pour les élémens du Dessin. Il quitta cette école pour celle de *Cesar Dandini*, Peintre célèbre par son génie d'invention, par son heureuse ordonnance, & par son coloris, qui étoit plus sçavant & plus harmonieux que celui du *Vanni*. Sous cet illustre maître, le jeune élève s'appliqua sérieusement à la Peinture; mais, comme, chez son Orfèvre, il s'étoit toujours occupé à étudier & à copier fidèlement à la plume les chefs-d'œuvre de *Callot*, il avoit dès-lors contracté un penchant invincible pour la Gravûre; il résolut donc de s'y livrer. Quoiqu'il eut déjà des commencemens de burin, il préféra la pratique de l'eau forte, cette méthode étant plus propre à représenter dans un petit espace une grande quantité de figures dans le goût du Graveur Lorrain qu'il se propoisoit pour modèle. En effet, dans les commencemens, *la Belle* a beaucoup imité *Callot*; mais, bientôt après, se livrant à son génie naturel, il se forma une manière à lui;

plus moëlleuse , d'un meilleur goût & d'un si bel effet , que plusieurs connoisseurs , plusieurs artistes sur-tout , le mettent au-dessus de *Callot*.

Le Prince *Laurent de Médicis* qui faisoit fleurir les arts à Florence , informé des grandes espérances que donnoit *La Belle* , l'envoya à Rome ; il y demeura plusieurs années , s'occupant à dessiner la plupart des Antiquités & des monumens remarquables , qui font l'ornement de cette capitale du monde. A peine y fut-il arrivé qu'il eut occasion de dessiner & de graver la magnifique cavalcade de l'Ambassadeur de Pologne à son entrée dans Rome , en 1633 , sous le pontificat d'*Urbain VIII*. Cette estampé est en six feuilles assez longues , qui se collent l'une au bout de l'autre ; il la dédia au Prince *de Médicis* son protecteur.

Après avoir rempli Rome & Florence de ses ouvrages , *La Belle* eut envie de voir la France , d'y balancer , s'il étoit possible , la réputation de *Callot* son premier maître , & de se faire connoître du Cardinal de

*Richelieu*, qui, malgré le fardeau d'un Gouvernement difficile, trouvoit des loirs pour se délasser dans le sein des Arts, & n'épargnoit rien pour exciter les talens. Le Graveur Florentin profita du voyage d'un Gentilhomme que le Grand Duc envoyoit à la Cour de France en qualité de Résident. Ce Seigneur admit le jeune *La Belle* au nombre des personnes de sa suite, le défraya pendant toute la route, & lui fournit, de la part de son Souverain, tout l'argent dont il eut besoin. La réputation de *La Belle* l'avoit précédé en France; il fut reçu à Paris avec l'accueil le plus flatteur; le Cardinal Ministre, occupé alors à faire le siège d'Arras, qu'il commandoit en personne, manda le jeune Artiste, & le chargea de dessiner toutes les circonstances de ce siège & les environs de la Place. *La Belle* s'en acquitta avec tant de succès, que ce morceau, qu'il grava l'année suivante, lui attira les plus grands éloges. Il grava aussi le siège de Perpignan, pris par *Louis XIII* en 1642, avec la vue de la Citadelle.

Après la mort de ce Prince & de son Ministre , la Régente donna souvent à la Cour des fêtes & des spectacles pour l'amusement du jeune Roi. *La Belle* fut choisi pour dessiner & graver tous les divertissemens qui se firent alors à Paris sur le théâtre du Petit Bourbon , ( aujourd'hui la Comédie Italienne ) en présence de leurs Majestés & de toute la Cour ; ce qui forme une suite de plus de trente Planches. Vers le même temps , cet Artiste mit au jour une grande estampe en long , intitulée : *Le Char de Triomphe , consacré à la mémoire de Louis XIV.* On y voit ce jeune Prince , encore enfant , assis dans un char , couronné par la Victoire ; c'est une espèce de traîneau sans roues , qui a la forme d'un vaisseau , environné de petits Amours & de Dauphins. Un Amour , portant les attributs du Dieu *Mars* , est à cheval sur le seul courrier qui est attelé à ce Char Triomphal. Le burin de *la Belle* célébra aussi les exploits du Prince de Condé à Rocroy , à Lens , à Fribourg , à Norlinguen , & tous les événemens remarquables qui arrivèrent en France

pendant les dix années qu'il y demeura. Il y acquit une telle réputation que le peuple même le connoissoit, & mêloit ses applaudissemens à ceux des Grands & des connoisseurs; il suffit, pour en donner une idée, de raconter le trait qui lui arriva à Paris, & qu'à son retour en Italie il a souvent raconté à ses amis. Dans les temps orageux de la minorité de *Louis XIV*, il y eut de si grands tumultes & des révoltes si fréquentes contre la Cour, sur-tout contre le Cardinal *Mazarin*, que ce Ministre fut obligé de céder à la tempête & de s'éloigner. Au milieu d'une de ces émeutes populaires, *la Belle* se trouva tout d'un coup assailli dans une rue par une troupe de furieux qui alloient l'assassiner, parce qu'il étoit de la même nation que le Cardinal. L'Artiste tremblant courut se réfugier dans un endroit où il aperçut plusieurs Dames de sa connoissance. Une d'entr'elles, alarmée du danger qui le menaçoit, s'écria aussi-tôt à haute voix : *que faites-vous, mes amis, cet homme n'est pas Italien, c'est un Florentin.* Les agresseurs, retenus par

les cris de cette femme , sans trop faire attention à ce qu'elle venoit de dire , s'arrêtèrent assez long - temps pour que *le Florentin* , remis de son effroi , eût le temps de leur dire à son tour : *Messieurs , je suis Etienne de la Belle*. Il n'en fallut pas davantage , non-seulement pour arrêter l'impétuosité de ces malheureux prêts à le déchirer , mais même pour leur en imposer au point qu'ils se retirèrent avec respect , & le laissèrent en liberté.

*La Belle* quitta la France pour voyager en Flandre & en Hollande , dans l'intention de connoître plus particulièrement ceux qui s'y distinguoient dans les Arts. C'est-là qu'il eut occasion de voir le célèbre *Rembrandt* qui jouissoit alors , à Amsterdam , de la plus grande célébrité. Sa manière de graver plut tellement au Florentin , qu'il crut devoir la suivre , ainsi qu'il est facile de s'en appercevoir par quelques Ouvrages qu'il grava à son retour à Paris , tels que les douze têtes coëffées à la Persienne , au frontispice desquelles il se dessina lui-même. Cependant il ne tarda pas à se dé-



goûter de cette nouvelle méthode ; soit par la difficulté du travail qui s'accordoit peu avec son génie, soit qu'il se fût apperçu qu'il réussissoit moins en marchant sur les traces du Graveur Hollandois.

A son retour dans sa patrie , *la Belle* fit l'acquisition d'une Maison commode , située dans la grande rue & dans la position la plus agréable ; c'est-là que , sans cesse occupé des travaux de son Art , il trouvoit encore le temps de traiter ses amis avec cette politesse & cette générosité qui lui étoient naturelles , & de recevoir les visites des *Virtuoses* de son temps qui se trouvoient à Florence. Le goût & l'ancienne habitude ayant rappelé *la Belle* à Rome , il y mena une vie délicieuse au sein de la liberté , qu'il aima toujours. La douceur de cette solitude fut interrompue tout-à-coup par les ordres du Grand Duc , qui le manda à Florence pour le faire Maître de Dessin de *Cosme de Médicis* , Prince héréditaire de Toscane , qui avoit atteint l'âge propre à ces sortes d'études. L'Artiste eut bientôt acquis

l'estime & les bonnes grâces de son élève , dans lequel il découvrit un goût décidé pour le Dessin , & généralement pour tous les beaux Arts. Aussi ce Prince devint-il par la suite le protecteur de tous les Artistes de mérite ; il sçut les attirer dans sa capitale , & les y retenir par ses bienfaits.

En 1661 , *La Belle* , au milieu de ses occupations & de ses succès , fut attaqué d'une longue & redoutable maladie , qui , outre les ravages qu'elle fit sur son corps , lui déranger l'esprit. En effet , dit l'auteur Italien , duquel on a extrait cette vie , pendant les intervalles que lui laissoit cette cruelle maladie , il imagina de dessiner & de graver une suite de six estampes de forme ovale , où l'on voit des squelettes , ou , pour mieux dire , la Mort même représentée dans des attitudes effrayantes , enlevant indistinctement hommes , femmes , enfans , vieillards , jeunes gens. Ces idées lugubres , dont *la Belle* s'occupoit continuellement , étoient sans doute , ajoute le même auteur , autant de pressentimens secrets qu'il avoit de sa fin prochaine.

Il travailloit à la dernière de ces Planches, où l'on voit la Mort qui enlève un jeune homme à la fleur de l'âge, & qui, le saisissant par le milieu du corps, va le jeter dans un puits profond, la tête la première, lorsqu'il devint lui-même la triste victime de cette Mort dont il avoit tant de fois célébré les triomphes cruels. *Cosme de Medicis*, élève de ce grand homme, fit paroître à sa mort des sentimens de douleur & de regret, qui firent autant d'honneur à la sensibilité de son ame qu'au fameux Artiste qui en étoit l'objet. Pendant sa maladie, le jeune Prince lui fit faire tous les jours des visites de sa part, non-seulement pour s'informer de son état, mais encore pour lui fournir tous les secours dont il avoit besoin. Son corps fut enterré à Florence dans l'église de saint Ambroise le 27 Juillet 1664.

Vous me sçauvez gré, Monsieur, de ne vous point laisser ignorer que *la Belle* conserva toujours pour sa mère les sentimens de l'amour le plus tendre, le plus respectueux & le plus reconnoissant, & que toute sa

vié il lui en donna les preuves les moins équivoques. A peine le Prince *Laurent de Médicis*, en l'envoyant à Rome, lui eut-il accordé une pension de dix écus par mois, que ce vertueux enfant, malgré le besoin extrême qu'il en avoit, obtint que ce bienfait du Prince seroit transporté à sa mère, pour l'aider à subsister pendant son absence. Pour lui, étant arrivé à Rome, il vécut d'économie, sans vouloir tirer des secours de qui que ce fût. *La Belle* avoit le cœur naturellement bon & compatissant; il étoit d'une probité à toute épreuve, & d'une si grande modestie, que l'auteur Italien la met au-dessus de celle d'une *Demoiselle bien élevée*. Il étoit tellement porté à secourir les malheureux, qu'on ne lui demandoit guères de service qu'il ne le rendit, autant qu'il étoit en son pouvoir.

Les Amateurs & les Artistes verront avec plaisir le parallèle ingénieux & bien tracé que l'auteur François présente de la manière de *Callot* & de celle du Florentin; je vais, Monsieur, le mettre sous vos yeux. « *Callot* étant

» venu le premier, on ne peut lui  
 » refuser la gloire d'avoir frayé à *la*  
 » *Belle* la route à l'immortalité, & de  
 » lui avoir servi de modèle. La ma-  
 » nière de *Callot* est sçavante & pleine  
 » de génie; admirable dans ses compo-  
 » sitions, il a un talent particulier pour  
 » rendre distinctement les figures dans  
 » les plus grands lointains comme sur  
 » les devants. Il possédoit d'ailleurs  
 » dans un degré éminent les meilleures  
 » règles de la perspective & la correc-  
 » tion du Dessin. *La Belle*, quoique  
 » très-habile dessinateur, & possédant  
 » également la perspective & la com-  
 » position, n'a pas une pointe aussi  
 » ferme & aussi égale que celle de  
 » *Callot*; elle paroît même souvent un  
 » peu embrouillée, &, dans les loin-  
 » tains, elle n'est ni aussi visible, ni  
 » aussi décidée. Mais cette indécision  
 » dans les fonds, que quelques demi-  
 » connoisseurs ou des amateurs peu  
 » au fait de l'Art regardent comme  
 » un défaut dans *la Belle*, est une  
 » preuve de son profond sçavoir dans  
 » la perspective aérienne, puisque  
 » c'est l'effet naturel de la dégradation

» de la lumière sur les objets à mesure  
 » qu'ils se trouvent à une plus grande  
 » distance. Enfin , ce qui lui manque  
 » dans la pureté de la pointe & dans  
 » la netteté des tailles , est racheté par  
 » un goût moëlleux & inimitable. Son  
 » aimable négligence est pleine de  
 » graces & de beautés ; en un mot ,  
 » la manière de graver est plus sça-  
 » vante & plus pittoresque que celle  
 » de *Callot* qu'il avoit cru devoir  
 » suivre dans les commencemens , mais  
 » dont il s'est éloigné à mesure qu'il  
 » s'est perfectionné dans la pratique de  
 » son Art ».

Après la notice intéressante d'un  
 des plus célèbres Graveurs qui aient  
 existé , M. *Jombert* donne l'*Essai d'un*  
*Catalogue* de ses œuvres. Ce n'est point  
 une simple nomenclature , c'est une  
 longue gallerie , où l'on a rangé par  
 ordre chronologique tous les mor-  
 ceaux qui sont sortis de cet excellent  
 burin , avec l'explication du sujet &  
 les circonstances qui y sont relatives.  
 Il paroît que , quoique le Florentin ne  
 soit pas mort dans un âge fort avancé ,  
 il a prodigieusement travaillé , & sur

toute sorte de sujets. M. Jombert nous  
a déjà donné l'œuvre de l'illustre M.  
Cochin le fils ; il se prépare à donner  
ceux de Callot & de le Clerc, qui, avec  
la Belle, sont les meilleurs maîtres  
que nous ayons en ce genre. Il a eu  
plus de difficulté à exécuter ce dernier  
projet, & le titre d'*Essai* qu'il donne  
à son Ouvrage est, dit-il, « un aveu  
» de mon insuffisance, & une suite  
» des difficultés presque insurmontables  
» que j'ai rencontrées en voulant rem-  
» plir exactement la tâche que je me  
» suis imposée dans l'arrangement des  
» pièces de ce *Catalogue* par ordre his-  
» torique. » En effet, à l'exception des  
différentes suites que la Belle a mises  
au jour pendant les dix années qu'il a  
vécu à Paris, & qui ont trouvé place  
dans le Cabinet des curieux, à peine  
avons-nous quelques notions des  
autres Gravures de cet habile Artiste,  
sur-tout de celles qu'il a faites depuis  
son retour de France en Italie, & dont  
les Planches sont restées ensevelies à  
Florence dans le cabinet du Grand  
Duc. Un seul amateur, possesseur de  
l'œuvre de la Belle le plus complet

qui existe aujourd'hui, se propose de travailler sur ce sujet, & conséquemment a refusé d'ouvrir son cabinet à M. Jombert. Il a trouvé plus de secours & de facilité de la part de M. Paignon Dijonval, amateur très-curieux, qui possède un œuvre de *la Belle* des mieux conditionnés, & dont le cabinet est dans le plus bel ordre qu'on puisse désirer. M. Jombert rend un témoignage public de sa gratitude à la complaisance & à l'urbanité de ce connoisseur éclairé. Il reconnoît aussi qu'il doit beaucoup à M. Joulain fils, Marchand d'Estampes & amateur très-instruit, qui lui a procuré l'entrée du cabinet de M. Paignon, lequel lui a été d'un si grand secours, soit pour la disposition de ce catalogue de *la Belle*, soit pour celui de l'œuvre de Sébastien le Clerc auquel il travaille actuellement, & qui suivra de près celui-ci.

Je suis, &c.

A Paris ce 16 Décembre 1772.



## L E T T R E VI.

*La Vie & la Philosophie d'Epictète, avec le Tableau de Cébès ; par Gilles Boileau, de l'Académie Françoisè ; quatrième édition, petit in-12 de 232 pages ; à Paris chez Edme Libraire rue Saint Jean de Beauvais.*

CETTE vie d'*Epictète*, composée par le frère aîné de l'immortel *Despréaux*, n'avoit jamais été rédigée en aucune langue moderne. L'auteur fut obligé de recueillir, dans plusieurs écrivains de l'Antiquité, les traits épars concernant les mœurs, les actions & la doctrine de cet illustre Philosophe Stoïcien. Malgré le mérite de son ouvrage, il commençoit à devenir extrêmement rare en France ; feu M. *le Febure de Saint-Marc* alloit en donner une nouvelle édition, lorsque la mort l'a surpris ; son travail étoit tout prêt. L'éditeur de cette quatrième édition l'a trouvée dans les papiers de ce

laborieux Commentateur ; il s'empres-  
se de la publier telle qu'elle est sortie  
de ses mains. » Je n'ai pas cru, dit-il,  
» devoir être arrêté par quelques ex-  
» pressions qui ont vieilli ; ainsi, je n'ai  
» point fait retoucher le style ; je  
» publie l'ouvrage tel que l'eut donné  
» M. de Saint-Marc ; j'ai fait seulement  
» retrancher de l'exemplaire, disposé  
» pour l'édition qu'il projettoit, beau-  
» coup de notes manuscrites dont  
» l'objet étoit de faire voir, par la com-  
» paraison des textes, que la traduction  
» d'*Epictète*, par l'Abbé de Bellegarde,  
» n'est qu'une copie fort altérée de  
» celle de *Gilles Boileau* ; ce qui au-  
» jourd'hui n'intéresse plus personne ».

On a mis à la tête de la *Vie d'Epictète*  
la Préface que *Gilles Boileau* avoit com-  
posée pour la seconde édition qui se  
fit sous ses yeux, & dans laquelle il  
rend compte de son travail & du  
motif qui le lui avoit fait entre-  
prendre. Vous serez bien-aîsé, Mon-  
sieur, de connoître, d'un coup d'œil,  
la trempe de l'ame de ce *Boileau*.  
» J'avois entrepris, dit-il, cet ouvrage  
» par l'ordre de Monsieur le Premier

» Président, & il m'avoit même témoi-  
 » gné quelque empressement de le voir  
 » achevé ; mais le Ciel n'a pas voulu  
 » que je lui donnasse cette satisfac-  
 » tion. Bien qu'il ne soit plus, je ne  
 » laisse pas de lui dédier mon Livre :  
 » tout mort qu'il est, il vit encore pour  
 » moi ; & la même vénération que  
 » j'eus pour lui pendant sa vie, je la  
 » conserve pour sa mémoire après sa  
 » mort. Ce n'a jamais été sa fortune  
 » ni son crédit qui m'ont attiré à lui.  
 » La plupart de ceux qui le voyoient  
 » ne songeoient qu'à briguer la faveur  
 » de M. le Premier Président, & moi  
 » je ne recherchois que les bonnes  
 » grâces de M. de Bellièvre. »

*Epictète* naquit dans le premier siècle  
 de notre Ere, à Hierapolis ville de  
 Phrygie. L'Histoire ne dit rien des pa-  
 rens dont il reçut le jour ; on sçait  
 seulement que, de bonne heure sans  
 doute, il fut esclave d'*Epaphrodite*, Ca-  
 pitaine des Gardes de *Néron*. Le nom de  
 l'Esclave a illustré celui du Courtisan ;  
 & c'est à l'occasion du Philosophe  
 qu'*Arrien* rapporte un trait d'*Epaphro-  
 dite*, qui prouve qu'à la Cour, comme

dans le monde, la fortune est l'idole à laquelle les hommes ont toujours sacrifié. L'Officier de l'Empereur vendit à un des Chefs de la maison un Esclave nommé *Félicien*, son Cordonnier, parce qu'à son gré il ne travailloit pas assez bien. *Félicien* devint par la suite Cordonnier de *Néron*; alors il parut un homme important à son ancien maître, qui lui prodigua les honneurs & les respects; il en fit même son confident & son ami.

L'Histoire garde encore un silence profond sur les premières années d'*Epictète*, & sur l'époque à laquelle il recouvra sa liberté. Il fut célibataire; *Lucien* rapporte qu'un jour *Epictète*, désespérant de persuader à *Démonax* de s'engager dans les liens du mariage, celui-ci lui répondit en raillant; *hé bien, j'y consens, pourvu que vous me donniez une de vos filles*. Quoique les Empereurs qui succédèrent à *Néron* aient fort estimé *Epictète*, il n'en reçut aucun bienfait, & il s'obstina à refuser leurs dons. Il demeuroit à Rome avec une vieille servante, dans une petite maison sans porte; il n'avoit pour tout

meuble qu'une lampe de terre, à la clarté de laquelle il produisoit ces belles pensées, ces traits sublimes de morale qui étonnent & charment les lecteurs. *Domitien*, le dernier des douze *Césars*, ayant fait publier un édit qui chassoit de Rome tous les Philosophes, *Épictète* se retira à Nicopolis en Epire, où il mourut dans un âge fort avancé. La lampe de terre, dont il s'étoit servi, fut vendue après sa mort trois mille dragmes, c'est-à-dire, environ deux mille francs. Il aimoit la modestie & l'obscurité au point que, si *Arrien* n'eût pas écrit ce qu'il lui avoit entendu dire de vive voix, *Épictète* seroit peut-être un homme enseveli dans la nuit des siècles. Il disoit qu'un véritable Philosophe doit faire & non pas dire. . . . . Que la plupart de ceux qui faisoient les Philosophes, l'étoient de paroles, mais qu'ils ne l'étoient pas en effet. Voilà, Monsieur, dans la bouche d'un des Sages les plus renommés de l'Antiquité, la devise de la Philosophie moderne. Toujours maître de ses passions, *Épictète* étoit de sang-froid, même dans

dans la douleur. Tout le monde connoît ce trait singulier de sa modération : un jour *Epaphrodite* lui tisoit la jambe avec force en badinant ; le Philosophe le pria de finir ce jeu, l'assurant que, s'il continuoit, il lui casserait la jambe ; ce qui arriva en effet : *ne vous avois-je pas bien dit que vous me casseriez la jambe*, lui dit *Epistète* sans s'émouvoir. On prétend qu'il fit sur lui-même cette espèce d'épigramme, dont *Gilles Boileau* nous donne la traduction :

La fortune jamais ne me fut favorable ;  
Je vins esclave au monde, & fus foible de  
corps ;

Le Ciel seul envers moi se fit voir équitable ;  
Versant dans mon esprit les plus rares trésors\*.

Personne ne réduisit mieux en pratique les maximes de la secte austère qu'il

\* Quoi qu'*Aulugelle*, qui rapporte cette épigramme, l'attribue à *Epistète*, plusieurs Sçavans doutent qu'elle soit réellement de lui, par rapport à l'orgueil qu'annonce le dernier vers.

avoit embrassée ; mais il ne mêla point à sa sévérité naturelle, cette amertume & cette insolence qui faisoient haïr les disciples de *Zénon*. Il estimoit particulièrement *Socrate* , & s'étoit formé le style sur celui de ce sage Athénien. Ce qu'il y a sur-tout de bien remarquable, c'est qu'*Epicète* est celui de tous les anciens Philosophes payens , qui a parlé avec plus de sens & de noblesse de la Divinité , & qui a , pour ainsi dire , pénétré plus avant dans cet auguste sanctuaire. Ses sentimens sont si conformes au Christianisme , que Saint *Augustin* , tout ennemi qu'il étoit des anciens Philosophes, fait l'éloge de celui-ci , jusques-là qu'il l'honore du titre de *très-sage*. Il méritoit ce titre honorable par ses mœurs , par l'opinion qu'il avoit des dogmes sacrés de l'immortalité de l'ame & de la Providence céleste , & sur-tout par la haine implacable qu'il porta toute sa vie à l'athéisme & à l'impiété. Le P. *Mourgues* , Jésuite , \*

\* Il enseigna la Rhétorique & les Mathématiques à Toulouse avec la plus grande réputation. Il mourut en 1713 à 70 ans.

qui nous a donné de bons ouvrages sur la Morale des anciens Philosophes, fait mention d'un ancien Monastère de Religieux qui avoient pris pour leur règle les leçons d'*Epicète*, en y changeant quelques légers articles. Si quelque chose peut encore servir à montrer la différence étonnante qui se trouve entre ce grand homme & les petits penseurs de nos jours, c'est l'éloignement qu'il eut toujours pour le suicide, quoique ce point fût un des articles fondamentaux du Portique.

*Epicète* eut un grand nombre d'admirateurs, plusieurs amis illustres, & un seul disciple; ce fut cet *Arrien* que j'ai déjà cité, qui fut depuis l'instituteur d'*Antonin le Pieux*, & fut surnommé *le jeune Xénophon*, parce qu'à l'exemple de ce Philosophe, il rédigea par écrit tout ce qu'il avoit entendu dire à son maître pendant sa vie, & qu'il en composa un volume sous ce titre: *Discours d'Epicète ou ses Observations*, dont il nous reste encore quatre livres. On a parlé dans le monde littéraire de certaines réponses d'*Epicète*, adressées à l'Empereur *Adrien*; mais il ne faut



124. L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

qu'y jeter un coup d'œil pour en reconnoître la supposition, *Vollius* faisoit espérer, dit *Boileau*, qu'on verroit quelque jour les *Lettres d'Épicurète*, qui étoient, à ce qu'on lui avoit assuré, dans la Bibliothèque de Florence. « Mais il y a, poursuit *Boileau*, » grande apparence que celui dont il » avoit appris cette nouvelle n'étoit » pas bien informé de la vérité, & » qu'on les attendra long-temps ».

L'extrait de la philosophie particulière d'*Épicurète*, que l'auteur donne ensuite, justifie l'admiration des Anciens & des Modernes pour cet illustre Stoicien, ainsi que les éloges que lui ont prodigués les personnages les plus célèbres de l'Eglise; & vous regarderez, Monsieur, comme une exagération poétique ce qu'en dit le grand *Roussseau* dans son Ode à l'Abbé *Courtin* :

*Homère* adoucit mes mœurs

Par ses riantes images :

*Sénèque* aigrit mes humeurs

Par ses préceptes sauvages.

Envain, d'un ton de Rhéteur,

*Épicurète* à son Lecteur.

Prêche le bonheur suprême ;  
J'y trouve un Consolateur  
Plus affligé que moi-même.

Dans son flegme simulé  
Je découvre sa colère ;  
J'y vois un homme accablé  
Sous le poids de sa misère :  
Et, dans tous ces beaux discours,  
Fabriqués durant le cours  
De sa fortune maudite,  
Vous reconnoissez toujours  
L'Esclave d'*Epaphrodite*.

Mais je vois déjà d'ici  
Frémir tout le *Zénonisme*  
D'entendre traiter ainsi  
Un des Saints du Paganisme.  
Pardôn : mais en vérité,  
Mon Apollon irrité  
Lui devoit ce témoignage  
Pour l'ennui que m'a coûté  
Son insupportable ouvrage.

Ces vers, d'ailleurs charmans, &  
tels qu'on n'en fait guères aujourd'hui  
de pareils, ne prouvent autre chose,

finon que les Poètes n'aiment pas la morale sérieuse. Celle d'*Épictète* respire la candeur, l'honnêteté, la franchise, la douceur, le respect pour les Dieux, & toutes ces vertus dont les noms sont bannis du nouveau Dictionnaire Philosophique. L'allégorie suivante, dans laquelle il trace en peu de mots toute l'économie des devoirs essentiels de l'homme, est digne d'un Sage formé à l'école d'un Dieu. « Si » vous alliez sur mer, dit-il, & que » le vaisseau vînt aborder, il vous » seroit permis d'en sortir pour puiser » de l'eau ; même on ne vous empêcheroit pas de ramasser des coquilles qui se trouveroient en votre chemin : mais il faudroit aussi que vous eussiez l'esprit toujours attaché sur le navire, & que vous prissiez bien garde que le Gouverneur ne vous appellât, parce qu'il faudroit aussi-tôt tout quitter, de peur qu'il ne vous fit jeter dans le vaisseau les pieds & les mains liés comme une bête. Il en est de même de la vie : si Dieu vous donne une femme & des enfans, il vous est

» permis de les prendre & d'en jouir ;  
 » mais , s'il arrive que Dieu vous  
 » appelle , il faut les quitter sans y  
 » penser davantage , & courir vite au  
 » vaisseau. Que si vous êtes déjà vieux ,  
 » gardez - vous de vous en éloigner ,  
 » de peur que vous ne foyez pas prêt  
 » quand il appellera ».

*Epicète* conseille à tout homme raisonnable d'avoir toujours à la bouche, au commencement de toutes ses entreprises , les maximes qu'expriment ces vers :

Grand Dieu ! conduis mes pas où le Destin  
 m'invite ;

Je n'imiterai point cette race maudite ,  
 Qui porte insolemment sa haute vanité  
 Jusqu'à braver tes loix & ton autorité.

Rien ne peut résister à ton pouvoir suprême :  
 L'impie envain se flatte en son audace extrême ;

Il voit tous ses projets tomber dans un matin ,  
 Et succombe avec eux sous le joug du Destin.

On trouve à la fin du volume le  
*Tableau de Céphès* ou l'*Image de la vie humaine*. C'est une longue allégorie , où

toutes les vertus & les vices personnifiés paroissent sur la scène du monde, & y jouent les rôles dont nous sommes tous les jours témoins ; c'est-à-dire, que la Fortune, la Volupté & l'Ambition s'y montrent avec ces attraits qui séduisent, tandis que le commun des hommes, insensible aux charmes de la Sagesse, de la Contenance & de la Modération, s'échappe de leurs bras pour s'enrôler sous les étendards des Passions impérieuses. D'après cette légère esquisse, vous voyez d'un coup d'œil le mérite & le plan de cet excellent Opuscule, dont il n'est pas possible d'extraire aucun endroit sans en diminuer le prix ; à cause du rapport essentiel qu'il a avec le corps de l'Allégorie. *Cébes* vivoit environ 460 ans avant l'ère Chrétienne. Il naquit à Thèbes en Béotie, & fut disciple de *Socrate*. *Diagène Laërte* dit qu'il composa trois Dialogues dont deux ont été perdus ; de façon qu'il ne nous reste que celui dont je viens de vous parler. Ce *Tableau* a toujours joui d'une si grande réputation, qu'il a été traduit dans

presque toutes les langues ; on en compte entr'autres quinze versions Latines faites en divers temps. C'est effectivement une des plus belles pièces de l'antique Philosophie, & Tertullien remarque que Tertullien le Jurisconsulte ; son parent, en donna une explication au Public.

*Francisci - Mariae Muscettulae, Archiepiscopi Rossanensis, Dissertatio Theologico - Legalis, de Sponsalibus & Matrimoniis quæ à filiis fam. contrahuntur, parentibus insciis vel justè invitis : cum V. Cl. Alexii Symmachi Mazochii adnotationibus atque additamentis ; cui accessere appendix nova nonnullarum decisionum Sac. Rot. Rom. quibus ex justo parentum dissensu denegatur exequutio sponsalibus à Filiisfam. iniis, & Responsum pro veritate V. Cl. P. Virginii Valsechii Monachi Casinensis. Juxta exemplar Romæ*

*inpressum anno 1766. Bruxellis, apud Emmanuelem Flon, Bibliopolam propè Monetam. C'est-à-dire, Dissertation Theologico-Légale de François-Marie Muscettula, Archevêque de Rossano, (dans le royaume de Naples) sur les promesses de mariage & sur les mariages contractés par des enfans de famille, à l'insçu de leurs parens ou malgré leurs justes oppositions ; avec des remarques & des additions, par Symmaque Mazochi : on y a joint un Recueil de décisions du Tribunal de la Rote, par lesquelles il est défendu de marier des enfans de famille, lorsque les parens ont des raisons solides de refuser leur consentement ; avec une Consultation du P. Virginio Valsechi, Religieux du Mont Cassin. Un volume in-4° de 448 pag. (sans compter les Préfaces qui en ont 38) réimprimé conformément à*

A N N É E 1772. 131

*L'édition donnée à Rome en 1766 ;  
à Bruxelles, chez Emmanuel Flon,  
Libraire, près de la Monnoie.*

O N voit, dans cette Dissertation  
sçavante de M. *Muscettula*, une ame  
honnête, sensible à l'amour du devoir,  
zélée pour la gloire & la prospérité  
des familles. Son travail est clair, net,  
méthodique. Il développe les principes  
de la plus saine Théologie, & s'ap-  
puie de toute la force des loix, pour  
assurer les droits de l'autorité pater-  
nelle sur les mariages des enfans de  
famille. Il fait voir que cette autorité  
ne détruit point la liberté des enfans,  
mais qu'elle la dirige dans un âge &  
dans une action où ils ont le plus grand  
besoin de lumières, & où les fautes  
qu'ils feroient feroient les plus funestes  
& les plus irréparables. Si M. *Muscet-  
tula* établit avec tant de solidité les  
droits de l'autorité paternelle, il ne  
fixe pas avec moins de sagesse les  
justes bornes dans lesquelles les parens  
doivent se renfermer, pour ne pas  
devenir les tyrans de leurs enfans :  
il défend avec la même vigueur la



liberté des enfans, que des parens sans principes, sans honneur, voudroient forcer à prendre des engagemens indécent ou honteux.

La matière n'avoit point encore été traitée avec autant de sagesse & de profondeur. Il n'est pas étonnant que cet Ouvrage ait été reçu avec un applaudissement général. Il est à souhaiter, pour le bonheur des Etats & pour l'avantage des familles, qu'il soit de plus en plus connu, & que les principes, qui y sont établis, deviennent la règle générale. M. *Mazochi* a ajouté au texte de M. *Muscatula* des notes & des dissertations qui sont utiles, & qui le feroient encore davantage s'il y avoit moins prodigué l'érudition Grecque & Romaine.

Pour ne rien omettre de ce qui pouvoit répandre de la lumière sur une matière si importante, on y a joint un Recueil d'autorités, qui sont précédées par un Bref de *Benoît XIV*, digne de la sagesse de ce sçavant Pontife. On y trouve plusieurs décisions du Tribunal de la Rote relatives à cet objet, & une Consultation fort dé-

taillées du Père *Virginio Valseshi*, que les Docteurs des Académies de Florence & de Pise ont souscrite avec éloges. On trouve des exemplaires de ce bon Ouvrage chez *Valade*, Libraire rue Saint Jacques, près de la rue des Mathurins.

*Lettres Illinoises, par J. A. P. auteur de Clarisse; un Volume in-12 de 325 pages; à Paris chez Merlin, Libraire au bas de la rue de la Harpe.*

UN jeune Illinois, d'une taille svelte & d'une figure agréable, brave, généreux, sensible, est en commerce de pelleteries avec une habitation Françoisise peu éloignée. Le hasard le conduit chez le Commandant, dont la fille, à la fleur de l'âge, est charmée le cœur le moins porté à la tendresse. *Mama*, c'est le nom de l'Illinois, est ébloui de la beauté de *Sophie*; la jeune Françoisise n'est point insensible à l'admiration de l'Illinois. Bien-tôt ils s'aiment avec passion, mais respectant toujours l'honneur & la ver-

tu. Ils veulent ménager la délicatesse & les préjugés du vieux Guerrier qui ne manqueroit pas d'éclater s'il étoit instruit d'une intrigue entre sa fille & un Sauvage. On établit le fidèle *Ica* en qualité de Messager de l'Amour : celui-ci, sous prétexte de continuer le commerce de son maître, s'introduit souvent dans la maison du Commandant, où il porte les lettres de l'Illinois, auquel il va rendre les réponses de son amante. Voilà, Monsieur où commencent les *Lettres* qui composent ce Roman. Il n'est pas besoin de dire que *Manza* se plaint de la dure nécessité de se priver de la vue de celle qu'il adore. Son style est plein de chaleur, de franchise, de sensibilité ; il s'exprime avec beaucoup de délicatesse, sans sortir du costume des forêts. » Dis-moi donc, » dit-il à l'aimable Françoise, comment se fait-il qu'une feuille de toi » me rende la vie ; explique-moi ce » mystère : ces caractères tracés de » ta main, cette feuille que tu as touchée, tout cela a une vertu secrète » que je ne comprends pas. Je n'en

» donnerois pas le plus petit morceau  
 » pour tous les bijoux des Européens,  
 » pour mon arc, mes flèches, pour  
 » toutes les chevelures de mes enne-  
 » mis, je ne dis pas encore assez,  
 » pour moi-même . . . . . Va, je les  
 » conserve bien précieusement ces  
 » feuilles ; je les ai enfoncées dans un  
 » coin de ma cabanne entre deux  
 » morceaux de cèdre . . . Nuit & jour  
 » je veille à la garde de mon trésor . . .  
 » S'il alloit m'échapper . . . . . Ah,  
 » malheur à celui qui oseroit mettre  
 » la main dessus ! »

Cependant le démon des combats,  
 ordinairement si fatal aux amours,  
 va mettre *Manza* au comble de ses  
 vœux. Les Anglois doivent fondre  
 sur l'habitation Françoisé ; le Com-  
 mandant invite les Illinois alliés de  
 son Roi à se joindre à ses guerriers.  
*Manza*, nommé chef des troupes au-  
 xiliaires, vole aux pieds de *Sophie*,  
 qui l'accable des démonstrations les  
 plus naïves du véritable amour. Mais  
 il s'est donné une bataille ; le père de  
*Sophie* en a reçu des nouvelles ; on  
 ne parle point du chef des Illinois ;

on sçait seulement qu'il s'est exposé  
 aux plus affreux dangers, & que c'est  
 à son héroïque audace qu'on est redé-  
 vable de la victoire. Quelles inquié-  
 tudes, quelles alarmes ! Enfin *Valcourt*,  
 frère de *Sophie* ; qui ne connoît *Manza*  
 que sous le nom d'*Allid*, écrit à sa  
 sœur ; son récit, en comblant de gloire  
 le Sauvage, ne fait que redoubler  
 les frayeurs de l'amante désolée.  
 » Tout s'ébranloit, dit *Valcourt* ; nous  
 » commençons à ne plus combattre  
 » qu'en désordre ; déjà nous perdions  
 » l'espérance, lorsque tout-à-coup une  
 » troupe d'Illinois ou plutôt de dé-  
 » mons commandés par le plus brave  
 » de tous les chefs, accourut se mettre  
 » entre l'ennemi & nous. Jamais bar-  
 » rière n'a été plus terrible. Exposés  
 » au feu de trois batteries à bout tou-  
 » chant, pressés par une troupe forte  
 » & nombreuse, la bayonnette sur la  
 » poitrine, je n'en ai pas vu reculer un  
 » seul. Je ne puis détailler ce que j'ai  
 » vu faire à ce chef, jeune homme de  
 » vingt ans au plus ; mille fois prêt à  
 » périr, autant de fois prêt à frapper,  
 » par-tout il semoit la terreur & la

« mort. Ces braves gens ont été ma-  
 « sacrés ; le peu qui en est resté a  
 « toujours soutenu jusqu'au moment  
 « où nous reprîmes courage. . . .  
 « Je voudrois, pour tout ce que je pos-  
 « sède, être l'ami de ce brave chef ;  
 « mais c'est un souhait bien inutile à  
 « faire ; car sûrement il n'existe plus..  
 « Je le fais chercher depuis long-temps  
 « & je n'en ai pas encore reçu de  
 « nouvelles ».

*Sophie* apprend enfin, par une autre  
 lettre de son frère, que *l'Illinois* est  
 échappé au danger, & que la plus  
 étroite amitié les lie l'un à l'autre.  
*Valcourt* conduit *Manza* chez son père  
 qui en est enchanté. Ils sont accom-  
 pagnés du Chevalier de *Sainte-Anne*,  
 que la vue de *Sophie* rend le plus amou-  
 reux des hommes. Il a surpris des re-  
 gards d'intelligence entre *Sophie* &  
*l'Illinois* ; pour s'en éclaircir, il va  
 dans la tente du Sauvage ; il y trouve  
 la correspondance des deux amans ; &  
 s'en saisit. *Manza*, en rentrant, cherche  
 ses lettres, court chez *Sainte-Anne*, se  
 blesse dans la fureur ; *Valcourt* paroît ;  
*Sainte-Anne* apaise *Manza*, lui ra-

conte son histoire : il se trouve être son frère, son propre frère. *Manza*, instruit & converti par l'Aumônier des François, embrasse la religion de son amante. Le Commandant apprend ce changement & les sentimens de tendresse qui, depuis long-temps, unissent sa fille au brave Illinois ; il consent à leur union, & *Manza* reçoit de ses mains le prix de sa valeur & de son amour.

Ce petit Roman est un des mieux imaginés qu'on ait écrits depuis quelques années ; le style en est animé ; il se proportionne à toutes les nuances de crainte, d'espoir, de frayeur & de satisfaction que fait éprouver un amour violent. On y trouve dans la bouche du Sauvage quelques traits critiques de nos mœurs, qui, sans être neufs, sont toujours vrais. Les caractères tracés par l'auteur ont cette variété, cette vérité & ce contraste qui plaît, attache, embellit la narration, dont une pesante monotonie est toujours le défaut le moins supportable. Je suis persuadé, Monsieur, qu'après la lecture de ces *Lettres*, vous ne les confon-

dre point avec les productions vulgaires de ce genre.

*Épître à M. le Comte de . . . . sur  
l'Opéra d'Adèle de Ponthieu.*

**V**ous lirez avec plaisir, Monsieur, cette agréable *Épître* de M. de St. M. . . . à l'occasion du bel Opéra dont il vient d'enrichir notre Scène Lyrique.

Enfin, me voilà donc Auteur ;  
Puisqu'ainsi le dit ton *Épître* !  
Auteur ! Soit : je m'en fais honneur ;  
Sans ofer prétendre au bonheur  
D'honorer quelque jour ce titre.

Si cependant, comme autrefois,  
Les Belles prisoient mon hommage ;  
Croirois-tu qu'un desir volage  
Vint m'entraîner sous d'autres loix ?  
Ami, non, tu ne peux le croire ;  
Toi qui m'as vu, depuis vingt ans,  
Toujours maîtrisé par mes sens,  
Et fort peu jaloux en tout temps  
De plaire aux Filles de Mémoire ;



# 40 L'ANNÉE LITTÉRAIRE

Toi, mon sensible confidant,  
Qui protégeas discrètement  
Mes amours légers ou fidèles,  
Et que j'aimois d'un goût constant,  
Moins qu'une beauté fort souvent,  
Mais toujours bien plus que les Belles

Tu le sçais, j'ai besoin d'erreurs :  
Je suis né si vif & si tendre !  
Il me faut toujours des faveurs,  
Et j'ai l'audace de prétendre  
A celles mêmes des Neuf Sœurs.

Pour un moment vois quel empire  
Je dois à mes augustes neuds.  
La foudre obéit à mes vœux,  
Et *Vénus* daigne me sourire.  
Je commande : *Pluton* soupire ;  
*Apollon* guide mes Concerts.  
Aux divers accords de ma lyre,  
Je calme ou soulève les Mers.  
À ma voix les Cieux sont ouverts,  
Et chez moi la Cour Immortelle  
Souvent se trouve pêle-mêle  
Avec les Monstres des Enfers.  
Oui, le désespoir & la haine  
Viennent rugir dans mon séjour.

Et de ma main je les enchaîne  
Pour être immolés à l'Amour.

Prenant une route nouvelle,  
Ami, follement j'ai voulu  
Peindre cet amour peu connu,  
Cet amour antique & fidèle,  
Toujours respectant une Belle,  
Et combattant pour sa vertu\*.  
J'ai cru le projet très-louable;  
Pardonne à ma simplicité;  
Mais nos Dames, en vérité,  
Ne m'ont sçu gré, chose incroyable;  
Que de l'avoir exécuté  
Sur le Théâtre de la Fable.  
Elles ont raison sûrement:  
Rien n'est vrai, n'est bien que l'usage,  
Aujourd'hui ce Sexe charmant,  
De son honneur juge & garant,  
Préfère l'Amant qui l'outrage  
Au Chevalier qui le défend.  
Tout est au mieux, je le confesse,  
Et je reviens à mon ivresse:  
Quand mon art trouve le moyen  
D'unir enfin d'un doux lien

\* *Adèle de Ponthieu*, est un Opéra de Chénier.

142 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Un Héros avec sa Princesse,  
Ami, jusques là tout va bien ;  
Tout me transporte & m'intéresse ;  
Mais gare le Musicien.

Monfieur, il faut prendre la peine  
De raccourcir, & promptement,  
Ce récitatif qui me gêne,  
Dit-il impérieusement.  
Allons, qu'une demi-douzaine  
De vers, coupés également,  
Prépare un air de mouvement ;  
Placez là les mots *vole*, ou *chaîne*,  
Pour y produire un roulement.  
Jetez des vers de sentiment  
Dans tel Acte, dans telle Scène.  
Mais, Monfieur....—Point d'entêtement.  
Rayez ce développement ;  
Je le veux, Monfieur : mon chant traîne.  
J'ai d'ailleurs certains petits Airs,  
Des Chœurs pour le Ciel, les Enfers,  
Dont j'attends un effet unique.  
Allongez, abrégez vos vers ;  
Mettez des mots sous ma Musique.  
Et j'obéis : hélas, comment !  
N'importe ; il est toujours content.

Quand rien ne gêne son ramage,  
Et se moque, en s'applaudissant,  
Du peu d'ensemble de l'ouvrage.  
Ah, combien encor de tracas  
Qu'il seroit trop long de décrire !  
Il est sage d'en parler bas :  
Il est bien plus sage d'en rire.

*Almanach d'Agriculture.*

**S**I vous aimez, Monsieur, que vos jardins & vos terres soient cultivés avec soin, vous ne pouvez guères vous dispenser de faire l'emplette de cet *Almanach d'Agriculture*, nécessaire à tout Laboureur, Fermier, Cultivateur ; &c. ; où l'on expose par Chapitres tous les élémens de cette Science, & tout ce qui peut concerner les bestiaux, la culture des terres, les engrais, les labours, les semailles, les récoltes, la conservation des grains, & généralement tout ce qui a rapport aux différens travaux de la campagne ; un petit Volume in-12 d'environ 200 pages ; à Paris, de l'Imprimerie de P. Al. le Prieur, Imprimeur du Roi, rue Saint Jacques.

Le but que se propose l'auteur de

144. L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

ce livret utile, est de mettre, même à la portée des Payfans qui savent lire, les connoissances de leur état, dégagées d'erreurs, de fausses prédictions, de contes Astrologiques, d'histoires merveilleuses, & sur-tout des préjugés démentis par l'expérience. On s'est servi, d'après cette intention, du style le plus clair. Le rédacteur ne se borne pas à la culture des terres à blés, à vins, &c.; il a fait entrer dans son plan jusqu'au potager, & même jusqu'aux fleurs; tous ces objets appartenans à la vie champêtre. Il s'est astreint scrupuleusement à ne parler que d'après les auteurs les plus instruits & les plus célèbres. Ainsi cet *Almanach* est le résultat de leurs préceptes lumineux & justifiés tous les jours par les succès qu'obtiennent ceux qui les suivent. L'auteur indique avec beaucoup de précision les travaux à faire pendant les douze mois de l'année.

Je suis, &c.

A Paris, ce 18 Décembre 1772.

---

# L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

---

## LETTRE VII.

*Recueil de Médailles de Rois , de Peuples  
& de Villes qui n'ont point encore été  
publiées, ou qui sont peu connues : par  
M. Pellerin ; 9 volumes in-4° ; à Paris  
chez L. F. De-la-Tour Imprimeur-Li-  
braire rue Saint Jacques ; plus Observa-  
tions sur quelques Médailles du Cabinet  
de M. Pellerin ; par M. l'Abbé le Blond  
sous-Bibliothécaire de la Bibliothèque  
Mazarine ; Brochure in-4° ; à Paris  
chez la Veuve Desaint Libraire rue du  
foin Saint Jacques.*

**C**Es Observations de M. l'Abbé le  
Blond nous ont annoncé, Monsieur,

ANN. 1772. Tome VIII.

G

146 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

la fin des travaux de M. Pellerin. J'ai attendu qu'ils fussent terminés , pour vous en rendre compte. Le goût , la fortune , les emplois de cet illustre Antiquaire l'avoient mis en état de rassembler le plus beau Cabinet de Médailles qu'un particulier puisse posséder. Il en jouissoit en homme éclairé ; il le communiquoit à ses amis , lorsque M. le Comte de Caylus , si connu par son zèle & par ses talens pour l'Antiquité , le pressa de faire part au public de ses richesses. M. Pellerin ne put se défendre de ses vives sollicitations. En 1762 , il donna le *Recueil de Médailles de Rois qui n'ont point été publiées ou qui sont peu connues*. Sans se jeter dans des discussions inutiles sur tout ce que l'on fait , M. Pellerin fait connoître une multitude étonnante de Médailles rares , ou mieux expliquées , qui répandent le plus grand jour sur l'Histoire de plusieurs Empires , célèbres autrefois dans l'Europe , dans l'Asie & dans l'Afrique. On y trouve sur-tout des détails intéressans , & des époques précieuses pour fixer l'ordre & la durée des regnes des succes-

seurs d'*Alexandre* dans la Syrie, dans l'*Égypte*, & dans les autres États dont ils furent les fondateurs.

Ce volume, accueilli par les applaudissemens de toutes les personnes intelligentes, fut suivi, en 1763, du *Recueil en trois Volumes de Médailles de Peuples & de Villes* : ouvrage considérable, & plus piquant encore pour la curiosité. C'en est plus l'Histoire de quelques Rois qu'on éclaircit : c'est l'origine, la situation, les usages, les Arts, la Religion des Peuples & des Villes que ces Médailles, & surtout les Médailles Grecques, nous représentent dans des tableaux ingénieux, & que M. Pellerin explique avec beaucoup de sagacité. De célèbres Antiquaires avoient déjà publié d'excellentes choses sur cette matière. Mais les découvertes que M. Pellerin y a ajoutées, sont du plus grand prix ; & par ses soins cette belle partie de la science des Médailles approche du point de perfection où elle peut être portée.

Il sembloit que ces deux ouvrages eussent dû épuiser le fond de curiosité.



tés que renferme le cabinet de M. Pellerin : il y trouva encore de nouveaux trésors , qui méritoient d'autant plus d'être connus qu'ils intéressoient l'Empire Romain & les nombreuses Colonies qu'il répandit dans tout l'Univers , pour y faire connoître , aimer & respecter la majesté de Rome. Ces Médailles , que M. Vaillant n'avoit point vues , ou dont il n'avoit que des pièces altérées par l'injure des temps , remplissent le nouvel ouvrage en deux Volumes que Monsieur Pellerin publia en 1765 , sous le titre de *Mélanges de diverses Médailles*, il y ajouta en 1766 deux *Supplémens* ; il y suit toujours le même plan ; il produit des pièces nouvelles ou mieux développées sur les Rois , sur les Peuples , sur les Villes , sur l'Empire Romain , sur ses Colonies. Il y donne plus d'étendue à quelques explications qui étoient trop succinctes dans les Volumes précédens , & qui demandoient plus de détails. Sa modestie ne se refuse pas à en rectifier d'autres que ses propres réflexions ou celles de ses amis

lui avoient fait reconnoître pour fausses ou pour incertaines. Une Table générale & bien raisonnée termine ces sept volumes, & réunit dans un très-bel ordre, cette multitude prodigieuse de différens sujets qui étoient épars. Aux yeux des connoisseurs cette Table est un morceau précieux, & qui facilite beaucoup les travaux sur la science numismatique.

M. Pellerin crut alors s'être acquitté de tout ce qu'il devoit au public. Il se trompoit ; & lui-même ne tarda pas à s'en appercevoir. Il avoit de très-belles Médailles des Rois Parthes qui indiquoient une Ère différente de celle que les Antiquaires avoient reconnue jusqu'alors. Il possédoit aussi beaucoup de Médailles des Rois de Perse, dont les Légendes étoient à la vérité écrites en caractères inconnus. Il n'en étoit que plus nécessaire de les mettre sous les yeux des Sçavans pour exciter leur curiosité & faire chercher des pièces de comparaison, qui pourront peut-être un jour nous dévoiler ces mystères. Enfin, M. Pellerin avoit fait de

nouvelles acquisitions, & il s'y étoit trouvé des pièces rares qu'il étoit important de faire connoître. Tous ces objets firent la matière d'un troisième & d'un quatrième *Supplément*, qui parurent en 1767. Dans les années suivantes il y a joint deux *Lettres*, où l'on trouve des éclaircissémens sur l'Alphabet Phénicien, qu'il détermine par les Médailles. A plusieurs autres *monumens* d'une excellente antiquité, Il ajoute aussi quelques pièces du Bas-Empire, qui ont leur intérêt. Il y entre dans un plus grand détail sur quelques Médailles des Rois d'Arménie dans le treizième siècle.

Cette collection des ouvrages de M. Pellerin en neuf volumes, si considérable par tant d'objets importans pour l'Histoire & la Géographie ancienne, est infiniment estimable par l'exactitude & la vérité étonnante avec laquelle la Gravure a rendu toutes ces Médailles ; la partie Typographique est aussi de la plus grande beauté, & soutient la réputation que Guérin & de-la-Tour se sont acquise par leurs magnifiques éditions.

Quant aux Observations que M. l'Abbé le Blond a publiées sur quelques Médailles du Cabinet de M. Pellerin, c'est un essai que ce jeune Savant, plusieurs fois couronné par l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, fait dans l'art numismatique. Il est avantageux pour lui que cette carrière lui soit ouverte dans le Cabinet & sous les yeux d'un homme si éclairé. On estimera toujours ces discussions, lorsqu'elles porteront sur des objets utiles.

*Séance publique de l'Académie Royale  
d'Écriture.*

C'EST le 17 Novembre dernier que s'est tenue cette Séance publique, en présence de M. De Sartine Conseiller d'Etat & Lieutenant Général de Police & de M. Mareau Procureur du Roi du Châtelet. M. Paillaſſon, Secrétaire, a ouvert la Séance, comme il est d'usage, par un Discours, dans lequel, après avoir annoncé les objets qui occupent l'Académie & ceux qu'elle se propose de traiter par la

## 152 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

suite, il rend compte des matières sur lesquelles Messieurs Guillaume, Goulin & Harger, Professeurs, ont travaillé depuis une année. Le premier, chargé de l'art d'écrire & de l'art de la vérification, a réformé, dans l'un, toutes les lettres équivoques & impropres; dans l'autre, il a exposé les moyens pour dévoiler les artifices des faussaires. Le second a parlé, avec autant de netteté que de profondeur, sur le Calcul & sur les Mathématiques; le troisième s'est expliqué scavamment sur la Grammaire Française. Ensuite M. Paillasson a nommé les nouveaux Professeurs qui alloient avoir l'honneur d'entretenir l'assemblée, & a terminé son Discours par le dénombrement de tous les avantages de l'Académie pour le bien général de la Nation.

M. Vallain, Professeur pour l'Écriture, a lu un Discours où il engage ses confrères à travailler de plus en plus à perfectionner les Arts & les Sciences que l'Académie embrasse; après quoi il a fait l'éloge de l'Écriture, & prouvé qu'elle est de la première né-

cessité, générale & particulière ; ce qui l'a conduit à la comparaison d'Écriture, & à faire voir que c'est la parfaite connoissance de cet Art qui constitue le vérificateur éclairé. *M. Vallain* s'est étendu sur la Grammaire par rapport à l'art d'écrire correctement, & après avoir fait quelques réflexions sur l'Arithmétique & sur les Changes étrangers, il a terminé son Discours par faire connoître les avantages que le Public doit retirer des travaux de cette Académie.

*M. Taxis de Blaireau*, Professeur pour le Calcul, a montré, par une Dissertation intéressante, en partant de la plus haute antiquité, les progrès de l'Arithmétique chez les Égyptiens, les Phéniciens, les Grecs & les Romains. Il a fait voir combien cette Science étoit redevable aux Arabes & que c'est depuis la renaissance des Arts dans l'occident que l'Arithmétique est devenue plus utile à tous les États, & que les Italiens ont été les Maîtres de toutes les Nations de l'Europe, non-seulement dans cette Science, mais dans

154 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

tous les Arts ; M. Taxis de Blaireau, à fini sa Dissertation par l'éloge de l'Arithmétique & par le plan qu'il se propose de suivre dans son Cours.

Après cette lecture , M. Dautrèpe , Professeur pour la vérification , a lu un Discours fondé sur ces deux propositions : les Ecritures peuvent-elles être imitées , déguisées ou falsifiées ? Est-il possible d'imiter, de déguiser ou de falsifier les Ecritures assez parfaitement pour en imposer à des vérificateurs intelligens & très-instruits de leur Art. M. Dautrèpe est convenu de la première proposition fondée sur l'expérience de tous les temps. Il a nié la seconde , en démontrant que toutes les Ecritures étoient absolument dissemblables : les raisons qui ont servi de base à son système sont , la diversité des dispositions , celle des procédés dans l'action d'écrire , le plus ou le moins de travail. Il a tiré , de ces différens objets, des preuves qui établissent parfaitement cette dissemblance ; d'où il a conclu qu'il étoit possible de distinguer , par la comparaison , les pro-

ductions d'une main de celles d'une autre. M. Dautrèpe a terminé son Discours en indiquant de quelle manière il professeroit l'Art qui lui a été confié.

Après M. Dautrèpe, qui a réuni tous les suffrages en sa faveur, M. Collier, Professeur pour la Grammaire Française, a divisé le Discours qu'il a lu en deux Parties : dans la première, il a fait connoître que l'étude de notre langue est entièrement indépendante de celle de toute autre langue ; & se bornant à comparer la Langue Française avec le Latin, il a prouvé qu'on peut, sans le secours absolu de la Langue Latine, parler & écrire parfaitement en François. Dans la seconde Partie, il a fait voir que l'étude de la Grammaire Française devoit précéder celle des autres Langues ; que c'étoit la base, ou, pour mieux dire, la seule route pour y parvenir aisément ; & il a prouvé qu'on ne fera jamais un progrès rapide dans le Latin, si l'on ne possède auparavant la théorie de sa langue maternelle.



156 ANNÉE LITTÉRAIRE.

M. Poiret , Directeur , a fait ensuite le remerciement à Messieurs les Magistrats & à toute l'assemblée par un Discours bien fait & très-précis. La Séance s'est terminée par la distribution des Médailles que M. De Sartine a faite à Messieurs Guillaume , Goulin & Harger anciens Professeurs , & à M. Michelet ancien Secrétaire : distribution qui a été accompagnée de cette politesse & de cette bonté qui caractérisent toutes les actions d'un Magistrat aimable , que le meilleur des Rois a placé dans la Capitale de son Royaume pour la perfection de la Police & pour le bonheur de l'humanité.

*Avis aux Vivans au sujet de quelques Morts ; par l'auteur de CHARLES ET VILCOURT Brochure in-8° de 27 pag. à Paris chez P. Fr. Gueffier Libraire au bas de la rue de la Harpe.*

CETTE petite Brochure , pleine de sens & de véritable Philosophie , tend à rappeler les François à cet esprit

de franchise & de gaîté qui caracté-  
risoit nos bons ayeux , & dont chaque  
jour , dans les sociétés , dans la Lit-  
térature & dans nos Spectacles , on  
s'éloigne avec le même soin que le fils  
orgueilleux d'un Parvenu cherche à  
faire oublier le nom & l'état de celui qui  
lui a donné le jour. L'auteur s'efforce  
de nous faire abjurer les extravagances  
qu'une Mode funeste nous fait adop-  
ter, & sur-tout de nous défaire de cette  
sombre Anglomanie qui porte la tris-  
tesse jusques sur nos habillemens. » Il  
« n'est pas un seul point sur le globe,  
» dit l'Anonyme en débutant , où la  
« Mode exerce un empire plus absolu  
» qu'en France. Je ne sçais comment  
» il est arrivé que, d'originaux que nous  
» étions sur cet article , donnant le ton  
» à tout l'Univers , depuis quelque  
» temps nous avons voulu deve-  
» nir copistes. L'Exercice Germani-  
» que , l'Uniforme Tudesque , les  
» Poësies Allemandes , la Musique Ita-  
» lienne & les coutumes Angloises se  
» sont tout d'un coup emparés de nos  
» têtes. Jusqu'à présent nous n'avons

158 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» encore rien emprunté des Russes ;  
 » peut-être que *ela viendra*, comme  
 » dit la Chanson. »

Pour donner plus de poids & d'énergie à ses leçons, l'auteur les met dans la bouche d'un Anglois qui nous reproche d'avoir échangé des vertus utiles & des qualités aimables contre les travers bizarres de sa Nation. D'abord, il attaque le préjugé favori des François qui se regardent comme les modèles inimitables de la bonne plaisanterie, & qui pensent que c'est un fruit privilégié qui ne croît que dans leur sol. » Vous vantez sans cesse » dit-il, celle ( la plaisanterie ) du » Comte *Hamilton* ; mais vous avez » donc oublié qu'*Antoine Hamilton* » étoit Anglois ou bien Irlandois si » vous voulez ; enfin, il étoit le com- » patriote, aussi bien que le contem- » porain & l'ami, de *Steele*, de *Far- » quhar*, de *Swift* & de *Congrève*, qui » étoient bien plus plaisans que lui & » d'un ton tout aussi pur au moins, mais » qui n'auroient pas écrit aussi purement » que lui en François. *Antoine* étoit » grand comme père & mère quand

» il vint en France & il a passé toute  
 » sa vie en Angleterre , ou bien à  
 » Saint Germain chez le Roi d'An-  
 » gleterre , avec une Colonie Angloise ,  
 » pour l'amusement de laquelle il a fait  
 » tous ces jolis riens de société qui  
 » vous amusent depuis ce temps-là. »

L'auteur , pour justifier des plaisanteries répandues dans les Papiers Anglois & qu'on trouve quelquefois assez plates en France , dit , entr'autres raisons , que ces facéties , tombant sur des usages Anglois , sont par là même *intraduisibles* pour ceux qui ne sont pas au courant de ces usages. Il appuie ce raisonnement d'un exemple tiré des écrits de *Pascal* , que vous ne serez pas fâché de lire ici. » Vous connoissez  
 » bien dit-il , les *Lettres Provinciales* ,  
 » ces fameuses *Petites Lettres* si renommées par le sel attique de leur immortelle plaisanterie : eh bien , il y a  
 » quantité d'honnêtes gens en Angleterre qui aiment infiniment la plaisanterie , qui en ont beaucoup eux-mêmes & qui cependant n'ont jamais pu lire quatre pages de suite de ces « *Petites Lettres* qui leur semblent si

160 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» longues. Il n'en est pas de même de  
» moi qui ai passé du temps en France  
» & qui ne suis pas mal au fait du  
» Formulaire & de la Constitution. Il  
» est vrai que , quand le Père *Annat* ou  
» le Jacobin , je ne sçais lequel des  
» deux , vient à paroître sur la scène ,  
» l'ennui des sept péchés mortels me  
» gagne , & je ne puis jamais achever ;  
» aulieu que dans les deux petites Let-  
» tres de *Racine* à M. *Nicole* , la Mère  
» *Angélique* & son Capucin ne m'ont  
» jamais fait bâiller.

On nous reproche ensuite d'avoir  
abandonné les chefs-d'œuvres de l'ini-  
mitable *Molière* pour lui substituer des  
scènes d'horreur & d'atrocité révol-  
tante ; de préférer le ténébreux *Young*  
& ses Poèmes funèbres aux grâces du  
*Vergil* , à l'esprit d'enjouement qui dicta  
tous ces jolis contes en vers & en Pro-  
se qui faisoient autrefois notre amu-  
sement.

Le Suicide , ce monstre affreux que  
nous avons érigé en Divinité tutélaire  
& secourable , est un autre objet des dé-  
clamations très-sensées de l'Anonyme.

» Nous prétendons , dit-il , avoir la li-  
 » berté de nous tuer parce que nous  
 » prétendons avoir la liberté , non-  
 » seulement de tout faire , mais de  
 » tout écrire & de tout penser. Le  
 » Suicide n'est guères plus ancien chez  
 » nous que la liberté de la Presse , & cer-  
 » tainement il ne remonte pas plus haut  
 » que la *Réformation*. C'est là son époque  
 » la plus reculée. Consultez les Chroni-  
 » ques de *Baker* & tous les Annalistes  
 » qui rendent le compte le plus mi-  
 » nucieux de nos petits événemens &  
 » de nos coutumes les plus triviales ,  
 » & vous verrez qu'avant *Luther* & *Cal-*  
 » *vin* on ne mouroit en Angleterre  
 » que d'accidens & de maladies , ou de  
 » la façon des Médecins & des Char-  
 » latans , comme on meurt aujourd'hui  
 » chez la plupart des peuples civilisés  
 » ou non civilisés de l'Univers.

L'éloquent Anglois conclut son Dis-  
 cours par cette petite péroraison bien  
 propre à faire impression sur ces cer-  
 veaux troublés & rembrunis par les noi-  
 res vapeurs de la Philosophie dominante :  
 » Au nom de Dieu , Messieurs les Fran-  
 » çois , vivez , & vivez gais & joyeux

162 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» comme faisoient vos pères. Il n'y  
» a pas d'époque dans votre histoire  
» qui n'ait produit des malheurs &  
» même des calamités. Adoucissez les  
» vôtres, comme vous faisiez autre-  
» fois, avec la petite chanson ; aussi  
» bien, il n'en sera ni plus, ni moins.  
» Débarrassez-vous de ce fatras de  
» Philosophie & de Politique qui ne  
» convient point à vos mœurs, & qui  
» vous rend méconnoissables aux yeux  
» de l'Europe ; oui, c'est l'Europe en-  
» tière qui vous conjure de ne copier  
» personne, & de redevenir ce que  
» vous étiez : car vous étiez char-  
» mans. » Puissent des conseils aussi sa-  
ges ranimer dans le sein de notre triste  
Nation, les ris, les jeux, la vivacité,  
le fond du caractère François ! Mal-  
heur aux Écrivains, aux Poètes, aux  
Dramatiques, qui, trop foibles pour  
marcher sur les traces de l'ainé des  
Corneilles, de Racine, de Boileau, de  
Rousseau, de Gresset, ne prennent pour  
génie que les accès d'une bile Philo-  
sophique, & pour enthousiasme que  
les fureurs d'une sombre misantropie !

*De la connoissance & de l'amour de  
J. C. Ouvrage revu & corrigé par M.  
l'Abbé \*\*\* ; un volume in-12 de 592  
pages ; à Paris chez Charles-Pierre  
Berton rue Saint Victor,*

**L**E PÈRE de Saint Jure Jésuite , un des  
auteurs les plus estimés de la Vie Spirituelle , a laissé plusieurs écrits ascétiques aussi variés que profonds. Plusieurs de ces ouvrages édifiants étoient demeurés jusqu'à ce jour dans cette volumineuse prolixité qui étoit du goût de son siècle. On en a réduit quelques uns qu'on a mis en état de voir le jour ; d'autres ont servi de matériaux pour la composition de quelques ouvrages de piété ; il en reste encore qui demanderoient une bonne rédaction. M. l'Abbé \*\*\* donne ici l'exemple du travail qu'il recommande ; le Père de Saint Jure avoit composé un in-folio de la connoissance & de l'amour de J. C. On nous le donne en un seul volume in-12 ; cet ouvrage peut être regardé



dé comme une suite du Livre des *Elus* au de J. C. crucifié , du même auteur , & dont la seconde édition vient de paroître. L'ouvrage que je vous annonce est divisé en trois Parties ; la première traite de la connoissance & de l'amour du Législateur des Chrétiens ; la seconde , de la Charité & de ses caractères sacrés ; la troisième est un tableau ou récit abrégé des actions de quelques Saints que leur amour pour Dieu a rendus plus célèbres , comme les *Pauls* , les *Augustins* , les *François de Sales* , les *Madeleines* & les *Thérèses*.

Vous auriez , Monsieur , une idée bien imparfaite de cet excellent Traité Spirituel , si vous l'assimiliez à cette foule de Livres du même genre où la dévotion se montre sous des attributs qui la dégradent & la rendent ridicule aux yeux des libertins ; le volume dont il s'agit n'a aucun de ces défauts ; c'est un style noble & pur , ce sont des raisonnemens solides , c'est toute la dignité du Chef de la Religion Chrétienne présentée avec cette simplicité

AN NÉE 1772. 165

touchante qui lui concilie l'amour & la vénération de tous ceux qui s'occupent à la méditer. Les ames pieuses & toutes celles qui s'intéressent à la gloire de la Religion accueilleront favorablement un ouvrage, où tout conduit à la pratique des vertus les plus parfaites, & sçauront gré au rédacteur d'avoir entrepris un travail aussi pénible & aussi utile,

Je suis, &c.

A Paris ce 20 Décembre 1772.

---

## LETTRE VIII.

*Proverbes Dramatiques, Tomes 5 & 6 ;  
deux volumes in-8°, d'environ 350  
pages chacun ; à Paris chez le Jay  
Libraire rue Saint Jacques.*

**J**E vous ai rendu compte, Monsieur, des quatre premiers Volumes de ces *Proverbes* à mesure qu'ils ont paru, & vous avez applaudi à ce nouveau genre d'amusement, qui est très agréable en société, & qui n'exige ni

## 166 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

les apprêts ni les dépenses qu'on est obligé de faire, lorsque l'on veut monter un spectacle en règle & jouer la Comédie. On est moins difficile pour les Acteurs & l'on a presque toujours le plaisir de la surprise. Ce sont des espèces de petites Comédies dont *M. de Carm* \*\* est, pour ainsi dire, le *Modèle*, & dans celles qu'il nous a données, il se rencontre souvent des Scènes qui feroient honneur aux meilleures pièces. Je vais parcourir rapidement les morceaux contenus dans ces deux derniers Volumes; vous trouverez vraisemblablement qu'ils ne sont pas inférieurs à ceux qui les ont précédés.

**L'IMPORTUN.** Deux amans, la Comtesse de *Clérancy* & le Chevalier de *Sourville*, brouillés par un mal entendu, sont sur le point d'avoir une explication. Arrive précisément dans ce moment un certain *Vicomte* grand diseur de riens, lequel impatiente beaucoup le Chevalier qui veut se justifier. Sa maîtresse retient exprès le *Vicomte* quelques instans de plus pour tirer une petite vengeance de son amant. Il prend

A N N É E 1772. 167

au *Vicomte* une fantaisie de faire des vers pour la *Comtesse*. On le fait passer dans un cabinet, &, lorsqu'il vient les rapporter, il ne trouve plus personne; on lui dit que la *Comtesse* a été obligée de sortir. L'impatience que le *Chevalier* a marquée pendant cette Scène, lui est très-favorable auprès de la *Comtesse*; de là l'application du Proverbe : à quelque chose malheur est bon.

LE CHIEN JUPITER. *M. de Valbert*, amant de *Mademoiselle de Saint-Aurèle*, surpris par la rentrée de l'oncle de sa maîtresse, se cache dans un cabinet & convient de s'esquiver en prenant la droite; dès que cet oncle, qui est asthmatique, sera endormi; il ajoute que, s'il se réveille, il contrefera avec un mouchoir le grattement de *Jupiter*, le chien de *M. de Saint-Aurèle*: la nièce lui répond que cet expédient là ne vaut rien, & que *Jupiter* est mort il y a six mois. Mais *M. de Valbert* est un des originaux les plus distraits qu'il y ait jamais eu; il oublie tout: au lieu d'aller à droite,

il prend la gauche ; il renverse les meubles ; il réveille l'oncle & se met à contrefaire *Jupiter*. *M. de Saint-Aurèle* appelle. Le hasard veut qu'il a arrêté dans le cours de la journée le mariage de sa nièce avec les parens de *M. de Valbert* ; il s'imagine être déjà au matin , & que celui-ci s'est empressé de venir le remercier. Aussi , le Proverbe *il est plus heureux que sage* , convient parfaitement à *M. de Valbert*.

L'AMBASSADEUR. Autres Scènes de distraction encore plus comiques. La Marquise d'Arville femme d'un Ambassadeur a , pendant l'absence de son mari , une intrigue avec le Chevalier de Rosmont. L'Ambassadeur revient , & sa femme se hâte d'aller écrire pour prévenir le Chevalier ; celui-ci , qui n'a jamais vû le mari de sa maîtresse & qui oublie qu'il doit être incessamment de retour , se met à l'apostropher très vivement. » Monsieur , lui dit-il , je vous avouerai que je suis fort surpris de vous trouver ici , & en robe de chambre encore.

LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

» Je le suis davantage moi, du ton  
» sur lequel il me paroît que vous y  
» êtes.

LE CHEVALIER.

» Je vois que je suis sacrifié, & que,  
» pendant mon absence, on ne perd  
» pas un instant. On a bien raison de  
» dire qu'il faut s'attendre à tout avec  
» les femmes. Notre sort est à-peu-  
» près égal ; &, à vous dire le vrai,  
» je ne me le persuadois pas.

LE MARQUIS.

» Monsieur, vous m'apprenez des  
» choses qui ne me sont point agréables.

LE CHEVALIER.

» Et croyez-vous, Monsieur, qu'il  
» me soit plus agréable de vous trou-  
» ver ici, & en robe-de-chambre?

LE MARQUIS.

» Je crois en avoir le droit.

il prend la gauche ; il renverse les meubles ; il réveille l'oncle & se met à contrefaire *Jupiter*. *M. de Saint - Aurèle* appelle. Le hazard veut qu'il a arrêté dans le cours de la journée le mariage de sa nièce avec les parens de *M. de Valbert* ; il s'imagine être déjà au matin , & que celui-ci s'est empressé de venir le remercier. Aussi , le Proverbe *il est plus heureux que sage*, convient parfaitement à *M. de Valbert*.

L'AMBASSADEUR. Autres Scènes de distraction encore plus comiques. La Marquise d'*Arville* femme d'un *Ambassadeur* a , pendant l'absence de son mari , une intrigue avec le Chevalier de *Rosémont*. L'*Ambassadeur* revient , & sa femme se hâte d'aller écrire pour prévenir le Chevalier ; celui-ci , qui n'a jamais vû le mari de sa maîtresse & qui oublie qu'il doit être incessamment de retour , se met à l'apostropher très vivement. » Monsieur , lui dit-il , je » vous avouerai que je suis fort surpris de vous trouver ici , & en robe de chambre encore.

LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

» Je le suis davantage moi, du ton  
» sur lequel il me paroît que vous y  
» êtes.

LE CHEVALIER.

» Je vois que je suis sacrifié, & que,  
» pendant mon absence, on ne perd  
» pas un instant. On a bien raison de  
» dire qu'il faut s'attendre à tout avec  
» les femmes. Notre sort est à-peu-  
» près égal; &, à vous dire le vrai,  
» je ne me le persuadois pas.

LE MARQUIS.

» Monsieur, vous m'apprenez des  
» choses qui ne me sont point agréables.

LE CHEVALIER.

» Et croyez-vous, Monsieur, qu'il  
» me soit plus agréable de vous trou-  
» ver ici, & en robe-de-chambre?

LE MARQUIS.

» Je crois en avoir le droit.



LE CHEVALIER.

» C'est ce qu'il faudra voir. Peut-  
» on être plus cruellement trompé ?

LE MARQUIS.

» Monsieur , ces plaintes-là me déplai-  
» sent très-fort , je vous en avertis.

LE CHEVALIER.

» Eh bien , Monsieur , allez vous-  
» en , vous ne les entendrez pas.

LE MARQUIS.

» Vous ne me connoissez pas appa-  
» remment ?

LE CHEVALIER.

» Non , Monsieur , & je suis très-  
» fâché de voir que ce soit à vous qu'on  
» me sacrifie ; mais vous n'en jouirez  
» pas longtemps , je vous le promets.

LE MARQUIS.

» Monsieur , ce ton -là ne me con-  
» vient point du tout.

LE CHEVALIER.

» J'en suis fâché. Sortez , vous  
» dis-je.

**A N N É E 1772. 171**

**LE MARQUIS.**

» Il est singulier que vous croyiez  
» devoir me chasser d'ici.

**LE CHEVALIER.**

» Vous le prendrez comme il vous  
» plaira ; si vous étiez de mes amis ,  
» je prendrois peut-être un autre ton ;  
» mais avec un inconnu . . . .

**LE MARQUIS.**

» Un inconnu ?

**LE CHEVALIER.**

» Sûrement ; je ne vous ai jamais  
» vu nulle part , & vous ne devriez  
» pas vous faire presser davantage de  
» sortir.

**LE MARQUIS.**

» C'est à moi de vous en prier : ap-  
» prenez que je suis le maître ici.

**LE CHEVALIER.**

» Vous ?

**H ij**

172 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LE MARQUIS.

» Oui, Monsieur.

LE CHEVALIER.

» Pas tant que j'y ferai.

LE MARQUIS.

» Monsieur, je vous dis que je suis  
» le maître, encore une fois.

LE CHEVALIER.

» Habillez-vous, & nous verrons ».

L'Ambassadrice arrive ; le *Chevalier* reconnoît enfin que c'est le mari lui-même qu'il vouloit chasser de chez lui : il sort confondu, & l'*Ambassadeur* promet à sa femme de ne point faire de bruit à condition qu'elle ne le reverra plus. *Charbonnier doit être maître chez lui* : c'est le *Proverbe* de cette petite pièce ; il n'est pas moins juste que les autres.

LE PRINCE WOURTSBERG. Il s'agit d'un Musicien François que l'on pré-

sente à un petit Prince d'Allemagne. On le fait chanter devant lui & devant les Princesses *Gudule* & *Utrique*; tous les ridicules des étrangers qui estropient le François & qui tiennent une Cour assez mal ordonnée sont rendus plaisamment. Le Prince *Wourtsberg* trouve que le François qu'on lui présente ne chante pas assez vite, chante lui-même très-mal, mais fort rapidement; & promet cinq cens. ducats au Musicien, pourvû qu'il prenne de ses leçons & qu'il chante à sa fantaisie : c'est gros-Jean qui remontre à son Curé.

LE BOSSU. Le Chevalier de *Rouvigny* a eu une affaire d'honneur; il prend à Lyon le nom du Président son frère & paroît borgne & bossu. Sous ce déguisement, comme il a beaucoup d'esprit, il fait la conquête de deux jolies veuves; l'une, nommée *Madame de Saint-Clair*, a beaucoup de prétentions; l'autre, *Madame de Mouson*, joint beaucoup de mérite à celui de la figure. *Madame de Saint-Clair*, qui avoit raillé hautement sa rivale d'ai-

mer un homme fait comme le *Président*, cherche à l'épouser. Le *Président* aime *Madame de Mouson*, mais veut se venger de l'autre veuve. Il fait en sorte qu'elle réitère ses propositions de mariage, tandis que *Madame de Mouson* est dans un cabinet voisin; elle parolt subitement; alors le *Président* déclare que ce n'est pas *Madame de Saint-Clair* qu'il épouse, mais que, comme elle l'avoit traité avec mépris, il avoit voulu lui prouver qu'il étoit digne d'être aimé d'une honnête femme; puis il ôte son bandeau, fait disparaître sa bosse, offre sa main à *Madame de Mouson*, & *Madame de Saint-Clair* sort en laissant éclater son dépit. Le Proverbe est : *il ne faut pas dire : fontaine, je ne boirai pas de ton eau.*

LA ROBE DE CHAMBRE. Un homme veuf, *M. Le Rond*, invite son ancien ami *M. de Saint-Maur* & *Mademoiselle de l'Epine* sa nièce, à passer quelques temps avec lui à sa campagne. *M. de Saint-Maur* lui présente sa parente & sort pour aller achever quelques affaires. Cette nièce est une bégueule très for-

maliste. *M. Le Rond* veut supprimer les cérémonies, la fait asseoir sur un canapé, s'assied à côté d'elle & lui demande les libertés du mariage ; elle s'effarouche beaucoup ; l'oncle revient, & *M. Le Rond* prétend qu'il n'étoit question que de la liberté de mettre la robe de chambre. Cette nièce est comme l'anguille de *Melun* qui crie &c. La Scène du tête-à-tête de Mademoiselle de Saint-Maur & de *M. Le Rond*, est une des plus agréables de ce recueil.

LE SOT ET LES FRIPONS. C'est un nigaud qui arrive dans un Café pour épouser la fille de la Limonadière. Deux fripons lui volent assez adroitement son argent & sa bague ; mais un autre amant de la jeune fille ( *M. du Pont* ) s'est apperçu de tout, & lui fait rendre ce qu'on lui a pris. La Limonadière déclare que son intention n'est pas que sa fille épouse un benêt ; elle l'accorde à *M. du Pont* qui se trouve le neveu d'un de ses compères. La filouterie de ces sortes d'escrocs qui fréquentent les lieux publics, est supérieurement peinte dans ce dernier

Proverbe dont le mot est , qu'il ne faut pas se confier au Renard.

LA SONNETTE. La Scène est dans une Ville de garnison. Le Chevalier Du Parc a gagé avec deux autres Officiers, qu'il auroit les bonnes grâces de Madame Victorin femme du Commissaire des Guerres , & qu'il entreroit la nuit chez elle. Effectivement elle lui a remis la clef de la porte en lui donnant rendez-vous pour le soir ; mais elle dit tout à son mari , convient avec lui qu'il attachera une sonnette à la porte & que , lorsque le Chevalier se présentera , le bruit de cette sonnette éveillera un gros chien qui sera lâché dans la cour. Tout s'exécute comme elle l'avoit disposé ; chaque fois que le Chevalier veut entrer , la sonnette & le chien font un tapage épouvantable ; il n'ose avancer , les Officiers qui avoient fait le pari le bernent impitoyablement ; M. Victorin paroît lui-même à la fenêtre & appelle :

» Monsieur le Chevalier du Parc ?

Le Chevalier DU PARC.

» Réponds pour moi , Saint-Vignard.

A N N É E. 1772. 177

M. DE SAINT-VIGNARD.

» Ah , ah , vous n'êtes pas encore  
» couché , Monsieur le Commissaire.

M. VICTORIN.

» C'est vous , Monsieur de Saint-  
» Vignard.

M. DE SAINT-VIGNARD.

» Oui , vraiment , je passe par ici.

M. VICTORIN.

» Oui ; mais vous avez avec vous  
» M. le Chevalier du Parc , n'est-ce  
» pas ?

M. DE SAINT-VIGNART.

» Pourquoi me demandez - vous  
» cela ?

M. VICTORIN.

» Je ne vous le demande pas ;  
» car j'en suis sûr. Madame Victorin  
» vient de me dire qu'il avoit parié  
» qu'il entreroit chez elle la nuit.

H v



M. DE LA VIROUX, *au Chevalier  
du Parc.*

» On se moque de toi.

M. DE SAINT-VIGNARD.

» Paix donc.

M. VICTORIN.

» Elle le prie de renoncer à ce pro-  
» jet, parce qu'elle a grande envie de  
» dormir.

Le Chevalier DU PARC, *bas.*

» Dis qu'elle m'a donné la clef, pour  
» la confondre vis-à-vis de son mari.

M. DE SAINT-VIGNARD.

» Mais....

M. DE LA VIROUX.

» Dis, dis ; nous saurons plus com-  
» plettement comme elle le joue.

M. DE SAINT-VIGNARD.

» On dit qu'il n'a pas tort, puisque

ANNÉE 1772. 179

- » Madame *Victorin* lui avoit donné
- » une clef pour entrer.

M. VICTORIN.

- » Cela est vrai, elle lui a donné
- » une clef ; mais elle le prie d'être
- » persuadé qu'avec cette clef on reste
- » à la porte.

M. DE LA VIRGUX.

- » Fort bien.

M. VICTORIN.

- » Qu'en Province, celui qui fait
- » le plus de bruit ne réussit pas tou-
- » jours auprès des femmes, & qu'on
- » ne fait souvent qu'éveiller les voisins,
- » sans allarmer personne.

M. DE SAINT-VIGNARD.

- » Cela arrive quelquefois, M.
- » Commissaire.

M. VICTORIN.

- » Vous chargez-vous de dire tout ce
- » là à M. le Chevalier Du Parc ?

Hvj

M. DE SAINT-VIGNARD.

» Ne vous inquiétez pas ; il le sçait déjà.

M. VICTORIN.

» Ah, je vous entends. En ce cas-  
là, je vous souhaite à tous le bon soir.

M. DE SAINT-VIGNARD.

» Et la clef, ne la voulez-vous pas ?

M. VICTORIN.

» Non, non ; laissez-la dans la serrure, cela est égal ». Le Chevalier en se retirant jette la clef avec dépit, & les autres le forcent de convenir qu'il a perdu la gageure. Le mot est : *plus de bruit que de besogne.*

LE TROMPEUR FAVORABLE. M. le Blanc, Tuteur de Mademoiselle de Saint-Genest, veut épouser sa pupille qui est riche, & la brouiller avec le Chevalier Ducherny son amant. Il donne rendez-vous dans le pavillon du jardin à Julie femme de chambre, & écrit au

*Chevalier* au nom de *Mademoiselle de Saint-Genest*, de s'y rendre le soir même ; puis il fait venir un *Commissaire* afin de les surprendre & de faire croire à sa pupille que son amant donne des rendez-vous à *Julie* ; mais le hasard fait que *Mademoiselle de Saint-Genest* vient dans le pavillon , qu'elle y rencontre le *Chevalier* , & le *Commissaire* qui les y trouve vient dire au Tuteur qu'ils ne demandent pas mieux que de s'épouser. Il est pris dans ses propres pièges , & c'est un nouvel exemple qui prouve que la *Tricherie* revient à son Maître.

LA GUINGUETTE. Madame *Minuit* Sage-Femme & *Mademoiselle Goton* sa fille se trouvent aux Porchérons. *M. Piquepoint* , Tailleur , qui est amoureux de *Goton* , se sert d'un moyen singulier pour l'obtenir de sa mère. Il donne le mot à un de ses amis nommé *M. de la Tresse* , Perruquier , & tous deux se placent à la table voisine de celle de *M. Minuit*. *M. de la Tresse* commence une dispute avec cette femme. *Piquepoint* veut l'appaiser , prend ensuite ouvertement le parti de la mère.

*Goton*, offre de se battre pour elle ; enfin, gagne tellement son amitié, qu'elle consent d'en faire son gendre. Cette ruse-là est un peu raffinée : mais tout chemin conduit à Rome.

L'AMATEUR DU TRAGIQUE. *M. Trendreville* a un goût décidé pour les Tragédies, & se laisse attendrir à toutes les exclamations qu'elles contiennent. Il a une nièce nommée *Mademoiselle de Rinant* qui ne demande pas mieux que d'épouser un *M. de la Chainière*. Un ami commun, *M. du Rivault*, leur conseille de profiter de la manie de *M. Trendreville*, & , dès que ce dernier arrive, *M. du Rivault* lui présente *M. de la Chainière* qui, dit-il, a une Tragédie toute prête. *M. de la Chainière* se défend quelque temps : mais on le force de réciter des morceaux de son ouvrage ; il déclame au hazard quelques vers emphatiques dans lesquels un père refuse sa fille à celui qui l'aime ; *M. Trendreville* fond en larmes : alors on lui dit que c'est l'histoire véritable de *M. de la Chainière* qui est épris de *Mademoiselle de Rinant*, & l'oncle, qui ne veut pas ressembler au tyran de la

**A N N É E 1772. 183**

Tragédie , lui accorde la main de sa nièce. Tout cela s'exécute sur le champ : tant il est vrai qu'il faut battre le fer tandis qu'il est chaud.

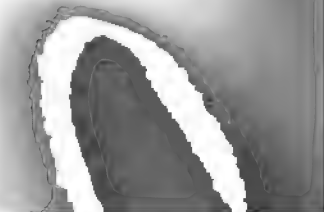
Je ne vous parlerai , Monsieur , que des Proverbes les plus remarquables du sixième & dernier Volume. LE MÉDECIN GOURMAND. M. de Belronde a fait apprêter un guignard & une poule de mer pour son dîner. M. Bremin son Médecin arrive dans ces entrefaites , & il le prie d'en manger sa part ; le Médecin l'accepte : mais , comme M. de Belronde témoigne avoir grand appétit , le Docteur tombe dans une rêverie profonde , puis le regardant avec un air d'inquiétude : » Qu'est-ce que vous avez ? Vous êtes jaune » aujourd'hui.

**M. DE BELRONDE.**

» Jaune !

**M. BREMIN.**

» Oui , je parie que vous n'avez pas  
» pris la dernière médecine que je vous  
» ai ordonnée.



M. DE BELRONDE.

» La dernière, non ; mais j'en avois  
» pris trois.

M. BREMIN.

» Ce n'étoit pas assez. Voilà com-  
» me on se met dans le cas de re-  
» tomber. Avez-vous dormi cette  
» nuit ?

M. DE BELRONDE.

» Oui , j'ai dormi huit heures de  
» suite,

M. BREMIN.

» Voilà justement ce que je disois.

M. DE BELRONDE.

» Comment ?

M. BREMIN.

» Les liqueurs s'épaississent ; voilà  
» comme une grande maladie com-  
» mence. Vous êtes bien déraison-  
» nable.

ANNÉE 1772. 187

M. DE BELRONDE.

» Mais je n'ai pas soupé hier.

M. BREMIN.

» Aussi cela vient-il d'un amas d'humours qui est prêt à faire un ravage horrible. Il faut l'empêcher.

M. DE BELBRONDÉ.

» Quoi, Docteur, vous croyez....

M. BREMIN.

» Tenez, ne badinons pas avec cela.

M. DE BELBRONDE.

» Vous m'alarmez.

M. BREMIN.

» Écoutez-moi : vous êtes bienheureux que je sois venu ici ; il faut couper court au mal.

M. DE BELRONDE.

» Que faut-il faire ?



M. BREMIN.

- » Je ne vous dirai pas de vous cou-
- » cher, mais de vous tranquilliser,
- » & de boire de l'eau de poulet toute
- » la journée : nous verrons ce soir s'il
- » faudra vous saigner.

M. DE BELRONDE.

- » Je croyois me porter le mieux du
- » monde.

M. BREMIN.

- » Voilà comme souvent on se trom-
- » pe, & que l'on ne prévoit rien.
- » Sans moi, je ne sçais pas ce qui en
- » seroit arrivé.

M. DE BELRONDE.

- » Je vous remercie bien, Docteur.
- » Je ne pourrai donc pas dîner ?

M. BREMIN.

- » Dîner ? Non vraiment. Je m'en
- » vais sonner, pour qu'on vous fasse
- » de l'eau de poulet.

A N N É E 1772. 189

M. de Belronde se foumet à cette ordonnance rigoureuse : le Médecin mange devant lui son guignard tout entier ainsi que sa poule de mer ; & , tandis qu'il lui fait prendre l'eau de poulet , il boit son vin du Clos Vougeau , & s'en va sur le champ dans une autre maison rire aux dépens de son prétendu malade : le Proverbe est , *qui se fait brebis , le loup le mange.*

LA MARCHANDE DE CERISES est peut-être la plus ingénieuse de toutes ces petites pièces. La Scène est dans un Caffé : un Officier nommé M. d'Escabious communique à M. de Saint-Damase son ami l'embarras où il est pour remettre une lettre à Mademoiselle *Nérianne* fille de Madame Mignonette la Limonadière ; il en est fort amoureux : mais la mère la veille de près. Entre la mère : *ogome* , qui veut absolument vendre un panier de cerises. Il vient une idée à *Descabious* ; il parie que les yeux de Madame Mignonette sont plus grands que ces cerises de sont grosses,

M. DE SAINT-DAMASE.

» Je parie que non.

M. D'ESCABIOUS.

» Nous verrons.

M. DE SAINT-DAMASE.

» Qu'est-ce que nous parions ?

M. D'ESCABIOUS.

» Eh bien, le panier de cerifes.

M. DE SAINT-DAMASE.

» Voilà qui est fait.

M. D'ESCABIOUS.

» Mais il faut les mesurer.

M. DE SAINT-DAMASE.

» C'est ton affaire.

M. D'ESCABIOUS, s'approchant.

» Madame Mignonette, nous venons  
» de faire un pari.

MADAME MIGNONETTE.

» Q'est-ce que c'est, Messieurs ?

ANNÉE 1772. 191

M. D'ESCAPIOUS.

» Vous me ferez gagner ; car cela  
» vous regarde.

MADAME MIGNONETTE.

» Moi , comment donc ?

MADemoiselle MARIANNE.

» Ah , ma chère mère , vous l'avez  
» sûrement entendu ; car je l'ai enten-  
» du , moi.

MADAME MIGNONETTE.

» Voulez-vous bien vous taire ?

M. D'ESCAPIOUS.

» Tenez , Madame *Mignonette* ,  
Saint-Damasc trouve ces cerises fort  
» belles , & moi j'ai parié que vos  
» yeux sont plus plus grands qu'elles ne  
» sont grosses,

MADemoiselle MARIANNE.

» Voilà ce que j'ai entendu.

MADAME MIGNONETTE.

» Encore. ( *A M. d'Escabious.* ) Mon-  
» sieur , mes yeux sont comme ils sont ;

192 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» mais ils ne font pas si grands que vous  
» le dites.

M. D'ESCABIOUS.

» Et moi je soutiens que je gagne-  
» rai mon pari.

M. DE SAINT-DAMASE.

» Et comment saurons nous cela ?

M. D'ESCABIOUS.

» En les mesurant.

M. DE SAINT-DAMASE.

» Et comment feras-tu ?

M. D'ESCABIOUS.

» Si Madame Mignonette le veut  
» bien , cela sera fait tout de suite.  
» ( Il prend deux cerises qui tiennent en-  
» semble , & il dit à Madame Migno-  
» nette , ) Permettez.

MADAME MIGNONETTE.

» Que voulez-vous faire ?

M. D'ESCABIOUS.

Mesurer.

MADAME

A N N É E 1772. 193

MADAME MIGNONETTE.

» Comment ?

M. D'ESCABIOUS.

» Fermez les yeux , je mettrai ces  
» cerises dessus , & Saint-Damase ju-  
» gera.

MADAME MIGNONETTE.

» Non , non , on se moqueroit de  
» moi.

MADEMOISELLE MARIANNE.

» Ah , ma chère mère !

La Mère R O G O M E.

» Allons , mon cher cœur , ne faites  
» pas la petite bouche , afin que je  
» vende mon panier de cerises.

MADAME MIGNONETTE.

» En vérité...

Allons , allons. ( *Il met les cerises*  
» *d'une main sur les yeux de Madame*  
» *Mignonette , & de l'autre il donne la*  
» *lettre à Mademoiselle Marianne* ) Tu  
» vois , je t'en fais juge.

La Mère R O G O M E.

» Voilà mon Cousin

» L'allure

» Mon Cousin ,

» Voilà mon Cousin

» L'allure.

ANN. 1772. Tome VIII. I

Le Proverbe est : *il fait amadouer la poule pour avoir les poussins.*

LE MARI. Madame de Mondoux, riche Bourgeoise, reçoit chez elle la plus haute compagnie & son mari joue un si mince personnage dans sa propre maison, que la moitié des convives ne le connoit pas, même de vue. Des femmes de qualité s'amuse à la tourmenter en adressant la parole à ce mari qu'elle méprise. Ensuite on raconte l'histoire d'une autre femme qui avoit envoyé le sien souper avec le précepteur de son fils. Ce trait ouvre les yeux à M. de Mondoux; il prend son parti, donne des ordres à un laquais, & , comme on annonce qu'on a servi, il offre la main à Madame de Mondoux.

MADAME DE MONDOUX.

« Mais vous extravaguez ! c'est à  
» ces Dames.

M. DE MONDOUX.

« Non, Madame, je n'extravague  
» point ; vous n'aurez pas l'honneur de  
» souper avec elles, & moi je n'irai  
» point souper avec le Précepteur de  
» mon fils,

**A N N É E 1772: 195**

**MADAME DE MONDOUX.**

» Qu'est-ce que cela veut dire ?

**M. DE MONDOUX.**

» Que nous souperons ensemble , à  
» Bondy.

**MADAME DE MONDOUX.**

» A Bondy ?

**M. DE MONDOUX.**

» Oui , Madame , à la première  
» poste sur le chemin de ma terre de  
» Champagne , où nous allons aller tous  
» les deux , jusqu'à ce que vous ayez  
» fait des réflexions plus mûres. L'his-  
» toire qu'on vient de conter m'a  
» déterminé à ce parti , qui est le seul  
» à prendre pour vous & pour moi.

**MADAME DE MONDOUX.**

» Mais, Mesdames, souffrirez-vous ?.

**M. DE MONDOUX.**

» Ces Dames n'ont rien à dire à  
» cela. Vous voyez que les gens du  
» meilleur ton blâment toute femme  
» qui ne tient pas toute sa considé-  
» ration d'un mari raisonnable ; ainsi  
» il n'y a pas à hésiter.....

**MADAME DE MONDOUX**

» Monsieur , je vous promets...



M. DE MONDOUX.

» Je n'écoute rien, Meldames, Mes-  
 » sieurs, je vous dois le trait de lu-  
 » mière qui vient de m'éclairer ; j'ai-  
 » me la paix, mais je ne veux point  
 » être avili aux yeux du monde, &  
 » encore moins aux miens. Soupez ici,  
 » si cela vous convient, je n'ose vous  
 » en prier, puisque je ne pourrai pas  
 » vous y faire les honneurs, & plai-  
 » gnez-moi du moins d'avoir été obli-  
 » gé d'en venir à cette extrémité. » Il  
 emmène sa femme, & cette résolution  
 subite confirme le Proverbe : *qui se*  
*sont morveux, se mouche.*

LE COMEDIEN BOURGEOIS. M. Ro-  
 bineau, fils d'un Procureur, a la fureur  
 de jouer la Comédie & vient de pren-  
 dre une leçon de *le Kain*. Son père le  
 querelle beaucoup & le menace de le  
 faire mettre à Saint Lazare. Le jeune  
 homme, l'instant d'après, arrête son  
 domestique afin de répéter son rôle :  
 le domestique s'enfuit : alors notre Ac-  
 teur a recours à la perruque de son  
 père & se met à lui adresser bien ten-  
 drement des vers de *Racine* ; dans ce  
 moment le père veut sortir ; il demande  
 sa perruque.

ETIENNE.

» Eh , Monsieur , je la cherche.

M. ROBINEAU.

Qu'en as-tu donc fait ?

ETIENNE.

» Elle étoit là sur la tête , dans le  
» poudroir , & je ne trouve ni la  
» tête ni la perruque.

M. ROBINEAU.

» Mais il faut que je sorte.

ETIENNE.

» Je ne comprends pas cela.

M. ROBINEAU.

» Veux-tu bien la chercher ?

ETIENNE.

» Je ne fais pas autre chose.

M. ROBINEAU , *le fils.*

» Je me souviens à présent , voyons :  
» à la tête à perruque.

» Ah, n'en voilà que trop : c'est trop me faire  
entendre ,

» Madame , mon bonheur , mon crime , vos  
bontés ,

» Et sçavez-vous pour moi tout ce que  
vous quittez !

*Il se jette à genoux.*

» Quand pourrai-je à vos pieds expier ce  
reproche?...

ÉTIENNE, *entrant avec Monsieur Robineau.*

» Eh, Monsieur, la voilà votre perruque, je sçavois bien qu'elle n'étoit pas perdue. *Il emporte la tête de perruque.*

M. ROBINEAU, *le fils.*

» Eh, que fais-tu donc. *Il suit Étienne.*

M. ROBINEAU, *l'arrêtant.*

» Quoi, Monsieur, malgré la promesse que vous venez de me faire, vous continuez à jouer la Comédie, & avec ma perruque encore !

M. ROBINEAU, *le fils.*

» Mon père...

M. ROBINEAU.

Q'avez-vous à dire, quand je vous prends sur le fait ? Quoi, vous ne di-  
» liez pas là des vers à genoux & à  
» ma perruque ? Je crois qu'il me fe-  
» roit jouer moi-même ; si je le laissois  
» faire. Je vous en donnerai des per-  
» ruques, pour vous exercer.

M. ROBINEAU, *le fils.*

» C'étoit pour la dernière fois.

M. ROBINEAU.

» Mais voyez un peu, il faut bien  
» avoir la rage de la Comédie pour

» s'exercer avec ma perruque ! Que ce-  
 » la vous arrive encore. Vous verrez  
 » que je vous tiendrai parole. A Saint  
 » Lazare , oui Monsieur , vous irez, je  
 » vous en réponds bien. Avec ma  
 » perruque !

M. ROBINEAU , le fils.

» En vérité mon père,...

M. ROBINEAU.

» Que je n'entende plus parler de Co-  
 » médie , & allez-vous-en tout-à-  
 » l'heure chez votre Agrégé.

M. ROBINEAU , le fils

» Je m'en y vais.

M. ROBINEAU.

» Mais voyez l'impudence , prendre  
 » ma perruque ! Il sort.

M. ROBINEAU , le fils prenant sa canne  
 & son chapeau.

» Il vaut mieux aller répéter avec  
 » celle qui jouera *Junie*. Après tout ce  
 » train-là , je serai bien heureux si je  
 » n'ai pas oublié ce que M. le Kain m'a  
 » dit. » Le Proverbe est , a beau prêcher  
 qui n'a le cœur de bien faire.

Il faut , Monsieur , certainement  
 beaucoup d'imagination pour inventer  
 tant d'aventures , plus plaisantes les unes

## 200 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

que les autres. Vous trouverez dans ces *Proverbes*, comme dans les anciens, de la vérité, de la facilité dans le dialogue, de la gaîté, de la justesse dans l'application des maximes qui font la morale de chacun de ces petits Drames; & vous penserez avec moi qu'un auteur qui a tant de fécondité dans le choix des sujets & de ressources dans les détails, pourroit aspirer plus que personne à l'honneur d'enrichir la Scène de nouvelles intrigues & de nouveaux caractères. On trouve & l'on vend séparément chez le même Libraire les quatre premiers Volumes de ces *Proverbes*.

Je suis, &c.

A Paris, ce 22 Décembre 1772.

---

## L E T T R E IX.

*Discours prononcé en l'Assemblée publique de la Société Royale des Sciences & Belles-Lettres de Nancy, le 8 Mai 1772, jour de la distribution solennelle des Prix; par M. le Chevalier de Solignac, Secrétaire perpétuel. On*

A N N É E 1772. 201

*y a joint l'ouvrage qui a remporté le  
prix des Belles-Lettres ; à Nancy chez  
Claude le Seure Imprimeur & Libraire.*

**C**E Discours de M. Solignac est un monument élevé à la gloire des Lettres ; l'auteur indique les services que la Société en a recueillis ; il faut l'entendre lui-même s'expliquer sur cet objet intéressant » Peut-on ignorer, » Messieurs, que c'est la culture des » Lettres, & que ce n'est qu'elle seule » qui a débrouillé parmi nous le cahos » de l'ignorance, étendu l'empire de » la Raison, & démêlé cette foule de » rapports délicats, cette filiation d'idées qui sont le germe mutuel les » unes des autres ; que c'est elle qui, » créant, pour ainsi dire, un monde » nouveau, a substitué à une éducation rude & grossière, à une simplicité brutale & farouche, au fiel de » la misanthropie trop commune autrefois, un esprit d'insinuation, d'enjouement & de douceur, & cette » élégance de manières qui relève du » moins l'éclat des vertus, si elle ne » les supplée ; que c'est uniquement

## 202 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» le goût des Lettres qui a poli nos  
 » mœurs , persuadé la nécessité de  
 » l'ordre , épuré les Loix. . . . Ce  
 » que nous devons particulièrement  
 » aux Lettres , c'est l'art de joindre  
 » dans nos écrits le ton du sentiment  
 » à la force des idées , la délicatesse  
 » à la profondeur , l'abondance à la  
 » précision , & les graces d'une dic-  
 » tion légère & naïve à l'énergie brû-  
 » lante d'un esprit créateur. Ce n'est  
 » plus le temps où l'on prenoit les  
 » grands mots pour de la chaleur , les  
 » tournures bizarres pour des pensées ,  
 » l'embaras & la contrainte pour de  
 » la force , des entassements de figures  
 » pour d'heureux transports , & une  
 » basse médiocrité pour de l'opulence » .

*M. de Solignac* s'efforce d'exciter  
 dans le cœur des Lorrains l'ardeur  
 pour les succès de la Littérature ; il se  
 plaint du petit nombre de contendans  
 aux Prix Académiques dans une Pro-  
 vince où l'esprit & les talens sont si  
 communs , & qui ne demandent , pour  
 être couronnés , que quelques efforts  
 & un peu d'application. Il touche en-  
 suite , mais très-légèrement , un mot

des deux Discours qui , avec celui dont  
je vais vous entretenir , ont concouru  
à la dernière séance ; il en indique les  
meilleurs traits ainsi que les défauts ,  
avec cette noble franchise qui fait un  
des plus beaux privilèges de la Répu-  
blique Littéraire & cette politesse, que  
donne le commerce de la Cour : » Ces  
» défauts , Messieurs , nous ne prenons  
» la liberté de les relever que pour l'in-  
» térêt des Lettres dont nous sommes  
» chargés de procurer l'avancement...  
» Ce n'est même qu'avec douleur que  
» nous offrons ici des travaux sans suc-  
» cès. Nous respectons le tronc des  
» chênes, dont nous n'approuvons point  
» les branches qui en flétrissent la beau-  
» té. Ainsi les Nymphes de *Diane*, lorf-  
» qu'elles vouloient désarmer les Dieux  
» de *Cythère* endormis , ne portoient  
» qu'avec crainte leurs mains armées de  
» ciseaux sur les aîles de ces enfans ai-  
» mables ». L'exemple de *M. de Soli-*  
*gnac* est une nouvelle preuve, Monsieur,  
qu'il est des talens qui ne vieillissent  
point ; à 88 ans , il répand sur ses écrits  
autant de fleurs qu'il en versoit dans le  
printemps de son âge. Il offre le spec-



tacle agréable des Graces légères que les rides ne mettent point en fuite, & des Muses riantes qui font briller sur des cheveux blancs les roses d'*Anacréon*, & de *Saint-Aulaire*.

Le Discours qui a réuni les suffrages est de M. Ferlet, Docteur Aggrégé dans l'Université de Paris, & Professeur d'Humanités au Collège de l'Université de Nancy. Il traite du bien & du mal que le commerce des femmes a fait à la culture des Lettres. Je ne sais si vous savez, Monsieur, qu'à l'Académie de Nancy, le sujet sur lequel on fonde ses espérances aux prix, est au choix de celui qui compose; on a cru, en établissant la liberté des matières, mettre les talens plus à l'aide & les affranchir des entraves qui les retiennent dans d'autres Académies. Cette spéculation peut être bonne; mais il ne falloit pas trop l'étendre; en proposant trois ou quatre sujets de différente espèce, mais tous utiles, on n'eut point gênés les esprits; on eût accru nos lumières, au lieu qu'en laissant le champ absolument libre, la jeunesse, qui brigue les distinctions Littéraires, s'embarassant peu de l'utilité des matériaux qu'elle veut employer, ne cherche qu'à les embellir

& à mériter la couronne , au moins par le style. Je conviens , avec le Secrétaire Perpétuel de l'Académie de Lorraine , que la diction du Discours dont il s'agit ici est *douce & facile , simple & gracieuse , vive & délicate , montrant des prétentions sans les annoncer*. J'ajouterai même qu'il est peu de semblables productions où l'on remarque autant de pureté de style , de vérité dans les tableaux particuliers , de rapidité dans la marche & de zèle pour la gloire des Lettres ; mais à quoi bon toute cette dépense & tout cet appareil ? Avec ces talens , ces connoissances & cette facilité d'écrire , ne pouvoit-on pas en faire un meilleur usage & ne point s'occuper d'une question frivole , qui ne peut être que l'objet d'une amplification de jeunes Rhétoriciens ? Eh , dans ce champ de la Littérature , si riche , si fécond , si abondant , combien de parties essentielles où l'on n'a presque pas encore touché ! Combien de problèmes dans l'Histoire ! Combien de points dans la Morale ! Combien de ténèbres sur l'origine & les progrès de la civilisation en Europe ! Combien d'auteurs de chefs-d'œuvre de l'Antiquité ,

sur lesquels nos études ne se sont point exercées ! Voilà la mine opulente qu'il faudroit fouiller. Que présente l'immense recueil de tous les Discours couronnés dans les Académies de France ? En trouve t-on beaucoup dont la Patrie , la Religion , les mœurs , la Philosophie & la saine Littérature puissent s'applaudir ? Il faut espérer qu'à force de le répéter aux chefs de ces corps illustres , ils sentiront enfin la nécessité d'une réforme dans un point si essentiel à l'avancement des Lettres parmi nous.

M. le Chevalier de Solignac , en annonçant le discours de M. Ferlet , n'a pu s'empêcher de sentir que son sujet pourroit paroître trop léger pour avoir mérité le choix de l'Académie , & qu'on auroit voulu quelque chose de plus grave : mais , ajoute-t-il , sommes-nous souvent à même de recevoir de ces écrits , ( nobles , utiles , & sérieux ) & d'après la liberté de choix que nous laissons aux prétendants à nos prix , & dans un cas de disette de ces ouvrages forts de choses & long-temps réfléchis , de ces fleurs qui nous

« étonnent nous-mêmes qui les pressons  
 « d'éclorre , ne devons-nous rien à ces  
 « bluets de prairies , qui , formés com-  
 « me sans dessein , & ne se doutant  
 « d'aucune attention qui les démêle ,  
 « n'en retracent pas moins une des  
 « plus grandes beautés de la Nature :  
 « la modeste & touchante simplicité ?

Depuis que l'Académie de Dijon a  
 couronné un paradoxe fameux , sou-  
 tenu avec tout l'esprit & toute l'élo-  
 quence de l'Ecrivain à qui elle accorda  
 les honneurs du triomphe , la plupart  
 des jeunes aspirans ont cru que tout  
 le mérite d'un écrit académique con-  
 sistoit dans la manière vive , élégante ,  
 animée , spirituelle & tranchante dont  
 il falloit traiter un sujet quelconque ;  
 qu'il étoit assez indifférent de quel côté  
 on l'envisageât & pour quel parti on  
 se décidât ; ils ont cru que le vé-  
 ritable secret étoit d'avancer une  
 proposition fautive en elle-même , de  
 s'étayer de tous les charmes du style ,  
 & de verser sur leurs productions ce  
 vernis éclatant qui séduit ; en sorte  
 qu'il leur eut été assez égal de sou-  
 tenir le pour ou le contre. Telle étoit

la méthode de ces Sophistes dont parle l'Orateur Romain : prêts à parler sur le champ , à défendre ou à attaquer , ils firent du don de la parole l'abus le plus déplorable , & contribuèrent plus que tout le reste à la ruine de la belle éloquence. On peut appliquer quelques unes de ces réflexions au discours de M. Ferlet : le sujet , assez futile en lui-même , me paroît traité de manière à contredire encore l'expérience & la vérité , du moins dans la première Partie dont voici l'énoncé : *c'est dans le commerce des femmes que nous avons puisé la pureté du langage , le sentiment , la délicatesse , & cette clarté qui facilite l'étude des Sciences.* Il est bien étonnant qu'avec l'esprit , les connoissances littéraires & le ton de Philosophie qu'annonce le Professeur de Nancy , il ait voulu soutenir une pareille assertion. Il s'efforce envain , non de prouver , mais de répéter que , dans le temps de la formation de notre langue , » Marot & quelques autres écrivains vains avoient commencé à répandre » sur la langue cette élégance & cette » urbanité , qu'ils avoient puisées à la

» Cour de *François I*, la plus galante &  
 » la plus polie de l'Europe ; mais le  
 » faste de l'érudition & le mauvais  
 » goût la défigurèrent ensuite pendant  
 » un long espace de temps. Enfin , le  
 » commerce des femmes la tira une se-  
 » conde fois de la barbarie , pour la  
 » faire briller dans tout son éclat. »  
 Cela peut être bon pour un discours  
 d'apparat ; mais voici en abrégé l'histoire  
 des progrès & de la perfection de notre  
 idiome. Dès le temps de *François I* , au  
 moment où le goût & les Lettres com-  
 mencèrent à répandre en France une  
 lumière plus pure , une foule d'écri-  
 vains , de Poètes sur-tout , travaillèrent  
 à gagner les bonnes grâces d'un Prince ,  
 qui , quoique passionné pour la guerre  
 & les plaisirs , sçavoit protéger la Lit-  
 térature ; ils sentirent que la langue ,  
 alors composée de Gaulois & d'un jar-  
 gon Romain corrompu , ne pouvoit  
 dans cet état d'imperfection se prêter  
 aux efforts du génie , ni élever aucun  
 monument durable. Chacun s'efforça  
 de lui prêter quelques ornemens , quel-  
 ques traits naturels. Les *Marots* & les  
*Ronsards* firent tout ce qu'on pou-

210 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

voit faire alors. Enfin, Malherbe vint : aussi scrupuleux observateur de la pureté du langage que de l'harmonie Poétique, il monta la lyre Française au ton du luth d'Horace. Toute sa vie, il s'occupa de la gloire de sa langue, au point qu'une heure avant de mourir, après une espèce d'agonie, il se réveilla comme en sursaut pour reprendre sa garde sur un mot qui lui avoit choqué l'oreille, & son Confesseur l'en ayant reprimandé, le Poète moribond répondit qu'il défendrait jusqu'à la mort la pureté de la langue Française. Le goût, les arts & les talens, en ouvrant le siècle de Louis XIV, amenèrent dans la langue ainsi préparée, une révolution nouvelle & plus heureuse encore. Corneille l'avoit déjà fait paroître sur le Théâtre avec autant d'énergie que de noblesse. Racine suivit immédiatement, & dans ses mains & celles de Quinault la langue de Montaigne se revêtit de cette politesse, de cette urbanité, de ce nombre, de cette délicatesse & de ces charmes qui en ont fait la langue de l'Europe. Bossuet & Bourdaloue lui procurèrent la gloire d'annoncer les ora-

cles du Ciel avec toute la majesté de la Religion , Mallebranche & Pascal sçurent la plier aux abstractions Philosophiques & à la marche de la Géométrie. Boileau fut le premier qui lui fit parler le langage de l'épopée ; son *Art Poétique* y ajouta des graces & des tours nouveaux. *La Fontaine* , par ses Fables , y répandit cette vérité & cette naïveté qui n'a point encore eu d'imitateurs : voilà , Monsieur , si je ne me trompe , la trace des progrès de la langue Française , sans le secours des femmes , qui , n'écrivant point , ne peuvent la parler que d'après les bons auteurs. Elle est arrivée à ce période de perfection d'où la manie du néologisme & le tortillage Philosophique la feront bientôt décheoir. C'est à la suite de cette peinture qu'on peut placer ce morceau plein d'esprit par où M. *Ferlet* exprime l'état du langage purgé de tous les termes impropres ou grossiers qu'employoient nos bons ayeux ; il suffira d'adapter aux grands Ecrivains dont je viens de parler , ce qu'il attribue au commerce des femmes. » Les gâtrices de la langue , elles la ti-



» roient du triste état où elle languif-  
 » soit depuis tant de siècles, lui don-  
 » noient des formes plus gracieuses, la  
 » dépouilloient de toutes ces draperies  
 » antiques dont elle étoit bizarrement  
 » décorée, rendoient sa marche plus ré-  
 » gulière, combinoient les expressions  
 » sur les sentimens du cœur... Il résulta  
 » de ces occupations une délicatesse  
 » de langage inconnue jusques alors, &  
 » qui se répandit insensiblement dans  
 » le reste de la Nation, comme ces  
 » corbeilles de fleurs qui, placées sur  
 » l'autel, exhalent leur parfum dans  
 » toute l'étendue du Temple. » Vous  
 lirez avec plaisir, Monsieur, la des-  
 cription du célèbre Hôtel de Ram-  
 bouillet de la main de l'auteur; il y  
 a dans ce morceau beaucoup de fi-  
 nesse & de rapidité; mais cela n'empê-  
 che pas que Racine n'ait plus fait pour  
 la langue que tout cet Hôtel qui le  
 chansonnoit, & qui (j'en demande par-  
 don à M. Ferlet) étoit l'Hôtel de la pé-  
 danterie & du mauvais goût.

Il est aisé, dit-il encore, de recon-  
 noître à la dureté du style, au défaut  
 d'urbanité, ou à la sécheresse de l'ex-

pression, les ouvrages qui sont sortis des mains de ces hommes qui, voués à la solitude, ne peuvent puiser dans le commerce des femmes les graces & le sentiment. Pour réfuter cette idée fausse, il n'y a qu'à rappeler à Monsieur Ferlet cette multitude d'écrits en tout genre qu'a produits une société sçavante & lettrée ; les ouvrages des Bourdaloue, des Bougeants, des Gressets, manquent-ils de politesse, de sensibilité, de délicatesse, & de tous les agréments du langage ? Quoique l'Orateur prétende à tort que ce n'est qu'à l'école des femmes que les gens de Lettres puisèrent la délicatesse du sentiment, il en trace un tableau qui lui fait honneur ; je le mets sous vos yeux, Monsieur, avec d'autant plus d'empressement que bien des auteurs de nos jours, qui aspirent à la réputation de sensibilité, ne paroissent pas même en avoir l'idée. » Je n'en tends pas par ce mot, dit M. Ferlet, » une chaleur factice qu'empruntent par » intervalles de froids écrivains ; un » enthousiasme de commande, qui, au » milieu d'un tourbillon de fumée, fait » jaillir quelques flammes d'un cœur flétri

» & desséché ; une fermentation passa-  
 » gère qui ne fait qu'épuiser l'âme , com-  
 » me la fièvre épuise les corps qu'elle  
 » semble ranimer. J'entends une dispo-  
 » sition du cœur tendre & délicate  
 » qui se pénètre vivement des objets  
 » & conserve toute l'énergie de leur  
 » impression , qui tressaille & frémit à  
 » l'unisson de l'image dont elle est frap-  
 » pée , qui en transmet l'empreinte aux  
 » autres avec tous les caractères de  
 » l'original ... qui donne à chaque cho-  
 » ses le ton de couleurs qui lui con-  
 » vient , qui va chercher l'âme , l'at-  
 » tendrit par degrés , & finit par lui  
 » arracher des sanglots. » L'Orateur  
 s'occupe ensuite à prouver que le com-  
 merce des femmes a fait naître , dans  
 les ouvrages des érudits , cette clarté  
 qui facilite l'étude des Sciences : vous  
 pourrez voir , Monsieur , dans le Dis-  
 cours même , comment il établit cette  
 idée qui peut présenter un côté favo-  
 rable à l'auteur.

Dans la seconde Partie , M. Ferlet  
 convient que ce même commerce des  
 femmes de nos jours , a embarrassé  
 la langue , occasionné une perte de  
 temps considérable aux écrivains ,

énérvé la Littérature. Voilà ce qui  
 est vrai, juste, incontestable. Aussi y  
 a-t-il dans cette Partie grand nom-  
 bre de morceaux éloquens & de rai-  
 sonnemens victorieux. Lisez, Mon-  
 sieur, ce que le Professeur de Nancy  
 dit des occupations sérieuses de l'hom-  
 me de Lettres qui se voue à l'étude  
 pénible de l'Histoire & à celle des  
 mœurs antiques qui demandent tout  
 son temps, & qu'il compare avec la fri-  
 volité de ces êtres superficiels qui vont  
 étudier aux toilettes & aux cercles des  
 femmes ; & vous verrez que, lorsqu'il  
 travaille sur des sujets vrais, il fait  
 regretter le temps qu'il donne à des  
 paradoxes. Je ne vous citerai que cet  
 endroit où l'Orateur se déchaîne con-  
 tre ces cotteries érigées en Tribunaux  
 Littéraires, où l'ignorance & la futilité  
 en cornettes prononcent des arrêts ri-  
 sibles. » Plus on a de mérite, moins on  
 » est fait pour ces sociétés, Il faut au  
 » contraire avoir l'apparence de tous  
 » les talens & n'en posséder aucun ; il  
 » faut ressembler à cette espèce d'au-  
 » tomates à qui nous avons donné le  
 » nom de Petits-Maitres, méprisable

216 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» portion de l'humanité , vils insectes  
» qui rampent avec orgueil sur la terre  
» & que le caprice de la Nature a  
» créés parmi nous , comme elle créa  
» dans les forêts de l'Afrique ces ani-  
» maux qui avilissent l'homme en lui res-  
» semblant. Les cercles sont les théâtres  
» de leur gloire ; eux seuls obtiennent  
» le nom d'hommes charmans ; le Sça-  
» vant , qui est trop instruit pour ne ja-  
» mais douter , qui pense trop pour par-  
» ler toujours , garde le silence par une  
» sorte de fierté , s'enveloppe dans son  
» mérite & ne fixe l'attention de per-  
» sonne ».

Cette seconde Partie est , comme  
vous voyez , Monsieur , beaucoup plus  
intéressante que la première ; on pou-  
voit même l'envisager seule & en faire  
la base d'un excellent Discours. J'in-  
vite M. Ferlet à rentrer en lice , à se  
proposer un genre de travail digne de  
ses talens & des intentions de l'auguste  
Fondateur de l'Académie de Lorraine.

Je suis , &c.

A Paris , ce 24 Décembre 1772.

---

# L'ANNÉE

## LITTÉRAIRE.

---

### L E T T R E   X.

*Les Chérusques, Tragédie tirée du Théâtre Allemand ; par M. Bauvin, de la Société Littéraire d'Arras ; représentée, pour la première fois, par les Comédiens François Ordinaires du Roi, le 26 Septembre 1772 ; Brochure in-8°. chez la Veuve Duchesne Libraire, rue Saint-Jacques.*

CETTE Tragédie a pour fondement, Monsieur, une des époques les plus intéressantes de l'Histoire Romaine & de celle de l'Allemagne ancienne : c'est la défaite de *Quintilius Varus*, Pré-

ANN. 1772. Tome VIII.      K

teur & Général des troupes d'*Auguste*, dans cette contrée. Il fut vaincu l'an 9 de J. C. par *Arminius*, Prince Chérusque ; les Chérusques étoient un de ces peuples belliqueux qui habitoient alors la Germanie & qui résistèrent si longtemps aux armes des Romains.

*Flavius*, frère d'*Arminius*, vient d'apprendre que *Ségismar* leur père est irrité contre lui ; il se promène plein d'inquiétude dans les bois consacrés aux Dieux de sa Patrie ; il y rencontre *Marcus*, un des principaux Officiers de *Varus* :

« Ne vois-je pas *Marcus*, dont l'amitié  
fidèle

« A fait pour moi, dans Rome, éclater tant  
de zèle ?

« Oui, c'est lui ; son aspect, qui suspend mes  
soupirs,

« Réveille dans mon cœur les plus doux  
souvenirs,

« Que ne puis-je à ses yeux faire éclater  
ma joie ?

Il s'approche de *Marcus*, qui court à

lui; mais au moment de l'embrasser,  
*Flavius* l'arrête par ses exclamations:

» Dans quel lieu, dans quel temps, faut-il  
 que je te voie!

Il montre les statues qui décorent  
 la scène.

» Ces Héros sont des Dieux que tu ne con-  
 nois pas.

Que veux-tu? Quel dessein conduit ici tes  
 pas?

» Viendrois-tu comparer, pour mieux con-  
 noître l'homme,

» L'horreur de nos forêts aux délices de Rome,

» Rome où brillent les Arts, les Sciences; les  
 Loix,

» Préférables peut-être à ses plus grands  
 exploits?

» Dans ce climat sauvage & toujours plein  
 d'allarmes,

» D'un séjour policé je regrette les charmes.

» Parmi nous, tu le vois, tout est barbare,  
 affreux.

» Tu cherches vainement, dans ces bois  
 ténébreux,



» Quelque image de Rome ; ah ! rien ne la rappelle.

» La Nature a besoin de l'Art pour être belle.

Voilà les premiers vers de cette Tragédie ; ils annoncent naturellement le lieu de la scène , l'inquiétude de *Flavius* , son penchant pour les Romains & pour leurs Arts ; on voit que le séjour de Rome lui a fait perdre le caractère Chérusque. *Varus* avoit été nommé médiateurs entre plusieurs Peuples de la Germanie qui se faisoient la guerre ; il est venu à bout de les pacifier. Il avoit entre les mains des otages que lui avoient livrés ces Peuples , & qu'il a tous renvoyés , excepté ceux des Chérusques. *Flavius* se plaint à *Marcus* de l'infidélité de *Varus* qui retient ces derniers otages. *Marcus* lui apprend que *Varus* les renvoie ; il nomme *Thufnelde* ; à ce nom , *Flavius* se trouble ; *Marcus* ne doute point de son amour pour cette Princesse , qu'*Arminius* adore lui-même & qu'il doit épouser. *Flavius* avoue ses feux ; mais il craint l'entretien qu'il doit avoir avec son père.

- « Il ſçait que je chéris les Romains qu'il abhorre.
- « Sçait-il encor, ſçait-il le feu qui me dévore ?
- « O Dieux ! ſ'il ſoupponnoit que ſon fils enflammé. . . .

M A R C U S.

- « Il te condamnera, ſ'il n'a jamais aimé.
- « Mais peut-il de l'amour ignorer la puiſſance ?

F L A V I U S.

- « A Rome, cher *Marcus*, je fais comme l'on penſe.
- « Cet amour eſt pour vous un maître tout-puiſſant ;
- « Pour nous c'eſt un eſclave aveugle, obéiſſant.
- « Il commande à vos Dieux : barbares que nous ſommes ;
- « On ne veut pas ici qu'il commande à des hommes.

*Marcus* ſ'apperçoit qu'on les obſerve ; il dit à *Flavius* de ſe retirer ; reſté ſeul, il ſ'applaudit de la découverte de l'amour des deux frères pour *Thunelde*. *Adélinde*, Princeſſe, Chérufque,

## 222 ANNÉE LITTÉRAIRE.

mère de *Thufnelde*, arrive, étonnée de ne pas voir *Varus*; *Marcus* lui en dit les raisons: l'ambition d'*Adélinde* est de faire couronner Roi *Sigismond* son fils, déjà créé Grand-Prêtre d'*Auguste*; elle apprend à *Marcus* que les Chérusques, animés par les clameurs de *Ségismar* & par leurs Alliés, sont sur le point de nommer un Général pour combattre *Varus*, & que le choix tombera certainement sur *Arminius*.

- » Ce barbare, sensible aux charmes de ma fille,
- » Paroissoit empressé d'entrer dans ma famille.
- » Il a vu tout mon zèle à servir son amour;
- » J'ai cru qu'il serviroit mes desseins à son tour;
- » Que je verrois ses soins, son crédit, sa vaillance,
- » Sur moi de tous les cœurs fixer la bienveillance,
- » Contraindre le Chérusque à recevoir un Roi,
- » Un culte moins affreux, une plus douce loi.
- » Je m'abusois: j'ai vu, dans sa réponse austère,

» Qu'il aspire à la fille en méprisant la mère.

Elle jure la perte d'*Arminius* & de *Séguimar*, que *Varus* lui a promise, & recommande à *Marcus* d'exhorter le Général Romain à ne point rompre la paix. Elle espère que le peuple se rangera de son parti, & forcera les Chefs des Chérusques & ceux de leurs Alliés à se rendre dans le camp de *Varus*, qui se verra le maître de leur sort. L'entretien d'*Adéinde* & de *Marcus* est interrompu par l'aspect d'*Arminius* qui vient pour voir, par ses propres yeux, s'il est vrai que son frère est avec un Romain. Il s'applaudit de ne voir qu'*Adéinde* & *Marcus*; il se retire; mais *Marcus* se plaint de son indifférence & lui dit qu'il espère que ses chefs sentiront mieux le prix des bienfaits de *Varus*. *Arminius* lui répond :

» Nos Chefs méprisent trop ce qu'il ose entreprendre.

» Quel emploi, disent-ils, pour ce grand Général?

» Il érige sa Tente en un vil Tribunal.

224 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

- » Sous le joug de ses loix il pense nous abattre.
- » Il ose nous juger , & craint de nous combattre.

M A R C U S.

- » Tandis que son grand cœur aspire à les  
polir ,
- » Leurs barbares mépris peuvent-ils l'avilir à
- » Si ce sont des bienfaits qui le font mépriser ,
- » Par d'autres actions il se fera connoître ,
- » Eux-mêmes forceront son courage à  
paroître.

A R M I N I U S.

- » Qu'il paroisse, il est temps.

A D É L I N D E.

- » Eh quoi ! ce cœur altier
- » A la guerre, à la haine est voué tout entier !
- » N'a-t-ild'autre vertu qu'une valeur farouchée,
- » Et la paix & l'amour n'ont-ils rien qui le  
touche ?
- » Je te vois interdit. Sçais-tu que , dans ce  
jour ,
- » Et ma fille & mon fils vont être de retour.
- » Il en est temps encor ; crois-moi, sois moins  
austère ;
- » Pour obtenir la sœur, viens couronner le  
frère.

*Arminius* ne lui répond que par un regard plein de mépris & d'indignation; ce coup de théâtre a été applaudi à chaque représentation. Bien des auteurs auroient choisi ce moment pour faire une scène de bravade & de fierté entre ces deux principaux personnages. Le silence d'*Arminius* produit plus d'effet que les plus beaux vers. Il est d'autant mieux placé que le spectateur est instruit des sentimens d'*Arminius*.

*Adélinde* entend venir les otages escortés par une troupe de Romains ; parmi ces otages sont *Thusnelde* & *Sigismond* son frère ; elle se retire & se cache pour observer ses enfans, dont elle n'est pas satisfaite ; *Thusnelde* est entièrement opposée aux desseins de sa mère. *Sigismond* a cédé par foiblesse à ses desirs ; il paroît en Pontife Romain. Le frère & la sœur restent seuls ; la mère les surprend. Elle annonce à sa fille qu'il faut renoncer à la main d'*Arminius* , & qu'un époux moins orgueilleux & moins barbare lui est destiné ; elle exhorte son fils de songer à bien remplir son ministère de

226 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Prêtre d'*Auguste* ; ils lui font quelques objections ; mais elle emploie son autorité pour le faire obéir.

*Séguimar*, dont le caractère incorruptible , la noble indépendance , la courageuse vieillesse , toutes les vertus d'un vrai Citoyen , ont été annoncées d'une manière qui inspire la curiosité de voir ce brave Patriote , *Séguimar* ouvre le second Acte avec *Flavius* , qui lui dit :

- « Vous jetez sur un fils des regards indignés.
- « Vous ne m'écoutez point. Ah ! mon père ,  
daignez
- « Satisfaire un desir que je crois légitime.
- « Est-ce en vain que *Varrus* aspire à votre  
estime ?

Suspendez ce courroux qui glace mes esprits.

SÉGUISMAR.

- « Mon fils , es-tu Chérusque ?

FLAVIUS.

(A part.)

- « O Dieux ! a-t-il appris

- » N'est-ce pas votre sang qui coule dans mes veines ?
- » Et pouvez-vous douter. . .

SÉGISMAR.

- » D'où viennent donc tes peines ?
- » Réponds : que dit ton cœur ?

FLAVIUS.

- » Que j'aime mon pays,
- » Sans cesser d'aimer Rome.

SÉGISMAR.

- » Eh bien, tu le trahis.

FLAVIUS.

- » Moi, trahir ma Patrie ! Ah ! connaissez mon zèle.

SÉGISMAR.

- » Qui partage son cœur est bien sûr infidèle.

Ce dernier vers, qui est d'une simplicité noble & précise, a toujours reçu des applaudissemens ; en effet, il renferme un grand sens ; les amis, les amans, les époux, sentent qu'ils ne sont



que trop souvent dans des circonstances où ils peuvent s'en faire l'application. Il faudroit , Monsieur , copier toute cette scène pour vous faire voir la justesse & la liaison des pensées. *Flavius* fait de vains efforts pour déterminer son père à voir le Préteur. *Ségismar* s'indigne à la fin contre son fils qui cherche à calmer son courroux & qui lui dit d'éprouver son courage & sa fidélité.

## SÉGISMAR.

- » Pense à quoi tu t'obliges.
- » Ton frère me console & c'est toi qui m'affliges.
- » Ne crois pas que ton cœur, par une vaine étude,
- » Puisse unir l'héroïsme avec la servitude.
- » Imité la vertu de tes nobles ayeux.
- » Défends ta liberté, ton pays & tes Dieux.
- » Sur-tout ne souffre plus qu'un vil Romain t'aborde.
- » Rome parle de paix & sème la Discorde,
- » Prévenons ses desseins; armons-nous, il est temps.

*Arminius* arrive, & *Ségismar* continue:

- » Approche, *Arminius* ; viens, c'est toi que  
j'attends,
- » Écoute ; c'est ici, c'est dans la sombre en-  
ceinte
- » De cet antique Bois, de cette Forêt sainte,
- » Que ton père a voulu te voir & te parler.
- » Voici le jour, mon fils, qu'il faut te signaler.
- » Si ton courage est grand, si les Dieux t'ont  
fait naître
- » Pour sauver ton pays qui ne veut pas de  
maître,
- » Regarde ces Héros ; il suffit de les voir
- » Pour apprendre quel est aujourd'hui ton  
devoir.
- » Vois, sur ces troncs sacrés, ces âmes sus-  
pendues.
- » De *Thaïston*, de *Mannus*, viens toucher les  
statues.
- » Tous deux nous ont transmis, avec la  
liberté,
- » L'horreur pour la mollesse & pour la  
fausseté.
- » Ce sont eux dont la force, & non pas l'in-  
di strie,
- » Sçut créer, soutenir, illustrer ta Patrie.
- » Suis le chemin tracé par ces Héros sa-  
meux ;
- » Sois libre, juste, vrai, magnanime comme  
eux,

## 230 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» Vois quel prix glorieux couronne leur audace ;

» Leur nom vit ; & le temps a dévoré leur race.

» Leur gloire , dont nos jours sont encor les témoins ,

» Tu ne peux l'acquiescer que par les mêmes soins.

» Rome envain par la force a voulu nous réduire ;

» Aujourd'hui par ses loix elle veut nous réduire ;

» Mais bien-ôt sous leur joug nous serions abattus.

» Les Romains ont des loix , n'ayons que des vertus.

» Dans ce moment , mon fils , il faut que tu soutiennes

» L'espoir que ton pays a fondé sur les tiennes.

» En toi la Germanie a cru voir un Héros ;

» Elle semble oublier ses plus grands Généraux ;

» Et desirant un Chef pour opposer à Rome ,

» C'est toi qu'elle distingue & c'est toi qu'elle nomme.

» De prudence & de force il est temps de t'armer.

» Les Romains vainement ont cra nous allarmer.

- » La Nation Chérusque est encor vertueuse :
- » Rome n'est plus , mon fils , qu'injuste & fastueuse.
- » Elle est peu redoutable à des cœurs sans desirs ,
- » Qui dédaignent ses biens, ses grandeurs, ses plaisirs.
- » Va , nous valons mieux qu'elle ; & tant qu'en ces Provinces
- » L'ame franche du Peuple animera les Princes ,
- » Tant que nous aimeront notre simplicité ,
- » Nous verrons parmi nous vivre la liberté.
- » Tes Pères t'ont laissé ce trésor en partage ;
- » Fais passer à tes fils ce sublime héritage.
- » Libres par nos ayeux, nous les bénissons tous ;
- » Nos fils nous maudiroient, esclaves après nous.

( En montrant les statues. )

- » Nous pouvons, mes enfans , égaler ces grands hommes.
- » Ils étoient Citoyens , & comme eux nous le sommes.
- » On leur a fait la guerre, ils ont été vainqueurs.
- » Choisissons les exploits que choisiroient leurs cœurs.

232 ANNÉE LITTÉRAIRE.

*Arminius* croit entendre la voix même de ces Dieux ; il se propose de briser les chaînes dont les Romains veulent accabler l'Univers.

» N'est-ce pas là le choix que feroient ces Héros ,

» S'ils respiroient encor , si dans la Germanie ,

» Ils voyoient triompher Rome & sa tyrannie.

S É G I S M A R.

» Crois-tu que leur courage eût laissé des tyrans

» Vivre au milieu de nous , juger nos différends ?

» Et de nos Citoyens se croyant déjà maîtres ,

» Perdre les vertueux , récompenser les traîtres ?

» Venez nous secourir , Héros , éveillez-vous ,

» Sortez de vos tombeaux , vivez & sauvez-nous.

A R M I N I U S.

» Ah ! mon père , arrêtez : laissons en paix ces mânes ,

» Et ne les troublons pas par des clameurs profanes.

» Nous vivons ; devons-nous , pour défendre nos jours ,

» Dans le sein de la mort mendier des secours ?

» Nous vivons , il suffit.

*Ségismar* embrasse son fils ; il s'ap-  
plaudit d'avoir formé un si grand cou-  
rage , qui le fera descendre libre dans  
le tombeau. Il apprend à ce digne fils  
que son frère desire qu'il se rende dans  
le camp de *Varus*. *Arminius* laisse éclat-  
ter sa surprise ; *Ségismar* le rassure. Il  
lui rappelle ce qui s'est passé dans l'as-  
semblée des Chefs , quand *Marcus* les  
a menacés au nom du Préteur : il  
quitte ses enfans pour aller encoura-  
ger le peuple à défendre sa liberté. Il  
charge , en sortant , *Arminius* de veil-  
ler sur la conduite de son frère , qui  
penche pour le parti des Romains. *Ar-  
minius* , qui voit *Flavius* plongé dans  
la tristesse , lui en demande la cause.  
Il lui offre la place qu'il occupe , si  
cette place est l'objet de sa jalousie.  
*Flavius* est humilié de tant de gran-  
deur d'ame. Il conjure son frère d'a-  
doucir les préjugés de *Ségismar* con-  
tre des Arts & des Loix qui feroient le  
bonheur de leur pays.

» Montre envers les Romains une ame  
moins aigrie.

» Sachons les imiter ; aimons leur industrie.

## 234 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

- » L'éclat de leurs travaux, la splendeur de leurs arts,
- » La pompe de leurs jeux, enchantoient tes regards.

### ARMINIUS.

- » Voilà donc tes desirs. Ma jeunesse trompée,
- » De leurs jeux, il est vrai, fut quelquefois frappée.
- » Quand les crins hérissés, les yeux étincelans,
- » Des tigres, des lions les terribles élans,
- » L'immobile fierté, la rage mugissante,
- » S'animoient au combat dans l'arène sanglante ;
- » Quand un couple nerveux d'ardens Gladiateurs
- » Déchiroit par leurs coups l'âme des spectateurs ;
- » Que sur un char léger, volant dans la carrière,
- » La jeunesse bouillante, à travers la poussière,
- » Au but victorieux guidoit de fiers courriers :
- » Tout mon cœur à ces jeux, si nobles, si guerriers,
- » Si digne de nos mœurs, palpitoit d'allégresse.

» Ce n'est plus à des jeux que mon cœur s'intéresse.

» Le Romain nous invite à voir d'autres combats.

» Il vient nous menacer, & nous sommes soldats.

» Eh quoi ! n'entend-tu pas la liberté qui crie :

» Perdez mes ennemis, sauvez votre Patrie.

*Flavius* répond à *Arminius* qu'il est temps qu'il cesse de le faire rougir ; il dit qu'il doit trop aux Romains , pour être ingrat envers eux ; qu'il les aime encore ; qu'*Arminius* lui-même doit les aimer , puisqu'ils l'ont comblé d'honneurs. *Arminius* déteste ces honneurs ; il jette l'anneau qu'il a reçu des Romains. *Flavius* lui demande s'il méprise également le nouveau bienfait de *Varus* qui lui renvoie une amante ; il répond qu'il ne peut oublier les vertus de *Thufnelde* , qu'il n'a tenu qu'à lui de l'épouser ; mais qu'il falloit asservir sa Patrie aux Romains. Il exhorte son frère à ne plus s'occuper que de sa liberté.

» Songé que Rome veille & poursuit son ouvrage.



- » Vien , ne vois point en moi , ton Chef ,  
ton Général ;
- » Mais un frère , toujours ton ami , ton égal ;
- » Participe aux lauriers que m'apréte la  
gloire ,
- » En partageant les soins qu'exige la victoire.

*Adélinde* n'a pu parvenir à vaincre par ses intrigues l'obstination des principaux Chefs des Chérusques , qui n'ont pas voulu se rendre au camp de *Varus* ; mais elle a gagné *Flavius* , & , de concert avec lui , elle a envoyé *Marcus* pour disposer *Varus* à venir lui-même parler aux Chérusques. *Marcus* vient rendre compte à la Princesse que le Préteur se dispose à paroître devant l'assemblée de ces Barbares ; il la quitte pour la laisser libre avec son fils , & pour apprendre quel est l'endroit que leur Assemblée a choisi pour recevoir le Préteur ; elle a résolu de s'ouvrir entièrement sur ses desseins devant *Sigismond*. Cette scène me paroît mériter , Monsieur , d'être mise toute entière sous vos yeux.

» Je le vois, sur son front la tristesse est  
empreinte ;

*Après avoir considéré Sigismond qui paroît em-  
barrassé.*

» Quel silence , mon fils ?

S I G I S M O N D.

Ah ! vous voyez ma crainte ;

» Je trahis mon devoir , ma Patrie & mes  
Dieux.

A D É L I N D E.

» Va , tu ne trahis rien ; écoute , ouvre les  
yeux ;

» Quitte d'un peuple vil les préjugés bizarres ;

» Et vois tous les mortels , policés ou bar-  
bares ,

» Dans le sein des Cités , au milieu des  
forêts ,

» Du beau nom de devoir masquer leurs  
intérêts :

» L'amour de la sagesse a perdu plus d'un  
Sage.

» Suis Rome qui t'appelle , & qui , t'ouvrant  
son sein ,

- » Pour illustrer ton sort, veut servir mon dessein.
- » Eh quoi ! si ton pays à ta grandeur s'oppose,
- » S'il ne fait rien pour toi, lui dois-tu quelque chose ?
- » Qu'attends-tu de ces Dieux ? S'occupent-ils de nous ?
- » Quel bien fait leur bonté ? Quel mal fait leur courroux ?
- » Rome a des Grands, mon fils, plus puissans sur la terre,
- » Que ces fantômes vains dont tu crains le tonnerre.
- » Prodiges ton encens à ceux dont le pouvoir
- » Peut à son gré détruire ou combler ton espoir.

SIGISMOND.

- » Qu'entends-je ? Où suis-je ! Quoi ! C'est la voix d'une mère,
- » Cette voix consolante, & qui m'étoit si chère !
- » Qui m'apprit la vertu ! qui fut mon seul appui !
- » Trompoit-elle autrefois ? M'instruit-elle aujourd'hui ?

- » Dois-je étouffer en moi la voix de la sagesse ?
- » Ah ! de l'ambition , voulez-vous que l'ivresse ,
- » Des plus beaux de mes jours trouble tous les instans ?

A D É L I N D E .

- » Ce n'est pas moi , mon fils ; qui le veux ; c'est le temps.
- » Les Germains vont changer de Dieux & de maximes.
- » Les vertus de nos jours seront bientôt des crimes.
- » J'ai fait ce que j'ai dû ; tu nâquis Citoyen ,
- » Et pour te distinguer tu n'avois qu'un moyen ;
- » Une extrême valeur jointe à l'obéissance ;
- » A ces deux qualités j'ai formé ton enfance.
- » Mais tu vois les Romains.. dissipe ton espoir ;
- » Ils ne feront la guerre ou la paix que pour toi.
- » Ils vont mettre en tes mains ces sauvages contrées ;
- » Et j'en ai pour garant leur promesses sacrées.

## 240 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

- » Tu devois obéir, il s'agit de regner ;
- » Et c'est ce nouvel art que je veux t'enseigner.
- » Que les Dieux du Véser cedent aux Dieux du Tibre ;
- » Détruis ta liberté pour devenir plus libre ;
- » Accoutume tes yeux à de nouveaux objets ;
- » Sers Rome ; tes égaux vont être tes sujets,
- » La Mitre est sur ton front ; j'y mettrai la Couronne.
- » Elève ton génie , & monte sur le trône.

### SIGISMOND.

- » Moi, m'asseoir sur un trône , où siégent les remords !
- » Moi , détruire en mon cœur ses plus nobles transports ,
- » Et porter sur mon front la double ignominie ,
- » Et de la servitude & de la tyrannie !
- » Un simple Citoyen , disiez-vous , est plus grand....

### A DÉLINDE.

- » Oui, mais ce n'est qu'un nom , qu'à son gré chacun prend.

» Le

- » Le parti le plus bas s'arrose un si beau titre,
- » Et des autres se croit le souverain arbitre.
- » De l'intérêt commun tous paroissent épris,
- » Et le peuple incertain, divisé par leurs cris,
- » De leurs desseins cachés victime déplorable,
- » S' imagine être libre & n'est que misérable.
- » Le grand homme , au milieu de ces partis  
affreux ,
- » S'élève, les subjugué & les rend tous heureux.

SIGISMOND.

- » Eh! ne voyez-vous pas s'élever des tempêtes,
- » Et, pour me renverser , mille mains toutes  
prêtes !
- » Les fils de *Ségismar* , plus orgueilleux que  
moi ,
- » Voudront-ils s'abaisser à reconnoître un Roi
- » Dans le fils d'*Adélinde* ?

A DÉLINDE.

- » Oui , connois mieux ta mère ;
- » Elle ne craint plus rien des enfans ni du père ;

SIGISMOND.

- » Quoi , le grand *Ségismar* , le fier *Arminius*...

A DÉLINDE.

- » Ils sont tes ennemis ; mais contr'eux *Flavius*
- » A déjà dans mes mains juré de te défendre.

242 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

- » Pour toi , vois ton ami prêt à tout entreprendre.
- » Il commande un Parti de dix mille Germains,
- » Qu'il va déterminer à se joindre aux Romains ,
- » Si nos chefs , obstinés dans leur haine impuissante ,
- » Rejettent l'amitié que Rome leur présente.

SIGISMOND.

- » Leur courage jamais ne pourra consentir
- » A des dons présentés pour les assujettir.

A DÉLINDE.

- » Tu peux regner par eux ; ils ont fait d'un  
*Octave*
- » Le Souverain de Rome.

SIGISMOND.

- » Ils m'en feroient l'esclave !

A DÉLINDE.

- » Non , je prétends fonder un Empire aujourd'hui ,
- » Qui ne dépendra pas longtems de son appui.
- » Ta mère t'apprendra bien-tôt l'art de détruire
- » Ceux qui vont t'élever , s'ils cherchoient à te nuire.

SIGISMOND.

- » Arrêtez. Votre fils, tremblant à vos genoux,
- » Peut renoncer au jour qu'il a reçu de vous;
- » Mais devenir tyran ! Non , son cœur n'est  
plus maître
- » D'éteindre cette horreur que vous avez fait  
naître.
- (Adélinde jette un regard d'indignation sur son fils.)
- » Punissez....

A DÉLINDE.

- » Soumets-toi , tu scais ma volonté.
- » Par ces Dieux, devant qui tu lasses ma bonté,
- » Jure , jure à l'instant d'obéir à ta mère.

SIGISMOND.

- » Ils ne font à vos yeux qu'une vaine chimère.

A DÉLINDE.

- » Tu les crois; fais serment de remplir mes  
desseins.

SIGISMOND.

- » Je sens combattre en moi les devoirs les plus  
saints;
- » Il faut que je balance & que mon cœur  
abjure
- » Les droits de la patrie ou ceux de la nature;



## 244 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

- » Je suis un sacrilège en ces lieux abhorré ;
- » Mon sort est d'être encor traître ou dénaturé !
- » O Patrie, est-ce toi qui seras la plus forte ?
- » Je ne peux résister... une mère l'emporte.
- » Plein d'horreur pour vos vœux , je ne peux  
vous haïr.
- » Je jure, je promets de ne pas vous trahir.
- » Ah ! j'aperçois *Marcus*.

### A D É L I N D E.

- » Va, laisse - moi.

*Marcus* vient avertir *Adélinde* que les Chérusques ont choisi ce lieu même pour entendre *Varus* ; elle se retire ; les Chérusques & leurs Alliés arrivent. Le caractère de *Ségismar* paroît dans toute la force devant l'Envoyé de *Varus*, dont *Flavius*, que l'amour égare, prend les intérêts. Le Préteur se montre dans un appareil qu'il croit nécessaire pour éblouir ces Peuples Sauvages. Il leur parle avec dignité ; il emploie tout à la fois la flatterie & la menace , pour les engager à se soumettre à l'empire d'*Auguste*, & pour les détacher de l'alliance des Sicambres ennemis des Romains. Il finit ainsi :

- » J'ai voulu sans détour vous parler une fois.
- » Je suis venu sans crainte au milieu de vos bois.
- » Ne soyez pas surpris si ma voix vous annonce
- » Que ce soir, dans mon Camp, j'attends votre réponse.

A peine *Varus* est parti qu'*Arminius* adresse un discours aux différens Peuples dont les Chefs sont présens :

- » Peuples, vous voyez tous
- » Quel service odieux Rome exige de vous.
- » Elle veut vous détruire ; & , pour ce grand ouvrage ,
- » Elle ose destiner votre propre courage.

Les Chefs des Chérusques & de leurs Alliés délibèrent sur le parti qu'ils doivent prendre ; *Arminius* est d'avis qu'on aille sur le champ attaquer les Romains. *Flavius* s'y oppose ; il fait observer que *Varus* les attend , & qu'il seroit contre l'honneur de le surprendre. Ils partent tous pour aller parler au Préteur , qui se propose de les faire arrêter , sans que *Flavius* soit instruit de cette perfidie.

Le spectateur , qui a vu partir les Chérusques & leurs Alliés pour le camp de *Varus* , les croit tous tombés dans le

piège ; mais *Arminius* est le seul qui soit dans la puissance du Préteur. *Gizelle*, compagne de *Thusnelde*, l'instruit de ce qui s'est passé dans la route ; un Catte est venu avertir *Ségismar* du dessein de *Varus*. *Ségismar* a consulté les autres Chefs ; ils ont pris le parti de retourner sur leurs pas. *Adélinde* vient trouver sa fille pour lui ordonner encore d'oublier *Arminius*.

- » De ce Chef qu'on rejetté, un autre aussi puissant,
- » Moins fier que ce barbare, & plus reconnoissant,
- » Bientôt avec ta main va prendre ici la place.

T H U S N E L D E.

- » Eh, quel est le Germain dont l'insolente audace
- » Songe à le remplacer dans son rang, dans mon cœur,
- » Et de Rome & de moi pense être le vainqueur ?

A D É L I N D E.

- » C'est un vrai Citoyen, un Héros.

T H U S N E L D E.

- » C'est un traître ;

« Je ne le connois pas, ni ne le veux con-  
noître.

Mais tout-à-coup elle se soumet à la  
volonté de sa mère, pourvu que le rival  
d'*Arminius* soit un vrai citoyen. *Adé-  
linde*, que ce nom irrite, dit à sa fille :

« Mon sort est dans tes mains. Ce n'est pas  
ton pays,

« C'est moi, par tes refus, oui, moi que tu  
trahis.

« Que ne puis-je te peindre à quels maux tu  
m'exposes ?

« Consulte bien ton cœur, & perds-moi, si  
tu l'oses.

Moi vous perdre, dit *Thufnelde* !  
Grains donc, répond *Adélinde*, de mépri-  
ser l'époux que je te destine ; il va venir  
ici. *Thufnelde* restée seule s'écrie :

« Quel est donc cet époux qu'il faut que je  
préfère,

« Si je ne veux causer la perte de ma mère :

« *Arminius* aux fers !.

*Sigismond* vient annoncer qu'*Armi-  
nius* est libre, & raconte à sa sœur le  
moyen dont s'est servi ce Héros pour

échapper à *Varus*. Elle demande ce qu'il fait ; il répond qu'il l'a vu animer les citoyens à combattre ; qu'ils y sont déterminés ; qu'auparavant ils doivent tous venir dans ce lieu implorer l'assistance de leurs Divinités. Ah ! mon frère , dit *Thusnelde* , je crois déjà voir *Flavius*. En effet , il paroît armé ; elle court vers lui , & lui dit :

## T H U S N E L D E.

- » O toi, que mon amour, mon devoir, & mon  
père
- » Me flattoient de pouvoir bien-tôt nommer  
mon frère ,
- » Souffre que j'applaudisse à cette prompte ar-  
deur.
- » Des autres vrais Germains d'où vient donc  
la lenteur ?

## F L A V I U S.

- » Le feu qui les transporte , inspiré par la  
haine ,
- » Est loin de ressembler à l'ardeur qui m'en-  
traîne.

## T H U S N E L D E.

- » *Flavius*, ton courage, en un si grand besoin,
- » A le même devoir , & non le même soin ?

FLAVIUS.

» Ah, qu'un soin différent m'anime & me  
consume !

» Ils suivent le flambeau que la vengeance  
allume ;

» Ils n'ont qu'un seul devoir & qu'un vœu mu-  
tuel ;

» Moi, je suis tourmenté, dans ce moment  
cruel ,

» De devoirs opposés & de vœux tous con-  
traires.

» Ils n'ont qu'un ennemi ; moi, j'ai mille  
adversaires.

Chérusques & Romains, tous viennent m'al-  
lumer.

» Le trouble est dans mon ame ; ah ! daignez  
la calmer.

THUSNELDE.

» Quel désordre inouï ! quel étrange langage !

» O mon cher *Flavius* , rappelle ton courage ;

» Toi de qui l'amitié daigna jusqu'à ce jour...

FLAVIUS.

» A mon égarement méconnois-tu l'amour ?

» C'est lui seul qui m'amène. Eh quoi ! quelle  
surprise !

» Ne fais-tu pas encor qu'une Mère autorise...

THUSNELDE.

» Dieux ! C'est toi... songes-tu qu'un frère qui  
t'est cher...

FLAVIUS.

- » Je ne pense qu'à toi, regarde; vois ce fer,
- » Parle; doit-il servir Rome ou la Germanie?
- » Veux-tu la liberté? veux-tu la tyrannie?
- » Sur tous mes sentimens toi seule peux regner.
- » Dis, qui faut-il punir? qui faut-il épargner?
- » Détermine mon choix favorable ou funeste.
- » Montre-moi le parti qu'il faut que j'éprouve.
- » Finis les longs tourmens d'un cœur trop partagé;

(En montrant le fer dont il est armé.)

- » Ordonne... dans quel sein veux-tu qu'il soit plongé?
- » Tu te tais...

THUSNELDE.

- » Oses-tu me choisir pour arbitre?
- » Dans quel tems !...

FLAVEUS.

- » Ton reproche éclaire à juste titre;
- » Mon cœur a trop tardé des'ouvrir à tes yeux.
- » Mais pardonne à ce cœur que tourmentent les Dieux,
- » Que tous ses sentimens en tumulte déchirent,
- » Que Rome & mon pays cruellement attirent,
- » Qu'Adélaïde & mon Père appellent à la fois —
- » Je ne veux écouter désormais que ta voix.

T H U S N E L D E.

- » Entre la liberté, l'amour, ton peuple & Rome,
- » Je te vois balancer... & tu prétens être homme !
- » Que ton cœur incertain ne me consulte pas !
- » Tu me ferois rougir de mes foibles appas ,
- » S'ils étoient plus puissans, dans ton ame à tendre ,
- » Que tes premiers devoirs , l'honneur & la patrie.

F L A V I U S.

- » T'aimer est mon bonheur, mon unique devoir.
- » A tes pieds.....

T H U S N E L D E.

- » Lève-toi. Quitte un coupable espoir.
- » D'un méprisable amour porte ailleurs les hommages.

F L A V I U S , *en se levant.*

- » Oses-tu m'outrager ?

T H U S N E L D E.

- » Non , c'est toi qui m'outrages.
- » Souffrirai-je un amant assez présomptueux

L vj



252 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

- » Pour aspirer à moi sans être vertueux ?
- » Les grandes actions n'échauffent plus ton  
ame,
- » Qui se livre aux transports d'une hon-  
teuse flamme.
- » Tu veilles pour me plaire ; & ton bras en-  
dormi,
- » Est armé vainement aux yeux de l'ennemi ;
- » Est-ce là cet amour, le partage du brave ?
- » Lui , qui fait des héros , peut-il te rendre  
esclave ?
- » Ton frère , ton rival , de mes attraits-  
touché,
- » Si son cœur à la gloire étoit moins attaché,
- » Eût-il fait sur le mien....

Dans ce moment paroît *Arminius*.

- » Que vois-je ? La nuit sombre
- » Qui commence à couvrir la terre de son  
ombre ,
- » Trompe-t-elle mes yeux ? Ah ! *Thusnède*,  
est-ce toi ?

Si je ne craignois de donner à cet article trop d'étendue , je transcrirois encore toute cette scène , dans laquelle l'amour est traité d'une manière héroïque & touchante à la fois. *Flavius* s'irrite en voyant la tendresse

A N N É E 1772. 253

de *Thufnelde* pour *Arminius*. Sa douleur éclate ; il fort avec *Sigismond* , en disant qu'il défendra le sang qu'on s'apprête à répandre. *Arminius* paroît dans le plus grand étonnement.

» Ah ! que viens-je d'entendre !

» Je cherchois le perfide ; il étoit devant moi !

» Ton aspect m'a troublé , mes yeux n'ont vu que toi.

L'arrivée de *Ségismar* à la tête des troupes Germaines interrompt les adieux des deux Amans. Ce brave vieillard dit à son fils :

» Tes ordres sont suivis ; nous marchons en silence :

» Tout paroît seconder tes soins , ta vigilance :

» Mes yeux ont vu partir nos Bardes , dont la voix

» Porte dans tous les cœurs l'amour des grands exploits.

» Trois fois de leurs sacrés & sublimes cantiques ,

» A retenti le creux de nos chênes antiques.

» Voici l'instant , mon fils , si longtems souhaité, &c.

*Arminius* console son père, affligé d'avoir mis au jour un fils ami des Arts & des loix de Rome.

- » Un frère ne veut pas seconder mes efforts;
- » Il croit nous affoiblir; nous en sommes plus forts.
- » L'œil des Dieux parmi nous ne voit plus de perfides.
- » Amour de la Patrie, ahl c'est toi qui nous guides.
- » Marchons dans le sentier que nous trace l'honneur.
- » De tous les vrais Germains assurons le bonheur.
- » Celui qui dès longtemps jouit de la lumière,
- » Avec la liberté veut finir sa carrière;
- » Celui dont l'œil encor ne voit pas la clarté,
- » En recevant le jour veut voir la liberté.
- » Allons, vengeons sa cause, &c.

*Adélinde* vient trouver sa fille qui s'est réfugiée avec sa compagne dans le bois sacré pour implorer les Dieux. Elle leur apprend que ces lieux saints vont être profanés; qu'elle a vu les troupes d'*Arminius* envelopées de toutes parts. Elle leur dit de suivre les Soldats dont

elle s'est fait accompagner , & qui les conduiront au poste de son fils. Fuis, lui dit *Adélinde*, tout ici me fait trembler pour toi. *Thufnelde* lui répond :

- » Si l'asyle des Dieux n'est plus un pour moi ,
- » Si de la liberté la perte est manifeste ,
- » Je ne veux pas avoir une fin moins funeste.
- » Que ces affreux vainqueurs me déchirent le flanc ,
- » Que ces chênes sacrés soient souillés de mon sang ,
- » Avant que par ma fuite ici je deshonore
- » Mon courage & mes Dieux , qui subsistent encore.

*Adélinde* ordonne d'emmener sa fille ; *Thufnelde*, qui paroît saisie d'un transport extraordinaire, sort sans regarder sa mère, en s'écriant :

- » Vous m'inspirez , grands Dieux ! & je vous obéis.
- « *Gizelle*, allons périr ou sauver mon pays.

La mère ne fait aucune attention au discours de sa fille ; elle est trop pleine de son projet. Elle fait cette réflexion :

256 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

- » Voici donc le moment qui va faire con-  
noître
- » Si le Chérusque est né pour n'avoir pas de  
maître.

Elle voit *Flavius*, que son amour  
n'a pas égaré au point de joindre les  
troupes qu'il commande à celles des  
Romains, qui veulent détruire la li-  
berté de sa Patrie. Il a promis de  
rester neutre. *Adeline* lui a juré de  
l'unir à sa fille ; il arrive tout troublé.

- » Grace à mes soins heureux,
- » Le triomphe de Rome enfin n'est plus dou-  
teux.
- » Je viens de mon forfait chercher la ré-  
compense.

ADELINDE.

- » Regarde ton ouvrage avec plus de confi-  
tance.
- » Ton ardeur va bien-tôt triompher à son  
tour,
- » Attendons que *Varus*, la victoire & le  
jour....

FLAVIUS.

- » Je n'attends que *Thufnelde* & sa main qui  
m'est due.

- » Je l'ai trop achetée, & tu me l'as vendue.
- » Voici le lieu, l'instant que toi-même as  
choisis,
- » Pour me donner ta fille & me nommer  
ton fils.

A D É L I N D E.

- » Songe que mon effroi ....

F L A V I U S.

- » Je songe à tes sermens.

Dans ce moment on voit passer dans le fond de la scène des morts & des blessés. *Adélinde* dit à *Flavius* de regarder ce spectacle ; à cet aspect le plus grand trouble s'empare de son ame ; il surmonte cependant son effroi ; il s'avance en frémissant pour reconnaître les morts. Il voit son père ; il souhaite que la terre l'engloutisse ; *Adélinde* court à lui en l'appellant du nom de fils.

- » Que dis-tu ? fui, perfide.
- » Mon père est mort ! je suis un monstre, un  
parricide.
- » Ah ! sans ma trahison, sans mes lâches  
amours,

## 258 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

- » Il vivroit ; mon courage eut défendu ses jours.
- » J'ai pu l'abandonner, me couvrir d'infamie,
- » Pour suivre, pour servir sa mortelle ennemie !
- » Tes ruses désormais ne peuvent m'éblouir.
- » Je vois mes attentats ; ne crois pas en jouir.
- » Si mon frère est vaincu, j'aurai du moins la gloire
- » D'arracher au vainqueur les fruits de sa victoire.
- » Les bataillons détruits vont être remplacés ;
- » J'enflammerai les cœurs que ma voix a glacés.
- » Ils sauront réparer, guidés par mon courage,
- » Tous les maux qu'a produits ma faiblesse & ta rage.

*Adélinde*, sans s'occuper un instant du désespoir de *Flavius*, se livre à l'espérance de voir bien-tôt tous ses desseins accomplis. Elle ne jouit pas longtemps de cette illusion. *Gizelle* vient lui apprendre que ses enfans sont rebelles à ses ordres ; qu'elle les a vus tous deux se saisir d'une armure & s'en revêtir, que l'aspect d'une femme & d'un Pontife armés, a changé le cœur des soldats ; que *Flavius* est

survenu dans ces circonstances ; que tous trois ont entraîné au combat cette troupe, honteuse de son inaction ; que *Thufnelde* est partie la première , animant les Chérusques de sa voix & de ses regards ; qu'elle-même , *Gizelle* , a voulu suivre cette héroïne ; qu'elle s'est égarée ; qu'elle a rencontré *Sigismond* percé de coups , & qu'elle l'a vu expirer. *Adélinde*, qui voit arriver *Arminius* triomphant , se retire désespérée. On voit venir des Officiers Chérusques qui portent l'armure de *Varus* & les aigles prises sur les Romains ; *Arminius* , après avoir rendu grâces aux Dieux , montre l'armure du Préteur.

» *Varus* de cette armure en vain s'est revêtu.

» Rien ne pare les coups que porte la vertu.

» Aux yeux du monde entier sa honte va paroître ;

» Que le sort de l'esclave épouvante le maître.

» Ah ! si nos mains pouvoient aujourd'hui de  
ses fers

» Délivrer Rome même & venger l'Univers !.

( Il regarde les aigles. )

» Aigles, frères jadis, maintenant abbatues ,



260 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

- » Demeurez , & rampez aux pieds de ces statues ;
- » Que votre chute apprenne à la postérité
- » Ce que peut la valeur & la fidélité.

*Arminius s'adresse aux héros qui sont morts dans le combat ; il regrette surtout Ségismar :*

- « L'adversité s'étend sur un jour si prospère ;
- » Moi , la Patrie & vous , nous perdons tous un père ;
- » Les Dieux , dont les regards sembloient veiller sur lui ,
- » Ont de la liberté laissé tomber l'appui.
- » Liberté ! Liberté ! Faut-il que par la guerre
- » Tes plus grands défenseurs soient ravis à la terre !

Il se reproche la douleur qu'il fait paroître ; il croit voir son père qui condamne ses pleurs ; il ne songe plus qu'au triomphe des Germains ; mais il est étonné de ne point voir celle qui a tant contribué à ce triomphe ; on lui dit qu'elle est prisonnière.

- » *Thufnelde* prisonnière ! ah ! nous n'avons rien fait ;

» Hâtons-nous d'achever un triomphe imparfait...

» Courons sauver *Thufnelde*.

*Flavius* entre & l'arrête ; il revient digne d'*Arminius* qui lui pardonne comme chef, & qui l'excuse comme frère ; il appelle *Thufnelde* , qui s'avance en habit guerrier. Elle rend justice au double courage de *Flavius* qui a surmonté l'amour , & dispersé le reste des Romains qui l'emmenoient prisonnière.

» Il sauve ton épouse ; as-tu sauvé ma mère ?

ARMINIUS,

» Elle est libre ; & sa vie en ce moment m'est chère.

*Thufnelde* termine la pièce par ces vers :

» Ce moment, qui paroît de mes jours & des tiens

» Assurer le bonheur, fait le tourment des siens ;

» Ne l'abandonnons pas à sa douleur mortelle ;

» Allons , en attendant que nos soins , notre zèle ,

» Rallument dans son cœur , de la gloire écarté ,

## 262 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

- » L'amour de la Patrie & de la liberté.
- » Rome, nous te jurons une haine éternelle.
- » Tes vaisseaux, tes soldats, ta fureur criminelle,
- » Subjuguent vainement & la terre & les mers:
- » Le Chérusque jamais ne portera tes fers.

Cette analyse de la pièce de M. *Bauvin* est d'autant plus fidelle & plus exacte, Monsieur, qu'elle est faite, pour ainsi dire, par lui-même, puisque, pour la tracer, je n'ai presque employé que des citations. Ce sujet n'est pas neuf sur notre théâtre. *Scudéry* & *Campistron* l'ont traité: le premier, dans une Tragi-Comédie sous le nom d'*Arminius ou les Frères Ennemis*; elle fut représentée en 1642. La Tragédie d'*Arminius* de *Campistron* fut donnée en 1684; &, si l'on en croit l'Auteur, elle réussit beaucoup: » son succès, » dit *Campistron* dans sa Préface, fut » grand; quoiqu'elle fut représentée » dans un temps peu favorable aux » spectacles (\*). J'avoue que j'ai une

\* Comme l'amour-propre des auteurs est aveugle! La première représentation de

» furieuse prévention pour cet ou-  
 » vrage. Je ne dirai point tout ce que  
 » j'en pense ; mais j'ose avouer har-  
 » diment qu'il y a peu de pièces de  
 » Théâtre où il y ait plus de senti-  
 » ment & de grandeur que dans celle-  
 » ci , principalement dans le second  
 » Acte , que je crois un des plus bril-  
 » lans qu'on ait jamais vus sur la scè-  
 » ne ». Malgré ce magnifique éloge ,  
 l'*Arminius de Campiftron* , quoique  
 supérieur à celui de *Scudéry* qui n'est  
 pas supportable , est une Tragédie  
 médiocre ; elle manque sur-tout du  
 côté des caractères. A la réserve de  
 celui d'*Arminius* , qui est assez beau ,  
 tous les autres sont foiblement expri-  
 més ; le rôle de *Varus* est le plus dé-  
 fectueux. Si les *Arminius* de *Scudéry*  
 & de *Campiftron* ne peuvent être mis  
 en parallèle , encore moins doit-on les  
 comparer avec celui de M. *Schlegel* ;

l'*Arminius de Campiftron* fut donnée le 19  
 Février 1689 , & la quatorzième & la der-  
 nière le 14 Mars suivant. Est-il un temps  
 plus favorable aux Spectacles ?

## 264 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

c'est le nom du Poëte Allemand d'après lequel M. *Bauvin* a travaillé, non en copiste, mais en maître qui connoît le goût de sa nation. Il est aisé de voir qu'il n'a fait que prendre le fond du sujet, les grandes pensées & le but général, qu'il a mis dans un ordre que ne présente pas l'ouvrage Germanique, d'où cependant il a la modestie d'annoncer qu'il a tiré le sien. Ce but général a été bien mal saisi par les rédacteurs du second volume du *Mercur*e d'Octobre dernier ; M. *Bauvin*, dans sa *Préface*, s'en plaint avec amertume & avec raison. On y fait entendre que l'*esprit républicain* est l'ame de la pièce ; & l'on n'y trouve pas un seul mot qui rappelle l'idée de *république* ; aucun de ses personnages ne s'exprime en *républicain* ; ils ne parlent qu'en hommes *libres* ; ce qui est bien différent

La Tragédie de M. *Bauvin* a réussi à la représentation, & méritoit un plus grand succès ; elle a obtenu les suffrages de tous les connoisseurs ; je connois peu d'ouvrages dramatiques qui soient

soient conduits avec plus de jugement & de sagesse. Quelle différence entre cette marche noble & simple & ces intrigues compliquées, ces incidens sans vraisemblance, ces coups de Théâtre amenés de force, sur lesquels sont assises la plupart de nos Tragédies modernes ! Les rôles de *Séguimar*, d'*Arminius*, de *Thufnelde*, excitent l'admiration ; ceux d'*Adélinde*, de *Sigismond* & de *Flavius*, sont très-bien conçus ; c'est à leurs caractères que la pièce doit ses ressorts & ses mouvemens. En un mot, l'ouvrage de M. Bauvin est un des plus estimables de ce genre qui aient paru dans ces derniers temps ; il est plein de noblesse, d'éloquence, de chaleur, & l'on y trouve un grand nombre de beaux vers.

C'est pour la troisième fois que l'auteur fait imprimer cette Tragédie. Il étoit sur le point de la faire paroître en 1767 sous le titre de la *Défaite de Varus*, lorsque l'espérance qu'on lui donna qu'elle pourroit être reçue par les Comédiens, la lui fit supprimer. Il alla même chez l'Im-

primeur , & fit briser devant lui les formes de l'impression. Deux ans après elle fut publiée sous le nom d'*Arminius* ; enfin , elle paroît sous celui des *Chérusques* , le seul qui lui convienne , parce que la liberté de ce Peuple est l'objet général de cette Pièce , & non *Arminius* qui n'en est qu'un des principaux personnages. Le Public n'a fait que gagner à ces différentes éditions ; l'ouvrage en est devenu plus digne de lui & de M. *Bauvin*.

*Épigramme.*

M. H \* \* \* logea dernièrement dans une auberge , dont le maître , qui avoit des cheveux blancs , se nommoit *Caton* ; il s'éleva une dispute entre ce *Caton* aux cheveux blancs , & un domestique nommé *Dunois*, M. H \* \* \* fit sur le champ cette Épigramme qui termina la querelle :

A cet air vénérable , à cette forme antique,  
Je croyois voir , mon cher *Caton* ,  
Revivre en vous *Caton d'Utique*,

A N N É E 1772. 267.

Mais puisque , sans nulle raison ,  
Avec *Dunois* , mon féal domestique ,  
Vous êtes fier & querelleur ,  
Vous n'êtes à mes yeux que *Caton le Censeur*.

Cette Epigramme est fort agréable , & très-heureusement imitée de celle-ci , que les uns attribuent au célèbre *Bèze* , les autres au sçavant *Marbode* Evêque de Rennes , & dans laquelle on a voulu tracer le caractère des deux *Catons* :

Alma duos olim produxit Roma *Catonos* ,  
Unus de Ducibus , Censor & alter erat.  
Est virtus tranquilla tibi , est honor ? *Unicus*  
esto.

Felle tumes , blateras ? Tu *Cato Censor* gris.

Je suis , &c.

A Paris , ce 25 Décembre 1772.

Mij



L E T T R E   X I.

*Lettre à l'auteur de ces Feuilles sur un  
livre intitulé l'ART DE SE TAIRE ,  
PRINCIPALEMENT EN MATIÈRE DE  
RELIGION ; par M. l'Abbé Dinouart ,  
Chanoine de l'Eglise Collégiale de  
Saint-Benoît ; un volume in-12. de  
300 pages , petit format ; à Paris  
chez Desprez , Imprimeur du Roi & du  
Clergé de France , rue Saint-Jacques.*

**V**OTRE sagacité , Monsieur , à découvrir les larcins de nos auteurs & la juste sévérité avec laquelle vous les relevez , vous ont rendu depuis longtemps la terreur des brigands littéraires : c'est donc à vous , comme au Grand-Prevôt de notre Parnasse , que je crois devoir dénoncer un vol en

ce genre , dont la hardiesse ne m'a pas moins surpris que révolté. L'objet de ma dénonciation n'est point un vers , une phrase , une pensée dérobés : c'est un livre entier , transcrit depuis sa première page jusqu'à la dernière , publié de nos jours comme un ouvrage neuf , & portant même à son frontispice le nom du plagiaire. Voici , en peu de mots , Monsieur , l'histoire de cette singulière découverte. Quoiqu'il ne me soit jamais arrivé de lire les ouvrages de M. l'Abbé *Dinouart* ( & il me semble que mon indifférence à cet égard est bien excusable ) j'avois cependant ouï dire qu'il avoit publié depuis peu un petit volume in-12 qui avoit pour titre : *l'Art de se taire , principalement en matière de Religion*. M'étant trouvé , il y a quelque temps , chez un de mes amis , j'eus la curiosité d'ouvrir un livre qui par hasard se trouvoit sous ma main. Ce livre avoit pour titre : *Conduite pour se taire & pour parler , principalement en matière de Religion* , un volume in-12 de 285

pages , imprimé à Paris chez *Simon Bénard* , rue Saint-Jacques , au compas d'or , en 1695. Cette ressemblance de titres me rappella sur le champ l'ouvrage de M. l'Abbé *Dinouart* ; & , comme je connoissois son goût & ses talens pour la compilation , je soupçonnai que l'*Art de se taire* pouvoit bien n'être qu'une réimpression de la *Conduite pour se taire*. J'ai comparé les deux ouvrages , Monsieur , & cette confrontation m'a confirmé le plagiat , l'un des plus complet & des moins palliés dont notre Littérature ait peut-être jamais fourni d'exemple. Tout , en effet , se trouve de la plus grande conformité dans l'un & dans l'autre ouvrage : même sujet , même plan , même distribution de Chapitres , mêmes expressions , mêmes *à lineâ* , même ponctuation. Le nom du Libraire , la date de l'impression & la moitié du titre réformé sont presque les seuls changemens qu'on y trouve , en y comprenant quelques additions , lambeaux de morale également pris à d'autres écrivains , que

M. l'Abbé *Dinouart* a inférés de loin en loin , pour enfler son volume & le porter jusqu'à 300 pages. Cependant , il faut être juste & vrai , je dois convenir encore que M. l'Abbé *Dinouart* a substitué avec beaucoup d'esprit la troisième personne à la seconde dans tous les endroits où l'auteur de la *Conduite pour se taire* adresse la parole à l'élève qu'il instruit. Exemple : *Vous sçavez.... Vous voyez tous les jours , &c.* M. l'Abbé *Dinouart* a substitué : *on sçait. . . . on voit tous les jours , &c.* Ces changemens ont dû trop coûter au copiste , pour que je veuille lui en dérober la gloire.

Je ne vous mettrai point sous les yeux des extraits de comparaison de l'un & de l'autre ouvrage ; il faudroit les copier tous deux en entier. Je me borne à vous faire part d'une omission fort adroite & que M. l'Abbé *Dinouart* ne pouvoit honnêtement se dispenser de faire. Ce morceau , entièrement supprimé , est précisément une sortie des plus vives contre les plagiaires. L'auteur de la *Conduite , &c.*

en indiquant les défauts des écrivains de son temps, dit qu'on écrit trop. 1°. Parce qu'on écrit des choses inutiles. 2°. Parce qu'on écrit trop au long les meilleures choses. 3°. Parce qu'on écrit en plagiaire & aux dépens d'autrui. M. l'Abbé Dinouart a copié les deux premières sous-divisions de ce Chapitre ; mais il a eu quelque pudeur de transcrire la troisième ; & il a judicieusement pensé qu'il étoit plus à propos de l'omettre. Pour que les Lecteurs qui ont fait l'emplette de l'Art de se taire aient en même temps en entier le livre de la Conduite, je crois devoir rétablir ici ce paragraphe, qui d'ailleurs est très-court. Le voici : » Disons quelque chose des » plagiaires ; c'est une nation de Vo- » leurs, que je ne peux mieux vous » représenter que par la peinture » qu'en a faite un des bons écrivains » de notre temps, ( la Bruyère ) en » ces termes : il y a, si je l'ose dire, » des esprits inférieurs & subalternes, » qui ne semblent faits que pour être » le recueil, le registre ou le maga-

» fin de toutes les productions des au-  
 » tres génies ; ils sont plagiaires , tra-  
 » ducteurs , compilateurs , ils ne pensent  
 » point , ils disent ce que les autres  
 » ont pensé ; & , comme le choix des  
 » pensées est invention , ils l'ont mau-  
 » vais & peu juste ; ce qui les dé-  
 » termine plutôt à rapporter beaucoup  
 » de choses que d'excellentes choses. Ils  
 » n'ont rien d'original & qui soit à  
 » eux ; ils ne sçavent que ce qu'ils ont  
 » appris , & ils n'apprennent que ce  
 » que tout le monde veut bien igno-  
 » rer. On est tout-à-la fois étonné de  
 » leur lecture , & ennuyé de leur en-  
 » tretien ou de leurs ouvrages. Peut-  
 » on mieux peindre les auteurs qui  
 » se font honneur du bien d'autrui ,  
 » qui ne sçavent que transcrire , &  
 » qui donnent au Public l'ouvrage de  
 » leurs mains plutôt que celui de  
 » leur esprit ? Un habile écrivain pro-  
 » fite de tout ce qu'il a lû & entendu ;  
 » c'est comme la matière sur laquelle  
 » il travaille. Tout a été dit & pensé ;  
 » il ne reste plus qu'à le mettre en  
 » œuvre , qu'à se le rendre propre ,

274 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» qu'à y donner une forme particulière, & , avec cette forme , la grace  
 » de la nouveauté. C'est le foin , c'est  
 » l'esprit des auteurs habiles. Ils sça-  
 » vent cueillir sur les fleurs qui se  
 » présentent ce qu'il y a de plus pur.  
 » Ils le goûtent , ils le digèrent , ils  
 » en font une nourriture délicieuse ,  
 » & pour eux & pour les autres ; au  
 » lieu que les copistes ne font que  
 » les ramasser grossièrement , ces fleurs,  
 » & que les offrir en assez mauvais  
 » ordre au Public , qui ne leur en  
 » sçait nul gré. Ce n'est donc que  
 » sur les plagiaires , gens de mau-  
 » vaise foi , artificieux , toujours at-  
 » tentifs à tromper le Public , qu'il  
 » faut faire tomber le reproche de trop  
 » écrire ».

Vous sentez , Monsieur , que le  
 scribe , tout intrépide qu'il étoit , a  
 du s'arrêter à ce paragraphe , placé  
 si malencontreusement sur sa route. Une  
 certaine pudeur naturelle , dont on  
 ne parvient jamais à secouer entiè-  
 rement le joug , a suspendu malgré  
 lui la rapidité de sa plume. Comment

transcrire , en effet , des vérités dures , incommodes , & dont l'application étoit aussi directe & aussi sensible? Toutes réflexions faites , il a cru qu'il étoit plus prudent de glisser silencieusement sur cet article. Ne semble-t-il pas que l'auteur de la *Conduite* , en gémissant ainsi sur les larcins littéraires , avoit quelque pressentiment qu'il seroit un jour volé lui-même ? Peut-être croyoit-il , par ce trait d'humeur contre les plagiaires , avoir suffisamment armé son livre contre la rapacité de ces écumeurs de la Littérature ; semblable à l'agriculteur qui élève des épouvantails pour protéger les moissons? Quoiqu'il en soit , la pathétique sermonce n'a point attendri le cœur de M. l'Abbé *Dinouart* , & le droit de propriété n'en a pas été plus respecté ; l'inflexible copiste s'est armé de courage , & le livre , dépouillé toutes fois de l'éloquent paragraphe , a été impitoyablement copié jusqu'au bout.

L'intention du docteur Chanoine de Saint-Benoît n'étoit pas d'abrégé



la *Conduite pour se taire*. Qu'a-t-il fait pour suppléer au vuide que laissoit le paragraphe supprimé ? Il a eu l'adresse d'y insérer finement un Chapitre des *Conseils de la Sagesse* ; c'est la *Réflexion sur la Maxime VIII<sup>e</sup>* du Tome II : *Mundum tradidit disputationi eorum*, &c, édition de Sébastien Marbre-Cramoisy, 1683. A la suite de ce morceau, le copiste a encore cousu le commencement & la fin de la *Maxime VII<sup>e</sup>* du Tome I : *In cogitationibus impii interrogatio erit*. Je ne finirois pas, Monsieur, si j'entreprendois de faire l'énumération de tous les plagiats accumulés dans ce petit in-12 de 300 pages, qu'on pourroit presque comparer à une de ces cavernes de voleurs où sont amoncelées sans ordre les dépouilles de cent voyageurs.

J'ai dit que le livre de la *Conduite* contient 285 pages ; mais il faut observer que les soixante-neuf dernières sont occupées par un *Soliloque* ou *Réflexions sur les auteurs & les Approbateurs de nouveautés en matière de*

*Religion.* Comme ces *Reflexions* n'ont point accommodé M. l'Abbé *Dinouart*, elles ont échappé à l'invasion ; & c'est ce retranchement qui l'a mis dans la nécessité de faire des additions pour compléter son volume. Dans cet amas de fragmens étrangers qui composent les additions de M. l'Abbé *inouart*, j'ai distingué des lambeaux d'un *Pladoyer* de M. *Joly de Fleury*, un morceau d'un *Mandement* de M. l'Archevêque de Paris, un demi Chapître de l'*Histoire des Variations* de *Boffuet*, quelques tirades empruntées de M. l'Abbé *Bergier*, des *Reflexions* de *Nicole*, de *la Bruyere*, &c, &c. M. l'Abbé *inouart*, pour égayer le ton grave & sérieux de son livre, a cru même pouvoir y donner place à une chanson qui commence par ces petits vers :

Être brillant,  
Semillant,  
Pétillant ;  
S'occuper éternellement  
De sa parure,  
De sa figure,

De sa voiture ;  
Se mettre sérieusement  
A la torture ,  
Pour se donner contre nature  
Certain jargon ,  
Certaine façon ,  
Certain ton  
D'enfantillage ,  
De papillonnage ,  
De persiflage ;  
Qu'on appelle le bon ton ;  
Faire l'amateur ,  
Le connoisseur ,  
Le protecteur ;  
N'avoir qu'un caquet  
De perroquet ;  
Et cependant ,  
D'un ton pédant ,  
D'un air suffisant ,  
Décider souverainement ;  
Tout mépriser ,  
Sur tout gloser ,  
Ricanner ,  
Fredonner ,  
Turlupiner ,  
Déraisonner ,  
Polissonner , &c.

Cette chanfouquette, dans un pareil ouvrage, est sans doute un ridicule hors-d'œuvre qui ne tient à rien. Mais qu'importe? Elle fournissoit au scribe le remplissage de deux pages d'impression.

Le dernier Chapitre sur les dangers de la lecture des ouvrages contre la Religion & les mœurs, ne se trouve point dans le Livre de la Conduite pour se faire. D'où M. Dinouart l'a-t-il emprunté? J'avoue que je l'ignore: mais j'ose avancer qu'il est de la plus grande probabilité que ce Chapitre est un lambeau de Sermon. Lisez-le, Monsieur, & vous ne pourrez vous dispenser d'en porter le même jugement d'après le style & les tournures oratoires, le ton d'onction, les passages de l'Écriture-Sainte, les apostrophes à Dieu & aux Incrédules, &c, qui ornent ce Chapitre pathétique. On y parle du salut, des bonnes œuvres, des sacremens, du péché, des flammes de l'enfer, préparées pour les lecteurs de mauvais livres, &c. M. l'Abbé Dinouart a même si peu d'adresse à

voiler ses plagiats , qu'il a laissé subsister ces expressions : *il résulte de ce Discours. . . . Terminons ce Discours. . . .* & cette autre phrase , en parlant du désespoir de l'Incrédule au lit de la mort : *C'est ce que nous voyons tous les jours dans ces visites fatales où notre ministère nous engage , & où il semble que Dieu nous appelle pour nous rendre les tristes témoins de sa colère & de sa vengeance , &c. , &c. , &c.* Je vous le demande , Monsieur , est-ce-là le style dont on écrit un Chapitre , ou celui dont on écrit un Sermon ? Est-ce ainsi que s'exprime un écrivain renfermé dans son cabinet , ou que parle du haut de la tribune un Orateur Chrétien ?

S'il est vrai qu'on n'arrive aux grands crimes que par degrés , il faut avouer que M. l'Abbé *Dimouart* a dû se rendre coupable de bien des plagiats , avant que de parvenir à s'armer de toute l'intrépidité nécessaire pour s'approprier un livre entier. Las & ennuyé de ces rapines obscures , si familières à la plupart de nos Gens de Lettres , il a cru qu'il valoit mieux exercer le

brigandage en grand ; il le fait , comme vous le voyez , Monsieur , avec beaucoup de courage , & l'on ne peut lui disputer la gloire d'être l'*Alexandre* des plagiaires : on sçait que ce Conquérant ne s'arrêtoit point à une bicoque , & qu'un de ses moindres exploits étoit d'envahir une Province.

Le Livre de la *Conduite pour se taire* méritoit , Monsieur , les honneurs de la réimpression , & l'on n'auroit que de justes éloges à donner à M. l'Abbé *Dinouart* , si , en le publiant de nouveau , il avoit eu la modestie de ne s'en déclarer que l'éditeur. Ce petit ouvrage est écrit avec beaucoup de méthode & renfermé d'excellens préceptes , applicables à tous les Gens de Lettres. L'*Art de se taire* , qui en est une fidèle copie , auroit été surtout infiniment utile au Public , s'il eût pû persuader son auteur des avantages & de la nécessité du silence.

J'ai l'honneur d'être , &c.

L'Abbé G \* \* \*.

Je suis , &c.

A Paris , ce 26 Décembre 1772.

## L E T T R E X I I .

*Essai de Physique sur le système du Monde*, par P. B. Deshayes, Docteur en Médecine ; Brochure petit in-8°. d'environ 100 pages ; à Paris chez Fr. Ambr. Didot, aîné ; Imprimeur-Libraire rue Pavée, près du Quai des Augustins.

**I**L est bien évident, Monsieur, que l'auteur de cet *Essai* n'est point satisfait de tous les systèmes du Monde que nous connoissons, & qu'il pense que les Ptolémées, les Ticho-Brahés, les Copernics, les Galilées, les Descartes, les Newtons, les Buffons, &c, n'y ont rien entendu. En conséquence, il prend le parti de refaire l'univers. Il suppose qu'il est seul avec Dieu avant la création d'aucun être quel-

conque. Voilà donc M. Deshayes tête-à-tête avec le Père Éternel qui a la complaisance de se prêter à ses desirs. Il lui demande d'abord un grand fluide qui, par sa nature, ait toutes les propriétés dont il a besoin. On peint ordinairement le Père Éternel avec un globe dans une main, & ce globe est censé celui de la Terre; ce n'est pas ici la Terre, c'est la Planète de Saturne que tient le Père Éternel. De la main du Créateur, dit M. Deshayes, je prends la Planète de Saturne. & je la jette dans ce fluide immense. Convenez, Monsieur, qu'il faut avoir une furieuse main pour prendre avec cette aisance une Planète quatre-vingt-onze fois plus grande que la Terre, & pour la jeter aussi facilement qu'une balle de billard. M. Deshayes prend de même des mains du Père Éternel les autres Planètes, & les place dans son fluide en raison de leur volume & de leur pesanteur.

Mais il n'y a jusqu'à présent dans l'Univers que de l'air & des Planètes, qui ne sont point lumineux par eux-



mêmes. M. Deshayes avoue qu'il ne voit goutte ; il sait seulement que , de tous les corps , c'est le feu qui l'éclairera ; comme il n'est point avare de demandes , & que d'ailleurs il peut compter sur la complaisance du Père Éternel , il le prie de lui donner un globe de feu du diamètre de la ville de Paris. M. Deshayes prend dans sa main ce globe de feu , ( sans se brûler , il faut le croire ) & le jette dans l'air. M. Deshayes observe ce globe , qui vacille , voltige , diminue de volume , devient à rien ; une nuit épaisse couvre encore les yeux du Père Éternel & de M. Deshayes ; par bonheur ce n'est pas pour long-temps. M. Deshayes n'a qu'à parler ; il demande un autre globe de feu du diamètre du Péloponèse ; le Père Éternel , qui n'a rien à lui refuser , lui présente sur le champ ce second globe de feu ; M. Deshayes le prend comme le premier , & l'abandonne dans l'air ; il s'aperçoit qu'il se dissipe également ; le voilà pour une troisième fois dans les ténèbres avec le Père Éternel. En-

fin, piqué du peu de succès de ces tentatives, il supplie le Père Éternel de lui accorder tant de feu qu'il en voudra. Le Père Éternel en verse devant lui un torrent qui se répand dans l'air & coule toujours. M. Deshayes commence à s'appercevoir d'un peu de clarté ; il voit que la matière du feu s'amasse ; il est dans le plus grand jour ; le Soleil est formé ; mais, dans la crainte qu'il ne prenne envie à ce torrent de feu de couler encore, que fait M. Deshayes ? Rien de plus simple, dit-il ; J'arrête le torrent. Il y a ici une petite difficulté ; comment cette matière du Soleil ne coule-t-elle pas toujours dans un fluide tel que l'air ? Eh, ne vient-on pas de voir que M. Deshayes a arrêté le torrent ! Je crois, sans hésiter, à sa toute-puissance. Mais il ajoute, en faveur des incrédules, que l'air réprime cette matière, & , pour rendre la chose plus palpable, il se sert d'une comparaison pleine d'esprit & de justesse : la matière solaire est engainée dans l'air comme le jus est contenu dans une orange.

## 286 ANNÉE LITTÉRAIRE.

Je voudrois, Monsieur, pouvoir vous expliquer tout le système de M. Deshayes, système vraiment neuf, qui n'appartient qu'à lui seul, & dans lequel il ne s'est point servilement assujetti aux notions reçues, aux expériences, aux démonstrations des esprits vulgaires qui l'ont précédé. Par exemple, il prétend que l'air est plus dense quand il s'éloigne de la terre; que les fluides ne pèsent point en raison de leurs hauteurs; que la chaleur du Soleil dilate l'eau & produit le flux & le reflux de la mer; que c'est la matière de ce même Soleil qui, repoussée par la densité de l'air, s'amasse & forme les Comètes; que la Terre ne décrit point un orbe autour du Soleil, mais que son mouvement est rectiligne d'ascension & de descente; qu'ainsi l'on peut se figurer les douze mois de l'année sur un bâton de Perroquet, ou une échelle composée de six échelons de chaque côté; Janvier, Février, Mars, Avril, Mai, Juin, sont les Perroquets qui descendent; Juillet, Août, Sep-

tembre, Octobre, Novembre, Décembre, sont les *Perroquets* qui montent. Vous trouverez dans cet agréable système mille autres découvertes tout aussi merveilleuses que celles que je viens de mettre sous vos yeux.

Des Astronomes célèbres & des Physiciens de réputation, à qui j'ai parlé de ce nouveau mécanisme de l'Univers, imaginé par M. *Deshayes*, m'ont dit que ses principes & ses conséquences leur paroissent fort étranges; qu'au reste, ils n'y comprennoient rien & qu'ils doutoient que l'auteur s'entendît lui-même: pure jalousie de leur part; pour moi, j'entends à merveille ce bel arrangement du Monde. Ce qui me fait peine, c'est que M. *Deshayes* semble se défier de son heureuse invention: Lorsqu'il me contempe, dit-il, l'immensité des Cieux, la grandeur & la beauté des ouvrages de Dieu, je sors de moi-même, je m'élève & fais effort vers la Divinité. Si je réfléchis sur mes raisonnemens, je découvre ma foiblesse, & je me sens rapproché du néant. Les hommes sont infiniment petits, & ils donnent dans les infiniment grands; abusés par leur imagination,

appuyés sur des préjugés , ils font & soutiennent des hypothèses , impossibles , pour ainsi dire , à Dieu même. En effet , comment concevoir raisonnablement que des masses aussi énormes que les Planètes , soient emportées autour du Soleil dans une orbite dont la grandeur effraie , & avec une rapidité qui étonne & renverse l'intelligence... Chacun à la liberté de penser ou par soi-même ou par d'autres. Les Anciens & les Modernes ont fait des systèmes ou des rêves..... mais ils étoient des hommes , & l'objet de leurs recherches tient de l'infini. Le système que je propose est encore un songe , si l'on veut ; j'y parlerai donc avec autant d'autorité que dans un songe. Sans trop sçavoir ce que c'est que l'autorité d'un songe , je crois que cette autorité n'est pas bien grande. Au reste , si cet admirable système n'est qu'un rêve , il faut convenir du moins qu'il est très-amusant , & je souhaite , en mon particulier , que M. Deshayes en ait souvent de pareils.

Je suis , &c.

A Paris , ce 27 Décembre 1772.

---

# L'ANNÉE

## L I T T É R A I R E.

---

### L E T T R E XIII.

*Première Lettre à M. de Voltaire ; à Paris chez les Marchands des Nouveautés Littéraires ; Brochure in-8<sup>o</sup> de 68 pages.*

**D**ÈS que la *Réponse de Boileau* à M. de Voltaire a paru, ce dernier a cru porter un coup terrible à son nouveau Critique, en faisant imprimer des vers où ce Critique l'élevait aux nues. M. Clément n'a pas eu beaucoup de peine à se tirer de ce mauvais pas ; il a expliqué l'énigme en deux mots. Dans sa première jeunesse il ressembloit à la plupart de ceux de son âge ; il étoit admirateur aveugle, même des défauts de M. de

ANN. 1772. Tome VIII. N.

*Voltaire.* La maturité de l'âge, l'exercice de son jugement, l'étude des Anciens, ont défilé ses yeux. Il s'adresse aujourd'hui à M. de Voltaire lui-même pour lui rendre un compte détaillé des motifs de son changement : c'est avec lui qu'il entreprend d'examiner ses ouvrages. Quelques personnes lui avoient conseillé de ne point donner cet examen pendant la vie du Poète de Ferney & de le laisser mourir sur ses lauriers ; mais il lui a semblé plus généreux d'exposer franchement ses idées, tandis que celui qu'il attaque peut encore les combattre. Il a un autre risque à courir ; on connoît les moyens de défense de M. de Voltaire ; ils consistent ordinairement dans de grosses épithètes, dans de calomnieuses imputations, dans des bouffonneries cyniques. M. -Clément s'attend à tout cela. Mais je me rassure, lui dit-il, en voyant que vous avez si fort rassasié le Public de vos prétendues facéties, qu'il en est pleinement dégoûté. » En effet, Monsieur, dites-moi de bonne foi, comment vous lez - vous qu'on soit si long - temps

» la dupe des vengeances de votre  
 » amour-propre irrité ? Ne seroit-ce  
 » pas pousser la crédulité au-delà des  
 » bornes où elle devient sottise , de  
 » croire, sur votre parole, qu'il fust  
 » de vous avoir contredit en quelque  
 » chose , pour être un personnage vil  
 » & méprisable ? Faut-il beaucoup  
 » d'esprit pour deviner qu'il vous a  
 » toujours été plus aisé de chercher à  
 » diffamer vos Censeurs que d'avoir  
 » raison contr'eux ? »

M. *Clément* déclare que son dessein  
 n'est pas de refuser son admiration à  
 ce qu'il y a de bon dans les écrits de  
 M. *de Voltaire*, ni de prouver qu'on  
 a eu tort de les lire ; mais il veut  
 examiner si l'on a dû le regarder com-  
 me le premier maître de notre Litté-  
 rature, comme un parfait modèle, &  
 si au contraire il n'a pas contribué  
 plus que tout autre à cette corruption  
 du goût dont tous les bons esprits  
 déplorent les suites funestes. Il an-  
 nonce qu'il discutera d'abord ses ju-  
 gemens Littéraires, dont il démon-  
 trera la légèreté & la mauvaise foi ;  
 qu'ensuite, le considérant comme



Poète dans tous les genres où il s'est exercé, il indiquera les défauts nombreux qui déparent ses meilleures productions ; qu'enfin, il l'envisagera comme Ecrivain en prose & comme Historien. Il prévient aussi qu'il prendra la défense de tous les hommes illustres que M. de Voltaire s'est efforcé de décrier, & que, s'il se trouve quelquefois entraîné trop loin, alors ce ne sera pas à M. de Voltaire, homme plein de talent, qu'il parlera, mais à M. de Voltaire, plein de jalousie & critique passionné des esprits sublimes dont il auroit voulu anéantir le nom.

Cet examen aura nécessairement un grand nombre de Lettres. Celle qui paroît aujourd'hui est consacrée à peindre l'influence de cet ambitieux écrivain sur l'esprit, le goût & les mœurs du siècle présent. L'auteur l'accuse d'avoir cherché à corrompre le goût du Public, afin d'usurper toute son admiration & d'obtenir la monarchie universelle dans la Littérature ; il rassemble tous les moyens qu'il a employés pour y parvenir. Je crois bien qu'en général tel a été le but de

M. de Voltaire; mais je ne pense pas que les projets aient été aussi concertés que le dit M. Clément; le caractère de M. de Voltaire est fougueux; la liste de ses fautes, démarches pourroit être deux fois aussi longue que celle que nous donne ici. Ce qui m'a semblé plus juste, c'est la cause que M. Clément assigne au peu de perfection où sont restés la plupart des ouvrages du Despote de notre Littérature. Il ne faut pas oublier que c'est à lui même qu'il écrit. Ce morceau est très-bien fait. » Comment, lui dit-il, prétendre approfondir les choses » que l'on traite en travaillant à votre » manière? Vous avez, à ce qu'on » dit, dans votre cabinet, plusieurs » pupitres, sur lesquels sont différens » ouvrages commencés, *pendent opera* » *interrupta*. Ici c'est une Tragédie, » là une Comédie, plus loin une Histoire; de ce côté, un morceau de » Philosophie; de cet autre, une Satyre; ici un Poëme épique, là un » Conte, &c. Vous passez indifféremment de l'un à l'autre dans la » même journée, & vous laissez

294. L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» sur tous des traces de votre prodigieuse facilité. Mais, dites-moi, je vous prie, s'il est possible de changer ainsi d'enthousiasme d'un moment à l'autre, pour saisir profondément tout ce qu'un sujet peut offrir de plus sublime ou de plus naïf? Comment, lorsque l'esprit est monté aux sentimens pathétiques de la Tragédie, en sortir tout-à-coup pour s'égayer dans une facétie, & méditer ensuite gravement des pensées philosophiques? Ne seroit-ce point que vous travaillez sans enthousiasme, c'est-à-dire, sans cette méditation profonde qui crée & qui invente, & qu'ainsi, vous contentant des premières idées que vous présentent une réflexion légère ou la réminiscence de ce que vous avez lu, vous vous sentez toujours également disposé pour toutes sortes de sujets? Au lieu de dire comme Boileau :

Je sens que mon esprit travaille de génie.

» Ne pourriez-vous pas dire?

Je sens que mon esprit travaille de mémoires.

» C'est sans doute de votre manière  
 » de travailler que viennent la plu-  
 » part de vos défauts : de là vient  
 » que vous confondez souvent tous les  
 » tons, que vous mêlez la satire avec  
 » l'épopée, le bouffon avec le sérieux ;  
 » que vous inférez des lambeaux  
 » poétiques dans les entretiens fami-  
 » liers de la Comédie ; que vous  
 » prêtez à une Princesse les discours  
 » d'un Philosophe ; que vous mettez  
 » un madrigal dans la bouche d'un  
 » Héros , & des épigrammes dans  
 » l'Histoire.»

Au reste, on est étonné en voyant réunis tous les jugemens ridicules & hasardés de *M. de Voltaire* sur les plus illustres Auteurs anciens & modernes. *Eschile* se trouve comparé à *Caldéron* ; *Homère* n'a aucune morale ; *Aristophane* n'est ni Poète ni Comique ; & n'auroit pas été admis parmi nous à donner ses farces à la Foire *S. Laurent* ; *la Fontaine* n'est pas un écrivain sublime, ni un des premiers écrivains du grand siècle ; *Racine* ne fait éprouver qu'une foible émotion ; *Boileau* n'a aucun enthousiasme ; le grand

*Rouffeau n'est qu'un versificateur qui ne connoît ni son siècle, ni la Philosophie, ni la Poëfie, ni sa langue. L'auteur de Rhadamiste est appelé Crébillon le Barbare; le style de M. de Buffon n'est que le charlatanisme d'un homme qui veut faire passer de faux systèmes à la faveur d'un vain bruit de paroles. Tous ces blasphêmes littéraires, & une foule d'autres répétés en mille endroits des ouvrages de l'auteur le plus à la mode, ont prospéré dans ce siècle d'impudence, & en ont fait naître de plus absurdes encore: tous les principes ont été oubliés ou méprisés. Je ne sçais quel écrivain s'est avisé de mettre Lucain & le Tasse au-dessus de Virgile: on l'a couronné en pleine Académie; les Géomètres ont jugé les Poètes. M. de Voltaire avoit prétendu que la scène Française étoit dénuée d'action. Aussi-tôt on ne fit plus dans les Tragédies qu'accumuler les événemens, les coups de théâtre, les décorations, les machines. Il avoit donné l'exemple de coudre des lambeaux philosophiques aux discours de ses personnages. Aucun Acteur n'osa plus*

paroître sur la scène sans débiter des maximes. Il avoit semé ses Pièces d'allusions contre la Religion: on ne chercha plus que les sujets qui en étoient susceptibles. Il avoit peint les mœurs les plus différentes des nôtres: on renchérit encore sur ces tableaux singuliers; on rechercha le bizarre; on nous transporta chez les Scythes, les Hottentots, les Illinois. Il ne reste plus qu'à nous peindre sur le théâtre François les Lapons, les Eskimaux, &c, &c, &c.

Les écrits de *M. de Voltaire* n'ont pas porté un coup moins dangereux aux mœurs, & c'est principalement sur l'esprit des femmes & des jeunes gens qu'ils ont produit l'effet le plus déplorable. Ici *M. Clément* fait une digression assez peu galante sur les femmes en général, qu'il prétend être portées à préférer l'étourderie, la folie, l'impertinence même à la sagesse & à la raison, & c'est pour cela, ajoute-t-il, qu'elles se plaisent tant à la lecture de *M. de Voltaire*. Je n'examinerai pas si cette accusation grave contre la partie la plus séduisante du genre humain est

bien fondée; mais je remarquerai qu'il n'est pas adroit de la soulever contre soi, & qu'au moins, en faveur de ses graces, elle méritoit qu'on prît à son égard un ton moins austère & qu'on la traitât avec plus de ménagement. En un mot, si M. *Clément* a la raison pour lui, j'aurois voulu qu'il tâchât de la faire aimer un peu davantage.

Ce qu'il dit à M. *de Voltaire* des jeunes gens que ses Livres ont perdus, n'est malheureusement que trop vrai.

» A peine échappés du Collège, les  
 » voilà imbus de votre doctrine. Que  
 » ne puis-je diffimuler les suites funestes  
 » où ce premier égarement les précipite ! Ils commencent par mépriser  
 » les instructions salutaires qu'ils ont  
 » reçues; ils qualifient de pédantisme  
 » tout ce qui n'est pas libertinage &  
 » irréligion, & bien-tôt, avec la méthode aisée de traiter tout de préjugé, ils se croient & se disent Philosophes. Il n'est plus de principe  
 » qui les gêne, de morale qui les embarrasse, de frein qui les retienne;  
 » rien n'est ni bien ni mal pour eux,

» &, pourvu qu'ils échappent à la  
 » vengeance des Loix, leur conscience  
 » est en repos sur le reste. On les en-  
 » tend parler des matières les plus  
 » graves avec une légèreté qui n'a  
 » rien d'égal que leur ignorance. Une  
 » raillerie ridicule, de détestables bons  
 » mots usés & rebattus sur ce qu'il y  
 » a de plus sacré, leur tiennent lieu  
 » de raisons. S'ils se mêlent de raison-  
 » ner, c'est avec une confiance, une  
 » bonne opinion d'eux-mêmes, en-  
 » core plus ridicules que leurs plaisan-  
 » teries. Ils se flattent de pénétrer les  
 » choses les plus impénétrables, tan-  
 » dis qu'il y en a des plus communes  
 » qu'ils ne connoîtront jamais. Ils veu-  
 » lent décider que Dieu n'est pas. Les  
 » insensés! Sçavent-ils seulement com-  
 » ment ils existent? Sçavent-ils com-  
 » ment ils peuvent se mouvoir? Sça-  
 » vent-ils par quel pouvoir ils raison-  
 » nent ou déraisonnent? Ecoutez-les;  
 » ils anéantissent les cultes, les reli-  
 » gions; chacun en établit une autre  
 » à sa guise, & veut être législateur:  
 » chacun veut nous convertir à son  
 » opinion désolante; & y met plus de



» fanatisme que le dévot le plus outré.  
 » Dans ce délire de raisonnement &  
 » d'incrédulité, on veut tout calculer,  
 » tout définir, tout connoître, & l'on  
 » parvient à douter des choses les plus  
 » sûres, à mépriser, à oublier ses de-  
 » voirs, à éteindre les lumières de la  
 » Nature, à étouffer les bons senti-  
 » mens de l'éducation, à se dessécher le  
 » cœur, à s'embrouiller l'esprit, à  
 » perdre toute idée de mœurs & de  
 » vertu. Enfin, on se rend inutile ou  
 » funeste à la société; on se devient à  
 » soi-même odieux, importun; on ne  
 » voit plus dans la vie qu'ennui & dé-  
 » goût, & l'on a recours au Suicide,  
 » devenu si commun, pour se délivrer  
 » du trouble intérieur dont on est dé-  
 » chiré, & du tourment insupportable  
 » de ne pouvoir vivre avec soi-même.

Jusqu'ici M. *Clément* n'a parlé à M.  
*de Voltaire* que comme écrivain. Dans  
 cet endroit il dit un mot à M. *de Vol-*  
*taire*, plein d'une jalouse fureur contre  
 les grands Hommes de son siècle : le  
 trait qu'il rapporte est odieux; on ne  
 peut le lire sans un certain frémisse-  
 ment involontaire. Mais il est impor-

tant que tant de personnes qui se sont  
 laissé égarer par ce digne chef de la  
 Philosophie, puissent enfin l'appré-  
 cier. Écoutons M. *Clément* qui lui  
 adresse toujours la parole. » Quelque  
 » temps avant sa mort, *Rousseau*,  
 » comme on sçait, étoit venu inco-  
 » gnito à Paris, dans l'espérance d'ob-  
 » tenir des Lettres de rémission; eh  
 » bien, dans ce moment, votre haine  
 » se remuoit en secret pour le perdre :  
 » votre philosophie vous sollicitoit à  
 » vous rendre le délateur d'un grand  
 » homme injustement persécuté. J'ai,  
 » je tiens un Mémoire écrit de votre  
 » propre main, où vous consultiez  
 » un Avocat, pour sçavoir si vous  
 » pouviez impliquer *Rousseau* dans  
 » une accusation que vous alliez in-  
 » tenter à l'Abbé *Desfontaines* au su-  
 » jet de la *Voltairemanie*. Peut-on,  
 » demandiez-vous, assigner *Jean-*  
 » *Baptiste Rousseau* à l'Archevêché,  
 » où il est déguisé sous le nom de *Ri-*  
 » *cher* ? Le procès étant au Châtelet,  
 » peut-on dénoncer ce misérable comme  
 » n'ayant pas gardé son ban ; &  
 » le dénonçant au Procureur Général,

302 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» l'affaire ne va-t-elle pas toujours  
 » son train au Châtelet ? Vous pour-  
 » vez , Monsieur , défier hardiment  
 » qui que ce soit de vous citer un  
 » exemple d'une rage & d'un achar-  
 » nement pareils dans un Poète con-  
 » tre un grand Poète. Ce trait vous  
 » étoit réservé , à vous , ce fameux  
 » Prédicateur de tolérance & d'hu-  
 » manité ! »

Je ne ferai aucune réflexion sur cette horrible anecdote. M. Clément adoucit un peu ce qu'il vient de rapporter : il prétend que M. de Voltaire a un amour-propre effréné pour chacun des talens qu'il a voulu s'attribuer , & que , de toutes ces animosités , de toutes ces haines particulières , il se forme , pour ainsi dire , un volcan qui l'emporte hors de lui-même & lui fait perdre la raison. » Mais qu'on est malheureux , » s'écrie-t-il , quand on ne peut se sauver » de l'atrocité que par la folie ! »

L'auteur appuie sur quelques autres manœuvres obscures du même écrivain. Il peint sur-tout avec les couleurs les plus vraies cette secte nombreuse de soi-disans Philosophes qui

l'ont mis à leur tête , & qui ont fait vœu entre ses mains , d'abord de l'admirer exclusivement , ensuite de ne rien écrire où il n'y eût quelques traits contre ce qu'ils appellent *les préjugés* , c'est-à-dire , contre ce qu'il y a de plus respectable & de plus sacré dans le monde. » Leur parti » s'est rendu le parti dominant dans » les ~~républiques~~ *les* ~~républiques~~ *les* seuls font & défont » les républiques. Des qu'un Livre » paroît sans avoir leur attache , il est » décrié par eux dans tous les cercles ; » ou plutôt ils n'en disent rien ; ils » prononcent contre lui ces paroles » fatales qui sont un arrêt de mort : » *Nous ne l'avons pas lu.* Et comment » voulez-vous que le monde lise ce » que ne lisent point ces Messieurs ? » Mais , dès qu'un ouvrage est sorti » d'une main qui leur est dévouée , » qu'il a passé sous leurs yeux , qu'ils » y ont apperçu le caractère de la » Philosophie , ~~alors~~ *alors* ils se répan- » dent tous , le même jour , en diffé- » rens endroits. Cet ouvrage est prôné » comme merveilleux ; on ne peut » rien sçavoir si on ne le lit , ou du

» moins si l'on ne l'achète; car le  
 » point essentiel est de le faire vendre.  
 » Le Livre est enlevé en peu de jours :  
 » on se l'arrache. Les femmes passent  
 » les nuits à ne le point entendre ;  
 » mais elles en parlent comme de quel-  
 » que chose de délicieux , de divin ,  
 » de la dernière force. Au bout de  
 » trois semaines on est tout étonné  
 » qu'on ne parle plus de ce Livre mi-  
 » raculeux , & que personne ne l'ait  
 » pu lire ; mais qu'importe , *il s'est bien*  
 » *vendu* , vous disent ces Messieurs.  
 » Que peut-on répondre à cela ? Leur  
 » politique est de ne parler que d'eux ,  
 » de ne louer qu'eux dans leurs écrits ,  
 » & de s'appeller *la haute classe de la*  
 » *Littérature*. Tout ce qui n'est point  
 » de leur cabale est d'une classe infé-  
 » rieure qui n'existe point pour eux ,  
 » & qu'ils condamnent à une entière-  
 » obscurité. Enfin , sur leur enseigne  
 » toujours déployée , que porte fière-  
 » ment le premier ~~Commis~~ du Mer-  
 » cure , est écrite en gros caractère  
 » cette devise modeste :

Nul n'aura de l'esprit , hors nous & nos amis :

» Aussi voit-on accourir sous leurs  
 » drapeaux une foule de jeunes gens  
 » qui s'enrôlent pour être admis à ce  
 » partage de réputation, dont ces  
 » Messieurs sont les seuls distributeurs.  
 » Voilà comment ils sont parvenus à  
 » grossir leur troupe de tout ce qu'il  
 » y a d'esprits médiocres, mais en qui  
 » le talent vient à naître, dès qu'ils  
 » ont été initiés dans les mystères de  
 » la secte. Comment ne se rangeroit-  
 » on pas dans un parti qui procure  
 » les faveurs, les places, les prix  
 » Académiques, & sans la voix duquel  
 » on ne fera jamais assis dans le fau-  
 » teuil illustre, qui est la récompense  
 » suprême des services rendus à la  
 » Philosophie ? »

On trouve encore dans cette *Lettre*  
 un tableau malheureusement trop  
 fidèle des tracasseries, de la mauvaise  
 foi, des jalousies cachées, des haines  
 sourdes qui fermentent aujourd'hui  
 dans l'âme de tant de Littérateurs. En-  
 fin, M. *Clément* fait reposer l'esprit du  
 lecteur sur des peintures plus douces.  
 Il avoue qu'il est encore quelques  
 hommes qui honorent les Lettres &

les font aimer. » N'est-ce pas ici le lieu  
 » de mettre sous les yeux des Gens de  
 » Lettres un de ces exemples dont ils  
 » ont d'autant plus de besoin qu'ils de-  
 » viennent plus rares ? C'est ce génie  
 » original (M. Piron) dont ma patrie  
 » doit s'honorer : c'est lui dont l'en-  
 » jouement, la franchise, les graces na-  
 » turelles , cette bonhomie qui vient  
 » d'un cœur excellent, & qui rend l'es-  
 » prit plus aimable, m'ont retracé tout  
 » ce qu'on nous raconte des *Chapelles* &  
 » des *Molières*. J'ai revu en lui une image  
 » de ces demi-Dieux de notre Litté-  
 » rature, dont le commerce étoit aussi  
 » doux, aussi sûr qu'amusant & agréa-  
 » ble. Quelque répandu qu'il ait été  
 » dans le monde, il y a porté sa gaieté  
 » naïve, ses mœurs simples, sa can-  
 » deur, sa liberté, & les a rapportées  
 » sans altération. Ennemi de toute  
 » charlatanerie, de tout manège, de  
 » toute bassesse, il ne doit sa réputa-  
 » tion qu'à lui. Malgré son talent pour  
 » la plaisanterie & pour l'épigramme,  
 » il n'a pu, dans un siècle comme le  
 » nôtre, être haï de personne ; & il  
 » a mérité l'estime & l'amitié de tout

» ceux qui l'ont connu. Peut-être cet  
 » éloge , tout foible qu'il est , réjouira  
 » sa vieillesse, venant d'un homme qui  
 » loue peu , mais dont les louanges  
 » partent du cœur , & qui voudroit  
 » avoir plus d'occasions d'en donner  
 » de pareilles. »

La *Lettre* que je viens d'extraire  
 est remplie de traits un peu vifs ;  
 mais M. de Voltaire a-t-il droit d'exi-  
 ger des ménagemens , lui qui n'en a  
 jamais eu pour personne ? A-t il droit  
 d'espérer qu'on cache tant de vérités  
 qui lui sont peu favorables , lui qui  
 débite tant de mensonges calomnieux  
 contre ceux qui ont eu l'audace de ne  
 pas le révéler comme un Dieu ? Tout  
 ce qu'on peut reprocher à cette pre-  
 mière *Lettre* , c'est un style un peu  
 trop sérieux. Dans ce siècle-ci , celui  
 qui amuse davantage passe pour avoir  
 raison. Mais l'ouvrage de M. Clément  
 est plein de force , de sens , & suppose  
 beaucoup de courage. On ne sçauroit  
 trop l'exhorter à continuer une entre-  
 prise qui ne peut être que de la plus  
 grande utilité ; c'est un contre-poison  
 nécessaire dans les extrémités où nous



jettés la fausse Philosophie de nos jours.

*Instruction Pastorale de Monseigneur l'Evêque Comte de Châlons, Pair de France, sur l'excellence & les avantages de la Religion ; in-4° de 150 pages ; à Châlons, de l'Imprimerie de Seneuze.*

**C**E Discours est un parallèle frappant & victorieux de la Religion Chrétienne & des systèmes de l'impiété ; de l'abondance des lumières, de l'excellence de la morale, des secours & des consolations de l'une, avec les absurdités, les ténèbres & la barbarie de la morale de l'autre. Après avoir prouvé que l'antique Philosophie, fi vantée par nos penseurs modernes, n'avoit aucune idée distincte de la Divinité, aucun code de Loix propres à réprimer les passions, M. de Châlons présente ce tableau de l'avènement de Jésus-Christ sur la Terre & des changemens prodigieux opérés

par l'Evangile. » Un homme, simple  
 » dans ses mœurs, sans autorité, sans  
 » opulence, sans crédit, sans appui,  
 » choisit, du milieu du peuple, quel-  
 » ques hommes de la plus basse ex-  
 » traction, sans art, sans science,  
 » sans talents, & leur dit : *Allez dans*  
 » *le monde entier ; annoncez en mon*  
 » *nom les vérités du Salut ; vous ren-*  
 » *verserez les Idoles ; vous ferez connoi-*  
 » *tre & adorer le vrai Dieu. . . . Vous*  
 » *n'aurez d'autres armes que votre pa-*  
 » *tience : souffrir & mourir, tel sera*  
 » *votre partage, . . . .* Ils obéissent, &  
 » le monde est converti. Quelle éton-  
 » nante révolution, & quel est l'es-  
 » prit assez aveugle ou assez prévenu,  
 » pour ne pas reconnoître le doigt de  
 » Dieu dans un événement si subit &  
 » & si extraordinaire ! Il a suffi d'an-  
 » noncer *Jésus-Christ*, & *Jésus-Christ*  
 » crucifié, & les hommes ont enfin  
 » ouvert les yeux. Les profondes té-  
 » nèbres où l'esprit humain étoit  
 » plongé depuis quatre mille ans, &  
 » & que toute la sagacité & toutes les  
 » recherches des plus beaux génies  
 » n'avoient pu percer, se sont dissipées

» tout-à-coup ; la vérité cachée de-  
 » puis si long - temps a reparu avec  
 » éclat & s'est montrée dans tout  
 » son jour. »

L'illustre auteur ne néglige pas les  
 preuves tirées des Prophéties : il s'ar-  
 rête particulièrement à cette disper-  
 sion des enfans de la Synagogue , dont  
 le terrible accomplissement frappe  
 tous les jours nos yeux : il appuie ce  
 raisonnement d'un morceau de l'im-  
 mortel *Bossuet* qui , sans être PHILO-  
 SOPHE , est cependant un des plus  
 beaux génies qui aient jamais paru.  
 » Qu'as-tu fait , ô Peuple ingrat ,  
 » s'écrie l'Evêque de Meaux ! Esclave  
 » dans tous les pays & de tous les  
 » Princes , tu ne sers point les Dieux  
 » étrangers : comment Dieu , qui t'a-  
 » voit élu , t'a-t-il oublié , & que  
 » sont devenues ses anciennes misé-  
 » ricordes ? Quel crime , quel atten-  
 » tat plus grand que l'idolâtrie , te  
 » fait sentir un châtiment plus grand  
 » que jamais tes idolâtries ne t'avoient  
 » attiré ? Tu te tais ; tu ne peux  
 » comprendre ce qui rend Dieu si  
 » inexorable. Souviens - toi de cette

» parole de tes pères : *Que son Sang*  
 » *soit sur nous & sur nos enfans , &*  
 » *encore , nous n'avons point d'autre*  
 » *Roi que César.* Le Messie ne sera pas  
 » ton Roi ; garde bien ce que tu as  
 » choisi ; demeure l'esclave de *César*  
 » & des Rois jusqu'à ce que la pléni-  
 » tude des Gentils soit entrée , &  
 » qu'enfin tout Israël soit sauvé. »

A la suite d'une peinture vive de  
 l'immuable solidité de l'Eglise , on  
 trouve ce contraste qui , dans l'esprit  
 d'un homme sensé , doit être du plus  
 grand poids. » De ce nombre prodi-  
 » gieux de sectes & d'hérésies qui se  
 » sont élevées d'âge en âge dans l'E-  
 » glise , la plupart , telles qu'un ra-  
 » meau séparé du tronc de l'arbre &  
 » qui , après avoir conservé pendant  
 » quelques jours une sorte de frai-  
 » cheur & de vie , périt enfin dessé-  
 » ché & retourne en poussière , la  
 » plupart se sont insensiblement anéan-  
 » ties & ont entièrement disparu ;  
 » celles qui subsistent encore dispa-  
 » roîtront de même , & ne laisseront  
 » après elles aucune trace de leur  
 » existence. Quand une fois l'homme

» a secoué le joug de l'autorité que  
 » Dieu a si sagement établie, il ren-  
 » contre à chaque pas de nouvelles  
 » difficultés; il ne sçait plus rien de  
 » certain; tout lui devient probléma-  
 » tique. Une erreur conduit à une au-  
 » tre erreur; de l'hérésie on passe au  
 » déisme, de-là à l'irreligion, enfin  
 » on est entraîné jusqu'à l'athéisme;  
 » alors la subordination, les loix, les  
 » vérités les plus sacrées, tous les  
 » principes, toutes les vertus, l'idée  
 » même de la Divinité, tout se con-  
 » fond, & l'homme retombe dans une  
 » sorte de barbarie non moins déplo-  
 » rable & peut-être plus funeste en-  
 » core que celle dont la Religion  
 » Chrétienne avoit délivré le monde.

Un des points de vue les plus glo-  
 rieux à la Religion & les plus défavo-  
 rables à la Philosophie, est d'exami-  
 ner le langage de cette dernière par  
 rapport aux malheureux, & les règles  
 de conduite qu'elle prescrit. La Re-  
 ligion fait envisager dans un pauvre  
 & sous les lambeaux de l'indigence  
 l'image & le représentant d'un Dieu.  
 La Philosophie n'a pour eux que des  
 entrailles

entrailles d'airain, & tous les sentimens de commifération font absorbés par un égoïsme barbare. Voici, Monsieur, comment M. de Châlons ſçait tirer avantage de cette énorme différence entre les deux morales. » Pouvres de Jéfus-Chrift, dites - nous à » quoi vous avez recours dans votre » indigence : est-ce aux ennemis de la » Religion ? Vous voit-on rassemblés » autour de leurs perſonnes & de » leurs demeures ? Ah, nos très-chers » Frères ! les malheureux connoiſſent » mieux leurs intérêts ; c'eſt à l'homme le plus pieux qu'ils ont coutume » de recourir. . . . Quelles mains ont » élevé tant de monumens à la charité ? Quels bienfaiteurs ont ouvert » tant d'aſyles aux miſères humaines ? » Sont-ce des Philoſophes ? Sont-ce » des Incrédules ? Hélas ! c'eſt ſouvent un pauvre Prêtre, un citoyen » obſcur. Ce Diocèſe poſſède depuis » peu les Reliques vénérables d'un » de ces amis de l'humanité qui a » préparé des reſſources à toutes les » infortunes. . . . . Les aumônes immenſes qu'il a répandues dans toute

ANN. 1772. Tome VIII. O

» la France , & particulièrement  
 » dans cette Province , les établisse-  
 » mens de toute espèce qu'il a formés  
 » de toute part , épuiferoient les trésors  
 » du Monarque le plus libéral &  
 » le plus puissant. Ministres de cette  
 » Religion sainte , vous l'êtes spécialement  
 » de la charité immense du  
 » Sauveur des hommes. Tous les  
 » jours vous puisez dans son Sang  
 » précieux cette commisération , cette  
 » tendresse dont il étoit animé pour  
 » les malheureux. »

Le Prélat termine son *Instruction* ,  
 en adressant la parole aux peuples  
 dont le salut est confié à sa sollicitu-  
 de ; il les conjure de se maintenir dans  
 la foi de leurs pères , de ne point se  
 laisser ébranler par les clameurs &  
 les succès de l'incrédule Philosophie.  
 Il leur recommande de conformer  
 leur mœurs à leur créance , de sou-  
 tenir avec courage les épreuves de la  
 vie , pour mériter les récompenses de  
 l'éternité.

Le dessein de ce Discours m'a paru  
 très-bien fait & très-approprié aux  
 circonstances, Le style qui est simple ,

touchant , à la portée de tout le monde, ressemble à la voix du Pasteur qui conduit un troupeau chéri. Quelqu'éditeur intelligent devroit faire un choix des meilleures *Instructions Pastorales* de nos Prélats; elles formeroient un dépôt précieux pour l'éloquence Chrétienne , pour la gloire de la Religion & pour l'honneur de l'Eglise Gallicane.

Je suis, &c.

*A Paris ce 28 Décembre 1772.*

---

## LETTRE XIV.

*Discours prononcé dans l'Académie Française, le lundi 6 Juillet 1772, à la réception de M. Beauzée.*

**J**E ne sçais, Monsieur, pourquoi les réceptions Académiques, qui ne laissoient pas, il y a quelques années , d'exciter une sorte d'intérêt



### 316 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

parmi les Lettrés & les Amateurs , ne font presque plus de sensation dans le Public. Quelle que soit la cause de cette indifférence , j'avoue qu'autrefois ces évènements Littéraires m'affectoient assez vivement moi-même , & qu'ils me touchent aujourd'hui très-médiocrement. Cette froideur m'a fait négliger de vous parler plutôt des deux Elus à qui L'IMMORTALITÉ a dernièrement ouvert son Temple auguste.

M. *Beauzée* , dans son Discours de remerciement , parle avec beaucoup de complaisance de sa personne & de ses ouvrages ; & cet égoïsme , même dans la bouche d'un homme de mérite , n'est jamais tolérable , à moins que ce ne soit pour se défendre contre les traits de l'injustice , de la haine & de la calomnie. Il semble que le nouveau Récipiendaire ait craint qu'on ne fût étonné de l'honneur qui lui étoit décerné , & qu'il se soit cru obligé de justifier le choix de l'Académie. Il rappelle toutes les marques d'estime qu'on lui a données en différentes circonstances. Il nous apprend , par

exemple, qu'en 1768 la célèbre Académie *della Crusca* a daigné inscrire son nom parmi tant de noms illustres qui décorent ses fastes; & à ce propos il ne manque pas d'observer que M<sup>rs</sup> de *Voltaire*, de *la Curne de Sainte-Palaye* & *Watelet*, sont Membres de cette Académie. Il nous dit encore que, le 18 Juillet de la même année 1768, il reçut, de la part de l'Impératrice Reine de Hongrie & de Bohême, une Médaille d'or, portant d'un côté le buste de cette auguste Princesse, & de l'autre celui du feu Empereur *François I.* Ce n'est pas tout: » Le Conseil de l'Hôtel de l'E-  
 » cole Royale Militaire m'a fait l'hon-  
 » neur, dit-il, par un Arrêté du 2  
 » Juin, de me marquer la part qu'il  
 » prend à mon admission dans l'Aca-  
 » démie Française; mais, ce qu'il y a  
 » de plus flatteur pour moi, c'est le  
 » témoignage honorable qu'on y rend  
 » à la manière dont j'ai rempli mes  
 » différentes fonctions dans l'Hôtel  
 » depuis près de dix-neuf années. »  
 Vous croyez peut-être, Monsieur,  
 que le nouvel Académicien en reste

là; un moment de patience; il ajoûte:  
 » Messieurs les Officiers de l'Hôtel-de-  
 » Ville de Verdun, ma patrie, m'ont  
 » aussi adressé une Lettre de félicita-  
 » tion, sous la même date du 2 Juin. Le  
 » zèle patriotique qui l'a dictée, fait  
 » encore plus d'honneur à leur cœur  
 » qu'il ne peut flatter mon amour-  
 » propre : l'enthousiasme qu'il leur  
 » inspire va jusqu'à désirer, pour ex-  
 » citer l'émulation de mes jeunes com-  
 » patriotes, de placer mon portrait  
 » dans la même salle avec celui de  
 » M. de Chevert. » Tout cela sans doute  
 est glorieux pour M. *Beauzée*; mais  
 on est surpris que ce soit lui-même  
 qui étale ces brillantes époques de sa  
 vie; il eût été plus modeste de n'en  
 point parler, & de laisser quelque  
 chose à dire à celui qui lui succédera  
 un jour dans l'Académie, & aux au-  
 teurs du *Nécrologe*. D'ailleurs, ces  
 distinctions, dont il est justement flat-  
 té, ne lui sont point particulières. Il  
 n'y a presque pas d'homme de Lettres  
 qui n'ait à se louer de la générosité  
 de quelque Prince. *La Muse Limona-*  
*dière* a chez elle une collection de

riches présens que lui ont envoyés des Têtes Couronnées. Moi-même, tout chétif que je suis, j'ai reçu des lettres, des boîtes & des médailles d'or de plusieurs Souverains; & ces graces m'ont toujours paru des preuves de leur bonté, non de mon mérite. M. *Beauzée* a fait une *Grammaire Générale*, ouvrage d'une métaphysique un peu abstraite, mais plein de vûes & de profondeur; il a fourni de plus un très-grand nombre d'articles du même genre à l'*Encyclopédie*. L'Académie Française elle-même a souvent employé dans son Dictionnaire des Observations dont il lui avoit fait part: voilà les titres réels & solides qui l'ont fait juger digne de s'asseoir parmi les Quarante.

M. *Beauzée* fait de M. *Duclos*, son prédécesseur, un grand & long éloge dont lui-même détruit la force & l'illusion, en nous prévenant que celui qu'il loue étoit son intime ami, & que ce fut lui qui, de son vivant, proposa le premier à ses confrères d'adopter son Panégyriste. » L'*Histoire* de Louis XI, dit M. *Beauzée*, me

» semble approcher fort près de la pu-  
 » reté de *Quint-Curce*, de la noblesse  
 » de *Tite - Live* & de la vigueur de  
 » *Tacite*. » Au sujet des *Considérations*  
*sur les Mœurs de ce siècle*, autre ou-  
 vrage de feu M. *Duclos*, son succe-  
 seur nous dit : » Les Sages, dans tous  
 » les temps, placeront dans leurs ca-  
 » binets, & sur la même ligne, *Platon*  
 » & *Théophraste*, *Épictète* & *Marc-*  
 » *Antonin*, *Montagne* & *Charron*, la  
 » *Rochefoucault*, la *Bruyère* & *Duclos* : »  
 langage de la reconnaissance & de  
 l'amitié. Les *Remarques* du défunt sur  
 la *Grammaire Générale & Raisonnée*,  
 connue sous le nom de *Port-Royal*,  
 ne sont pas moins préconisées, quoi-  
 qu'il y en ait très-peu de neuves, &  
 que l'auteur y ait affecté une ortho-  
 graphe ridicule. La *Continuation de*  
*l'Histoire de l'Académie Française*, que  
 M. *Duclos* avoit entreprise, & qu'il  
 n'a pas donnée au Public, reçoit aussi  
 sa dose d'encens. » On se souvient,  
 » dit M. *Beauzée*, d'en avoir entendu  
 » lire, dans une de vos assemblées  
 » publiques, un morceau qui fut reçu  
 » avec applaudissement. Ce fut pour

» moi en particulier un moment bien  
 » agréable ; j'entendois un éloge où  
 » *Fontenelle* étoit loué à la manière  
 » de *Fontenelle*, par un homme qui  
 » avoit sur ma reconnoissance & sur  
 » mon attachement les mêmes droits  
 » que *Fontenelle*. » Louer à la manière  
 de *Fontenelle*, est-ce la bonne manière  
 de louer ? Quoi qu'il en soit, M.  
*Duclos* étoit assurément un homme  
 d'esprit, mais d'un esprit roide, froid  
 & sec ; nulle grace, nulle aménité,  
 nul talent, nul effor dans le génie,  
 nulle chaleur dans l'ame, nulle har-  
 monie dans le style. Il pouvoit sça-  
 voir grammaticalement sa langue ; il  
 ne faut pour cela que de l'étude ; la  
 Nature lui avoit refusé le don d'écrire  
 avec intérêt.

M. *Beauzée* s'étend sur les qualités  
 personnelles de M. *Duclos*, & cet  
 article porte encore l'empreinte de  
 l'amitié. Cependant il avoue qu'on a  
 reproché à son ami de la vivacité dans  
 le ton, peut-être quelque chose de plus  
 dans la dispute. . . . . Si l'on cherchoit  
 à obscurcir la vérité, il ne tiroit point  
 le voile ; il le déchiroit, S'il rencontrait

*des obstacles au bien , il ne les détournoit point , il les renversoit.* Ces traits annoncent un caractère inflexible , dur , impérieux ; & tel étoit effectivement *M. Duclos* ; mais , ce qu'il y a de singulier , c'est que cette franchise , ou plutôt cette rudesse , qui a perdu tant d'hommes de mérite , fut précisément la cause de sa fortune & de sa réputation :

Et , par où l'un périt , un autre est conservé.

*P. Corneille.*

Dès qu'il fut un peu connu & recherché , on le vit parler aux plus grands Seigneurs avec une liberté , tranchons le mot , avec une audace à laquelle ils n'étoient pas accoutumés , & qui lui réussit ; ils furent d'abord surpris , & passèrent bientôt de l'étonnement à l'estime.

*M. Beauzée* nous apprend une particularité que nous ignorions : c'est que *M. Duclos* répandoit tous les ans d'abondantes aumônes dans la ville de Dinan (en Bretagne) sa patrie , & qu'il les doubloit lorsque l'augmentation de la misère publique l'avertif-

soit du besoin de multiplier les secours. Cette anecdote honore la mémoire de M. *Duclos* & doit la rendre chère à ses compatriotes. Il falloit qu'il fût bien riche ou bien économe ; car, malgré ces abondantes aumônes, il a laissé, dit-on, plus de deux cens mille livres à ses héritiers.

Le reste du Discours du nouvel Académicien est, en partie, consacré à faire valoir la *Grammaire* ou la *Science du Langage*. Cet éloge, bien placé dans la bouche d'un Grammairien, amène naturellement celui du Fondateur & des Protecteurs de l'Académie, dont les travaux ont pour objet la perfection de la langue Française, qui cependant, ainsi que toute langue quelconque, ne sçauroit être perfectionnée par aucune Académie, les langues n'obtenant leur perfectibilité que des progrès de la civilisation, de l'usage des meilleures compagnies, de la culture des Sciences, des Lettres, des Arts & de l'exemple des bons Ecrivains, Académiciens ou non. Au reste, ce Discours de M. *Beauzée*, bien écrit en général, fait



honneur à sa plume ; il est seulement trop long de la moitié ; c'est le défaut que lui ont reproché , d'une voix unanime , & ceux qui l'ont entendu & ceux qui l'ont lû.

*Discours prononcé dans l'Académie  
Françoise, le lundi 6 Juillet 1772,  
à la réception de M. de Bréquigny.*

**M.** de Bréquigny, Membre distingué de l'Académie des Belles-Lettres, choisi par l'Académie Françoise à la place de M. Bignon, y fut reçu, Monsieur, le même jour que M. Beauzée. J'ai oublié de vous dire que l'Académie avoit nommé précédemment, pour succéder à M<sup>rs</sup> Duclos & Bignon, deux autres sujets, M. de Lille auteur de l'estimable traduction en vers des *Géorgiques de Virgile*, & M. Suart. Mais LE ROI, loin de confirmer cette élection, avoit fait ordonner à l'Académie de procéder à un nouveau scrutin. M. de Bréquigny, dans les premières lignes de son Discours de remerciement, fait allusion à ce refus.

de SA MAJESTÉ, que l'Académie n'avoit pas encore éprouvé, je crois, depuis sa fondation, & dont elle a paru très-affligée. » Ebloui de l'éclat  
 » d'un jour si glorieux pour moi, &  
 » que j'ai vû luire sans aurore, allar-  
 » mé par la crainte de ne pouvoir  
 » justifier votre choix; le souvenir  
 » des circonstances qui m'ont procuré  
 » l'honneur que je reçois aujourd'hui,  
 » ajoûte encore au trouble dont je  
 » ne puis me défendre. » Une parti-  
 cularité bien flatteuse pour M. de Bré-  
 quigny, c'est qu'il ne lui en a coûté  
 aucune des démarches, des visites,  
 des sollicitations que les Académiciens  
 exigent, par un de leurs Statuts, de  
 tous ceux qui ont le droit ou la pré-  
 tention de devenir leurs Confrères.  
 L'Académie a, d'elle-même, présen-  
 té le fauteuil vacant à M. de Bréquigny,  
 qui a eu la modestie d'en témoigner  
 de la surprise, & de ne pas croire  
 d'abord que l'offre fût sérieuse. Rien  
 ne relève davantage le lustre de cette  
 Compagnie, que d'avoir été chercher  
 dans sa retraite le mérite réel qui se  
 dérobe aux distinctions. En effet,

### 326 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Monfieur, le nouveau Récipiendaire a rendu & rend tous les jours de grands fervices à notre Littérature, par fes connoiffances multipliées, par fes doctes recherches, par fes travaux utiles ; c'eft en même-temps, de tous les cultivateurs des Lettres, un de ceux qui les honorent le plus par la fageffe de fa philosophie, par l'aménité de fes mœurs, par la facile communication de fes lumières. Voilà les hommes vraiment honnêtes & fçavans que, dans la diftribution des honneurs & des récompensés Littéraires, il faudroit toujours préférer à l'orgueilleufe, bruyante & futile médiocrité d'un faiseur de petits Contes ou de Tragédies barbares. M. de Bréquigny a fait, par ordre du Roi, un voyage en Angleterre, d'où il a rapporté un grand nombre de titres très-intéreffans pour la France & pour plusieurs de nos grandes Maisons. Vous avez lû, Monfieur, fon excellente *Differtation sur Mahomet* ; perfonne n'a mieux fait connoître cet heureux artisan d'une nouvelle Religion & d'un nouvel Empire.

Mais un ouvrage , plus analogue encore au goût de l'Académie qui vient de l'adopter , c'est le *Parallèle lumineux* , solide & vrai qu'il nous a donné des *plus fameux Orateurs de l'ancienne Grèce*.

Vous trouverez son *Discours* de réception judicieux & bien écrit ; Il a d'ailleurs le mérite de la brièveté , nécessaire aujourd'hui dans une matière si rebattue. L'éloge qu'il fait de M. *Bignon* son prédécesseur est juste & précis. Il ne le considère que comme *Bibliothécaire du Roi* , place qu'il a remplie durant trente années avec un zèle qui ne s'est jamais ralenti. Vous applaudirez , Monsieur , à la partie de cet éloge que je vais détacher. » Au soin de communiquer les » trésors qui lui étoient confiés , M. » *Bignon* joignit celui de les accroître. Non-seulement les vastes pays , » où les Grecs & les Romains avoient » porté le goût des Lettres avec la » gloire de leurs armes , mais les parties de l'Asie les plus reculées , où » l'on ignore jusqu'au nom de ces » Peuples qui se croyoient les con-

» quérans du monde ; la Chine même,  
 » la plus ancienne patrie & des Scien-  
 » ces & des Arts : toutes ces contrées  
 » étoient déjà tributaires de la Biblio-  
 » thèque du Roi ; elle étoit devenue  
 » le dépôt commun des connoissan-  
 » ces de l'Univers. L'Inde cependant  
 » receloit encore des richesses Lit-  
 » téraires jusqu'alors inaccessibles.  
 » Mais est-il rien d'inaccessible aux  
 » passions fortes, & pourquoi l'amour  
 » des Lettres ne les inspireroit-il  
 » pas ? Un Sçavant \*, sans autre motif  
 » que l'ardeur de s'instruire , sans au-  
 » tres ressources que son courage ,  
 » surmonta des obstacles qui paroîs-  
 » soient invincibles. Il revint chargé  
 » des plus curieux manuscrits de l'Inde.  
 » La Bibliothèque du Roi en fut bien-  
 » tôt enrichie , & M. *Bignon* jouit du  
 » plaisir de les y placer. On vit avec  
 » une sorte de respect , parmi ces pré-  
 » cieuses dépouilles , les Livres si  
 » vantés & si peu connus , attribués  
 » à ce fameux *Zoroastre* , qui donnoit

\* M. *Anquetil* , de l'Académie des Belles-  
 Lettres.

» des Loix aux Perses, à peu-près dans  
 » le même temps. que *Confucius* dic-  
 » toit sa Morale aux Chinois, que les  
 » *Sept Sages* illustroient la Grèce, que  
 » *Numa* ébauchoit le premier le Sys-  
 » tème politique de Rome naissante,  
 » & que la plupart des régions de  
 » l'Europe, qui s'enorgueillissent au-  
 » jourd'hui de la gloire & de la puis-  
 » sance de leurs Souverains, n'étoient  
 » encore que des forêts habitées par  
 » des Sauvages.»

*Réponses de M. le Prince de Beauvau  
 aux deux-Discours précédens.*

Ces *Réponses*, que M. le Prince de  
*Beauvau* a faites, en qualité de Direc-  
 teur, à M<sup>rs</sup> *Beauzée* & de *Bréquigny*,  
 sont écrites avec beaucoup d'esprit,  
 de concision, de noblesse & de di-  
 gnité. J'en parle ainsi, Monsieur, non  
 parce que l'auteur est Prince, non  
 parce qu'il est de la Maison de *Beau-  
 vau*, mais parce ce que je le pense. Si  
 elles étoient mauvaises, je me borne-  
 rois à les indiquer, & je dirois en  
 deux lignes : M. le Prince de *Beauvau*,  
 comme Directeur, a répondu aux deux

*nouveaux Académiciens.* C'est tout ce que sa naissance & ses titres obtiendroient de moi.

Après avoir mis sous les yeux de M. *Beauzée* l'exposition flatteuse de son mérite Littéraire, le Directeur en vient à M. *Duclos* ; si les éloges qu'il donne à tous les ouvrages du défunt, sont un peu forts, il faut se souvenir que cela est de style à l'Académie. Le caractère personnel de M. *Duclos* est saisi avec une vérité frappante. » Sa conversation étoit toujours agréable, parce qu'elle étoit » toujours instructive & gaie ; on » étoit sûr d'entendre de lui des » vérités neuves & intéressantes ; » elles lui échappoient comme des » saillies ; ses maximes étoient souvent prouvées par des anecdotes » choisies ; ses plaisanteries du moment étoient des bons mots, dont » plusieurs ont survécu aux occasions » qui les avoient fait naître. Dans sa » jeunesse il ne haïssoit pas la dispute ; » il y portoit une finesse de discussion » qu'il devoit à sa sagacité naturelle & » à l'étude philosophique de la Grammaire. Il fut souvent aussi le censeur

» sévère de tout ce qui avoit des  
 » prétentions sans avoir des titres :  
 » l'âge, l'expérience, un grand fond  
 » de bonté, lui avoient appris à de-  
 » venir indulgent pour les particu-  
 » liers, & à ne plus dire qu'au Public  
 » des vérités dures \* . . . . . Dans sa  
 » place de Secrétaire de l'Académie  
 » Françoisé, il donna de fréquentes  
 » preuves de son amour & de son res-  
 » pect pour les Lettres. Attaché scru-  
 » puleusement à maintenir les privi-  
 » lèges de l'Académie, sa dépendance  
 » immédiate du Roi & l'égalité entre  
 » ses Membres, il ne tenta jamais de  
 » faire prévaloir son suffrage sur celui  
 » de ses Confrères : il ne cherchoit  
 » point à s'appuyer pour cela du cré-  
 » dit des gens en place, qu'il est plus  
 » aisé de séduire qu'il ne l'est de méri-  
 » ter la confiance de ses égaux . . . . .  
 » C'est parmi les gens de Lettres qu'il  
 » avoit formé les liaisons les plus in-  
 » times ; il connoissoit les devoirs &  
 » le prix de l'amitié ; il sçavoit servir  
 » courageusement ses amis & le mérite

\* Voyez son *Epître au Public* à la tête du  
 petit Roman d'*Acajou*, & plusieurs morceaux  
 de ses autres ouvrages.



» oublié ; il avoit alors un art dont on  
 » ne se défioit pas, & qu'on n'auroit  
 » pas même attendu d'un homme qui  
 » aima mieux toute sa vie montrer la  
 » vérité avec force, que l'insinuer  
 » avec adresse. »

M. le Prince de Beauvau, dans sa  
 Réponse à M. de Bréquigny, rend éga-  
 lement justice, d'abord au Récipien-  
 daire, dont il fait valoir avec avan-  
 tage l'érudition, les travaux & la  
 modestie, ensuite à M. Bignon, qui  
 ne sera jamais mieux loué qu'il ne l'est  
 ici, comme Prévôt des Marchands &  
 comme Bibliothécaire du Roi. » Ses  
 » projets pour l'embellissement de la  
 » Capitale, avoient obtenu les éloges  
 » de tous les gens de goût & l'appro-  
 » bation du Roi ; mais, bien moins  
 » sensible à la gloire qui pourroit lui  
 » revenir de l'exécution, qu'attaché  
 » à l'économie trop souvent négligée  
 » dans les grandes places, M. Bignon  
 » sçut préférer à ce qui lui étoit per-  
 » sonnel le plus sacré de tous les  
 » objets, celui de ne pas augmenter  
 » les charges du Peuple & de parve-  
 » nir à la liquidation des dettes de la  
 » Ville. Par un désintéressement, qui

» sera plus admiré qu'imité, le pre-  
 » mier des droits de Prevôt des Mar-  
 » chands qu'il exerça, fut de retrar-  
 » cher la moitié de ses appointemens ;  
 » & ce ne fut pas la seule occasion où  
 » il voulut supporter le premier la  
 » suppression des dépenses qu'il ne  
 » croyoit pas indispensables .....  
 » La charge si noble & si importante  
 » d'Intendant & de Garde de la Biblio-  
 » thèque du Roi, lui donna de fréquen-  
 » tes occasions d'obliger les gens de  
 » Lettres ; il leur faisoit part, avec  
 » les attentions les plus recherchées,  
 » du trésor qui lui étoit confié. Les  
 » places dont il dispofoit furent tou-  
 » jours données avec discernement.  
 » Des fonds destinés à la Bibliothèque,  
 » une partie fut employée à l'augmen-  
 » ter, le reste à soutenir les talens sans  
 » fortune & à soulager le mérite in-  
 » digent. Ses secours ont adouci la  
 » vieillesse d'un de nos meilleurs  
 » Poètes Tragiques \*. Les rapports

\* On sçait gré à M. le Prince de Beauvau de rendre cet hommage à la mémoire de Crébillon, & de l'appeller, avec raison, *un de nos meilleurs Poètes Tragiques*, malgré les jaloux détracteurs de cet homme de génie.

### 334 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

» de M. *Bignon* avec la Cour & ses  
 » liaisons de parenté & d'amitié avec  
 » plusieurs Ministres , ne lui inspirè-  
 » rent jamais le goût de l'intrigue , ni  
 » cette envie de dominer dans l'Aca-  
 » démie , qu'on auroit pû reprocher  
 » à un de ses oncles \*. Il conserva  
 » toujours cette pureté d'intention &  
 » cette simplicité de conduite , si re-  
 » commandables dans la société en  
 » général, peut-être plus rares & plus  
 » nécessaires encore dans les Com-  
 » pagnies Littéraires, où l'égalité &  
 » la liberté doivent faire le bonheur  
 » & la gloire de ceux qui les com-  
 » posent. »

Ces *Discours & les Réponses* de M.  
 le Prince de Beauvau se trouvent à  
 Paris chez J. B. Brunet , Imprimeur  
 de l'Académie Française , au Palais,  
 à la Providence , & rue Basse de  
 l'Hôtel des Ursins.

\* M. l'Abbé *Bignon* , Bibliothécaire du  
 Roi, des Académies Française, des Sciences  
 & des Belles-Lettres, mort en 1744, à 81  
 ans.

Je suis, &c.

A Paris ce 29 Décembre 1772.

L E T T R E X V.

*Almanach des Muses 1772.*

**J**E viens de recevoir, Monsieur, l'*Almanach des Muses 1773*, qui m'a fait ressouvenir que je ne vous ai point rendu compte de celui de cette année 1772. Comme ce Recueil, qui revient tous les ans, est, sans contredit, le plus agréable qu'on ait encore imprimé depuis qu'on a imaginé de faire des collections de ce genre, mon intention n'a jamais été d'en passer aucun sous silence. Je vais donc parcourir avec vous aujourd'hui cette galerie de tableaux & de miniatures Poétiques, ou ce choix de pièces fugitives en vers, composées en 1771 & publiées en 1772. Je suivrai, comme à mon ordinaire, l'ordre alphabétique des Auteurs.

Une jeune Dame, née à cent-cinquante lieues de Paris, élevée dans la Province, qui n'en feroit jamais

### 336 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

sortie pour vivre , du moins quelques mois , à la Cour ou dans la Capitale , & qui feroit des vers mieux que les *Saphos*, les *Deshoulières*, les *la Suzes*, &c, ne vous paroîtroit-elle pas un prodige ? Eh bien , Monsieur , ce phénomène existe : c'est Madame la Marquise d'Antremont, qui , du pied des Cévennes , nous envoie des Poësies que ne défavoueroient pas nos Muses les plus célèbres. Son *Epître à M. de\*\*\* qui la menaçoit de la vengeance d'Apollon*, si elle ne faisoit pas imprimer son *Recueil de vers*, est charmante. Elle préfère une paisible obscurité au vain bruit de la renommée ; d'ailleurs, elle redoute la calomnie & la satire , déchaînées contre les talens connus.

Malgré vos propos séducteurs ,  
Toujours plus fidèle à sa pente ,  
Le Ruisseau , dont , sur les hauteurs ,  
Vous voulez voir l'onde imprudente ,  
Restera caché sous les fleurs .  
Sur les rameaux qui l'ont vu naître ,  
*Philomèle* , la nuit , le jour ,  
Ne chantera que pour l'amour :

On

On risque à se faire connoître :

*Philomèle* craint le vautour.

L'Ode de *Chaulieu* sur *l'Inconstance* n'est pas plus agréable qu'une *Romance* de Madame *d'Antremont*, intitulée *la Fauvette*, qui d'abord prend un Moineau pour amant, & qui, s'en voyant abandonnée, s'arrange avec un Pinson.

Quelqu'un blâmera peut-être

Le nouveau choix qu'elle fit ;

Un jaseur ! un petit-maitre ! . . . .

C'est pour cela qu'on le prit :

Quand on se venge d'un traître ;

Peut-on faire trop de bruit ?

Le Moineau, dit-on, fit rage ;

C'est là le train d'un amant ;

Aimez bien, il se dégage :

N'aimez pas, il est constant ;

L'imiter, c'est être sage :

Aimons, & changeons souvent.

Ces Tablettes des Muses sont enrichies de trois jolies Pièces de M. *d'Arnaud*, une à Madame de \*\*\* qui devoit jouer la *Tragédie de Comminge*

338 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

sur un *Théâtre de société*, l'autre à M. L\*\*\* *Médecin*, la troisième, *Portrait de Sophronie*, qui est celui d'une femme parfaite :

On va croire que ce portrait  
Est un essai de l'art de feindre :  
Mais *Sophronie* a mon secret ;  
Elle sçait qui j'ai voulu peindre.

Je me trompe fort si le *Médecin*, dont M. d'Arnaud trace le caractère avec beaucoup d'esprit & d'imagination, n'est pas cet aimable fou de *la Mettrie*, que j'ai connu à Paris dans ma jeunesse, & qui est mort à Berlin il y a une vingtaine d'années.

Je vous ai parlé plus d'une fois des Fables de M. Barbe, *Doctrinaire* ; vous en lirez, dans cet *Almanach*, quatre nouvelles de sa façon, que vous trouverez d'un naturel heureux & d'une moralité frappante.

Il y a de l'esprit dans l'*Envoi de deux pigeons blancs à Mademoiselle de\*\*\**, & dans un *Madrigal* par M. de la B\*\*\*.

Madame la Comtesse de Beauh... qui

paroît pour la première fois sur ce petit Théâtre poétique, y débute avec un talent singulier. Son Epître *aux Hommes*, dans laquelle elle fait le parallèle de leur sexe & du sien, est pleine de poésie & de justesse; en voici les derniers vers :

Que la Nature forme un Sage :  
Si le Sage vient à nous voir ,  
Reconnoît - elle son ouvrage ?  
Enfin, tout adore nos fers ;  
Tout suit l'instinct qui nous dirige :  
Par nos graces , par nos travers ,  
Si l'on veut, par notre vertige ,  
Nous enchainons cet Univers ;  
Nous lui prouvons , grace au prestige ,  
Qu'en vous ébauchant avant nous ,  
Le Ciel, de votre honneur jaloux ,  
Pour la fin garda son prodige ,  
Et que la main du Créateur ,  
Commença vite par la tige ,  
Pour donner ses soins à la fleur.

Les vers de la même Dame à M.  
le Comte de \*\*\* partant pour l'Angle-  
terre , & qui finissent par ,



Soyez Anglois pour nous fixer,  
Et restez François pour nous plaire :

Ceux qu'elle adresse à la *Providence*, dont, en quelque sorte, elle justifie la sagesse ; le caractère si bien saisi d'*Orosmane*, cet amant de *Zaïre*, qu'elle préfère, tout furieux qu'il est, à nos froids & perfides coureurs de bonnes fortunes ; enfin, une *Roman- ce*, qui respire une philosophie douce & vraie : tous ces petits ouvrages annoncent dans *Madame de Beauh...* la fécondité d'un pinceau qui peut embrasser avec succès des genres différens.

Je suis las de plaisirs, & j'ai besoin d'aimer.

C'est le dernier vers d'un *Madrigal* de M. de Belloy, dans lequel il compare le *Sentiment* & la *Volupté*. Ce *Madrigal* est très-bon pour l'idée ; un autre Poëte auroit rendu cette idée avec plus de précision, de naturel & de clarté.

*Aux Sauvages*, par M. Bertin : excellent persiflage sur ces Peuples non policés qui s'avisent d'être heureux,

sur notre philosophie, sur nos amusemens, &c.

Vivent nos superbes rivages,  
Nos mœurs, nos arts & nos écrits !  
Que je vous plains, mes chers Sauvages,  
De n'avoir vû jamais Paris !

Nous fumes quelque temps volages ;  
Les grelots nous avoient charmés ;  
Enfin, sous les drapeaux des Sages,  
Nous avons changé nos usages,  
Et les enfans se sont formés.

Nous brisons le hochet frivole  
De la légère illusion ;  
Des riens le char doré s'envole ;  
Et la Nation la plus folle,  
Tient le sceptre de la Raïson, &c.

Je ne sçais quel est le Poète à qui  
*M. de Bignicourt*, dans une épigramme bien tournée, dit deux vérités très-piquantes.

Un *Distique* pour le portrait de *M. Borie, Médecin*, & une *Inscription* pour le portrait de *Madame de la Poupelinière*, font honneur à *M. Blin de Sainmore*.

*Epître* à un nouveau Major ; *Epître* à *M. le Prince de \*\*\**, après son départ

de Strasbourg ; à Madame de\*\*\*, en lui envoyant le Livre intitulé LES GRACES\* : ces trois Pièces de M. de Bonnard sont du meilleur ton ; l'objet de la première est neuf ; vous y verrez un mélange de peintures martiales & d'images gracieuses , qu'une Muse Militaire pouvoit seule bien exprimer. La seconde a le même mérite , & , de plus , celui de la sensibilité. Que M. le Prince de\*\*\* a dû être flatté de cette *Épître* ! Il est doux de recevoir des louanges nobles & délicates. *Anaxéon* n'eut pas mieux fait la troisième.

Un coloris léger , vif & saillant , fait reconnoître M. le Chevalier de B\*\*\* dans cinq petites Pièces qui ornent ce Recueil.

Le *Tableau de la vie humaine* en huit vers, par Madame la Marquise de B\*\*\*, est plein d'agréments , d'idées , de justesse , & d'une sublime philosophie morale.

Il y a du sentiment & de la naïveté

\* Recueil de tout ce que les Anciens & les Modernes ont écrit de plus agréable sur les *Graces*, soit en prose , soit en vers.

dans une *Chanson* de M. B\*\*\* ; on la lit avec plaisir ; on en a sûrement davantage à l'entendre chanter.

Madame *Bourette*, autrefois Madame *Curé*, toujours *Muse Limonadière*, doit des remerciemens à l'Editeur de la complaisance qu'il a eu d'insérer quatre vers de sa façon, qui auroient mieux figuré dans un autre *Almanach*.

Les plus célèbres Chanfonniers de ce siècle applaudiront à un couplet tendre & délicat de Madame de C\*\*\*, sur l'air *Lisette est faite pour Colin*.

Un *Quatrain* pour le portrait de M. le Marquis de V\*\*\*, n'est pas ce que M. Colardeau a fait de mieux ; mais ces sortes de bagatelles ne font aucun tort à un talent aussi décidé que celui de ce Poète aimable.

La *Requête à Messieurs de la Société d'Agriculture*, sur l'air *Ne vld-t-il pas que j'aime*, par M. de la Condamine, est très-plaisante & très-gaie. Je vous en citerai deux couplets ; cette *Requête* porte sur une métaphore ingénieuse & bien suivie.

Je fus un grand Agriculteur  
De vingt ans à cinquante :

344 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Aujourd'hui de Cultivateur,  
Je suis devenu plante.

Mais plante de lointain pays,  
Délicate, étrangère,

A qui l'on accorde à Paris  
Les honneurs de la serre.

*A mon frère, sur le Portrait d'une jeune personne qu'il a fait mettre près de mon lit ; par M. l'Abbé de C\*\*\*. Ce Portrait trouble le repos de M. l'Abbé, qui n'a que vingt ans ; il auroit pû mieux exprimer l'insomnie que cette vñe séduisante lui fait éprouver.*

M. Dorat se distingue dans ce Répertoire par huit morceaux qui lui feroient une réputation, s'il n'en avoit pas une justement acquise par une multitude d'opuscules charmans, & même par quelques écrits solides, tels que le Poème de la *Déclamation Théâtrale*, &c. Du nombre des huit Pièces qui se trouvent ici, sont trois apologues ingénieux, réimprimés dans le volume de Fables qu'il nous a donné depuis, & dont je vous ai rendu compte. Des images mythologiques

bien choisies, des éloges flatteurs & des conseils dictés par le vrai Goût, sur le merveilleux qu'il faut employer à l'Opéra, rendent intéressante la lecture d'une *Épître à M. le Marquis de Saint-Marc*, auteur de l'Acte de LA FÊTE DE FLORE & d'ADELE DE PONTHEU. Je ne suis pas si content des vers *A un Ami sur l'apparence d'un Refroidissement*. En revanche, des *Couplets sur l'air, de nos Bergers volages*, & une petite Pièce, *A M. le Chevalier de C\*\*\* sur des vers qu'il a faits*, intitulés *MA CONFESION*, étincellent d'esprit & de gaieté. L'*Épître à M. le Maréchal de Brissac* est au-dessus de tout cela. Pour avoir une idée théorique de la franchise, de la loyauté, de la bonté, de la vaillance, de l'honneur & de la galanterie de nos anciens Chevaliers, il n'y a qu'à lire les Mémoires de M. de Sainte-Palaye sur cet objet; mais, si l'on aime mieux, comme de raison, l'exemple vivant d'un vrai Chevalier François dans toute l'étendue de ce terme, il faut connoître ce preux Gouverneur de Paris. Je ne puis vous exprimer le plaisir que j'ai

de le voir souvent de mes fenêtres se promener à cheval dans la belle & vaste plaine au milieu de laquelle est située ma cabane. Une vénération mêlée de tendresse saisit mon ame ; je crois voir les *du Guesclins*, les *Bayards* & tous ces braves *Coffés*, dont il descend, & qu'il fait revivre. Ses campagnes de guerre & d'amour, ses qualités d'homme, ses vertus de citoyen, sont supérieurement peintes par M. Dorat.

M. de la Frenaye, Colonel au service *Etranger*, a sçu prendre le ton de M. Dorat lui-même ; pour le louer dignement dans une *Epître* qu'il lui a envoyée, après avoir lu le *Recueil* de ses ouvrages.

L'Editeur a bien voulu donner place à une *Epître* que j'ai faite à mon ami M. Morand, Chevalier de l'Ordre du Roi, de l'Académie des Sciences, Chirurgien Major des Invalides, &c. Je ne puis, en conscience, ni la louer, ni la critiquer. Je dirai seulement que ce qui m'en fait présumer quelque bien, c'est que le petit malin *Bébé* n'en a point balbutié de mal dans son *Mercur*.

Dans le groupe des Poètes que rassemble cette collection, on voit paroître avec avantage M. de Fumars. Son *Rêve*, intitulé *l'Indépendance*, est de la plus heureuse invention; c'est un Conte très-bien narré, & dont la leçon, si elle étoit suivie, feroit le bien général de la société & le bonheur particulier de chaque individu. L'auteur y fait voir qu'un homme qui vivroit isolé, sans aucune relation avec ses semblables, feroit le plus malheureux des êtres. *L'Aigle & le Cerf-Volant*, *l'Enfant dans le bateau*, par le même, sont deux fables d'un grand sens & d'un style que le bon *la Fontaine* auroit aimé. Les vers de M. de Fumars à Madame de\*\*\*, qui lui demandoit ce que c'étoit que la Vérité, & où elle étoit, & ceux qu'il a fait présenter à Madame la Marquise de V\*\*\*, à sa toilette, par son fils aîné, au nom de ses frères & sœurs, quoiqu'assez passables, ne valent pas les Pièces précédentes.

*La Statue de Cupidon ou les Otaïsons d'Hylas*: joli Conte par M. Giraud,

P. vj.



348 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

que j'ai inféré dans mes Feuilles\*, avant qu'il parût ici.

Cinq *Epigrammes* ; des *Vers* à M. Piron sur le bruit qui avoit couru de sa mort ; le *Voleur scrupuleux*, Conte ; à un *Poëme sans Gravûres* ; mes *Conditions*, *Epître aux Muses* : de ces neuf Pièces de M. Imbert, les vers à un *Poëme sans Gravûres* & l'*Epître aux Muses*, sont celles qui vous plairont davantage. Cette dernière sur-tout est remarquable par les différens tons que ce jeune Poëte y prend avec succès ; plaisanterie , poésie , sensibilité : il réussit également dans tous ces genres.

Il est rare que nos Poëtes fassent des vers de quatre syllabes , mais plus rare encore que cette mesure gênante ne se ressente pas de la difficulté vaincue. Un Bouquet de M. l'Abbé de Langeac à une *Madelaine*, n'est point hérissé des épines du travail ; il est formé par une main facile & légère.

Vous connoissez déjà, Monsieur, le talent de M. Légier pour les baga-

\* Voyez l'Année Littéraire 1771, Tome XI, page 307.

telles de société ; vous retrouverez ici la manière un peu négligée , mais élégante , dans une *Epître à Madame la Marquise de Goville en lui envoyant le Recueil de ses Poësies* , & dans une autre à *Mademoiselle de S. L. sur sa retraite dans un Couvent en qualité de Pensionnaire.*

*L'Amour désintéressé* , *Epître par M. le Marquis de Saint-Marc* , ne le cède point aux meilleures de ce Recueil ; l'idée en est piquante , & n'est pas commune ; une versification aisée ajoute au prix de ce morceau. Un petit *Conte* du même auteur vous amusera ; ce *Conte* épigrammatique est celui d'un sot personnage qui avoit perdu sa femme , & qui en faisoit à un Duc un éloge ennuyeux :

Combien elle étoit adorable ,

Et combien elle m'adorait !

Ah , reprit le Duc à ce trait ,

Votre perte est irréparable !

Si l'on faisoit un choix des *Madrigaux* les plus galans composés dans notre langue , celui de *M. du Merfan*

à Madame de\*\*\* y tiendrait une des premières places.

Le *Faire* pénible de M. le Mierre est reconnoissable dans une *Epi-gramme* contre les Médecins & dans *la Mort de César*, traduction libre de Virgile. Mais ses vers à M. le Duc de Duras sur l'Ordre de la Toison d'Or qui vient de lui être envoyé, ne sont ni durs ni martelés ; ils sont même d'une aménité qui surprend de la part de ce Poète ; il a tiré de la fable de Jason un parti très-ingénieux.

Madame la Marquise de la V\*\*\* vouloit donner une Cure à M. l'Abbé le Monnier, Chapelain de la Sainte Chapelle ; il la remercie par une fable, dont le titre est *les Sabots trop courts*. Il s'agit d'un païsan qui, pour paroître aux yeux de sa maîtresse avec un pied mignon, s'est chauffé fort à l'étroit ; il est à la torture ; il n'y peut plus tenir ; un beau matin il jette de dépit ses sabots, marche nuds pieds & se trouve à son aise :

Je veux que sur mon pied soit faite ma chaussure.

Telle est la conclusion de cet apologue agréable.

Un *Conte Anacréontique à Mademoiselle de F\*\*\**, par M. le Comte de Nigris, justifie ce titre d'*Anacréontique* que tant de rimeurs donnent à leurs Poësies, qui ressemblent à celles d'*Anacréon* comme le style de M. de B\*\*\* ressemble à celui de *Racine*.

Les Epithalames sont bien insipides par l'éternelle intervention de l'*Hymen* & de l'*Amour*. M. de *Saint-Péray* a sçu rajeunir ce sujet usé.

Si l'abondance des matières me permettoit d'extraire ce qui me plaît davantage de ce Recueil, je transcrirois presque entièrement une *Épître* de M. le Marquis de P\*\*\* à Madame la Comtesse de B\*\*\* qu'on accusoit de mettre du blanc, & qui se frotta le visage en présence de l'auteur.

*L'Habit ne fait pas le Moine, ou le Cordelier Requin*, est un *Conte* excellent de M. Piron, imprimé plusieurs fois, mais avec beaucoup de fautes; on le donne ici d'après une copie corrigée par l'auteur. Il est d'une imagination, d'une plaisanterie & d'une gaité, qui

n'appartiennent qu'à ce Poète vraiment original & créateur.

*Stances à un Ministre, sur les espérances qu'il a la bonté de me donner depuis si long-temps*, par M. l'Abbé Porquet Aumônier du feu Roi de Pologne, Duc de Lorraine, & Membre de l'Académie de Nancy: de la vérité, du sentiment, une philosophie douce, une expression heureuse, caractérisent ces *Stances*. J'ai cru lire une Pièce de *Paillon*, ou plutôt de *Chaulieu* qui lui est si supérieur. Quatre autres productions moins considérables décèlent dans M. l'Abbé *Porquet* beaucoup d'esprit & de talent.

Le Discours en vers, intitulé *les Disputes*, par M. de *Rhulieres*, jouit depuis long-temps d'un succès mérité. Il a paru dans différens Recueils, mais morcelé & défiguré. Il est complet & correct dans cette édition. L'auteur de cette *Epître*, ou *Discours*, digne d'*Horace*, y introduit un fameux Disputeur :

Auriez-vous, par hazard, connu feu M.  
*Daube*,

Qu'une ardeur de dispute éveilleit avant  
l'aube ?

Je l'ai connu, moi, ce Monsieur *Daube*, qui, autant que je m'en souviens, étoit neveu de M. de *Fontenelle*, & qui a fait un Livre dont je ne me rappelle pas le titre. M. de *Rhulière*s le peint admirablement. L'Editeur de l'*Almanach des Muses*, entr'autres éloges qu'il donne avec justice à ce morceau, dit : *l'épisode de M. Daube est charmante* ; le mot *épisode* est masculin. J'ai cru devoir relever ici cette petite faute, parce qu'elle échappe souvent dans la conversation à des personnes qui, d'ailleurs, parlent bien leur langue, & que je l'ai même trouvée plusieurs fois dans des ouvrages écrits par de bonnes plumes.

Une *Epigramme* de feu M. le Marquis de *Rochemore* n'est flatteuse, en particulier, ni pour l'*Iris* à laquelle il l'adresse, ni pour les femmes en général.

*Callimaque* \*, dont il nous reste des *Hymnes* si estimés des Anciens & des vrais Connoisseurs modernes, eut applaudi à l'*Hymne à la Nuit*, par M. *Rocher*.

\* Célèbre Poète Grec qui vivoit vers 280 ans avant J. C. C'est lui qui disoit avec tant de raison : *Un grand Livre est un grand mal*.

354 L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

L'Editeur pouvoit nous faire grace des vers contournés de feu M. Roi à Madame de\*\*\* sur une palatine bleue , & d'un Quatrain de M. l'Abbé Carrelet de Rozay , mis au bas d'une miniature représentant Héraclite & Démocrite : son Recueil n'y eut rien perdu.

Il n'en est pas ainsi des Vers charmans d'un Anglois à Madame la Comtesse du Châtelet-Lomont. Cette fleur étrangère embellit ce parterre des Muses Françoises. L'Anglois , qui versifie si bien dans notre langue , est M. Horace Valpoole.

Le tour de M. de Voltaire est arrivé : c'est le dernier dans l'ordre alphabétique , & le premier , sans contredit , dans l'ordre poétique. Ses deux *Epîtres*, l'une au Roi de Dannemarck , l'autre à l'Impératrice de Russie , sont admirables , quoique le fond n'en soit pas neuf , & que nous soyons accoutumés aux hardiesses & même aux licences , qu'il a si souvent mises en vers ; mais rien n'égale l'éclat & la vérité de sa couleur. Il n'étoit pas dans une veine aussi heureuse lorsqu'il a composé les *deux Siècles* , c'est-à-dire , le parallèle de ce siècle-ci & de celui de Louis

XIV. Cette pièce n'est pas de son bon temps, de même que onze bagatelles recueillies dans cette collection, excepté trois *Epigrammes* de l'*Anthologie* qu'il a traduites avec une étonnante précision, & un *Quatrain* assez vrai, qui finit par ces deux vers :

Le matin je fais des projets,  
Et le long du jour des sottises.

Un plaisant, bon ou mauvais, pourroit dire à M. de Voltaire ces deux vers d'*Hermione* à *Pyrrhus* :

Seigneur, dans cet aveu dépouillé d'artifice,  
J'aime à voir que du moins vous vous rendiez justice.

Parmi les *Pièces Anonymes*, vous distinguerez, Monsieur, les *Procédés*, badinage rempli de fel, & l'*Epître à un jeune homme de vingt ans, amoureux d'une femme de quarante*, remarquable par la nouveauté du sujet & par une ironie fine. Le bon Seigneur, *Eglogue* d'une moralité touchante, mérite encore d'attirer vos regards.

Je ne sçais quel est le Philosophe maussade & le plat Rimailleur qui, dans une vingtaine de vers, dit beaucoup d'injures aux femmes. Jugéz,



Monfieur , de fa galanterie. & de fon  
ftyle d'après ces deux Quatrains :

Par vos rigueurs ou par vos trahifons ,  
J'ai vu l'un s'en aller , la tête la première ,  
Finir fa peine au fond de la rivière ,  
Un autre la traîner aux petites Maisons.

*Traîner fa tête ou fa peine aux petites  
Maisons ! Quelle heureufe expreffion !*

*Créſus regorgeoit de riçheſſe ;  
Il rencontre Thémire au bal :  
Créſus , preſſé par la détrefſe ,  
Va du Boudoir à l'Hôpital.*

*L'Almanach des Muſes ſe vend tou-  
jours chez Delalain , Libraire rue & à  
côté de l'ancienne Comédie Françoisè ;  
le prix eſt de vingt - quatre ſols. La  
collection entière forme juſqu'à pré-  
ſent neuf volumes , y compris celui  
de 1773 , dont je vous parlerai dans  
quelque temps. Ces neuf volumes  
brochés ſe trouvent chez le même  
Libraire ; le prix eſt 10 livres 16 ſols.  
On a fait tirer quelques exemplaires  
en papier de Hollande ; ils ſe vendent  
3 livres chacun , auſſi brochés.*

*Je ſuis , &c.*

*A Paris ce 31 Décembre 1772.*

**T A B L E**  
**DES MATIÈRES**  
**CONTENUES**  
**DANS CE HUITIEME VOLUME**  
**DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE 1771.**

**HISTOIRE** du *Regne de l'Empereur Charles-Quint*, par *M. Robertson*, *Historiographe de Sa Majesté Britannique*, &c ; traduite de l'Anglois.  
 page 3

**ADÈLE DE PONTIEU**, *Tragédie Lyrique* par *M. de Saint-Marc*. 34

**NOUVELLE EDITION** de *l'Histoire Naturelle* de *M. de Buffon*. 48

**NOUVEAU TESTAMENT**, avec des *Notes Historiques & Critiques*. 49

**LETTRE** du *Docteur Chlèvalès* à *M. de Voltaire*. 50

**AVERTISSEMENT** sur l'*Ouvrage Périodique*, intitulé *L'OBSERVATEUR*

<i>FRANÇOIS A LONDRES.</i>	64
<i>ELÉMENTS DU BLASON.</i>	68
<i>LE CLERGÉ DE FRANCE, ou Tableau Historique &amp; Chronologique des Archevêques, Evêques, Abbés, Abbeses, &amp;c, du Royaume.</i>	70
<i>COURS de Physique Expérimentale, par M. Sigaud de la Fond.</i>	72
<i>HISTOIRE NATURELLE de Pline, traduite en François, &amp;c; Tome cinquième, in-4°.</i>	73
<i>RECUEIL des plus jolies Coëffures à la mode.</i>	96
<i>LES OFFICES de Cicéron: très-jolie édition de Barbou.</i>	97
<i>ESSAI d'un Catalogue de l'Œuvre d'Etienne de la Belle, &amp;c; par Charles-Antoine Jombert.</i>	99
<i>LA VIE ET LA PHILOSOPHIE d'Epicète, &amp;c; par Gilles Boileau.</i>	116
<i>DISSERTATION THÉOLOGICO-LÉGALE de François-Marie Muscettulla Archevêque de Rossano (dans le</i>	

DES MATIERES. 359

*Royaume de Naples) sur les promesses  
de mariage & sur les mariages con-  
tractés par des enfans de famille, à  
l'insçu de leurs parens, &c.* 129

LETTRES ILLINOISES. 133

EPÎTRE à M. le Comte de..... sur  
l'Opéra d'Adèle de Ponthieu. 139

ALMANACH D'AGRICULTURE, &c.  
143

RECUEIL DE MÉDAILLES de Rois,  
de Peuples & de Villes qui n'ont  
point encore été publiées ou qui sont  
peu connues; par M. Pellerin; avec  
des Observations sur quelques-unes  
de ces Médailles; par M. l'Abbé le  
Blond. 145

SÉANCE PUBLIQUE de l'Académie  
Royale d'Ecriture. 151

AVIS aux Vivans au sujet de quelques  
Morts. 156

DE LA CONNOISSANCE & de l'Amour  
de J. C. 163

PROVERBES DRAMATIQUES, &c. 165

DISCOURS prononcé en l'Assemblée  
publique de la Société Royale des

360 T A B L E , &c.

<i>Sciences &amp; Belles-Lettres de Nancy , &amp;c ; par M. le Chevalier de Solignac , &amp;c.</i>	200
LES CHÉRUSQUES , <i>Tragédie ; par M. Bauvin.</i>	217.
EPIGRAMME ; <i>par M. H***.</i>	266.
LETTRE à l'auteur de ces Feuilles , <i>sur un Livre de M. l'Abbé Dinouart, &amp;c.</i>	268
ESSAI DE PHYSIQUE <i>sur le Système du Monde ; par P. B. Deshayes.</i>	282
PREMIERE LETTRE à M. de Voltaire ; <i>par M. Clément.</i>	289
INSTRUCTION PASTORALE de Mon- seigneur l'Evêque Comte de Châlons , <i>Pair de France,</i>	308
DISCOURS prononcé dans l'Académie <i>Françoise , à la réception de M. Beauzée.</i>	315
DISCOURS prononcé le même jour dans <i>la même Académie , à la réception de M. de Bréquigny.</i>	324
RÉPONSES de M. le Prince de Beauvau <i>aux deux Discours précédens.</i>	329
ALMANACH DES MUSES 1772.	335

*Fin de la Table des Matières du 8<sup>e</sup> & der-  
nier Volume de l'Année Littéraire 1772,*